



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

A 409717

MYTHOLOGIE GRECQUE

MYTHOLOGIE LATINE

D'après les travaux de M. H. Heine

EUGÈNE TAUBOT

Docteur en lettres

Chargé de cours à l'Université de Paris
Ancien maître et directeur de l'École



11, rue de la Harpe, 11

PARIS

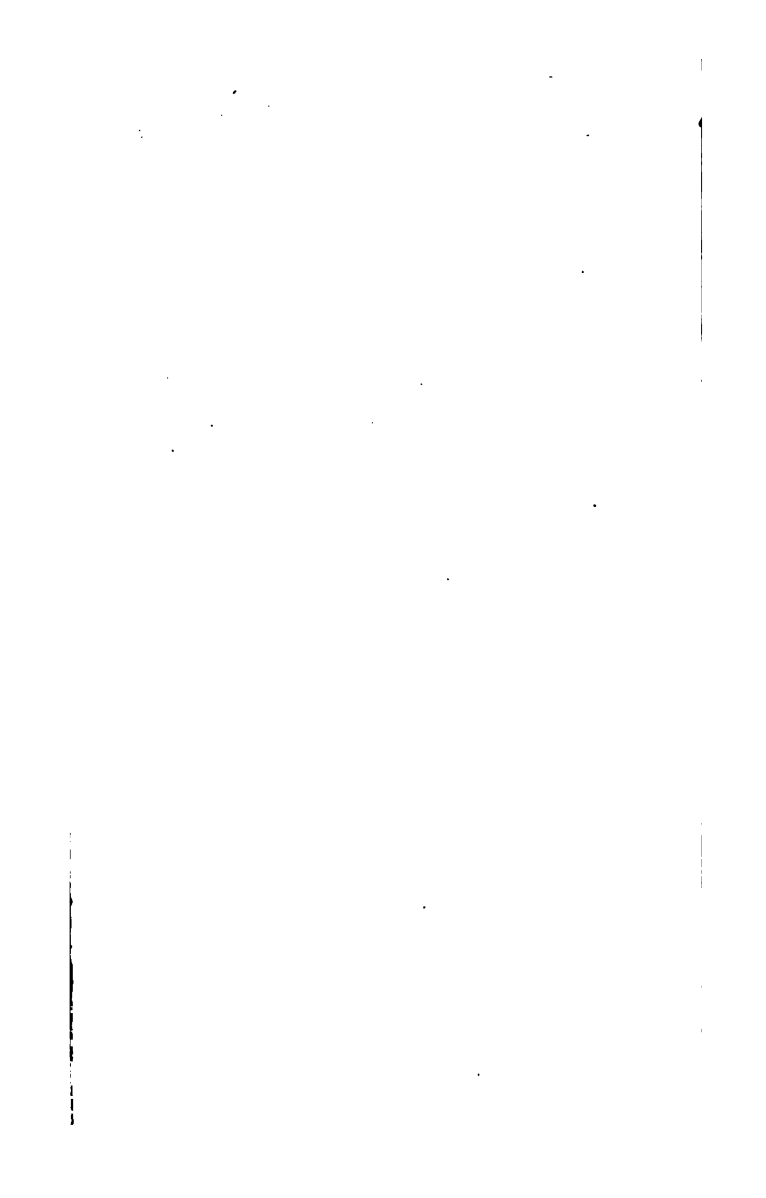
LIBRAIRIE LEMERRE, ÉDITEUR

11, rue de la Harpe, 11, PARIS

1881



78L
111
111





MYTHOLOGIE GRECQUE

ET

MYTHOLOGIE LATINE

Tous droits réservés.

Achevé d'imprimer

le vingt-quatre septembre mil huit cent quatre-vingt-neuf

PAR

ALPHONSE LEMERRE

25, RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, 25

A PARIS



MYTHOLOGIE GRECQUE
ET
MYTHOLOGIE LATINE

D'après les travaux de la critique moderne

PAR

EUGÈNE TALBOT

Docteur ès lettres

Professeur honoraire de Rhétorique au Lycée Condorcet

Ancien membre du Conseil académique de Paris

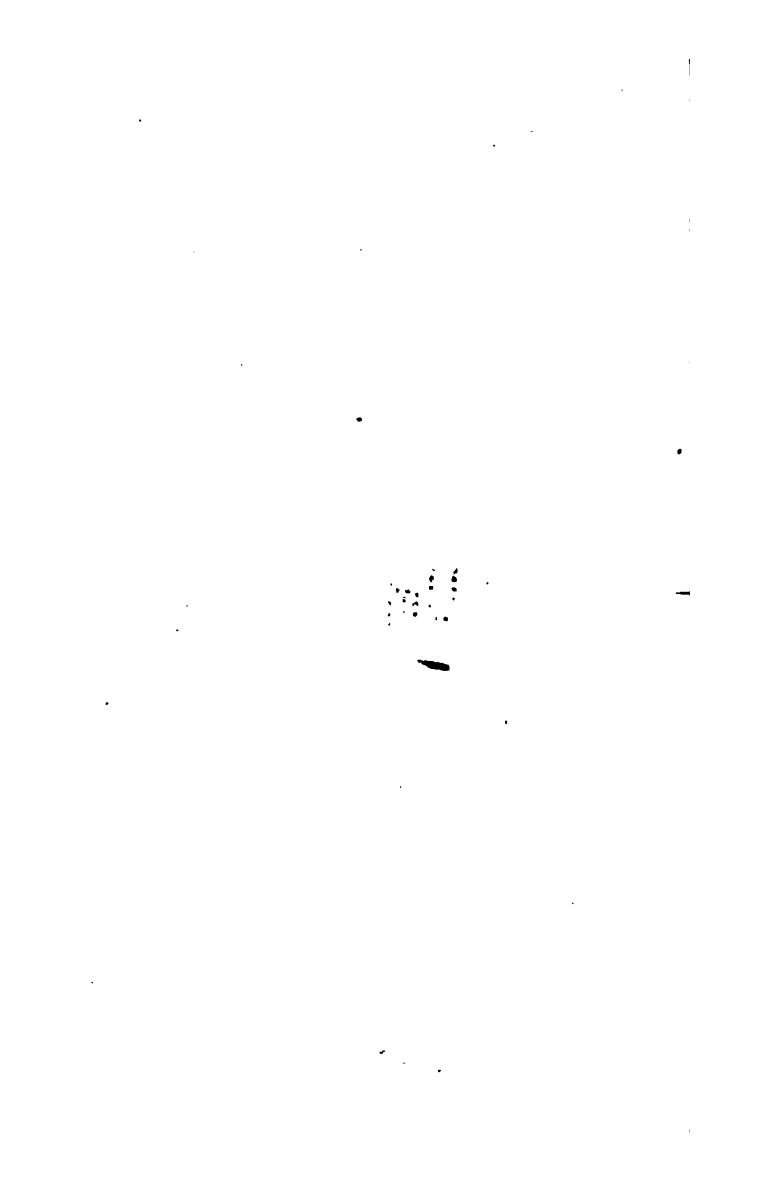


PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

23-31, PASSAGE CHOISEUL, 23-31

M DCCC XC





INTRODUCTION *

« *Le Mythe est l'histoire des
temps où l'on n'écrit pas.* »

ERNEST RENAN.

LA Mythologie est la science des mythes ou fables, que l'imagination naïve et crédule des premiers âges a substituées à la connaissance réelle des phénomènes physiques ou moraux dont se

* Outre les auteurs grecs et latins, dont la lecture assidue nous a fourni d'amples documents, voici, par ordre alphabétique, la liste des écrivains que nous avons mis à contribution pour la composition et pour la rédaction du présent ouvrage : Bacon : *Sermones fideiiores* ou *De la Sagesse des Anciens*. — l'abbé Banier : *la Mythologie et la Fable expliquées par l'histoire*. — Michel Bréal : *Hercule et Cacus*. — Chompré : *Dictionnaire de la Fable, avec les additions de Millin*. — P. Decharme : *Mythologie de la Grèce antique ; Les Muses*. — Demoustier : *Lettres à Émilie sur la Mytho-*

424893

compose l'essence et la vie même de la nature et de l'humanité. Créées par le génie oriental, développées par la civilisation de l'Inde et par celle du groupe hellénique, puis répandues dans le monde soumis aux idées de la Grèce, aux armes de Rome et à la prédication chrétienne, les légendes mythiques ont, tout d'abord, servi de base à la religion, à la morale, à la littérature et aux beaux-arts de l'antiquité : prêtres, poètes, législateurs, philosophes, orateurs, historiens, statuaires et peintres, en ont été les inspireurs ou les adeptes. A leur tour, les peuples modernes

logie. — Dupuis: *Origine des cultes.* — Fastel de Coulanges: *La Cité antique.* — Gerhard: *Mythologie grecque.* — Jules Girard: *Sentiments religieux en Grèce d'Homère à Eschyle.* — Grote: *Histoire de la Grèce*, traduction de Sadous. — Guigniaut: *Traduction de la Symbolique de Creuzer.* — E. Havet: *Origines du Christianisme*, 1^{re} partie. — Herder: *Idées sur une philosophie de l'Histoire de l'Humanité*, traduction d'Edgar Quinet. — Léon Heuzey: *Le Mont Olympe et l'Acarnanie.* — E. Jacobi: *Dictionnaire mythologique universel*, traduction de Th. Bernard. — Le P. Jouvency: *Appendix de diis et heroibus poeticis.* — Charles Lévêque: *Science du Beau.* — Alfred Maury: *Religions de la Grèce antique.* — René et Louis Ménard: *La Sculpture antique et moderne.* — Louis Ménard: *Du Polythéisme hellénique; La Morale avant les philosophes.* — Mommsen: *Histoire romaine.* — Max Müller: *Essais de Mythologie comparée; Nouvelles leçons sur la Science du langage*, traduction de Georges Perrot et Harris. — Otfried Müller: *Analyse de ses Prolegomènes d'une Mythologie scientifique* dans la traduction de son *Histoire de la littérature grecque*, par K. Hillebrand. — Noël: *Dictionnaire*

ont puisé à cette source intarissable les sujets multiples de leurs compositions de littérature et d'art.

Ainsi envisagée, la Mythologie est une étude indispensable à tout homme qui veut suivre, connaître et comprendre le mouvement intellectuel, moral et artistique, opéré dans les évolutions successives de l'histoire. Participant, à la fois, de la réalité et de la fiction, elle offre aux penseurs et aux artistes des éléments de méditations solides et fécondes, de tableaux passionnés ou spirituels, de formes émouvantes ou exquises.

de la Fable. — V. Parisot: *Biographie mythologique.* — Patin: *Études sur les Tragiques grecs.* — De Paw: *Recherches philosophiques sur les Grecs.* — L. Preller: *Mythologie grecque; Mythologie romaine*, traduction de L. Dietz, avec une Préface d'Alfred Maury. — Ernest Renan: *Études d'histoire religieuse; Religions de l'antiquité.* — Sabatier de Castres: *Dictionnaire des dieux et des héros.* — Sarrasi: *l'Orient dévoté.* — Selden: *Mythographes latins.* — Van Dale: *Dissertations sur l'origine et sur les développements de l'idolâtrie et des superstitions.* — J.-B. Vico: *Scienza nuova* (édition Michelet). — On trouvera plus loin, p. 499, la liste alphabétique des auteurs et des artistes cités dans le corps de notre ouvrage: nous y ajoutons ici, par anticipation, le nom des savants dont les écrits et la conversation nous ont rendu de très grands services: F. Baudry, Alexandre Bertrand, G. Boissier, A. Chassang, Max Collignon, Victor Cousin, *Dictionnaires* de Rich et de Smith, E. Egger, Emm. des Essarts, E. Foucaut, Charles Lévêque, Stéphane Mallarmé, Th.-H. Martin, Gaston Paris, Georges Perrot, A. Pierron, Edmond Pottier, Ravaisson, E. Scherer, Villemain, Vinet.

Après avoir régné en souveraine chez les anciens, elle a gardé un empire incontesté chez toutes les nations, qui, affranchies successivement du fétichisme et du polythéisme, ont mis volontiers d'accord l'indépendance originale de leurs œuvres avec les personnifications, toujours vivantes, de l'anthropomorphisme grec.

On en a la preuve dans l'estime où, malgré les réserves de leur scepticisme, né du progrès même des idées et de l'esprit d'analyse, les plus glorieux représentants du génie grec et latin ont tenu les traditions recueillies par Hésiode ou vivifiées par Homère. Les négations, plus ou moins accentuées, de Lucrèce ou de Cicéron ne détournent ni Catulle, ni Horace, ni Virgile, ni Ovide de leurs imitations, parfois originales, des poèmes grecs. Ils se figurent avoir la foi d'Hésiode, d'Homère, d'Alcée, de Pindare, et cela leur suffit. Après eux, saint Basile et saint Augustin, bien qu'éclairés de la lumière évangélique, sont loin de rejeter avec dédain les fables qui avaient servi de point de mire à la verve railleuse d'Aristophane et de Lucien : ils en ornent leurs écrits ; ils leur empruntent des images et des leçons. Le Moyen-Age, tout subordonné qu'il est au dogmatisme théologique, ne se fait pas faute de donner accès, jusque dans les chœurs rituels, aux souvenirs des légendes païennes. L'essor enthousiaste de la Renaissance fait considérer comme un devoir à Ronsard, à J. du Bellay et à leurs

émules de reproduire, dans leurs écrits, les beautés de la « Grèce menteresse » et de « piller » en vrais « Gaulois » les trésors du Capitole. Tous les maîtres de l'art en Italie étudient sur l'antique les lignes et les formes dont leur génie décore les églises. Notre xvii^e siècle recueille le même héritage, l'enrichit de nouvelles conquêtes, imagine, avec Titon du Tillet, un *Parnasse français*; peuple les jardins et les galeries de Versailles de divinités et de peintures gréco-romaines, au milieu desquelles figure le Grand Roi; proclame avec Corneille, La Fontaine et Boileau, la gloire vivace du vieil Olympe, et consacre à Homère, dans le *Télémaque* de Fénelon, un culte, qui suggère à Ingres son *Apothéose* du plus grand poète de l'antiquité.

D'où vient cette sorte de consentement unanime et persistant à une croyance fondée sur une erreur? De cette loi logique et indiscutable, que « toute erreur a son pied dans la vérité. » Autrement dit, et comme l'a si bien compris Otfried Müller, les mythes ne sont pas la conséquence élaborée d'un système, mais une création, spontanée, irréfléchie et de primesaut, de l'esprit humain dans son enfance : c'est l'antipode de l'abstraction. Il n'est donc pas surprenant que l'humanité y demeure attachée, à tous les âges; ils font partie d'elle-même : adulte, elle ne peut renier les croyances de son berceau. « Contes de vieille femme, » dit Cicéron : soit; mais cette

jour par la clairvoyance de ces facultés mêmes, sans que la lumière de la science, qui en pénètre le fond, enlève rien à l'émail, aux couleurs poétiques de l'enveloppe.

Tout porte à croire que, après une longue période de barbarie sauvage et ignorante*, où l'homme était esclave des appétits brutaux et des exigences corporelles, les peuples primitifs de l'Asie, appelée par Michelet « le berceau des religions et des races, » c'est-à-dire les Aryens du Saptashindou et les Pélasges, rameau détaché de la même race, qui, avec l'Égypte et la Phénicie, ont exercé une influence déterminante sur le monde hellénique, n'ont pu assister indifférents aux spectacles saisissants et variés de la terre et du ciel. Le mouvement alternatif des jours et des nuits, les roses de l'Aurore, les courses apparentes du Soleil de l'un à l'autre horizon, les phases de la Lune, les jeux de l'ombre et de la lumière causés par la lutte des nuages et du vent, le scintillement des étoiles, superposées en étages sous la voûte azurée des cieux; puis les convulsions de l'atmosphère embrasée d'éclairs, les torrents de la pluie, la chute de la foudre, les grondements du tonnerre qui roule; d'autre part, le

* On croit pouvoir placer la naissance des Mythes avant le retour des Héraclides. C'est donc avant 1190 avant J.-C. que la grande masse des substitutions concrètes aux idées abstraites a jeté ses racines : la faculté créatrice des Mythes est alors en pleine vigueur.

retour périodique des saisons, l'épanouissement des fleurs printanières, les chaleurs de l'été, les récoltes de l'automne, la vie recluse de l'hiver, sans parler des merveilles pittoresques et de l'infinie variété des paysages : montagnes aux pics neigeux ou couronnées de forêts, vallées, cavernes, prairies, fontaines, fleuves, déserts sans limites, immensité des mers aux vagues miroitantes, déferlantes, déchainées, furieuses, cratères des volcans, milliers d'animaux qui volent, bondissent, rampent ou nagent, dont l'homme fait sa nourriture et sa compagnie, ou dont il redoute d'être la proie ; que de voies ouvertes à des émotions renaissantes, à des impressions renouvelées, qui laissent des empreintes vivaces dans l'imagination et dans le souvenir ! Et alors, quand l'homme, après avoir fait usage de ses muscles pour soutenir sa vie et celle des siens, pour lutter contre les éléments et contre les fauves, sent battre son cœur à la vue de sa femme, de ses enfants, de ses amis, ou le flux de sang de la colère lui monter au visage en face d'un ennemi, quand il assiste à l'éclosion de ses passions et de ses pensées, et qu'il articule des sons destinés soit à nommer les objets qui l'entourent, soit à produire au dehors les idées et les sentiments qui se succèdent dans son âme, peut-il, au milieu de cette nature, mêlée d'enchantements et de violences, de douceurs et de cruautés, de santés et de maladies, de naissances et de deuils, de sou-

rires et de larmes, force tour à tour bienfaisante et ennemie, énergie qui vivifie et qui tue, peut-il ne pas se poser cette triple question, que les générations se transmettent, sans jamais la résoudre : « Qui suis-je? D'où viens-je? Où vais-je? » Et, pour échapper aux hasards de l'hypothèse et aux tourments du doute, comment résister à l'idée d'une cause première, d'où tout émane, de l'existence d'un être concret, personnel, qui domine et qui gouverne l'univers par des lois surhumaines, avec l'aide d'éons, de démons, de génies, répartiteurs plus aveugles que justes du bien et du mal?

Ne cherchons pas d'autre point de départ aux cosmogonies, aux théogonies, aux légendes mythologiques de l'Asie, de la Grèce, de l'Italie et des autres contrées du globe. C'est partout la substitution de causes occultes aux forces réelles, d'agents personnels tout puissants à l'énergie latente ou manifeste de la nature. Aujourd'hui que nous nous sommes fait un jeu de la subjuguer, de la plier à notre usage, au moyen d'une vapeur ou d'un fil, de transporter son action où bon nous semble, d'en reproduire sur un métal ou sur un carton les physionomies les plus diverses, de créer à volonté les phénomènes et les corps dont elle s'était réservé le secret, de surprendre dans les organismes les éléments les plus ténus qui les animent ou qui les détruisent, nous taxons de puérités et de défaillances superstitieuses les sup-

positions écloses dans le cerveau des premiers hommes. Mais n'ont-elles pas leur raison d'être? N'ont-elles pas servi de substance intellectuelle, morale et esthétique aux civilisations d'où la nôtre est sortie? Respectons-les donc, au lieu d'en rire; étudions-les avec gravité, avec recueillement, comme on s'incline devant les tombeaux des ancêtres pour s'inspirer de leur souvenir et pour revivre de leur vie*.

Les pages qui composent le présent volume sont le développement des idées que nous venons d'exposer. Le plan de notre livre est très simple. Il se divise en deux parties : 1° *Mythologie grecque*, 2° *Mythologie latine*. La Mythologie grecque en remplit quatre cents pages; la Mythologie latine occupe les cent autres. La raison de cette disproportion est toute naturelle. La Grèce est la terre classique des légendes mythiques : elle en a le monopole et le plein rayonnement. Tous les arts qu'elle a légués au monde en proviennent ou y convergent. Les anciens comparent Homère à un Océan sans limites, duquel sortent tous les fleuves et auquel ils retournent. On en peut dire autant de la Mythologie grecque : elle a saisi

* « Le seul moyen d'entrer dans l'intelligence de la Mythologie, c'est de nous dépouiller de nos habitudes d'esprit analytiques et rigoureuses, et de nous abandonner à la fluidité, à la mobilité, à la perpétuelle transformation de la matière religieuse dans ces conceptions tout imaginatives. » — EDMOND SCHERER.

dans ses prises toute la nature et toute l'humanité.

Afin de l'analyser méthodiquement dans ses grandes lignes et d'en classer les détails, nous commençons par établir, avec Hésiode, quelle a été, après que l'univers fut sorti du chaos, la série généalogique des divinités antérieures à Zeus; puis nous passons en revue toutes celles qui peuplent l'Olympe, ou qui font cortège au maître du ciel : Héra, son épouse, moins aimable qu'acariâtre; Athènes, la divinité grecque par excellence, déesse de l'intelligence, inspiratrice des arts; Apollon, le dieu du soleil et des poètes; Arès, le dieu des combats; Artémis, la vierge chasseresse; Hermès, le messager des dieux; Thémis, les Fleuves, les Grâces, Iris et Hèbè, Ganymède, les Muses.

Viennent ensuite les divinités représentatives du feu, qui, chez tous les peuples de race indoeuropéenne, est regardé comme la providence de la famille, le génie du foyer, l'auxiliaire indispensable de l'industrie humaine, à tous les degrés : Hestia, Hèphæstos, Prométhée, cloué sur le Caucase pour avoir doté les hommes du feu dérobé au ciel.

Nous considérons alors les divinités qui influent sur la destinée de l'être humain, depuis son entrée dans la vie jusqu'à sa mort : ce sont les aïeules de nos fées.

La nappe de flots d'azur qui battent les ri-

vages de l'Archipel, de la Morée et de l'Ionie, les cours d'eau qui en sillonnent les terres, les sources vives, les rivières qui les rafraîchissent et qui les fécondent, font passer sous nos yeux Poséidon, le dieu des mers, Amphitrite, sa femme, et tout leur cortège de Tritons, d'Hippocampes, de Centaures à nageoires, de Néréides et d'Océanides. Protée, Phorkys, Atlas, Æole, Typhon, Scylla, Charybde, les Sirènes, ont leur place spéciale parmi ces habitants des régions aquatiques.

A la légende d'Aphrodite, née de l'écume de la mer, se rattache celle d'Éros et de Psyché, personnification allégorique de l'âme humaine, qui, éprise d'un amour divin, veut pénétrer des mystères dont la connaissance risque de lui être fatale.

L'au-delà mystérieux de la vie d'outre-tombe fait imaginer aux hommes des espaces soumis au pouvoir de Hadès, le souverain invisible de l'Enfer. Les poètes et les philosophes se plaisent à en décrire le séjour. Le Styx, l'Achéron, le Cocyte, le Pyriphlégéthon, Cerbère, Charon, les Érinnyes, les supplices du Tartare infligés à Ixion, à Pirithoos, à Tityos, à Tantale, à Sisyphos, y font contraste avec Minos, Æaque, Rhadamanthe, introducteurs des âmes justes dans les Champs Élysées.

Par une transition, qui n'a rien de choquant, du royaume ténébreux nous passons à la légende gracieuse de Dèmèter, la déesse des moissons, et

de Cora, sa fille, représentant le grain de blé, qui disparaît sous le sol durant l'hiver, pour s'élançer en tige au retour du printemps : les Mystères d'Éleusis sont le couronnement de cette charmante histoire, allusion transparente à la résurrection de l'âme, qui descend dans les entrailles de la terre, pour remonter à l'immortalité.

La liqueur du vin étant un complément nécessaire à la nourriture que fournissent les céréales, tout ce qui a trait à Dionysos se trouve étroitement uni à la légende de Déméter : Érigone, Ariadne, Silène, les Satyres, et les représentations dramatiques qui font vivre dans la postérité les œuvres dont Æschyle, Sophocle, Euripide, Aristophane, ont emprunté les sujets aux traditions mythologiques, devenus articles de foi pour l'orthodoxie païenne des spectateurs accourus en foule au théâtre de Bacchos.

Les travaux d'Héraclès servent d'introduction aux légendes héroïques de la Crète, de la Grèce septentrionale, de la Laconie, de la Messénie, de Corinthe et d'Athènes. Là se trouvent l'expédition des Argonautes, Jason, Médée, Orphée, Persée, Cadmos, OEdipe, Castor, Pollux, Bellérophon, Thésée, Cécrops. Elles nous conduisent ainsi par degrés au Cycle de Troie, sous les murs de laquelle se groupent les noms les plus populaires de la Grèce et de la Phrygie : Achille, Agamemnon, Ménélas, Ulysse, Nestor, Hélène ; Paris, Priam,

Hécube, Hector, Andromaque, que Montaigne regarde comme ceux d'une famille à nous. A partir de ce moment, les premiers rayons de l'Histoire dissipent les rêves mythologiques, ainsi que le chant du coq, à l'aube matinale, fait fuir les fées, les lutins, les sorcières et les diables qui dansaient au Sabbat.

On a pu remarquer que nous conservons à presque toutes les divinités énumérées dans cette analyse, la dénomination même du grec. C'est un parti pris; et nous souhaitons vivement de voir prévaloir cet usage. Preller, Decharme, René et Louis Ménard, Leconte de Lisle, et la plus grande partie des mythologues modernes, l'ont érigé en loi. Ils ont raison. N'est-ce pas consacrer une confusion, voisine du ridicule, que d'affubler de noms latins les dieux du monde hellénique? Il convient que, dans les études classiques, les maîtres et les élèves s'astreignent à cette contrainte. Elle n'a rien de bien pénible. Il n'est pas moins utile qu'on l'introduise dans les Cours d'Esthétique et de Beaux-Arts. Nous accordons volontiers que plusieurs de ces noms ont conquis une sorte de naturalisation tellement française, qu'il est impossible de les en déposséder. Mais ces exceptions ne font rien à la règle; et, se bornât-on aux divinités olympiennes, nous réclamons pour leur majesté sacrée le droit à l'inviolabilité.

Bien que la Mythologie latine ait les mêmes

sources psychologiques et morales que la Mythologie grecque, c'est-à-dire l'imagination et la crédulité religieuse, attribuant une existence personnelle aux phénomènes physiques, aux forces latentes ou visibles de la nature, aux abstractions morales et aux impressions artistiques, il y a cependant entre elles une différence des plus marquées, due au caractère moins sociable et au tempérament rude des habitants du centre de l'Italie. La Mythologie grecque est expansive, sympathique ; la Mythologie latine est concentrée, ramassée en soi*. L'Italie étant le monde du labour et de la guerre, ses premiers dieux ont été Saturne et Mars. Bientôt l'eau, le feu, les astres, la terre nourricière, les morts, deviennent des objets de crainte ou de vénération : on croit à leur influence ; on leur immole des victimes.

Peu à peu la porte s'ouvre à des divinités champêtres, Faunus, Lupercus, Cérès, au-dessus desquelles plane la figure souveraine de Jupiter, assisté de Junon, de Janus, de Mercure, contre-façon d'Hermès, de Menerfa, qui devient Minerve. Vénus, que les Romains regardaient comme la mère d'Énée et l'aïeule des Césars, est, avant de se confondre avec Aphrodite, une divinité

* Pour faciliter le rapprochement des noms entre les deux Mythologies, on trouvera, page 503, des Tableaux parallèles où chaque divinité grecque est placée en regard de la divinité latine qui lui correspond, et *vice versa*.

toute latine. Vesta, déesse du foyer grec, est également celle du foyer latin : c'est une de ses prêtresses qui donne le jour à Romulus, et Numa fonde le collège des Vestales. Neptune, qui étend son empire sur les mers, est un Poséidon italien. Pluton, surnom de Hadès, est, comme celui-ci, le souverain des Morts. Insensiblement l'influence des Étrusques et celle des Doriens du sud de l'Italie et de la Sicile s'infiltrèrent dans la religion latine. Mais c'est surtout après la prise de Tarente, que « la Grèce prise prend son fier vainqueur, » selon le mot d'Horace. Alors les poèmes d'Homère, introduits à Rome par Livius Andronicos, dont le nom, moitié latin, moitié grec, caractérise précisément la fusion des deux peuples, puis les traductions d'Ennius, de Nævius, de Pacuvius, font pénétrer dans la cité romaine, avec le courant littéraire, les croyances, les traditions, les légendes créées par le génie hellénique.

Rome a désormais les siennes : Jupiter Capitolin enlève l'empire du monde au Zeus Olympique, sculpté par Phidias ; et la déesse Roma, personnification de la souveraine de l'univers, détrône l'Athèna du Parthénon, où elle symbolisait la civilisation grecque.

Les temps nouveaux n'ont point ratifié cette usurpation. Athènes a reconquis ou plutôt gardé sa suprématie dans le domaine de la philosophie, des lettres et des arts. Les œuvres de ses grands

maîtres sont entrées, pour ainsi dire, dans le sang des nations modernes ; et voilà pourquoi les conceptions mythologiques semblent douées d'une vie éternelle : les littérateurs et les artistes, qui les ont reçues des mains des créateurs, les ont appropriées à leur propre génie et leur ont infusé quelque chose de leur âme.

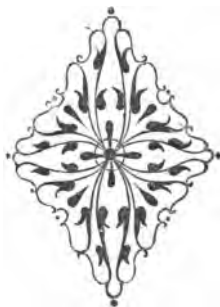
L'observation de ce fait, présente à notre pensée durant tout le temps que nous avons consacré à cette étude, nous a suggéré l'idée d'établir un rapprochement, le plus fréquent possible, entre les compositions littéraires, plastiques ou pittoresques des modernes, et les créations de la Mythologie grecque. Nous avons vu là un moyen de leur donner un corps, de les rendre visibles et palpables, et, par une sorte de transmission intuitive, de les graver plus sûrement dans la mémoire de nos lecteurs. Aussi un grand nombre de statues, de tableaux, de gravures, d'œuvres musicales, de recueils poétiques, de livres d'esthétique et de critique d'art, nous ont-ils passé sous les yeux et entre les mains, pour en tirer des renseignements, des appréciations, des citations, qui servissent à indiquer le vêtement traditionnel, la représentation figurée, le caractère, la physionomie, l'expression des êtres que la Grèce a faits à son image, animés de ses passions, immortalisés par ses chefs-d'œuvre. Ce sont surtout les grandes Écoles de peinture que nous avons mises à profit : les maîtres florentins,

vénitiens, romains, espagnols, flamands, hollandais, français, nous ont fourni les documents les plus précieux, les descriptions les plus attrayantes. Puissent les impressions qu'ils nous ont communiquées laisser une trace profonde dans l'intelligence et dans le cœur de la jeunesse, pour laquelle ce livre a été composé !

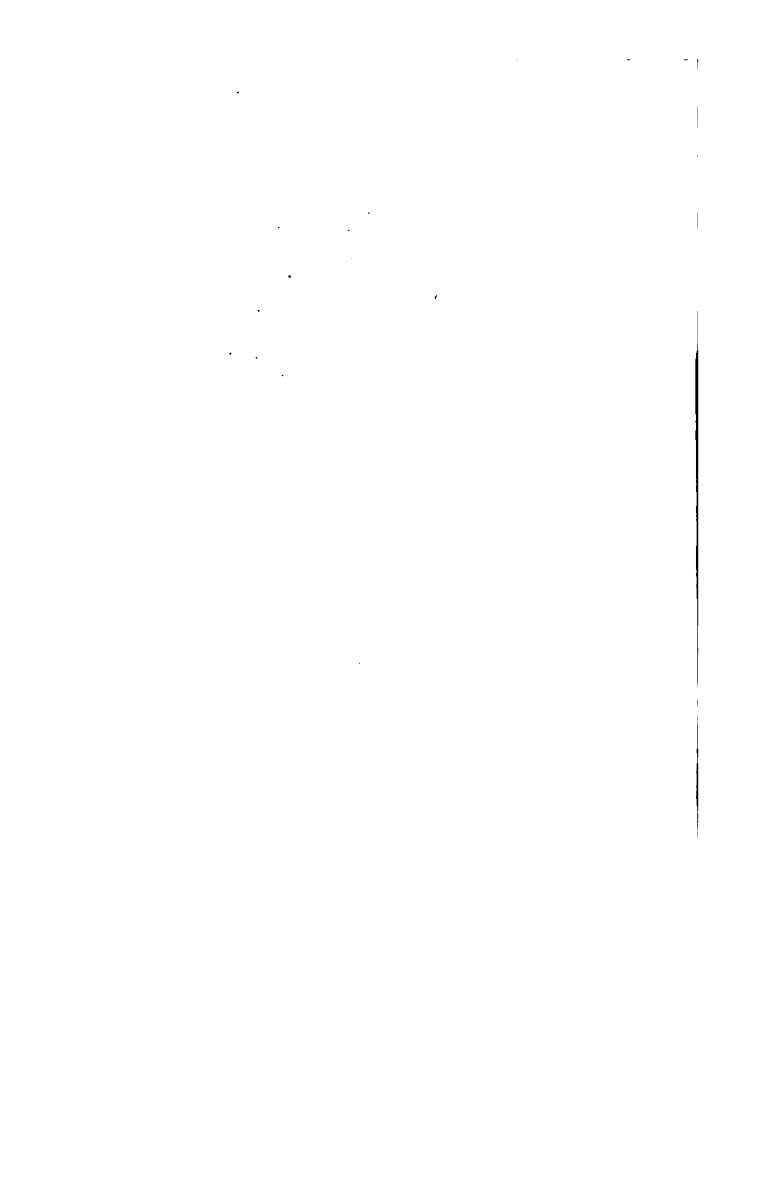
EUGÈNE TALBOT.

Le Pouliguen, septembre 1889.





MYTHOLOGIE GRECQUE





THÉOGONIE

OU

GÉNÉALOGIE DES DIEUX

La Théogonie est formée de traditions orientales et de conceptions dues à l'initiative du génie hellénique, résumées par Hésiode. — Le Chaos. — La Terre. — Eros, l'Amour, force attractive, communique le mouvement et la vie aux différents êtres. — La Nuit. — L'Éther. — Le Soleil. — Les Étoiles. — Héméra, le Jour. — Ouranos. — Pontos. — Okéanos. — Les Titans, et spécialement Hypérion, Japétos ou Japhet, père de la race hellénique. — Cronos et Rhéa. — Les Cyclopes. — Les Géants Kottos, Briareus, Gyas. — Naissance d'Aphrodite. — Lignée et descendance marine ou fluviale de Pontos et de Gæa. — Thamas, père d'Iris et des Harpyies. — Les Gorgones. — Les Hespérides. — Chrysaor. — Pégasos ou Pégase. — Géryon tué par Héraclès. — Échidna. — Cerbère. — L'Hydre de Lerne. — La Chimère. — La Sphinx. — Le Lion de Némée. — Les grands fleuves de la Terre. — Thia donne naissance au Soleil, à la Lune et à Éos ou l'Aurore. — Naissance d'Astræos, de Pallàs et de Persès, fils de Kratos et d'Eurybia. — Les Vents. — Lucifer et les Étoiles. — La fontaine Styx donneait son nom au Styx, fleuve des Enfers. — Hécate au triple pouvoir. — Enfants de Cronos et de Rhéa : Hestia, Déméter, Héra, Hadès, Poséidon, Zeus. — Personnification de sentiments et de principes liés à la vie humaine : la Mort, le Sommeil, les Songes, les Parques, Némésis, la Fraude, la Débauche, la Vieillesse, la Discorde, le Travail, la Douleur, les Combats. — Zeus succède à Cronos, qu'il

détrône et qui s'enfuit chez Janus. — Légende de Pandore. — Soulèvement des Titans. — Typhoeus. — Il est foudroyé par Zeus et enseveli sous l'Æina. — Règne paisible et souverain de Zeus. — Divinités d'élite et divinités subalternes, groupées autour de lui. — Leurs légendes constituent les véritables archives de la Théologie des anciens.



FORMÉE de traditions orientales et de conceptions dues à l'initiative des différents groupes de la race hellénique, l'histoire de l'origine et de la naissance des dieux est spécialement racontée par Hésiode. C'est au Chaos que le poète grec fait remonter la chaîne de la Généalogie céleste. Le Chaos, du verbe *χαίω*, s'entr'ouvrir, est l'espace béant, le gouffre vide qui a précédé tout et qui peut tout contenir¹. Gæa, la Terre, ou mieux la personnification de la matière terrestre, coexiste avec le Chaos. Son vaste sein (*εὐρύστερον*) embrasse tous les êtres, auxquels Éros, l'Amour, c'est-à-dire la force attractive qui se meut dans l'espace, communique le mouvement et la vie. Du Chaos, uni à Gæa, sortent tout d'abord l'Érèbe, *Ἔρεβος*, ou ténèbres souterraines, et sa sœur la Nuit, *Νύξ*, qui personnifie le principe féminin de l'obscurité primordiale. De leur union naît l'Éther, *Αἴθερ*, principe du feu élémentaire, d'où sortent le Soleil ainsi que les Étoiles, et avec lui Héméra, la déesse du Jour. La lumière répandue dans les immensités du vide et sur le corps gigan-

¹. Comparez avec ces traditions la Parabase des *Oiseaux* d'Aristophane, vers 68; et suivants. — Voyez surtout la traduction d'Hésiode par Leconte de Lisle, Paris, Alphonse Lemerre.

tesque de Gæa, couverte de montagnes, où sejourner les Nymphes, ne tarde pas à produire, par ce contact fécond, le ciel étoilé, Ouranos, et les profondeurs salées de la mer, Pontos. Ouranos, devenu l'époux de Gæa, crée, en participation avec elle, Okéanos, l'Océan, le fleuve des fleuves, la masse d'eau mobile (ὠκύς, *prompt, rapide*), qui environne le globe terrestre. Leur lignée s'augmente alors de plusieurs enfants : Kœos, un des Titans, époux de Phœbè, père de Léto et d'Astéria; Krios (le bélier), autre Titan, père d'Astræos, Hypérion, (ὑπέρ ἰών, qui monte au-dessus), personnification du Soleil ou de son fils; Iapétos, Iapet ou Japhet, le père de la race hellénique et notamment de Prométhée, d'Épiméthée, de Ménécée et d'Atlas; Théia ou Thia (de θέω, courir, la rapide), mère du Soleil, d'Eos (l'Aurore) et de la Lune; Rhéa ou Rhéia, épouse de Cronos; Thémis, déesse fatidique, qui préside à la justice, à la science, à l'observation des traités; Mnémosynè, la Mémoire, la mère des Muses; Phœbè, la Lune, à la couronne d'or (χρυσαστέφανον); Téthys, mère des Océanides, des fleuves et des fontaines; enfin, le dernier né, Cronos, aux rusés conseils, dont le nom, rattaché à la racine Κρα, *produire, créer*, indique un dieu essentiellement créateur et inventeur.

Ouranos et Gæa donnent encore le jour aux Cyclopes, qui ont un cœur superbe (ὑπέρβειν ἤτορ), Brontès (le Tonnerre), Stéropès (l'Éclair), Argès (l'Éblouissement) : ce sont eux qui forgent la foudre de Zeus. D'où leur vient le nom de Cyclopes? C'est qu'ils n'ont qu'un œil au milieu du front (κύκλος, *cercle, disque*; ὤψ, ὠπός, *visage, front*).

D'Ouranos et de Gæa naissent ensuite trois êtres gigantesques, audacieux, indicibles : Kottos (le Haineux), Briareus (le Robuste), Guyas (le Membru) : ils ont chacun cent bras et cinquante têtes. Effrayé sans doute de cette engeance redoutable, Ouranos se met en mesure d'échapper à leurs entreprises. A mesure qu'il lui vient de nouveaux enfants, il s'en débarrasse en les plongeant dans les entrailles de la terre (*ἐν κευθμῶνι*). Gæa, indignée de la barbarie d'Ouranos, arme son fils Cronos d'une faux, à l'aide de laquelle celui-ci mutile son père, dont le sang, ruisselant dans la mer et sé mêlant avec l'écume, donne naissance à la déesse des Amours, Aphrodité. Cronos ou Chronos, le Temps, succède à son père déchu, règle désormais la marche des événements, devient l'époux de Rhéa et le père de Zeus, qui est, à son tour, le souverain des dieux et des hommes.

Uni à Gæa (la Terre), Pontos (personnification de l'élément marin) a de nombreux enfants : Nérée, Thaumás, Phorkys, Kèto aux belles joues, et Eurybia, au cœur de diamant ; puis de Nérée et de la belle Doris, fille d'Okéanos, éclôt une cinquantaine de divinités marines ou fluviales, dont Hésiode se plaît à faire l'énumération ¹.

1. Proto, Eucratè, Sao, Amphitritè, Eadora, Thétis, Galéné, Glané, Cymothoè, Speo, Thoè, Thalia, Melita, Euliméné, Agavé, Pasithea, Erato, Euniké, Doto, Proto (2^e du nom), Pherousa, Dynaméné, Nésæa, Actæa, Protomedia, Doris, Panopia, Galatea, Hippothoè, Hipponoè, Cymodokè, Cymatoleghè, Cymo, Eionè, Glauconomé, Pantoporia, Liagorè, Enagorè, Laomedia, Polynomè, Autonoc, Lysianasse, Euarne, Psamathe ; Menippè, Nésa, Eupompè, Themisto, Pronoc, Nemertès.

Thaumas a d'Electra, fille d'Okéanos, Iris, la messagère divine ¹, et les deux Harpyies, Aello et Ocypètes, qui volent rapides comme le vent ou comme les oiseaux.

Phorkys a de sa sœur Kèto les deux Grées, Péphrédo et Ényo, et les trois Gorgones, Sténo, Euryalè et Méduse, la victime de Persée, qui habitent les régions occidentales du monde, où sont les Hespérides à la voix harmonieuse.

Chrysaor, le dieu aux armes d'or, fils de Poséidon et de Méduse et frère de Pégasos, le futur coursier des Muses, Chrysaor, devenu l'époux de Callirhoè, a pour fils Géryon, roi de l'île d'Érythie, et géant à trois têtes, qui périt de la main d'Héraclès. Ce fut une lutte terrible. La principale richesse de Géryon consistait en un troupeau de bœufs rouges, confiés à la garde du géant Eurytion, que secondait le chien Orthros, animal à deux têtes, produit de Typhon et d'Échidna. Héraclès, chargé par son frère Eurysthée de se rendre maître des bœufs de Géryon, se défait d'Eurytion et d'Orthros. A cette nouvelle, Géryon accourt en toute hâte pour sauver son troupeau, mais Héraclès le tue à coups de flèches.

Échidna (*Ἐχίδνα*, Vipère), fille de Chrysaor et de Callirhoè, était un monstre hideux, moitié femme et moitié serpent. De son accouplement avec Typhon naissent des êtres affreux comme

1. « Iris est fille de Thaumantis; l'admiration est fondement de toute philosophie; l'inquisition, le progrès; l'ignorance, le bout. » MONTAIGNE, *Essais*, III, XI. — Il faut lire Thaumas, au lieu de Thaumantis, génitif que Montaigne a pris pour le nominatif. — Comparez Cicéron, *De la nat. des Dieux*, III, 20.

elle : le chien Orthros, gardien des troupeaux de Géryon; Cerbère, armé de cinquante têtes et surveillant carnivore des demeures infernales; l'Hydre de Lerne, que Héra aux bras blancs suscita contre Héraclès; la Chimère, mélange horrible de lion, de dragon et de chèvre, qui expire sous les coups de Bellérophon; la Sphinx, si redoutable aux descendants de Cadmos; le lion de Némée, que son corps invulnérable mettait à l'abri des flèches de Héraclès; mais le héros thébain bouche l'une des deux ouvertures de l'ancre du lion, s'élance sur l'animal, le saisit par le cou et l'étrangle.

De Téthys et d'Okéanos naissent les grands fleuves de la terre : le Nil, l'Alphée, l'Éridan, le Strymon, le Méandre, l'Ister, le Phasé, le Rhin, l'Achéloos, le Granique, l'Æsépos, le Simoïs, le Pénée, l'Hermos, le Caïcos, le Sangarios, le Ladon, le Parthenios, l'Euénos, l'Adrescos et le Scamandre. Un groupe nombreux de divinités et de nymphes s'ajoute à celui des fleuves, enfants d'Okéanos et de Téthys¹. Nous venons, d'après

1. Pitho, Admète, Ianthè, Electra, Doris, Prymno, Urania, Hippo, Clyménè, Rhodeia, Callirhoè, Zenxo, Clytia, Idyia, Pasithoè, Plexaurè, Galaxaurè, Dionè, Melobosis, Thoè, Polydorè, Kerkeïs, Ianeira, Acastè, Xanthè, Petræa, Menesto, Plouto, Europè, Métis, Eurynomè, Telesto, Chryseis, Asia, Calypso, Eudorè, Tyché, Amphiro, Ocyrcè et Styx, la plus remarquable de toutes : le serment que les dieux font par ses eaux est tellement sacré, qu'il enchaîne sans retour leur volonté même. C'est ainsi qu'Apollon s'engage avec Phaëthon son fils :

... *Promissæ testis adesto,
Dis juranda palus, oculis incognita nostris.*

OVIDE, *Métam.* II, v. 43.

Hésiode, de désigner les plus importantes ; mais le poète grec affirme qu'il y en a plus de trois mille, auxquels il faut ajouter trois mille fleuves, dont il n'est pas au pouvoir d'un simple mortel d'énumérer tous les noms.

Thia, épouse d'Hypérion, donne naissance au Soleil, à la Lune et à Éos (l'Aurore). Eurybia, unie à Krios, a pour fils Astræos, Pallas et Persès. Éos donne le jour aux vents Argestès, Zéphyre, Borée, Notos, à Lucifer et aux Étoiles. Styx, fille d'Okéanos, unie au Titan Pallas, engendre Zelos, Nikè, Kratos et Bia¹. Phœbè, femme de Koeos, met au monde Lèto, au péplos d'azur, et Astéria, qui devient l'épouse de Persès. De leur union naît Hécate, honorée de la bienveillance de Zeus, fils de Cronos, et armée d'un triple pouvoir, dont la force s'étend dans le ciel, sur la terre et sur la mer.

Parmi les enfants de Cronos et de Rhéa, il faut compter Hestia, la déesse du foyer, Dèmèter, la nourrice des hommes, Héra, aux sandales d'or, le vaillant Hadès, qui habite les demeures souterraines, Ennosigæos ou Poséidon, qui fait bruire les flots marins, et enfin le sage Zeus, le souverain des hommes et des dieux, dont le tonnerre frappe de ses éclats la terre immense.

En même temps que les puissances et les énergies de la nature se personnifient dans des divinités spéciales, les sentiments et les principes liés à la vie humaine prennent corps, et passent du domaine moral et de l'allégorie dans celui de la réalité : on en crée des êtres qui agissent, et on

1. L'Ardeur, la Victoire, la Puissance, la Force.

y croit. De la Nuit naissent la Mort, le Sommeil, les Songes, les Parques, Némésis, la Fraude, la Débauche, la Vieillesse, la Discorde, qui, elle-même, produit le Travail, la Douleur, les Combats.

On a vu que Cronos avait pris la place de son père Ouranos, parce que celui-ci avait attiré contre lui la haine et la vengeance de Gæa, en détruisant les enfants qu'il avait eus d'elle. Cronos, atteint de la même manie que son père, se met à dévorer les siens. Le dernier né, Zeus, sauvé de cet englutissement barbare par une ruse ingénieuse de sa mère, qui fait avaler à Cronos une pierre emmaillotée, contraint son père de rendre à la lumière les dieux qu'il a gardés dans son ventre, de lui céder le trône du ciel et de s'enfuir. Les légendes italiennes prétendent que Cronos, sous le nom de Saturne, se réfugia auprès de Janus, roi du Latium, et qu'il y fit régner l'âge d'or, *Saturnia regna*.

C'est au moment où Zeus prend possession de l'empire du monde que se rattache la fable de Prométhée, puni pour avoir dérobé au ciel le feu dont il fait part aux hommes, et celle de Pandore, une des plus charmantes créations de la poésie grecque. « Trompé par le subtil Prométhée, Zeus avait caché le feu, mais le rusé fils de Iapétos le dérobe, au profit des hommes, dans le creux d'une fêrule, à l'insu de Zeus, qui lance la foudre. Irrité, Zeus, l'assembleur de nuages, lui dit : « Fils de Iapétos, toi qui sais tout, tu es content d'avoir le feu et tu as trompé mes soins ; mais ce sera un grand malheur pour toi et pour les hommes à venir. En retour du feu, je leur

donnerai un mal, dont ils se réjouiront le cœur, chérissant leur propre fléau. » Ainsi parle et se prend à rire le père des hommes et des dieux. Il ordonne à Hèphæstos, l'artiste renommé, de pétrir au plus vite de l'argile et de l'eau, et de leur donner une voix humaine, une âme, et d'en faire une vierge comparable, par l'éclat de sa beauté, aux déesses immortelles. Athèna lui apprend l'art de tisser la toile aux trames variées; Aphrodité, à la ceinture d'or, verse sur sa tête la grâce mêlée aux désirs violents et aux grandes alarmes; Hermès, le meurtrier d'Argos, lui donne un cœur impudent et une humeur perfide. Il dit, et les dieux obéissent à Zeus souverain, fils de Cronos. Athèna aux yeux gris l'orne d'une ceinture et d'habits. Les Charites divines et la vénérable Persuasion passent à son cou des colliers d'or; les Heures aux beaux cheveux la couronnent de fleurs printanières, et Pallas Athèna dispose avec ordre tous ces atours. En même temps, le messager des dieux, meurtrier d'Argos, met dans son cœur la ruse, les discours insinuants et l'humeur perfide, ainsi que le voulait Zeus à la voix sonore; puis le héraut céleste lui fait don de la parole, et, comme tous les dieux, habitants des demeures olympiennes, lui ont fait un présent, il appelle cette femme Pandore (*πᾶν, tout, δῶρον, présent*), beauté fatale à l'ingénieuse humanité. Lorsque est achevée cette œuvre de ruse irrésistible, le père des dieux envoie le fameux meurtrier d'Argos, le messager rapide, la porter en présent à Épiméthée. Épiméthée oublie ce que lui avait dit Prométhée, de ne pas recevoir de présents de Zeus Olympien, mais de les renvoyer, afin qu'il n'arrive

rien de funeste aux mortels. Il l'accepte donc, et il voit qu'il a reçu un fléau. Auparavant, la race humaine vivait sur la terre, exempte de maux, de travaux pénibles, des cruelles maladies qui la conduisent à la vieillesse ; aujourd'hui, les mortels vieillissent dans le malheur. Pandore, tenant dans sa main un grand vase, en soulève le couvercle et répand sur les hommes les maux et la misère ; seule l'Espérance reste au fond du vase indestructible : son vol n'en peut franchir les bords, sur lesquels Pandore a fait retomber le couvercle par l'ordre de Zeus, porte-égide, assembleur de nuages. Dès lors, des milliers de maux se répandent sur les hommes : la terre en est remplie ; la mer en est couverte ; les maladies fondent à l'envi sur eux, et le jour et la nuit, apportant les douleurs en silence, parce que le souverain Zeus ne leur a pas fait don de la voix. »

Cependant l'avènement de Zeus est troublé par une lutte terrible des enfants d'Ouranos contre ceux de Cronos, conflit allégorique des forces de la nature se déchaînant les unes contre les autres, avant que l'équilibre se soit établi entre les principes constitutifs de l'univers. Depuis dix ans les Titans Ouranides et les fils de Cronos épuisaient leurs efforts dans une guerre interminable, lorsque Zeus, qui a pris pour épouse Métis (l'Intelligence), Thémis (la Justice), Mnémosynè (la Mémoire), Héra (la Terre ou la Souveraine)¹, s'inspire d'un conseil prudent, et fait sortir du Tartare les trois géants Kottos, Briareus et Gyas, que

1. Pour la signification exacte de ce nom, voir plus loin l'article HÉRA.

Cronos y avait enfermés. Grâce à ces trois alliés, qui lancent trois cents rochers sur leurs ennemis, le dieu du ciel triomphe et les plonge dans le Tartare, région humide et désolée, remplie d'épaisses vapeurs, enveloppée d'une nuit éternelle et d'un mur d'airain, qu'ils ne peuvent plus jamais franchir.

Il semble que Zeus va régner en paix ; mais la Nature, par un dernier effort, produit un nouveau Titan, fils de la Terre et du Tartare : c'est Typhoeus, qui a cent têtes de dragons, dont les yeux et la voix répandent l'épouvante ; mais Zeus le frappe de la foudre et l'ensevelit sous l'Ætna.

« De ses entrailles, dit Pindare ¹, jaillissent des sources sacrées d'un feu dont on n'ose approcher : pendant le jour, ces fleuves ardents roulent des flots d'une fumée noirâtre ; mais, pendant la nuit, la flamme, épanchée en spirales d'un rouge sanglant, entraîne des rochers qu'elle porte avec fracas jusqu'aux vastes plaines de la mer ; et c'est le monstre gisant qui lance vers le ciel des jets d'un feu terrible : prodige étonnant à voir, étonnant à entendre ! »

Typhoeus détruit, Zeus règne en paix, et son pouvoir s'étend souverainement sur le monde physique et sur le monde moral : les éléments lui obéissent, et la Justice est assise à ses côtés sur son trône immortel.

De son union avec plusieurs déesses naissent quelques-unes des divinités les plus nobles ou les plus brillantes de l'Olympe : Athèna aux yeux gris ² ; les Heures, c'est-à-dire Eunomia (la

1. *Première pythique*, v. 41 et suivants.

2. Γλαυκῶπις, littéralement : à l'œil de chouette.

marche régulière des Lois), Dikè (la Justice), Eirène (la Paix); les trois Parques, à savoir : Clotho (la Fileuse), Lachesis (la Répartisseuse), Atropos (l'Inexorable), qui président aux destinées des mortels; les trois Charites ou Grâces, Aglaè ou Ægla (la Splendeur céleste), Euphrosynè (l'Amabilité), Thalia (la Florissante); Persephonè, la fille de Démèter, qui est enlevée par Hadès, le dieu des demeures souterraines; les Muses, au diadème d'or; Apollon et Artémis, enfants de Lèto; Hèbè (la Jeunesse), Arès (le dieu des combats), Ilithyia ou Lucine (qui préside à la naissance des hommes), Hèphæstos (le dieu du feu). Autour de ce groupe d'élite, issu de Zeus et de ses épouses, Hésiode place Triton, Rhodè et Benthésicymè, nés d'Amphitritè et de Poséidon; Phobos et Dimos (la Terreur et la Peur), enfants d'Aphroditè et d'Arès; Harmonia, qui devient la femme de Cadmos; Hermès, fils de Zeus et de Maïa; Bacchos, fils de Zeus et de Sémèlè; Hèraclès, fils de Zeus et d'Alcmène; puis une foule nombreuse de divinités subalternes, de héros et d'héroïnes, dont les légendes, mêlées à l'histoire mythique des grands dieux et des grandes déesses, constituent les véritables archives de la Théologie des anciens.





DIVINITÉS ANTÉRIEURES A ZEUS

GÆA, RHÉA, CYBÈLE, LES TITANS..

La Terre est spontanément élevée par les hommes à la hauteur d'une divinité. — Citations concurrentes de la Bible, des Odes d'Horace, de l'Hymne homérique. — Gæa, épouse d'Ouranos, enfante les Grandes Montagnes, la Mer, les Titans. — Cronos se révolte contre Ouranos et le détrône. — Naissance des Furies, des Géants, des Nymphes Méliés, d'Erichthonios et de Tityos. — Culte et image de Gæa. — Rhéa, personnification de la Terre, assimilée à Gæa. — Fusion des deux déesses en une troisième, Cybèle. — Les Curètes et les Corybantes, prédécesseurs des derviches. — Légende d'Atys. — Le taurobole et le criobole. — Figures de Cybèle. — Les douze Titans. — L'Assaut de l'Olympe peint par Jules Romain, dans le Palais du T, près de Mantoue.



L'IDÉE d'élever la Terre à la hauteur d'une divinité est venue de bonne heure aux sociétés humaines. La Terre, le premier être sorti du Chaos, n'est pas seulement la nourricière des hommes; elle entre dans leur essence. La Bible et la Mythologie sont d'accord sur ce point. On lit, au chapitre II de la *Genèse*, verset 7 : « Le Seigneur Dieu forma donc l'homme de la poussière de la terre, souffla dans ses narines un souffle de

vie, et l'homme devint un être vivant. • Horace, écho des légendes grecques (Od. I, xv, v. 13), dit que « Prométhée, forcé d'ajouter au limon créateur une parcelle empruntée à chacun des animaux, souffla dans notre cœur l'humeur farouche du lion. » Chez les populations indo-européennes et dans les Mystères de Samothrace, le Ciel et la Terre sont le couple immortel, les deux grands parents du monde. La merveilleuse variété des productions émanées de la terre, qui met au monde tous les êtres, *παμμήτειρα* (celle qui produit tout), et qui, malgré des milliers de transformations, garde une éternelle jeunesse, n'a fait que continuer le sentiment instinctif, qui l'a proclamée divine. La *Théogonie* d'Hésiode et le trentième *Hymne* attribué à Homère ne s'éloignent point de ces traditions primitives. La Terre, sous le nom de *Gæa* (*Γαῖα*), est, d'après Hésiode, un des éléments primordiaux du monde. L'auteur de l'*Hymne* homérique s'écrie : « Je chanterai la Terre solide, mère antique de tout, qui nourrit tous les êtres répandus dans l'univers. Salut, ô mère des dieux, épouse d'Ouranos étoilé, daigne, bienveillante pour mes chants, m'accorder une vie heureuse ! » A les prendre dans leur sens le plus naïf ou le plus élevé, ces légendes ne font-elles pas saisir au vif l'impression profonde faite sur les hommes par la vue du sol, où la volonté d'en haut les fait vivre, et dans le sein duquel ils retourneront après la mort ?

Considérée comme une personne réelle, *Gæa*, la Terre « au large sein, » unie à Ouranos (le Ciel), enfante les Grandes Montagnes *Οὐρα μαχρά*, et la Mer immense, *ἀτρυγίτον πόντον*, puis la race monstrueuse des Titans, parmi lesquels

Cronos se révolte contre son père, qu'il mutilé d'un coup de faux, et qu'il détrône. C'est du sang d'Ouranos tombé sur la Terre, que sont nées les Furies, Alecto, Tisiphone et Mégère, les Géants et les nymphes Méliés, qui habitent les forêts de frênes. Erechthée ou Erichthonios, père de la race attique, et Tityos, l'insulteur d'Artemis, étaient aussi, dit-on, fils de Gæa.

Les cérémonies et les pratiques du culte de Gæa ne semblent pas avoir été très compliquées : On lui sacrifiait des agneaux noirs, des truies, et on l'invoquait dans les serments. On s'adressait aussi à elle, quand on se mettait en communication avec les puissances magiques cachées sous la terre, et qu'on y cherchait des trésors. On prétend qu'elle fut la première qui ait eu un oracle à Delphes. On manque de détails précis sur les images primitives de la déesse Gæa. Peut-être faut-il la reconnaître dans certaines idoles de terre cuite, figurant une divinité féminine assise, coiffée d'un polos (πόλις, espèce de disque), d'où tombe un long voile. Quelquefois elle tient un enfant serré contre son sein et enveloppé dans les plis du voile. Dans les bas-reliefs qui représentent la naissance d'Erichthonios, Gæa, les cheveux épars et flottants, sort à demi des profondeurs du sol, sous l'œil de Hèphæstos, et elle présente l'enfant à Athèna : deux génies ailés encadrent le groupe. Dans les objets d'art d'une époque plus récente, la déesse est caractérisée par la couronne tourelée qui ceint son front.

Comme Gæa, Rhéa est une personnification de la Terre. Son nom, formé sans doute de ἔρα, en changeant la place du ρ et en le mettant

devant l'ε, se rattache au sanscrit *Ira*, au latin *Terra*, et à l'allemand *Erde*. Plusieurs faits de la biographie légendaire de Rhéa sont analogues, parfois même identiques à ceux de la biographie de Gæa. Femme de Cronos, elle a pour filles Hestia, Dèmèter, Hèra, Hadès, Poséidon, Zeus. Cronos dévorait tous les enfants qu'il avait de Rhéa ; mais, quand elle est sur le point de donner le jour à Zeus, elle se rend à Lyctos, en Crète, et là, au lieu de Zeus, qui vient de naître, elle présente à Cronos une pierre enveloppée comme un nouveau-né. Cronos, qui n'y regardait pas de très près, avale la pierre, et laisse vivre l'enfant. Rhéa ayant mis au monde les trois grandes divinités de l'univers, c'est-à-dire Zeus, Dieu du ciel, Poséidon, souverain de la mer, Hadès, roi des demeures souterraines, est souvent désignée sous le nom de Mère des dieux, *Μήτηρ θεῶν*. Son culte, importé de l'Asie Mineure et répandu ensuite dans toute la Grèce, lui fit donner, suivant les différentes localités, des dénominations caractéristiques : c'est la déesse du mont Ida et de Bérécynthe en Phrygie, du Sipyle en Mysie, du Tmolos en Lydie, du Dindyme, près de la ville de Pessinus ou Pessinonte, sur les frontières de la Galatie. Aussi, quoiqu'elle soit adorée à Thèbes et à Athènes, où on lui bâtit un temple sous le nom de Métroon, le siège principal du culte de Rhéa, Pessinonte, est la cité la plus chère à la déesse, où elle reçoit le nom phrygien d'Agdistis.

Mais tous ces noms finissent par se confondre en un seul, celui de Cybèle ou Cybèbe, la déesse des cavernes, du mot phrygien *κύβελα*, qui signifie antres, grottes, montagnes boisées. Cybèle

n'est point, en effet, la personnification de la terre cultivée et productrice, comme la Déméter grecque, c'est plutôt celle du sol rocailleux et primitif. Voilà pourquoi, à Pessinonte, dans son temple bâti par Midas, son simulacre était une pierre tombée du ciel et recueillie sur une des montagnes placées sous sa protection. Son culte, emprunté à la Phrygie, avait un caractère tout à fait orgiastique. Ses prêtres, appelés Curètes et Corybantes, se livraient, en chantant ses louanges, à des danses frénétiques et bruyantes, au son des cymbales, des flûtes et des tambours : ils allaient même jusqu'à se flageller avec des cordes garnies d'osselets. Quelques-uns d'entre eux, précurseurs des derviches, mendiaient de lieu en lieu, débitant, pour un peu d'argent, des prières et des formules purificatoires. A ces cérémonies se rattachait le souvenir d'Atys ou Attys, jeune berger phrygien, dont la déesse s'était éprise et qu'elle métamorphosa en pin, pour se venger de son infidélité. C'était cette métamorphose que rappelait la cérémonie lugubre de la fête, qui avait lieu au printemps. Pendant trois jours, les cris de tristesse et les lamentations désespérées retentissaient de toutes parts ; mais, au quatrième jour, la résurrection d'Atys donnait l'essor à la joie et à des danses désordonnées.

Le taurobole et le criobole constituaient deux autres solennités de la déesse phrygienne. La première, ταυροβόλιον, était le sacrifice expiatoire d'un taureau (ταῦρος, taureau, et βάλλειν, frapper), égorgé sur une grande pierre creusée et percée de plusieurs trous. Sous cette pierre était une fosse, dans laquelle le sujet de l'expiation rece-



ZEUS

Étymologie sanscrite et grecque du nom de Zeus, équivalant au mot Dieu. — Conception mythique de Zeus, fils de Cronos, et confondu avec le ciel même, Ouranos. — Zeus est le dieu-nature. — La création tout entière est soumise à son pouvoir. — Du domaine physique sa puissance s'étend au monde politique et moral. — L'Olympe, séjour des dieux. — Juge suprême, Zeus a près de lui la Loi, la Justice, le Serment, la Bonne Foi. — Les noms des bons et des méchants, inscrits sur des tablettes, sont placés sous ses yeux. — La Justice de Zeus d'après Solon. — Doctrine platonicienne sur les délais de la vengeance divine. — Zeus n'est limité dans son pouvoir sur les êtres que par la force irrésistible du Destin. — Zeus Sauveur. — Légende mythologique de Zeus. — Culte de ce dieu. — Dodone, la Crète, Olympie. — Zeus Olympios de Phidias. — Zeus porte-égide. — Zeus Ammon confondu avec l'Amoun-Râ des Égyptiens.



Le nom même de Zeus est celui du principe unique ou multiple, placé, dans toutes les religions, au-dessus de la nature : c'est l'équivalent du mot Dieu. Dyaus ou Dyu dans la langue sanscrite est « le ciel lumineux, » « le jour qui brille, » en conformité avec le verbe dyu, qui veut dire « s'élaner, » « fondre sur quelque chose. » Le grec Ζεύς, en béotien Δεύς, semble calqué sur le mot sanscrit. Mais le $\zeta\eta\tau\alpha$

ou σδῆρα équivalant, dans l'alphabet hellénique, au θ, qui lui-même se confond, suivant les dialectes, avec le Σ¹, on passe sans difficulté du mot Ζεύς au mot θεός, en latin *Deus*, en français Dieu. Il ne faut pas omettre que, à côté de Ζεύς les Grecs ont l'ancien nominatif Ζής, dont le double accusatif est Ζῆν ou Ζῆνα, et que ces trois derniers mots se rattachent au verbe ζῆν, vivre. Ainsi Ζεύς, personnification du « ciel » et « du jour, » est à la fois, selon Platon, θεός θεῶν, le dieu des dieux, et, selon les mythologues, l'être souverain, duquel émanent la lumière et la vie.

La conception de Zeus étant la plus antique dont il soit fait mention dans l'histoire des peuples de race aryenne, les Grecs, héritiers des doctrines monothéistes des Aryo-Pélasges, le disaient fils de Cronos ou Chronos, le Temps, et lui donnaient le nom de Κρονίων ou Κρονίδης, fils du Temps ou qui existe de tout temps ; sa mère était la déesse de la Terre, Rhéa. Sa demeure invisible, située dans les régions les plus élevées de l'atmosphère, est l'éther sans limites, où rayonnent toutes les splendeurs célestes. On le confond alors avec le ciel même, οὐρανός, du haut duquel il répand sur la terre les rosées et les pluies ; ou bien, amassant les nuages, il lance les tempêtes et la foudre. Voilà comment on voyait sur l'Acropolis d'Athènes, Gæa, la Terre

1. La formule du serment en langue dorienne est : Ναὶ μὲ τῶ σιῶ. « Oui, certes, par les deux dieux (Castor et Pollux). — Voir Xénophon : *Retraite des Dix Mille*, Liv. IV, chap. VI, 34; *Helléniques*, Liv. VI, chap. IV, 10. — Le commentateur fait observer que les Athéniens juraient par les deux déesses, θεούς. Déméter et Cora (Cérès et Proserpine).

personnifiée, suppliant Zeus de lui envoyer la pluie ¹, qui doit la rafraîchir et la pénétrer; et voilà pourquoi Virgile, dans le premier livre des *Géorgiques* (vers 328 et suivants), montre Jupiter, enveloppé dans les ténèbres des nuées orageuses, lançant le tonnerre d'une main étincelante, faisant trembler de ses éclats la nature entière et frappant de terreur les âmes des mortels.

Envisagé de la sorte, et d'après la conception primordiale, soit transmise, soit spontanée, des peuples helléniques, Zeus est un dieu-nature, auquel étaient consacrés, outre le chêne, dont les glands avaient nourri les premiers hommes, le lait, le miel, les fruits. Il présidait aux saisons, ordonnait toutes choses, et veillait sur tous les êtres de la création soumis à son pouvoir. Du domaine physique sa puissance s'étendait au monde politique et moral; il était le promoteur ou le protecteur de toutes les institutions établies par les prêtres, les rois et les législateurs; et c'est ainsi que dans l'épopée homérique, il s'intéresse à la lutte des Grecs et des Troyens: les héros sont ses enfants ou ses nourrissons, *διογενέες, διοτρεφεῖς*.

Comme dieu des dieux et maître absolu de l'univers, Zeus habite l'Olympe, entouré de toutes les puissances célestes, qui lui sont subordonnées. C'est un séjour tranquille, que les vents n'habitent jamais; où l'on ne sent ni pluies, ni frimas, ni neiges; où règne toujours une sérénité sans nuages;

1. Quand la pluie tombait, les Grecs disaient: « Ζεὺς ὕει, Zeus pleut. » — Ils disaient aussi, en manière de prière: « Verse la pluie, ô Zeus, notre dieu, sur les terres des Athéniens. »

où les dieux, environnés d'une lumière éclatante, jouissent de plaisirs immortels comme eux. D'airain à l'extérieur, il est d'or au dedans, et les Heures en gardent les portes. C'est là que se tiennent les assemblées des dieux, appelés par Zeus dans la salle du Conseil. Source de la Loi, Zeus siège sur un trône, où sa fille Dikè, la Justice, est assise à ses côtés. Orkos, le Serment, sauvegarde sacrée des traités et de la parole donnée, est le fils de Zeus protecteur et garant de la bonne foi, πίστις. Zeus prend alors le nom de πίστιος, garant de la foi jurée, et il correspond à la divinité latine *Dius Fidius* (*dies*, jour, *fides*, la bonne foi), chargée de veiller à la justice et à l'ordre. C'est cette croyance qui a conduit Plaute à mettre dans la bouche de l'Étoile Arcturus (Prologue du *Rudens*) ces paroles morales et instructives :

« Le souverain des dieux et des hommes, Jupiter, nous envoie dans les différentes contrées pour observer les faits, les mœurs, la piété et la bonne foi des hommes, afin de les récompenser par la richesse. Ceux qui cherchent à gagner leur procès par de faux témoignages, qui nient devant la justice un dépôt d'argent, nous rapportons leurs noms écrits à Jupiter. Chaque jour, il sait qui doit être puni. Que les méchants essaient de gagner leur cause à l'aide d'un parjure, qu'ils obtiennent du juge le bien d'autrui, Jupiter juge de nouveau la chose jugée, et les frappe d'une amende, qui dépasse leur gain. Il a les bons inscrits sur d'autres tablettes. Les coquins se mettent dans l'esprit qu'ils peuvent apaiser Jupiter par des offrandes, des sacrifices : ils perdent leur

peine et leur argent, vu qu'il n'accueille des parjures aucune supplique. Il est plus facile, quand on est pieux, d'obtenir une grâce des dieux, en les suppliant, que si l'on est impie. Aussi, je vous donne cet avis, à vous autres gens de bien, qui vivez dans la piété et dans la probité, persévérez, et vos actions ne vous causeront que de la joie. »

La justice de Zeus est donc inéluctable, irrésistible, et elle frappe où elle veut. C'était un dogme de morale chez les Grecs. On apprendait dans les écoles d'Athènes les vers dans lesquels Solon compare cette sanction vengeresse au vent qui balaie les nuages amoncelés dans le ciel, et lui rend ainsi toute sa sérénité. « Il ne peut échapper complètement à l'œil divin, celui qui cache en son cœur une pensée mauvaise : tôt ou tard sa perversité éclate au grand jour ; mais l'un paie sa faute aujourd'hui, un autre plus tard. Si les coupables échappent eux-mêmes au châtement, si la vengeance divine, qui les poursuit, ne les atteint pas, elle arrivera pourtant en son temps. Les innocents paieront pour les coupables, soit leurs enfants, soit leur postérité. »

Plutarque professe la même doctrine : il croit et il enseigne, dans un traité spécial ¹, que la vengeance du ciel, souvent lente à se manifester, finit par se produire d'une façon infaillible. S'il

1. Περὶ τῶν ὑπὸ τοῦ θεοῦ βραδείως τιμωρουμένων, sur ceux que la divinité est lente à châtier. — Joseph de Maistre a publié sur le même sujet un ouvrage intitulé : *Des délais de la Justice Divine* (1815). — Le dogme platonicien de l'épuration des âmes appartient au même principe de responsabilité transmise et réversible.

est juste, en effet, que les hommes d'une haute vertu soient honorés dans leur descendance, il est juste aussi que les grands criminels soient punis dans la leur. C'est pour cela que Thespesios, transporté, durant une syncope léthargique, au milieu des âmes des trépassés, remarque que les plus grands supplices frappent celles pour les fautes desquelles la peine est retombée sur leurs fils ou sur quelques autres de leurs descendants. Lorsque ceux-ci arrivent devant elles, ils s'élancent avec colère et en vociférant : ils leur montrent les marques de leurs propres souffrances, ils les accablent de reproches, ils les poursuivent. En vain ces âmes veulent fuir et se cacher, elles ne le peuvent pas : car, sans tarder, les exécuteurs courent après elles, pour les remettre sous la main de la justice ; et, de nouveau, ils les poussent devant eux, gémissantes, éclatant en sanglots. A quelques-unes même s'attachent, comme des abeilles ou des chauves-souris, les âmes de leurs descendants : on les entend bourdonner de colère, par le souvenir des maux que leur ont causés leurs ancêtres ¹.

Envisagé sous cet aspect, Zeus est le dieu de qui tout dérive, qui conduit tout à sa fin, qui accomplit tout, τέλειος. La Parque elle-même, Μοῖρα, lui est soumise, parce que de lui relève la destinée de toute existence humaine. Sa toute-

1. Il n'est pas sans intérêt de rapprocher de ce traité de Plutarque les phrases du *Gorgias*, du *Phédon* et du X^me Livre de la *République*, où Platon développe des idées analogues ; le V¹e Livre de l'*Énéide*, où Virgile introduit la description de l'Enfer ; et en dernier lieu l'*Enfer*, dans la *Divine Comédie* de Dante.

puissance n'est limitée que par l'immuable nécessité des lois de la nature : il s'incline devant le pouvoir inexorable du Destin. Mais, dans tout le reste, il est le dispensateur souverain des biens et des maux. Au chant XXIIV de l'*Iliade* (vers 525 et suivants), Achille dit à Priam, qui lui redemande le corps de son fils : « Les dieux, en filant les destinées des pauvres mortels, ont voulu qu'ils vécussent dans la peine ; eux seuls sont exempts de soins. Deux tonneaux sont placés sur le seuil du palais de Zeus, et remplis de tous les dons, tels qu'ils nous sont accordés : dans l'un sont les biens, dans l'autre les maux. Et Zeus, armé de la foudre, mêlant ce qu'il donne, envoie tantôt le mal et tantôt le bien. Et celui qui n'a reçu que des dons malheureux est en proie à l'outrage ; la mauvaise faim le ronge sur la terre féconde, il va çà et là, et il n'est honoré ni des dieux ni des hommes. Ainsi les dieux firent à Pélée des dons illustres dès sa naissance, et, plus que tous les autres hommes, il fut comblé de félicités et de richesses, et il commanda aux Myrmidons, et, mortel, il fut uni à une déesse. Mais les dieux le frappèrent d'un mal : il fut privé d'une postérité héritière de sa puissance, et il n'engendra qu'un fils, qui doit bientôt mourir, et qui ne soignera point sa vieillesse. »

Qu'opposer à cette répartition qui froisse les cœurs et qui brise les espérances ? La vertu, dont les anciens ont souvent donné l'exemple, à savoir une soumission résignée et l'attente d'un meilleur sort. C'est ainsi que Socrate, dans les dernières paroles adressées à ses juges, estime que le plus grand bonheur pour lui, condamné à boire la ciguë, est d'être si tôt transporté dans le séjour des

justes. Plein de sérénité et d'espoir, certain que son âme est immortelle, il ne doute pas qu'il ne trouve dans la société des âmes heureuses une compensation à l'arrêt de mort dont il vient d'être frappé.

L'œil vigilant de Zeus ne se porte pas seulement sur les coupables, il jette un regard de bienveillance sur le foyer domestique. Zeus est le dieu de la famille, des associations amicales, des repas en commun. Dans un grand nombre de villes grecques, des autels étaient élevés à Zeus Sauveur, qui les avait préservées d'un fléau ou favorisées dans les batailles. Il est la divinité tutélaire des pauvres, des mendiants, des voyageurs qui demandent l'hospitalité. Un hôte est un envoyé du ciel ; Zeus le protège ; il est sauvé. Aussi Zeus récompense-t-il les âmes généreuses, qui font bon accueil à leurs hôtes, et on le voit accorder à Philémon et à Baucis la faveur de mourir ensemble, pour les remercier de leurs sentiments de pieuse hospitalité ¹.

Les légendes mythiques se sont donné une large carrière au sujet de Zeus. Fils de Cronos et de Rhéa, il est soustrait par sa mère au terrible appétit de son père qui dévorait ses enfants. Les nymphes Adrastée et Ida l'élèvent en Crète, à Lyctos, dans une grotte, ou la chèvre Amalthée, gardée par un chien d'or, le nourrit de son lait et les abeilles de leur miel. Des colombes, venues de par delà l'Océan, lui apportent l'ambrosie. Zeus, reconnaissant, plaça plus tard la Chèvre

¹. Cette légende est racontée par Ovide en vers aimables et touchants dans le VIII^e Livre des *Métamorphoses*. On sait avec quelle grâce et avec quelle naïveté du meilleur aloi La Fontaine a imité le poète latin.

parmi les astres : une des cornes de cet animal devint la Corne d'Abondance. Cronos ayant été détrôné par les Titans, Zeus, âgé d'un an, vient au secours de son père, avec ses deux frères Poséidon et Hadès, et, armé de la foudre, forgée par les Cyclopes, il précipite les Titans dans le Tartare. Cronos, peu reconnaissant de ce service, essaie de faire périr son fils, mais Zeus le chasse du ciel, d'où il se réfugie en Italie, auprès du roi Janus. Furieux de leur échec, les Titans se soulèvent de nouveau, mais Zeus les défait avec le secours d'Héraclès. Zeus reste alors maître absolu de l'univers : il devient le père des dieux et des hommes, partage son empire avec Poséidon et Hadès, descendant parfois sur la terre, visitant les mortels, récompensant Philémon et Baucis de leur hospitalité, changeant en loup Lycaon, roi d'Arcadie, qui lui avait servi sur table le corps d'un jeune enfant, enfin noyant les hommes dans un déluge, auquel échappent seuls Deucalion et Pyrrha.

Mêlé à la vie des divinités ou des mortels, Zeus a pour épouses Métis, Thémis, Eurynomè, Dèmèter, Mnèmosynè, Lèto et Hèra : de Sémèlè il a Bacchos ; d'Io, Epaphos ; de Danaè, Persée ; d'Europè, Minos ; d'Alcmène, Héraclès ; de Léda, Castor et Pollux, Clytemnestre et Hélène.

Le culte de Zeus, pratiqué d'abord à Dodone, en Thessalie, où se trouvait un chêne sacré, qui rendait des oracles, fut célébré en Crète dès la plus haute antiquité. Parmi les localités de cette île particulièrement consacrées au maître des dieux, on remarque Cnosse, dont on attribuait la fondation aux Curètes, et où l'on voyait la grotte

de Zeus. Les Curètes Κουρῆτες, κούραι (les hommes aux cheveux ras), étaient au nombre de neuf. Leurs cérémonies avaient un aspect tout guerrier. On y dansait la pyrrhique (du nom de Pyrrichos, l'inventeur) nommée aussi Prylis (πρυλής guerrier), qui se faisait au bruit des cymbales d'airain et au cliquetis des épées frappées sur les boucliers ¹.

Il ne semble pas que le culte de Zeus ait tout d'abord comporté d'images. Personnification du ciel, ordonnateur du monde, être tout puissant, dont l'action s'étend sur l'univers, il se confond avec l'éther invisible et sans bornes. Peu à peu l'idée se convertit en représentations naïves, en xoana (ou statues de bois), qui ont un troisième œil au milieu du front, pour exprimer la vigilance du dieu qui voit tout, πανόπτης. Avant Phidias, Zeus est représenté, vêtu d'un long himation (ἱμάτιον, vêtement), drapé à mi-corps, la chevelure soigneusement peignée et flottante ou réunie en masse sur la nuque, la barbe longue, le chiton (χίτων, tunique) de fine étoffe plissée, une couronne de chêne sur la tête pour rappeler l'oracle de Zeus à Dodone ², le sceptre surmonté

1. Voyez Lucien, *Orchestrais* ou de la Danse, 8 et 9. — Lucien attribue le nom de *Pyrrhique* à Néoptolème, fils d'Achille, surnommé Pyrrhos, c'est-à-dire le roux ou le guerrier au casque à aigrette rouge.

2. Les interprètes primitifs des oracles rendus par le chêne fatidique étaient des prêtres appelés Selles, Σελλοί ou Ἑλλοί, dont le nom est sans doute celui des premiers habitants de l'Hellopia, l'île d'Eubée. Plus tard, trois prêtresses, nommées πάλαιαι les Colombes, eurent pour mission d'expliquer le sens des frémissements du feuillage sacré.

d'un aigle, oiseau favori, ministre des ordres et de la foudre du dieu. Toutefois, c'est au génie de Phidias qu'est due la plus belle image de Zeus, le Zeus Olympios. L'œuvre a disparu ; mais le souvenir en est gardé par des analyses voisines du vrai, et par une monnaie d'Élide, frappée sous Hadrien. On raconte que Pæonios, frère ou élève du grand sculpteur, lui ayant demandé où il avait pris l'idée première de son œuvre colossale, l'artiste répondit : « Dans Homère. » Et de fait, au premier chant de *l'Iliade*, on lit ces vers (528 et suivants) : « Le fils de Cronos fait un signe d'approbation, en abaissant ses noirs sourcils ; sa chevelure, pleine d'ambrosie, s'agite sur sa tête immortelle, et le grand Olympe se met à trembler. » Tel est le point de départ de la création hardie de Phidias. Placée dans le Temple d'Olympie, dont la longueur était de 70^m,562, sur 29^m,146 de largeur, avec une élévation de 20^m,862, cette statue chrysléphantine avait une hauteur de 18 mètres. Le dieu était assis sur un trône, à traverses décorées de sculptures, et à dossier surmonté par les statues des Charites et des Heures. Les bras du trône étaient formés de sphinx couchées, tenant entre leurs pattes de jeunes Thébains. Le marchepied était supporté par des lions d'or, et l'artiste y avait figuré le combat de Thésée et des Athéniens contre les Amazones. Au soubassement était le Soleil sur son char ; Zeus et Héra ; Hermès et Hestia ; l'Amour recevant Aphrodité, qui sort des ondes ; Poséidon et Amphitrité ; Apollon et Artémis, perçant les Niobides ; la Lune à cheval et hâtant sa monture.

La statue du dieu, si haute, qu'elle n'aurait

pas pu se lever sans emporter la toiture de l'édifice, était d'ivoire et d'or. Sa robe était émaillée de fleurs : elle avait sur la tête une couronne de cotinos ou olivier sauvage, arbre dont les branches formaient les couronnes des vainqueurs aux jeux Olympiques. Dans sa main droite, Zeus tenait une Victoire d'or et d'ivoire, portant une bandelette et une couronne; dans sa main gauche, un sceptre formé de divers métaux relevés en bossettes, et surmonté d'un aigle. Le torse était nu et en ivoire; le manteau qui couvrait la partie inférieure du corps était en or; mais Pæonios, qui sculpta le fronton ornemental du Temple, y avait peint à l'encaustique des figures d'animaux et de plantes, principalement des lis. On croit que le grand sculpteur Alcamène, auteur de la *Vénus des Jardins*, aida Phidias dans ce gigantesque travail, sublime expression de l'idée d'un être absolu, souverain, universel. L'impression produite par la beauté merveilleuse du visage de Zeus était grande, profonde. Lucien dit, à ce sujet, que les visiteurs, entrant dans le Temple d'Olympie, voyaient non pas l'ivoire de l'Inde et l'or de Thrace curieusement travaillés, mais Zeus lui-même amené sur la terre par Phidias.

Les images de Zeus foudroyant sont moins répandues que celles de Zeus calme et majestueux, mais elles ont un caractère plus terrible : telle est, entre autres, l'expression d'un buste trouvé à Pompéi et conservé au Musée de Naples.

Plus douce est la physionomie de Zeus Philios, dieu des serments et de l'amitié; il a des traits délicats et une barbe soyeuse.

Dans quelques-unes de ses images, Zeus est couvert de la peau d'une chèvre, ou égide, et reçoit le nom d'Αἰγίοχος, soit pour rappeler le souvenir de la Chèvre, αἴξ, qui l'a nourri de son lait, soit pour faire allusion au bruit des vagues, αἴγες, qu'il soulève en remuant son égide.

Une tête plus curieuse est celle de Zeus Ammon, confondu avec le dieu égyptien Amoun-Râ, roi des dieux et créateur des mondes¹. Il a le nez allongé, la barbe touffue, ramenée sous le menton, avec des cornes de bélier attachées aux tempes. Son temple, situé dans l'oasis de Syouah, à neuf jours de marche d'Alexandrie, était un édifice magnifique, où se trouvait un des oracles les plus célèbres de l'antiquité. C'est là qu'Alexandre le Grand se fit donner le titre de Zeus. Lucain, dans le 1^x° Livre de la *Pharsale*, fait une curieuse description de ce temple égyptien.

1. Voir sur Amoun ou Ammon-Râ, le dieu suprême, le soleil, MASPERO, *Histoire ancienne: l'Égypte primitive*, les premiers chapitres; FRANÇOIS LENORMANT, *Manuel d'histoire ancienne*, T. 1^{er}, p. 181 et suivantes, l'Égypte, et spécialement le paragraphe relatif à la *Religion*, p. 359 et suivantes.





HÈRA

Héra, divinité pélasgique, personnification du principe féminin. — Incertitudes étymologiques sur son nom. — Ses images primitives. — Sa statue, œuvre de Polyclète, dans le temple de la vallée du mont Eubée. — Son temple et sa statue à Samos. — Elle a un pouvoir égal à celui de Zeus. — Leur existence conjugale est marquée par des querelles et des raccommodements. — Brouillés, en automne et en hiver, ils se réconcilient au printemps. — Héra préside aux fêtes nuptiales et à la naissance des enfants. — Légende d'Arès et d'Héphaïstos. — La Voie lactée. — Vers d'Alfred de Musset; tableau de Rubens. — Hèbè fille de Héra. — Iris, sa messagère. — La statue de Héra au Vatican. — Son buste à la villa Ludovisi.



He chante Héra au trône d'or, à qui Rhéa donna la puissance, Héra la reine immortelle, d'une incomparable beauté, la sœur et l'épouse glorieuse de Zeus au bruyant tonnerre, la déesse, que les heureux habitants du vaste Olympe honorent à l'égal de Zeus, maître de la foudre. Ainsi s'exprime l'auteur de l'Hymne homérique consacré à Héra. Il en ressort que, comme les émigrations pélasgiques, détachées de la grande famille aryenne et établies dans le nord de la

1. *Hymne XI.*

Grèce, rendaient un culte d'adoration aux forces de la nature, le principe masculin, divinisé dans Zeus, père des dieux et des hommes, eut pour complément nécessaire le principe féminin, divinisé dans Héra. Que signifie ce nom? Quelques étymologistes le dérivent avec peu de vraisemblance du mot éolien *ἔρα*, qui signifie la Terre. D'autres l'assimilent au latin *hera*, féminin de *herus*, et lui donnent le sens de *maîtresse*, de *souveraine*. D'autres enfin le rattachent au mot *ἄήρ*, *air*, *atmosphère*, *voûte céleste*. L'épithète de *πελασγιάς*, que lui donnaient les habitants d'Iolcos en Thessalie, indique la provenance asiatique de cette divinité, adorée ensuite à Mycènes, à Argos et à Sparte. Figurée d'abord par des images informes, à Thespiis, par un tronc d'arbre équarri, à Argos, par une planche grossièrement taillée, Héra ne tarde pas à être représentée par des xoana et par des statuettes, dues au ciseau de Peirasos, de Dédale, de Smilis, de Polyclète. L'œuvre de celui-ci était placée à l'intérieur du temple situé dans la vallée du mont Eubée, entre Argos et Mycènes. Douée de proportions colossales, faite d'ivoire et d'or, Héra était assise sur un trône, dans une attitude majestueuse, comme le Zeus Olympios de Phidias. Sur sa tête s'élevait une couronne, ornée des figures des Heures et des Charites : d'une main elle tenait une grenade, image d'une production féconde; de l'autre un sceptre, surmonté d'un coucou, parce que Zeus avait pris la forme de cet oiseau, avant de s'unir à elle. Le manteau était orné de guirlandes formées de branches de vigne; les pieds reposaient sur une peau de lion.

A Samos, cité pélasgique, se trouvait un autre temple de la déesse : c'était, dit-on, sa demeure préférée. Moins achevée que la statue de Polyclète, la figure de Héra, autant qu'on en peut juger par les monnaies anciennes, était debout, les mains appuyées sur deux supports, la tête couverte du polos ou coiffure cylindrique et le corps enveloppé d'un long voile ; les traits étaient moins beaux que sévères. Sur des monnaies d'époques plus récentes, Héra a près d'elle la statue d'Hèbè, déesse de la jeunesse, ainsi qu'un paon d'or, à la queue constellée, qui, avec le coucou, l'oie et la corneille, était un de ses oiseaux favoris.

A suivre la vie légendaire de Héra, particulièrement d'après les traditions homériques, elle est assise au ciel auprès de son époux, le maître des dieux. Irritée d'entendre Hector animer ses guerriers au combat, elle s'agite sur son trône, et l'Olympe frémit comme quand Zeus lui-même manifeste sa colère¹. Lorsque, docile aux ordres de Zeus, elle quitte les hauteurs de l'Ida pour regagner l'Olympe, le poète lui donne une puissance et une autorité égales à celles du souverain du ciel. « De même que s'élanche la pensée d'un homme qui, jadis ayant parcouru de nombreuses contrées, les retrace dans son esprit avisé, disant : « J'étais ici, j'étais là, » et se rappelle une foule de souvenirs ; aussi rapide s'élançait, impatiente, la vénérable Héra. Elle atteint les hauteurs de l'Olympe. Les dieux immortels étaient assemblés dans la demeure de Zeus : elle entre, et

1. *Iliade*, VIII, v. 198 et suivants.

ceux-ci, la voyant, se lèvent et lui présentent des coupes¹. »

La vie conjugale de Zeus et d'Héra est marquée par des brouilles et par des raccommodements. Si, en automne et en hiver, les éléments déchaînés sont en lutte, si le ciel se fond en pluies ou éclate en orages, c'est que la discorde règne entre les deux divinités souveraines du monde. On trouve une de ces querelles au premier chant de l'*Illiade*². Héra, la déesse aux yeux de génisse, veut savoir pourquoi Thétis aux pieds d'argent est venue implorer Zeus; et le père des dieux et des hommes lui répond : « Héra, n'espère point connaître toutes mes pensées : elles te seraient terribles, bien que tu sois mon épouse. Celles qu'il convient que tu saches, aucun des dieux et des hommes ne les connaîtra avant toi; mais pour celle que je médite loin des dieux, ne la recherche, ni ne l'examine. » Et la vénérable Héra aux yeux de génisse lui répond : « Terrible fils de Cronos, quelle parole as-tu dite? Certes, je ne t'ai jamais interrogé, et je n'ai point recherché tes pensées, et tu médites ce qu'il te plaît dans ton esprit. Mais je tremble que la fille du Vieillard de la mer, Thétis aux pieds d'argent, ne t'ait séduit; car, dès le matin, elle s'est assise auprès de toi et elle a saisi tes genoux. Tu lui as promis, je pense, que tu honorerais Achille, et que tu ferais tomber un grand nombre d'hommes auprès des nefs des Achéens. » Et Zeus, qui amasse les nuées, lui répond : « Insensée! Tu me

1. *Illiade*, XV, v. 78 et suivants.

2. *Illiade*, I, v. 536 et suivants.

souçonne sans cesse, et je ne puis me cacher de toi. Mais, dans ton impuissance, tu ne feras que t'éloigner de mon cœur, et ta peine en sera plus terrible. Si tes soupçons sont vrais, sache qu'il me plaît d'agir ainsi. Donc, tais-toi et obéis à mes paroles. Prends garde que tous les dieux olympiens ne puissent te défendre, si j'étends sur toi mes mains invincibles. » Il parle ainsi, et la vénérable Héra aux yeux de génisse est saisie de crainte, et elle demeure muette, domptant son cœur altier. »

Plus loin, au quinzième chant¹, Homère décrit le supplice infligé par Zeus à Héra pour avoir guidé la main d'Ajax, fils de Télamon, lançant une pierre énorme sur la poitrine d'Hector. Le père des hommes et des dieux est rempli de pitié, en voyant Hector gisant dans la plaine et vomissant le sang. Jetant sur Héra un regard sombre, il lui dit : « O astucieuse, ta ruse a éloigné le divin Hector du combat et mis ses troupes en fuite. Je ne sais si tu ne recueilleras pas la première le fruit de tes ruses, et si je ne t'accablerai point de coups. Ne te souvient-il plus du jour où tu étais suspendue en l'air, avec une enclume à chaque pied, les mains liées d'une solide chaîne d'or, et où tu pendais ainsi de l'éther et des nuées ? Tous les dieux, dans le grand Olympe, te regardaient avec douleur et ne pouvaient te secourir ; car celui que j'aurais saisi, je l'aurais précipité de l'Ouranos, et il serait arrivé sur terre, respirant à peine. Et cependant ma colère, à cause des souffrances du divin Héraclès, n'était point assou-

1. *Iliade*, XV, v. 18 et suivants.

vie. C'était toi qui, l'accablant de maux, avais appelé Borée et les tempêtes sur la mer stérile, et qui l'avais rejeté sur Cos bien peuplée; mais je le délivrai et le ramenai dans Argos féconde en chevaux. Souviens-toi de ces choses et renonce à tes ruses. »

On voit que la colère de Zeus provient surtout de ce que Héra n'a pas craint de déchaîner les orages dans le ciel et sur la mer; preuve frappante que ces collisions des divinités sont l'image des batailles que les éléments se livrent dans la saison des orages.

Au printemps, quand la nature est vivifiée par le retour du soleil, la réconciliation rapproche Zeus et Héra dans une douce étreinte. « Aussitôt, dit Homère ¹, la terre divine enfante une herbe nouvelle, le lotos brillant de rosée, et le safran, et l'hyacinthe épaisse et molle, qui les soulèvent de terre. Et ils s'endorment, et une belle nuée d'or les enveloppe, et il en tombe d'étincelantes rosées. »

Il résulte de ces faits, où les phénomènes de la nature sont ramenés aux proportions de la vie domestique, que Héra est le type divin de l'épouse, le modèle céleste de la femme chaste et fidèle. Aussi préside-t-elle aux fêtes nuptiales, *γαμήλια*, et à la naissance des enfants. Plutarque fait observer que dans les sacrifices offerts à Héra Nuptiale, on détache le fiel des autres parties de la victime et on le jette au pied de l'autel. Cette pratique donne à entendre qu'il ne doit y avoir dans le mariage ni fiel, ni colère. « Sans doute, dit-il,

1. *Illade*, XIV, v. 347 et suivants.

chez une femme mariée, il faut de la sévérité de principes; mais je veux que cette austérité ressemble au vin, qui, tout en étant un peu rude, doit être salubre et agréable, et n'avoir pas l'amertume et la saveur médicinale de l'aloès¹. »

Lorsque l'humeur hautaine et acariâtre de Héra l'emporte sur ses sentiments de douceur et de bienveillance, elle est la déesse des combats et elle a pour fils Arès, le dieu de la guerre. Son orgueil, offensé par le jugement de Paris, est la principale cause de la ruine de Troie. Elle se range du parti des Grecs, voue aux Troyens une haine implacable, et veille sur la vie d'Achille et d'Agamemnon.

Ces alternatives de caractère, semblables aux variations de l'atmosphère, font que Héra, d'abord cruelle envers son fils Hèphæstos, né faible et boiteux, le précipite dans la mer. Mais, sauvé par Thétis, il remonte dans l'Olympe. Héra, touchée de la tendresse de son enfant, oublie sa laideur, le traite avec bonté et « la divine Héra aux bras blancs (λευκώλενος) reçoit, souriante, la coupe que lui présente son fils (choisi pour échanton par les dieux); et il verse, par la droite, à tous les autres dieux, en puisant le doux nectar dans le cratère. Et un rire inextinguible s'élève parmi les dieux heureux, quand ils voient Hèphæstos s'essoufflant à faire son service². »

Une légende plus gracieuse encore est celle de la *Voie lactée*. On sait que cet immense sillon de lumière blanche et diffuse, qui forme presque un

1. *Préceptes conjugaux*, 27.

2. *Illiade*, I, v. 595 et suivants.

grand cercle de la sphère céleste, en passant dans le voisinage des pôles, est un amas de poussière cosmique, composé de plusieurs millions d'étoiles nébuleuses. Les traditions mythiques de la Grèce y voient tout autre chose. Héra, sur le conseil d'Hermès, consent à donner le sein au petit Héraclès, qui aspire si fortement, que plusieurs ruisseaux de lait jaillissent dans l'empyrée, et alors, suivant Alfred de Musset¹ :

*Une goutte de lait dans la plaine éthérée
Tomba, dit-on, jadis du haut du firmament.
La Nuit, qui sur son char passait en ce moment,
Vit ce pâle sillon sur sa mer azurée,
Et, secouant les plis de sa robe nacrée,
Fit au ruisseau céleste un lit de diamant.*

Avant de Musset, Rubens s'est emparé de la même tradition pour en faire un chef-d'œuvre². Héra est portée sur des nuages qui l'entourent de leur vapeur : de son sein jaillissent quatre filets de lait pur. Le petit Héraclès absorbe une partie de cette liqueur divine ; le reste tombe dans le firmament et se change en étoiles. Derrière la déesse est son char traîné par des paons, symboles d'orgueil et de splendeur royale.

Hébè, la Jeunesse, est fille de Héra. Elle a, dans l'Olympe, la fonction de verser le nectar aux dieux, et elle aide sa mère à atteler le char qui la porte dans l'espace. La peinture d'un vase antique la représente sous les traits d'une jeune fille tenant en main une aiguière à libations ;

1. *Une bonne fortune*, stance XXXIV. Voir la citation complète à l'article *Héraclès*.

2. Musée du Roi, à Madrid.

lorsque Héraclès est introduit dans l'Olympe comme immortel, il devient l'époux d'Hèbè.

Iris, personnification de l'arc-en-ciel, est la messagère des dieux, mais plus particulièrement celle de Zeus et de Héra. Les couleurs prismatiques de son écharpe motivent cet emploi : aérienne, vaporeuse, elle est aux ordres du dieu qui assemble les orages dans l'air, et de la déesse dont la colère agite le ciel. Sur des vases et sur des bas-reliefs, Iris est figurée, vêtue de la tunique longue, les cheveux serrés par un bandeau, des ailes d'or attachées aux épaules et aux sandales, glissant dans l'espace, comme un souffle de tempête, tenant parfois un caducée et une corbeille de fruits.

A côté des statues de Héra¹ mentionnées plus haut, et figurant dans les temples, il convient de placer l'Héra Téléia (la parfaite), qu'on appelle l'Héra du Vatican. Debout, la tête couronnée du polos, les cheveux en bandeaux qui descendent au-dessous des oreilles, la déesse tient un sceptre de la main droite, et de la main gauche une patène, qui appelle les offrandes. La poitrine, voilée à droite par un pli que maintient une agrafe, se découvre à gauche, en suivant les mouvements gracieux de l'étoffe vers le haut du bras. Les ondulations de la longue tunique et de l'himation qui enveloppent la déesse, en retombant jusqu'à ses sandales, sont observées avec attention et rendues avec élégance. On pourrait souhaiter de trouver dans la physionomie un caractère plus élevé.

Cette dernière condition sculpturale se ren-

1. Musée *Pio Clementino*, galerie des statues.

contre au plus haut degré dans le buste colossal de Héra de la villa Ludovisi ¹. La tête, d'un ovale parfait, est couronnée d'un riche diadème : les cheveux, artistement roulés, encadrent un front ferme et dégagé, la physionomie est calme, la bouche sévère, le menton accentué, et les yeux, largement ouverts, donnent la plus noble idée de l'épithète d'Homère, que nous avons déjà signalée : « Héra aux yeux de génisse. »

1. Sur le Monte Pincio, deuxième pavillon, 11^e salle, n^o 41. On dit que Goethe faisait tous les matins sa prière devant cette Héra Ludovisi. — La villa Ludovisi est ainsi nommée du cardinal Ludovisi, neveu du pape Grégoire XV.





ATHÈNA

Athèna est un des types les plus expressifs des divinités helléniques. — Explication de son nom. — Sa naissance. — Elle est à la fois la déesse guerrière et la protectrice des arts de la paix. — Elle vient en aide à Zeus contre les Titans. — Sa lutte contre les divinités dans l'épopée homérique. — Elle favorise les Grecs à Marathon. — Sa statue d'airain, faite par Phidias. — Elle est la déesse tutélaire d'Athènes. — Sa dispute avec Poséidon pour la possession de l'Attique. — Création du cheval et de l'olivier. — Déesse de la prudence, elle apparaît à Achille, près de frapper Agamemnon. — Elle est l'inspiratrice des arts et des métiers. — Sa dispute avec Arachné. — Elle protège Ulysse. — Le Palladion. — Le Parthénon. — Statue d'or et d'ivoire d'Athèna, œuvre de Phidias. — Déprédation de lord Elgin. — Sanctuaire de l'Erechtheion et statue de bois d'Athèna. — Cérémonies des Errhéphores. — Les Panathénées. — Les frises du Parthénon. — Athèna hygieia. — Images représentatives d'Athèna guerrière et d'Athèna pacifique.



THÈNÈ, Athèna ou Athana, est un des types les plus expressifs des divinités helléniques. Son nom, qui se rattache aux légendes indoues et à la forme sanscrite Ahânâ, signifie l'Aurore, la Brûlante, l'Éclair; et, de même que l'Aurore émerge soudainement des vapeurs et des

rosées de l'Orient, ou que l'éclair jaillit des nuages orageux, ainsi Athèna sort brillante, étincelante, de la tête de Zeus. L'épithète de Tritogéneia, que lui donne Homère, s'explique de trois manières, qui semblent avoir un fond commun :

Il y avait en Béotie, en Thessalie et en Arcadie, des torrents appelés Tritons : un lac nommé Triton ou Tritonis, aujourd'hui Faraoun ou El-Loudéah, existait en Libye ; en outre, les divinités de la mer, c'est-à-dire les Tritons et Amphitrite, peuvent se rattacher à la même dénomination. Cela étant, si Athèna Tritogéneia est l'Aurore née des eaux, il va de soi que ce nom lui avait été appliqué par ceux qui saluaient en elle la brillante messagère issue des vapeurs du matin. En troisième lieu, comme Triton, dans le dialecte éolien, signifie « tête, » il en résulte que l'épithète de Tritogéneia, née de Triton, est une allusion transparente à la naissance d'Athèna, sortie tout armée de la tête du souverain des Dieux. C'est à cette paternité que Zeus semble faire allusion, lorsqu'il dit à sa fille¹ : « Rassure-toi, Tritogéneia, ma chère enfant : ce n'est pas d'un cœur résolu que je te parle ; je veux être bon pour toi ; vole où te porte ta pensée, n'hésite pas ! » Telle est, d'ailleurs, la tradition homérique, à laquelle est conforme l'hymne en l'honneur d'Athèna², parodié par Lucien dans un de ses *Dialogues des Dieux*³ :

1. *Iliade*, chant XXII, v. 184 et suivants.

2. *Hymne homérique*, XXVIII.

3. Le XII°.

HÈPHÆSTOS.

Que faut-il que je fasse, Zeus? J'arrive sur ton ordre, armé d'une hache bien affilée, et qui pourrait, au besoin, couper une pierre d'un seul coup.

ZEUS.

A merveille, Hèphæstos! Fends-moi la tête en deux!

HÈPHÆSTOS.

Tu veux m'éprouver, ou bien es-tu fou? Donne-moi un ordre sérieux; dis ce que tu veux que je fasse!

ZEUS.

Je te l'ai dit: fends-moi la tête. Si tu désobéis, tu éprouveras une seconde fois ma colère¹; mais il faut frapper de toutes tes forces, et sans tarder: je ne puis vivre avec les douleurs qui me déchirent le cerveau.

HÈPHÆSTOS.

Prends garde, Zeus, que nous n'allions faire une mauvaise besogne: ma hache est affilée: elle te fera venir du sang.

ZEUS.

Frappe toujours; ne crains rien: je sais ce qu'il me faut.

HÈPHÆSTOS.

C'est malgré moi; je vais frapper: car que faire quand tu l'ordonnes?... Que vois-je? Une jeune fille armée de pied en cap! Tu avais là, Zeus, un grand mal de tête. Il n'est pas étonnant que tu te sois montré irascible, quand tu portais, toute vivante, sous la membrane de ton cerveau, une jeune fille de cette taille, et cela tout armée: nous ne savions pas que tu avais un camp au lieu de tête. Mais vois donc; elle saute, elle danse la pyrrhique², agite son bouclier, brandit sa lance, est saisie d'enthousiasme. Il est vrai qu'elle a les yeux gris, mais son casque embellit ce défaut.

1. A sa naissance, Hèphæstos avait éprouvé la colère de Zeus, qui, le trouvant très laid, l'avait d'un coup de pied jeté hors de l'Olympe et fait rouler dans l'île de Lemnos.

2. Danse qui s'exécutait avec des armes.

Ces yeux gris, caractérisés par l'épithète homérique de *γλαυκῶπις*, sont ceux de la chouette, qui voit dans les ténèbres, et dont le regard perce l'obscurité du ciel¹. Or, c'est là l'un des deux attributs d'Athèna, à la fois guerrière et protectrice des arts et de la paix.

Quand les Titans veulent escalader le ciel, Athèna vient en aide à Zeus. Les épaules couvertes de l'égide, ou manteau de peau de chèvre, la main armée d'une lance à l'ombre longue, le corps garanti par un bouclier, où s'étale dans toute son horreur la tête hideuse de Méduse la Gorgone², elle combat à côté de son père, fait passer son char sur le corps gigantesque d'Encelade, qu'elle écrase et qu'elle engloutit sous la masse ardente de l'Ætna, violemment secoué par les convulsions du Titan.

Son caractère belliqueux ne se dément pas dans l'épopée homérique³. Elle prend parti pour les Grecs. Plus forte qu'Aphrodite, elle frappe celle-ci d'un main vigoureuse : Aphrodite sent ses genoux plier et son cœur défaillir. Athèna n'en fait pas moins à Arès : de sa forte main elle saisit un rocher noir, gisant dans la plaine, masse énorme et raboteuse, que les hommes des premiers âges

1. Les Latins traduisent par *cæsiis oculis*, aux yeux pers, aux yeux glauques. On y voit une allusion au bleu du ciel ou à la couleur verte de la mer. Nous croyons plus naturel le rapprochement avec *γλαύξ* la chouette, oiseau consacré à Athèna et très commun aux environs d'Athènes. Un proverbe disait : *Porter des chouettes à Athènes*, pour exprimer une chose absolument inutile.

2. Méduse est l'image du nuage orageux, d'où jaillit l'éclair, et qui détermine l'attribut et le nom même d'Athèna.

3. *Iliade*, chant XXI.

avaient posée pour la limite d'un champ : elle la lance contre le cou vigoureux d'Arès, dont les membres fléchissent : en tombant, il couvre sept arpents de terre, et il souille de poussière sa chevelure, tandis que son armure retentit avec fracas.

A la bataille de Marathon, Athèna, par un présage de bon augure, raffermir le cœur des héros athéniens. « Une nuée cachait le ciel, dit Aristophane¹ ; cependant, avec l'aide des dieux, vers le soir, nous repoussons les ennemis : une chouette, avant le combat, avait passé au-dessus de notre armée. » C'est sans doute en souvenir de ces exploits, qu'Athèna avait un autel sur la colline de l'Aréopage et que, à Platées, on lui avait élevé un sanctuaire, bâti avec les dépouilles des Perses.

Considérée sous cet aspect, Athèna reçoit le nom de *πρόμαχος* (la combattante), et elle inspira à Phidias la statue d'airain colossale qui se dressait sur le rocher de l'Acropolis. Debout, casquée, elle tenait son bouclier de la main gauche, et élevait à la hauteur du casque son bras droit, brandissant un javelot. Grâce à la pureté de l'air de l'Attique, les marins, qui avaient doublé le cap Sounion², voyaient de loin briller au soleil la pointe de la lance et l'aigrette du casque de la statue. C'était la protectrice de la cité, *πολιάς*, *πολιούχης*, *λαοσσόος*, la déesse tutélaire d'Athènes, la sauveuse du peuple. « Lorsque les jeunes gens

1. *Guêpes*, v. 1109 et suivants.

2. Le cap Sounion ou Sunium est à l'extrémité sud de l'Attique.

d'un quartier, dit Aristophane ¹, se rendant chez les maîtres de musique, marchent ensemble dans les rues, nus, en bon ordre, la neige tombât-elle comme la farine d'un tamis, ils chantent l'hymne : « *Redoutable Pallas, destructrice des villes,* » et conservent la grave harmonie des airs transmis par les aïeux. »

On a vu que dans la lutte de Zeus contre les Titans, Athèna broie sous son char le corps d'Encelade ; de là vient son nom de Ἴππία, *hippia*, la dompteuse de coursiers. Elle est ainsi représentée dans le fronton occidental du Parthénon : les bras sont mutilés et la tête a disparu. Mais on voit au mouvement de la jambe droite et du corps, bien rendu par le sculpteur, qu'elle arrête, avec la plus puissante énergie, les deux chevaux lancés par Poséidon. C'était une légende athénienne que Poséidon, dieu des mers, voulant disputer à Athèna la possession de l'Attique, avait, d'un coup de son trident, frappé la terre, de laquelle était sorti un cheval frémissant. Mais l'olivier, produit par la déesse, avait paru aux dieux un don plus utile, et ils lui avaient donné la préférence. Poséidon s'était retiré vaincu.

Tel est le caractère belliqueux d'Athèna.

Envisagée comme la divinité prudente, la protectrice de la vie pacifique, qui favorise les travaux de l'industrie et des arts, elle est recueillie, à sa naissance, par Métis, l'Intelligence suprême, assimilée au souverain même des dieux. Ainsi figure-t-elle au premier chant de l'*Illiade*. Achille et Agamemnon se disputent. Poussé à bout,

1. *Nudes*, vers 954 et suivants.

Achille hésite s'il tirera l'épée qu'il porte le long de sa cuisse, et s'il frappera le fils d'Atrée, ou bien s'il maîtrisera sa colère et domptera sa fureur. Tandis qu'il roule ces pensées dans son cœur et dans son esprit, et qu'il tire déjà son épée du fourreau, Athèna descend du ciel, se place derrière lui, et saisit la blonde chevelure du héros : il se retourne, voit la déesse, la reconnaît et lui demande pourquoi elle est venue. La déesse aux yeux gris lui répond : « J'arrive pour apaiser ta colère : n'arme plus ta main de ton épée ; contente-toi d'exhaler ton courroux en reproches. » Persuadé, le guerrier appuie sa main vigoureuse sur la poignée d'argent, repousse sa grande épée dans le fourreau, et ne résiste point aux ordres d'Athèna. Celle-ci a déjà regagné l'Olympe, séjour de Zeus et des autres divinités.

On ne peut se méprendre sur la fine allégorie de ce tableau épique : chez le véritable héros, la prudence doit l'emporter sur la fougue du cœur.

Inspiratrice des métiers et des arts, Athèna protège les potiers, les charpentiers, les architectes, les sculpteurs, les peintres : elle suggère de belles mélodies aux musiciens, discipline l'imagination des poètes, qui ne doivent rien faire en dépit d'elle¹, et préside aux spéculations de la philosophie et aux investigations de la science.

Dirigeant les côtés pratiques de la vie, elle enseigne aux hommes le labourage, la culture

1. HORACE, *Art poétique*, v. 385 :

Tu nihil inulta dices facies Minerva.

« Toi, tu ne diras, tu ne feras jamais rien malgré Minerve. »

de l'olivier, de cet arbre qui fait la richesse de l'Attique, et dont la branche est le symbole de la paix ; elle préside à la construction des vaisseaux, et elle apprend à carguer la voile. On dit que c'est sous son patronage qu'Épéus fabriqua le fameux cheval de bois qui fit pénétrer dans Troie les guerriers grecs, cachés dans ses flancs. Justin même prétend que les instruments qui servirent à le construire, furent enfermés dans le temple d'Athènes, à Métaponte.

Les Athéniennes, habiles à filer et à broder les fins tissus venus d'Asie ou sortis de leurs métiers, avaient une vénération toute particulière pour Athènes l'ouvrière (ἐργάτις), qui savait confectionner pour les dieux les plus riches vêtements. Et c'est de là qu'est venue la légende d'Arachné, si ingénieusement racontée par Ovide ¹. Arachné est la fille d'Idmon de Colophon, qui sait teindre la laine en pourpre. Elle s'est fait un nom en Lydie par son talent de tisseuse et de brodeuse : les étoffes sous ses doigts ont la souplesse d'un nuage et les couleurs vivantes de la nature : on la dirait instruite par Athènes. Sa vanité va plus loin, elle se croit supérieure à la déesse. Pour la punir, Athènes vient sous les traits d'une vieille femme, les cheveux blancs, le bâton en main, et défie Arachné. La jeune fille se rit de ce défi ; elle prétend qu'elle ne craint pas la déesse elle-même. Athènes se montre tout à coup sous sa vraie forme ; la vieille a disparu. Arachné rougit comme le ciel aux premières lueurs de l'aube. Le duel commence. Des merveilles d'art éclosent

1. *Métamorphoses*, Liv. VI, vers 5 et suivants.

sous les doigts des travailleuses, adroites à croiser les étoffes et l'or. Pallas représente sur l'Aréopage sa lutte avec Poséidon pour la dénomination d'Athènes. On y voit les dieux assis autour de Zeus. Poséidon frappe de son trident la terre, d'où surgit le cheval. La déesse se représente le bouclier au bras, la lance aiguë à la main, le casque en tête, la poitrine couverte de l'égide. A son tour, elle frappe la terre de son javelot, et les dieux émerveillés en voient sortir l'olivier pâle avec ses fruits. Telle est l'œuvre d'Athènes.

Arachné représente dans une série de tableaux les amours des dieux, Europe enlevée, Léda, Alcène, Danaé, Mnemosynè, Érigone, et, pour encadrer l'ouvrage, une sorte de limbe vaporeux, avec un mélange assorti de lierres et de fleurs.

La jalousie de Pallas ne peut tenir contre un travail supérieur au sien : elle déchire l'étoffe insolente, et, de la navette qu'elle tient dans ses doigts, elle frappe le front de sa rivale. Arachné, désespérée de l'outrage, se pend et devient l'insecte qui porte son nom, et dont la vie se passe à croiser des fils ¹.

Il était tout naturel que le génie inventif et industriel d'Athènes la rendit la protectrice

1. *Aranea*, l'araignée, du nom d'Arachné. — Ovide décrit ainsi cette métamorphose, opérée par le suc d'une plante :

*Exemplo, tristi medicamine tacto,
Defluxers coma, cumque his et naris, et aures;
Filius caput minimum, toloque est corpore parva.
In latera exilis digiti pro cruribus hærent.
Cetera venter habet, de quo tamen illa remittit
Stamen, et antiquas exercet aranea telas.*

d'Ulysse, qui est le type vivant de la race grecque. On lui donna alors le nom de μηχανίτις, la déesse de l'industrie, de πολυμήχανος, fertile en ruses, et son héros favori justifie ces désignations par l'épithète de πολύμητις l'homme artificieux, rusé, très prudent.

Athèna représente encore la Vierge sacrée, insensible aux atteintes de l'amour. Elle se nomme alors Pallas, du mot πάλλαξ, jeune garçon ou jeune fille, d'où vient le grec moderne παλληκάρι, palicare, beau jeune homme, employé dans le même sens.

Au nom de Pallas se rattache le mot Palladion, image de la déesse tenant en avant son bouclier et brandissant un javelot. On croyait ces images tombées du ciel, et elles devenaient des idoles, auxquelles était attachée la destinée des cités. C'est ainsi que, d'après la légende suivie par Virgile³, les Troyens se sentirent perdus lorsque Diomède et Ulysse eurent enlevé le Palladion du temple de la déesse, et souillé de leurs mains sanglantes ses bandelettes virginales.

Objet d'une vénération générale dans toute la Grèce, Pallas Athèna, la Vierge sainte, avait sur l'Acropolis d'Athènes son temple particulier, le plus célèbre monument des temps anciens, la Chambre de la Vierge, Παρθενών, le Parthénon. C'est le chef-d'œuvre de l'architecture sacrée. Construit sur les terre-pleins de l'Acropolis, auxquels on gravissait par une route carrossable, dont le plan incliné menait de l'Agora à l'entrée occidentale des Propylées, il immortalise les noms

3. *Énéide*, II, v. 162 et suivants.

de Callicrate, d'Ictinos, de Phidias et de Périclès. Il n'en reste guère aujourd'hui que des ruines : une partie des débris a été utilisée pour des constructions modernes ; les plus précieux morceaux de sculpture qui l'ornaient, sont dispersés dans les diverses collections européennes ; d'autres sont affreusement mutilés. Et cependant, il est encore d'un imposant aspect. Les architectes l'ont bâti en marbre blanc, avec des colorations bleues ou rouges dans l'entablement, selon les lois ordinaires de la polychromie antique. Il se composait d'un *σπυός* (*cella*, loge ou nef), entouré d'un péristyle, qui avait huit colonnes doriques sur les façades et dix-sept sur les côtés. Aux deux côtés du péristyle s'allongeait une rangée intéressante de six colonnes, cannelées, et sans base, qui formaient, avec les murs prolongés de celle-ci, un prothyron ou porche devant la porte. Rien dans cet agencement qui altérât la pureté des lignes, rien qui nuisit à la simplicité et à la majesté de l'ensemble. L'intérieur du temple est dans un délabrement affreux. On sait pourtant où s'élevait la statue d'or et d'ivoire d'Athèna, œuvre de Phidias, qui a disparu, et dont les membres ont été à jamais dispersés. Elle s'élevait dans la section orientale du *σπυός*, marquée de nos jours par un pavement de tuf. Athèna était debout, la tête ombragée d'un casque, vêtue d'une tunique tombant jusqu'aux talons, armée de l'égide, au centre de laquelle était la tête de Méduse, tenant d'une main une lance et de l'autre une Victoire ; à ses pieds gisaient un dragon et un bouclier, où l'on reprochait à Phidias d'avoir gravé son portrait ; du milieu du casque sortait une sphinx, et deux

griffons ornaient les parties latérales¹. Sur la frise et sur les frontons, qui ont été enlevés ou mutilés par le vandalisme brutal (*priggisme*) de lord Elgin, qu'a flétri lord Byron, s'élevaient des figures enrichies de placages en bronze doré, peintes dans les draperies et se détachant sur un fond rouge ou bleu. Quelques-unes de ces admirables figures n'ont pas péri. Le fronton oriental représentait la naissance de Minerve, d'après la tradition homérique.

Indépendamment de ce grand sanctuaire d'Athènes Polias, elle en avait un autre dans l'Érechthéion ou sépulture d'Érechthée, fils de la Terre, premier roi de l'Attique. On y voyait l'image en bois de la déesse, ξόανον telle qu'elle était tombée du ciel. Malgré le prestige du Parthénon, les âmes pieuses faisaient de l'Érechthéion l'objet de leur vénération la plus profonde. La toiture de la prothéon (ou portique) méridionale de cet édifice était soutenue par six cariatides ou colonnes, dont les fûts représentaient des jeunes filles

1. En 1855, Simart, habile et savant architecte, a exposé une réduction de la statue de Phidias, ramené à trois mètres de hauteur. Toutes les parties de l'œuvre grecque qui étaient en ivoire, ont été reproduites en ivoire fossile; le reste est en argent doré, sauf la lance et le bouclier, qui sont en bronze doré; dans les yeux sont incrustées des pierres d'azurite, figurant la prune. Sur le casque est représentée la sphinx, qui occupe le milieu; des deux côtés est un griffon, et sur la visière huit chevaux lancés au galop. La Victoire, qu'Athéna porte dans la main droite, est imitée des meilleurs types que représentent les médailles grecques. Au milieu de l'égide est la tête de Méduse. Sur les brodequins figurent les combats entre les Centaures et les Lapithes. La tête de la déesse offre un profil ferme et sévère, qui rend l'expression de sérénité froide et de virginité dédaigneuse, appropriée à la plus chaste divinité de l'Olympe.

revêtus de longues draperies d'un effet ravissant. Une d'elles a été transportée à Londres ; les autres sont presque brisées.

C'est entre le Parthénon et l'Érechthéion que s'élevait la grande statue d'airain d'Athèna, faite par Phidias et dont il a été question plus haut.

Plusieurs fêtes étaient célébrées en l'honneur d'Athèna. Tous les ans, au mois printanier de Skirophorion (porte-ombrelle, mai-juin), avaient lieu les Skiræ, ou Skirophoria, cérémonies dans lesquelles des jeunes filles, appelées Arrhéphores ou Errhéphores, portaient sur leurs têtes, abritées d'un parasol blanc, des objets mystérieux consacrés à la déesse et enfermés dans des corbeilles. Elles descendaient les degrés qui conduisaient de l'Acropolis à l'Agora, se rendaient dans une enceinte située près du sanctuaire d'Aphrodite aux Jardins, déposaient leur fardeau au milieu d'un souterrain creusé dans le calcaire, et en prenaient un autre, qu'elles rapportaient à l'Acropolis. Si, comme on le croit, le nom des Errhéphores vient du mot ἔρση, rosée, il fait allusion à l'action salutaire d'Athèna, faisant jaillir la pluie d'un nuage orageux, pour rafraîchir la terre desséchée.

La plus grande fête d'Athèna était les Panathénées. Elles se célébraient à la fin du mois Hécatombæon (juillet). Elles rappelaient le souvenir de la réunion des différents demes de l'Attique (δῆμος, village), groupés par Thésée en une seule cité, Athènes. Des courses de chevaux, des concours de musique, la lecture d'éloges en l'honneur de guerriers morts pour l'État, des processions d'enfants, de jeunes filles, d'hommes faits, de vieillards, leur donnaient un mouvement unique, une

physionomie imposante. L'acte religieux, spécialement consacré à la déesse, consistait à transporter en grande pompe dans le sanctuaire d'Athènes le *peplos* neuf ou rajeuni qui lui était offert chaque année. L'aiguille des jeunes Arrhéphores y brodait des scènes de la lutte d'Athènes contre les Titans. Quelques jours avant cette translation, on passait à l'eau les vêtements et le corps même de la statue de bois, tombée du Ciel, et on la remplaçait sur sa base¹. Détail curieux, le *peplos* était placé sur une petite trière à roues et traînée par des matelots. Le génie de Phidias et le ciseau de ses élèves ont fait revivre, unissant l'idéal au réel, cette fête sur ce qui reste des frises du Parthénon. Ce long bandeau sculpté se déroulait à partir de la vaste façade postérieure jusqu'à l'est de la façade antérieure. On voit encore dans les bas-reliefs de la façade occidentale, des cavaliers qui, montés sur leurs chevaux de Thessalie, s'apprêtent à rejoindre leurs compagnons en marche, c'est la vie prise sur le fait : un jeune Athénien passe sa tunique, un autre attache sa chaussure ; les chevaux se cabrent, s'effarent, et chassent, en allongeant le col, les mouches qui les piquent. Les faces latérales de l'édifice contiennent des détails aussi précieux : cavaliers assis sur des chevaux de formes parfaites, la tunique relevée au-dessus du genou, la chlamyde flottante, la tête couverte du chapeau thessalien ; chars conduits par des femmes ; chœurs d'hommes jeunes ou vieux, précédés par des joueurs de lyre et de flûte ; por-

1. C'était la fête des Plyntéries (Πλυντήρια, lavages, purifications) et celle des Callyntéries (Καλλυντήρια, nettoyages, parures).

teurs d'outrés en cuir, de rameaux, de vans, de fioles, de vases pleins de vin; victimaires prêts pour les sacrifices; jeunes filles portant sur leur tête les corbeilles voilées qu'elles vont remettre aux mains de la prêtresse d'Athènes¹.

Parmi les épithètes données à Athènes, il ne faut pas omettre celle de Hygieia (Ἑγίεια, la guérisseuse), qui lui fut appliquée dans la circonstance relatée ainsi par Plutarque². « Les Propylées de l'Acropolis furent achevées en cinq ans par l'architecte Mnésiclès. Un événement merveilleux, qui eut lieu durant la construction, fit voir que la déesse ne la désapprouvait pas, mais qu'elle prenait part à l'œuvre, et qu'elle travaillait à l'achèvement. Le plus actif et le plus vif des ouvriers glissa et tomba du sommet de l'édifice. Il gisait dans un tel état que les médecins désespéraient de lui. Périclès était désolé: la déesse lui apparut en songe, et lui enseigna un remède qu'il employa, et l'homme guérit vite et sans peine³. C'est pour cela que Périclès fit faire en bronze la statue d'Athènes Hygieia, qu'il plaça dans l'Acropolis⁴. »

1. Après avoir échappé au marteau des Barbares, des chrétiens et des Turks et à une épouvantable explosion en 1687, cette merveille fut sciée en morceaux et emportée en Angleterre par lord Elgin. Elle est maintenant conservée presque tout entière au musée Britannique. Un beau fragment existe au musée du Louvre. Le reste est encore sur place. Un moulage en plâtre, à peu près complet, est exposé dans le Palais des Beaux-Arts.

2. *Périclès*, 13.

3. On dit que c'était la plante nommée *parthenium*, la pariétaire.

4. La base et l'inscription dédicatoire de cette statue existent encore aujourd'hui, près des Propylées.

Les images représentatives d'Athèna peuvent se diviser en deux classes :

Guerrière, Athèna Promachos est vêtue de la longue tunique grecque (χιτών) et armée pour le combat, la poitrine couverte de l'égide, le casque en tête, la main droite brandissant la lance. Pacifique, Athèna est enveloppée d'un manteau à grands plis, le casque rejeté en arrière, une Victoire dans la main droite, dans la gauche un rouleau de papyrus. Le visage est fin et grave, l'expression pensive ; la chevelure, légèrement ondulée, encadre un front très pur, la bouche sévère, le menton ferme, la tête légèrement inclinée : c'est la déesse grecque par excellence, c'est la divinité des poètes et des artistes.





APOLLON

Naissance d'Apollon et d'Artémis, enfants de Lèto. — Apollon est la personnification du soleil. — Sens du mot Apollon et du mot Phœbos. — Explication de quelques épithètes d'Apollon. — Il est le dieu des vengeances et le conducteur des Muses. — Le Parnasse de Raphaël au Vatican. — Rapprochement avec l'Hymne homérique. — Voyages d'Apollon à travers un grand nombre de contrées. — Le serpent Python. — Apollon chez Admète et chez Laomédon. — Episode de Daphné. — Apollon sauroctone, tueur de loups, destructeur de rats, vainqueur des Aloïdes et d'Eurytos. — Niobé et les Niobides. — Le groupe de Scopas ou de Praxitèle dans la galerie des Uffizzi à Florence. — Apollon tue involontairement Hyacinthe. — Il est le père d'Asclépios ou Esculape. — L'herbe qui ressuscite. — Apollon, dieu des oracles. — Les Sibylles. — Apollon Loxias. — Apollon, protecteur des matelots, est suivi d'un cortège de dauphins. — Il est le régulateur des mois et de l'année. — Episode de Phaëthon. — Lutte musicale d'Apollon et de Marsyas. — L'Apollon du Belvédère. — Appréciation de cette statue par Winckelmann.



LÉTONE ou Lèto, la déesse de la nuit, persécutée par Héra, errait de contrée en contrée pour mettre au monde ses deux enfants; elle arrive enfin à Ortygia, l'île des cailles, qui prend alors le nom de Dèlos (la claire, la lumineuse); — et là, dans une prairie herbeuse, sous un pal-

mier¹ coloré par les teintes rosées de l'Aurore, Lèto met au monde le dieu du soleil et sa sœur la déesse brillante des nuits. A peine Apollon est-il né que les divinités propices le purifient dans une eau limpide, l'enveloppent d'un voile blanc et l'entourent d'une ceinture d'or. Thémis de ses mains immortelles lui présente le nectar et l'ambrosie : le voilà dieu. Il brise ses langes et s'écrie : « Déesses, donnez-moi une lyre harmonieuse et des arcs recourbés ; je vais révéler aux hommes les véritables desseins du souverain du ciel. » Puis, les cheveux bouclés retombant sur ses épaules, il s'avance fièrement sur la terre, ou il gravit les rochers du Cynthos, tandis que sa sœur Artémis, la chasseresse, poursuit au fond des bois les cerfs et les sangliers.

Telle est la légende du premier Hymne homérique. On y voit en toutes lettres les allusions les plus claires à l'apparition du soleil, issu de la nuit, émergeant des vapeurs matinales et répandant ses clartés sur le monde. Apollon Phœbos est, en effet, le dieu de la lumière, la personnification du soleil.

La signification précise du mot Apollon n'est pas facile à déterminer. Les uns le dérivent de Ἀπόλλυμι, faire périr, par allusion aux feux du soleil, dont l'influence est souvent funeste ; les autres de Ἀπέλλω, le même que Ἀπειργώ, détour-

1. *Croissez, comme j'ai vu ce palmier de Latone,
Alors qu'ayant des yeux je traversais les flots ;
Car jadis, abordant à la sainte Délos,
Je vis près d'Apollon, à son autel de pierre,
Un palmier, don du ciel, merveille de la terre.*

ANDRÉ CHÉNIER, *l'Aveugle*, v. 62 et suivants.

ner, éloigner, par allusion à l'action salutaire et tutélaire du soleil. Phœbos, φοῖβος, rattaché à φῶς, lumière, est le nom même du dieu du jour, et il explique les autres épithètes suggérées par l'idée de rayonnement et d'éclat : Λύκιος, Lycien, faussement tiré de Λύκος, loup, et mal traduit par *destructeur de loups*, la véritable étymologie étant Λύκη, l'aube, le crépuscule; d'où Λυκηγένης, qui engendre la lumière; Αἰγλήτης, Aiglètès, le flamboyant; Ξάνθος, Xanthos, le dieu d'un blond rougâtre; Χρυσόκομος, Chrysocomos, à la chevelure d'or.

Considéré comme un dieu qui lance des traits mortels ou vengeurs, Apollon reçoit les noms de Ἐκατηβόλος, Hécatebolos, de Ἐκηβόλος, Hékébolos, dont les coups atteignent au loin, de Ἀργυρότοξος, Argyrotoxos, le dieu à l'arc d'argent. Tel il apparaît au premier chant de l'*Iliade*¹, faisant expier à l'armée grecque les outrages d'Agamemnon, qui a menacé et repoussé insolemment le prêtre Chrysès : « Phœbos Apollon exauce la prière du vieillard. Il s'élance des sommets de l'Olympe le cœur irrité, portant sur son dos l'arc et le riche carquois : les flèches retentissent sur les épaules du dieu courroucé, dont le mouvement les agite; il vient, semblable à la nuit, se place loin des vaisseaux, et fait voler un trait; un bruit terrible résonne sur l'arc d'argent. Le dieu frappe d'abord les mules et les chiens agiles; puis bientôt une flèche mortelle atteint les guerriers; et sans cesse les bûchers dévorent des cadavres. »

1. Vers 43 et suivants.

Apollon n'est pas seulement, aux yeux des Grecs, l'astre qui éclaire, vivifie et féconde la nature, c'est le soleil des intelligences, l'inspirateur des beaux-arts, le souverain des Muses, Μουσαγέτης. On le voit figurer ainsi dans l'une des fresques les plus remarquables de Raphaël au Vatican¹. Exécutée en 1511, cette magnifique composition est une création toute spontanée du grand peintre. C'est l'antiquité reproduite, dans ce qu'elle a de plus poétique et de plus gracieux, par un pinceau de génie, qui ne doit rien à personne. L'emplacement n'était pas favorable à l'essor inventif du maître. La fresque, en effet, occupe le dessus et les deux côtés d'une fenêtre qui s'ouvre sur la cour du Belvédère : Raphaël semble s'être joué de la difficulté. Apollon Mousagète (Conducteur des Muses), la tête levée vers le ciel et jouant du violon, marque la partie centrale de la composition. Il est assis au sommet d'une éminence ombragée de lauriers. Autour de lui, sur les pentes de la colline, qui descend des deux côtés de la fenêtre, se groupent les neuf Muses, ainsi que les poètes de la Grèce, de Rome et de l'Italie moderne : Homère, Pindare, Sappho, Horace, Vir-

1. C'est dans la Chambre dite de l'École d'Athènes ou de la *Segnatura*, parce que les papes y signaient leurs brefs, que se trouvent les quatre fresques, destinées par Raphaël à la représentation de la *Théologie*, de la *Philosophie*, de la *Littérature* ou *Poésie* et de la *Jurisprudence*. A ces dénominations primitives, l'usage courant a substitué celles de 1° *Dispute du Saint Sacrement*; 2° *École d'Athènes*; 3° *Le Parnasse*. La *Jurisprudence* seule n'a pas changé de nom.

On voit au Vatican un Apollon mousagète, imitation d'une œuvre célèbre de Scopas. Le dieu, couronné de lauriers, vêtu d'une longue robe, la tête haute, les yeux levés au ciel, chante en s'accompagnant de la cithare.

gile, Ennius, Properce, Dante, Pétrarque, Boccace, Sannazar.

Raphaël connaissait-il l'Hymne homérique en l'honneur d'Apollon ? Il est permis d'en douter ; mais le peintre s'en rapproche, sans le savoir, par une sorte d'affinité de génie. « Le fils de la blonde Lèto, faisant résonner une lyre harmonieuse, s'avance vers Pytho la rocheuse, revêtu d'habits immortels, parfumés d'essence : sous le plectrum d'or la lyre retentit de sons mélodieux. De là, quittant la terre, il s'élançait vers l'Olympe, comme la pensée, et pénètre dans les demeures de Zeus, au milieu de l'assemblée des autres dieux. Aussitôt les immortels n'ont plus souci que de la cithare et du chant. Toutes les Muses, de concert, ou tour à tour, disent de leur belle voix l'éternelle félicité des dieux et les souffrances des hommes, qui, sous la puissance des dieux immortels, vivent insensés, débiles, sans pouvoir trouver un remède à la mort, un secours contre la vieillesse. Cependant les Charites aux cheveux bouclés, les Heures bienveillantes, l'Harmonie, Hèbè, et Aphrodité, fille de Zeus, forment des chœurs de danse, en se tenant par la main. Avec elles chante aussi une divinité qui n'a rien de méprisable ou de commun, mais grande à voir et d'une beauté admirable, Artémis, qui se plaît aux flèches, la sœur jumelle d'Apollon. Arès et le vigilant meurtrier d'Argos (Hermès ou Mercure) se mêlent à ces jeux, pendant que Phœbos Apollon joue de la lyre, marchant gracieux et fier : un rayonnement l'entoure, ses pieds resplendissent, ainsi que sa tunique finement tissée. A ce spectacle, la joie est au cœur de Lèto aux tresses

d'or et du prudent Zeus, quand ils voient leur fils bien aimé se jouant avec les dieux immortels ¹. »

Descendu de l'Olympe, Apollon, emblème du soleil, qui répand sa lumière sur le monde, parcourt un grand nombre de contrées, cherchant un lieu propice pour rendre ses oracles. Il traverse la Piérie, l'Émathie, visite Iolcos, Cénée, Lélantos, Mycalèsos, Temnèsos, et Thèbes, qui n'était encore qu'une vaste forêt. Il se rend ensuite à Onchestos, où s'élève un bois consacré à Poséidon, près duquel seront établies des courses de chars en l'honneur du dieu des mers; puis, franchissant la ville d'Ocalia, aux nombreuses tours, il entre dans les prairies d'Haliarte, près de la fontaine Telphusa. C'était un lieu propice pour construire un temple et pour planter des bois ombragés. Telphusa l'en détourne et Apollon, poursuivant sa route, arrive dans la ville des Phlègyens, hommes audacieux, habitant une riche vallée près du Céphise. Le dieu gravit alors le sommet neigeux du Parnasse, et entre dans Crissa, à l'endroit même où la montagne est exposée au souffle du zéphyr : là de vastes rochers, comme suspendus sur l'abîme, forment une vallée âpre et profonde. Phœbos Apollon y pose les vastes et solides fondements de son temple. Sur cette base, Agamédès et Trophonios, chers aux dieux immortels, établissent le seuil. Tout autour, de nombreuses tribus d'hommes bâtissent une enceinte de pierres polies pour être à jamais célèbre.

C'est en ce moment que le dieu du jour se trouve en présence du serpent Python. Qu'était-ce

1. *Hymne à Apollon*, v. 182 et suivants.

que ce dragon terrible? Un monstre né de la terre, après le déluge de Deucalion. Il avait cent têtes et cent bouches, qui vomissaient des flammes, et il gardait l'ancre où Thémis rendait ses oracles. Apollon, venant consulter la déesse, est arrêté au passage par ce serpent affreux. Le dieu prend son arc, et décoche sur l'animal une flèche forgée par Hèphæstos. Tourmentée par de vives douleurs, l'épouvantable bête se roule sur le sable, en poussant des sifflements; elle s'agite dans tous les sens au milieu de la forêt, et elle finit par rendre le dernier souffle. Exposé aux rayons brûlants du soleil, le corps du monstre devient pourri, πύθων, et transmet de la sorte cette forme de son nom à la Pythie prophétique de Delphes, πύθια, dont le trépied est entouré par Apollon lui-même de la peau de l'animal ¹. Quelques auteurs prétendent que le *Dragon* détruit par Apollon était un scélérat nommé Draco que le dieu perça de ses flèches. D'autres voient dans Python un brigand qui arrêtait les personnes venues pour consulter l'oracle de Delphes, et dont Apollon débarrassa la contrée. On dit que, en souvenir de sa victoire, Apollon institua les jeux Pythiens ou Pythiques, et qu'il se glorifia de prendre lui-même le nom d'Apollon Pythien, c'est-à-dire le dieu qui rend des oracles ².

1. Il ne faut pas négliger une autre explication du nom de la Pythie. Il y avait à Delphes un sanctuaire de la Terre où l'on venait consulter l'oracle. En appliquant au mot Pytho la racine érymologique πυθ qui entre dans πυθάνομαι, consulter, on est conduit à dire qu'Apollon Pythios est le dieu *consulté* par les croyants.

2. Apollon avait d'autres sanctuaires pythiques à Claros, à Sélinonte, à Thymbra, à Patara, à Larisse, à Thèbes, à Thespies, à Didyme, près de Milet: c'était un des plus célèbres, l'oracle des Branchides.

C'est une observation digne d'être mentionnée que cette victoire du dieu du jour sur le serpent, génie des ténèbres et du mal, se retrouve dans les traditions mythologique de la race aryenne. Indra, principe de la lumière, détruit le serpent Ahi, c'est-à-dire le nuage qui se déroule dans le ciel, et manifeste ainsi son pouvoir de seigneur du monde visible, de maître des sciences, de la gloire, de la vie. Rien d'étonnant, d'ailleurs, qu'à la légende grecque d'Apollon se soient mêlés des éléments empruntés à l'Asie ou à l'Égypte : l'adoration du Soleil se retrouve chez tous les peuples primitifs.

Vainqueur de Python, Apollon reçoit de Zeus l'ordre d'aller se purifier dans la vallée de Tempé. C'est vers ce temps qu'Admète, roi de Phères en Thessalie, lui donne l'hospitalité et lui confie la garde de ses troupeaux de bœufs et de cavales : on dit qu'il passe neuf ans dans cet humble service, d'où il prend le nom de *Nόμιος*, le pasteur. D'autres traditions lui font jouer un rôle analogue en Troade, où il fait paître, sur les pentes de l'Ida, les troupeaux du roi Laomédon. On le voit, en outre, avec Poséidon, son compagnon d'esclavage, construire pour ce roi les remparts de Troie. Poussant enfin l'exil du dieu aux dernières limites des contrées froides, chez les Hyperboréens, près des monts Riphées, plusieurs légendes affirment qu'il y fait un séjour périodique, et qu'il en revient à un temps fixé. Il n'est pas difficile de saisir, sous la fable de cette servitude et de cette migration vers les pays glacés, la prison du soleil enchaîné dans les liens de l'hiver, éclairant les contrées des frimas et des neiges, pour reparaitre avec le printemps et les hirondelles.

Une légende montre alors Apollon épris de Daphné, nymphe charmante, fille du devin Tirésias, du fleuve Ladon ou du Pénée. Apollon la poursuit, il va l'atteindre, mais la terre s'entr'ouvre. Daphné disparaît, et un laurier, δάφνη, surgit à sa place. C'est depuis lors que cet arbuste verdoyant est consacré à Phœbos Apollon. Seulement, il ne faut pas s'en tenir au récit poétique et gracieux de cette légende. Qu'est-ce que Daphné, d'après l'étymologie même de son nom *Dahanà*, la brûlante? C'est l'Aurore, qui s'enfuit devant le soleil, et qui semble disparaître sous la terre pour y puiser, le lendemain, un nouvel éclat, un nouvel essor vers le ciel.

On attribue à la première enfance d'Apollon son exploit contre un lézard : c'est le motif de la statue de Praxitèle, Apollon Sauroctone, Σαυροκτόνος, « tueur du lézard, » dont on voit à Rome, au Vatican, une imitation trouvée au Palatin en 1727. Le dieu a l'aspect d'un tout jeune homme, aux formes sveltes et délicates; un sourire fin, et presque malicieux, court sur ses lèvres; il s'apprête à percer d'une flèche un lézard, qui grimpe le long de l'arbre sur lequel il s'appuie.

Une fausse application, signalée plus haut, de la racine λυκ, qui entre également dans le mot λύκη, lumière, et dans le mot λύκος, loup, a donné lieu à une légende qui représente Apollon comme λυκακτόνος, « tueur de loups. » Elle provient sans doute de ce fait que le loup, destructeur des troupeaux, dont Apollon Nomios est le gardien et le protecteur, se montrant surtout en hiver, l'apparition printanière du soleil le chasse, et l'ardeur de ses rayons le détruit.

Après les lézards et les loups, Apollon avait aussi fait périr les rats, qui ravageaient les champs de Crinis, grand-prêtre à Chrysa, sur la côte occidentale de la Troade et dans le voisinage de Sminthe. Un rat, dans le dialecte du pays, s'appelait *σμίθος*; d'où vient le nom donné simultanément à la ville et au dieu tutélaire, qui l'avait sauvée de ce fléau. On en a le témoignage dans ces premiers vers du premier chant de l'*Illiade* : « Écoute-moi, dieu à l'arc d'argent, qui protèges Chrysa, et Cilla la divine, et Ténédos, dieu de Sminthe ¹. »

Plus terrible est sa lutte meurtrière avec les Aloïdes, c'est-à-dire avec Otos et Éphialtès, fils d'Aloeus et d'Iphidémie, géants énormes, chefs mythiques des colonies thraces. Leur insolence leur inspire le dessein d'escalader le ciel : ils entassent l'Ossa sur l'Olympe et le Pélion sur l'Ossa. « Ils auraient accompli ce projet, dit Homère ², s'ils eussent atteint l'âge de l'adolescence; mais le fils de Zeus, qu'enfanta Lèto à la belle chevelure, les immola tous les deux, avant que sous leurs tempes fleurît un tendre duvet et que leurs joues fussent couvertes d'une barbe épaisse. »

Eurytos, fameux archer thessalien, ayant osé défier Apollon lui-même de se mesurer avec lui, fut tué par ce dieu.

Niobé, fille de Tantale, avait épousé Amphion, roi de Thèbes, et elle en avait eu six fils et six

1. Vers 37 et suivants, imités par André Chénier : *l'Aveugle*; au début :

*Dieu dont l'arc est d'argent, dieu de Claros, écoute;
O Sminthés Apollon, je périrai sans doute,
Si tu ne sers de guide à cet aveugle errant.*

2. *Odyssée*, chant XI, v. 317 et suivants.

filles. Fière de cette nombreuse famille, elle osa se préférer à Lèto, qui n'avait que deux enfants. Pour venger l'outrage fait à leur mère, Apollon et sa sœur Artémis les font tomber sous leurs flèches invisibles. Suivant la tradition homérique¹, ce fut Apollon qui, de son arc d'argent, immola les six jeunes gens à la fleur de l'âge, et Artémis qui lança ses traits contre les six jeunes filles. Durant neuf jours, les victimes restèrent baignées dans leur sang; nul ne se présenta pour les ensevelir; enfin, le dixième jour, elles furent ensevelies par les dieux habitants de l'Olympe. Niobé, après avoir longtemps versé des larmes, finit par être changée en pierre parmi les rochers et les monts déserts du Sipyle, et cette pierre ne cesse jamais de pleurer.

La statuaire grecque a retracé le massacre des enfants de Niobé et le désespoir de leur mère. En 1583, on a découvert à Rome, près de la porte de Saint-Jean-de-Latran, un groupe de Niobé et de ses enfants, attribué à Scopas ou à Praxitèle. Cette pièce devenue célèbre est actuellement à Florence². Elle se compose de dix-huit figures, debout ou couchées. Quelques-unes sont d'une valeur douteuse: le reste est admirable. Elle a probablement orné jadis le fronton d'un temple d'Apollon. Le groupe central est formé de Niobé et de deux de ses filles: l'une d'elles, tout enfant, s'est réfugiée entre les genoux de sa mère, qui se penche vers elle, et qui ramène son vêtement de dessus son épaule pour la protéger;

1. *Iliade*, chant XXIV, v. 605 et suivants.

2. Galerie des Uffizzi, salle de Niobé, n^{os} 241-247. — Il en existe à Paris une reproduction au Louvre, Musée des Beaux-Arts.

l'autre lève son manteau de la main droite et cherche à s'en couvrir, tandis que sa main gauche, à demi ouverte, exprime avec beaucoup de naturel la suspension des sens, la stupeur que lui causent un spectacle et un danger si terribles et si imprévus. Sur le visage de Niobé règne une empreinte de douleur muette, qui émeut jusqu'au fond de l'âme. On ne peut pousser plus loin l'idée du désespoir d'une mère, qui souffre pour ses enfants. Les autres statues, filles ou fils, ont des expressions d'effroi, d'immobilité, de terreur, passant de l'agonie aux affres de la mort. Le pédagogue, vieillard à la figure mâle, debout, le visage consterné, et deux ou trois des fils mourants, ont des physionomies dont le sentiment exprimé va jusqu'au sublime.

A ces meurtres voulus, Apollon en ajoute un tout à fait involontaire, celui du jeune Hyacinthe. Favori d'Apollon, il jouait au disque avec lui, lorsqu'un vent jaloux, Borée ou Zéphyre, dirige le palet sur les tempes d'Hyacinthe et le tue. De son sang naquit la fleur nommée hyacinthe, sur les pétales de laquelle Apollon grava les lettres $\text{A}\bar{\iota}$, $\text{A}\bar{\iota}$, qui sont un cri de douleur, ou seulement un Y (U), initiale du nom grec du jeune homme. Les anciens regardaient cette fleur comme un emblème de la mort. La fête qu'on célébrait à Amyclée sous le nom d'Hyacinthies, avait pour objet de représenter, d'une manière symbolique, la mort apparente de la nature et sa résurrection sous les rayons du soleil. Le premier jour était consacré à des démonstrations de tristesse; mais, le second jour, on faisait retentir les accents joyeux des cithares et des flûtes.

L'influence solaire pouvant s'exercer par la destruction et par l'infusion de la vie, Apollon, dieu de la mort, est aussi le dieu qui ramène à la santé. Voilà pourquoi les Athéniens, à la fin de la peste qui sévit en Grèce pendant la guerre du Péloponèse, lui ont consacré une statue sur l'Acropolis, avec la dénomination de Ἀλεξίκακος, qui chasse les fléaux. Il a pour fils Asclépios ou Esculape, le dieu de la médecine, auquel étaient consacrés un très grand nombre de temples. Celui d'Épidaure avait la célébrité la plus populaire. La plupart de ces sanctuaires se trouvaient dans des endroits qui, par leur situation élevée et par l'air qu'on y respirait, étaient les plus favorables aux malades. On sacrifiait à Asclépios des coqs et des chèvres; le laurier, le chien, la chouette, symbole de la sagesse, et surtout le serpent, lui étaient consacrés. C'était, dit-on, un attribut de la médecine, en usage chez les peuples de l'Orient et chez les Égyptiens, et transporté en Grèce par des marchands de la Phénicie.

On racontait qu'Asclépios, se trouvant dans la maison de Glaucos, qui était dangereusement malade, vit un serpent venir à lui et se rouler autour de son bâton. Asclépios le tua; mais il vint un autre serpent qui, avec une certaine herbe qu'il portait dans sa gueule, rappela à la vie le serpent tué. Asclépios apprit ainsi à connaître l'herbe, à l'aide de laquelle il ressuscita Glaucos, Hippolyte, Tyndare et plusieurs autres héros. Zeus, jaloux de ce pouvoir égal au sien, le frappa de la foudre, et Apollon obtint de son père le droit de le placer, avec le serpent, au nombre des constellations.

Parmi les divers attributs d'Apollon, un des

plus populaires est le don des oracles. C'est plus particulièrement à Delphes qu'il les rendait. La science a cru pouvoir expliquer les inspirations de la Pythie. On croit que des mofettes, exhalées des sources de Castalie et de Cassotis, sous le trépied de la prophétesse, la ravissaient dans une extase nerveuse et lui inspiraient ses réponses. Étendue hors de la circonscription du Parnasse et de la Phocide, cette puissance de divination était surtout le partage de femmes inspirées, dit-on, par le dieu et portant le nom de Sibylles, en Asie Mineure, en Grèce et en Italie. Il arrivait souvent que ces oracles trouvaient dans les faits prévus une application conforme à la vérité; mais plus souvent encore ils se produisaient dans des termes ambigus, de nature à être interprétés dans un sens aussi bien que dans un autre, et cette obscurité amphibologique faisait donner à Apollon le nom de Loxias, Λοξίας, l'oblique, le douteux.

En se fondant sur l'idée de soleil, qu'Apollon personnifie, il est naturel qu'on l'ait considéré comme un protecteur des matelots. Aussi le représente-t-on soit assis à la proue d'un navire, dont il gouverne la marche, soit glissant au sommet des flots, entouré d'une troupe de dauphins. Il est alors Apollon delphique, et ses fêtes, les Delphinies, étaient célébrées à la fin de mars, c'est-à-dire au moment où le temps se rassérène, laisse la mer ouverte aux voyageurs, et permet aux dauphins de faire leurs évolutions sur les vagues.

C'est dans un ordre de faits analogues qu'Apollon est le dieu qui renouvelle les mois et qui en règle le cours. Assis sur un char attelé de quatre

chevaux Pyrois, Eous, Æthon et Phlegon¹, il s'élançait à travers l'espace, et il parcourt dans une année les douze signes du Zodiaque. Le 7 de chaque mois lui était consacré; et on raconte que, le jour de sa naissance, les cygnes de Méonie firent sept fois, en chantant, le tour de l'île de Dèlos : on ajoute que c'est en mémoire de ce chant qu'Apollon donna sept cordes à la lyre.

Dieu de l'harmonie, inspirateur des poètes et des artistes, il ne souffre pas de concurrents. La dureté qu'Athèna avait montrée à l'égard d'Arachné, sa rivale, Apollon la reproduit avec Marsyas, et plus cruelle encore. Marsyas, personnification des flûtistes phrygiens, ayant trouvé, dit-on, des flûtes rejetées par Athèna, osa disputer à Apollon le prix de la musique. On convient que le vaincu sera mis à la merci du vainqueur : le concours a lieu, sous les yeux des Muses, à Mysa ou à Célène. Apollon retourne sa cithare à l'envers et ne laisse pas d'en jouer d'une façon merveilleuse. Marsyas essaie de surpasser le dieu avec sa flûte; mais il n'y peut réussir. Usant dans toute sa rigueur du droit de la victoire, Apollon attache son rival malheureux à un pin très élevé et le fait périr en l'écorchant tout vif. La peau de Marsyas fut portée à Célène et l'on en fit une outre qu'on suspendit à une colonne. C'était une croyance vulgaire que cette peau s'agitait d'elle-même, quand on jouait de la flûte, et qu'elle restait immobile aux sons de la lyre, comme pour protester contre la barbarie du dieu. Les artistes de l'antiquité ont fréquemment

1. Ovide, *Métamorph.*, Livre II, *Épisode de Phaëthon*, une des plus ingénieuses créations de la légende antique. — Voir l'article HÉLIOS.

reproduit sur des bas-reliefs, des gemmes, des vases, la lutte d'Apollon et de Marsyas. Une statue du Musée de Florence, qui est probablement la copie d'un original célèbre, montre Marsyas près d'être écorché, attaché à un pin, le corps allongé, les bras maintenus par des liens; et la même figure qu'on voit au Musée du Louvre, est remarquable par le fini de l'exécution et par la merveilleuse exactitude des détails anatomiques.

Il existe un grand nombre de représentations du dieu Soleil, et nous en avons signalé quelques-unes. Mais la plus populaire, et en même temps la plus parfaite, est celle qui porte le nom d'*Apollon du Belvédère*. Dans une partie de cette immense accumulation de richesses artistiques, comprise sous le nom collectif de Musée du Vatican, se trouve une cour surmontée d'un balcon, d'où l'on jouit d'une des plus belles vues de Rome : aussi lui a-t-on donné le nom de *Belvédère*, de l'italien *bello vedere* (avoir une belle vue). Cette cour octogone, construite par Clément XIV, est entourée d'un portique, soutenu par seize colonnes de granit, et de quatre cabinets, situés aux angles. C'est dans le quatrième de ces cabinets qu'on voit la statue d'Apollon, qui, de l'endroit même où elle est placée, prend le nom d'Apollon du Belvédère. Elle fut trouvée au commencement du xvi^e siècle à Porto d'Anzio, autrefois Antium, lieu de naissance de Néron, qui, pour embellir sa ville natale, avait dépouillé de leurs chefs-d'œuvre plusieurs temples de la Grèce, surtout celui de Delphes. Achetée par le cardinal de La Rovère, depuis Jules II, elle est en marbre grec. On ignore le nom de l'ar-

tiste : on croit que c'est la copie d'un bronze original de Calamis. Quoi qu'il en soit, et malgré quelques cassures réparées et l'inégalité apparente des deux jambes, c'est une des merveilles de la statuaire antique. « La statue du dieu, dit Winckelmann, est au-dessus de celle de l'homme, et son attitude respire la majesté. Un éternel printemps, tel que celui qui règne dans les champs fortunés de l'Élysée, revêt d'une aimable jeunesse les formes mâles de son corps, et brille avec douceur sur la fière structure de ses membres... Il a poursuivi Python, contre lequel il a tendu pour la première fois son arc redoutable ; dans sa course rapide, il l'a atteint et lui a porté le coup mortel. De la hauteur de sa joie, son auguste regard, pénétrant dans l'infini, s'étend bien au delà de sa victoire. Le dédain siège sur ses lèvres, l'indignation gonfle ses narines ; mais une paix inaltérable est empreinte sur son front, et son œil est plein de douceur, comme s'il était au milieu des Muses empressées à lui prodiguer leurs caresses. »

On sent, dans cet éloge enthousiaste, un peu de tendance à l'emphase ; mais on ne peut disconvenir que la passion du beau n'ait fortement ému l'artiste grec, et que, voulant représenter le dieu du jour, il n'ait, par le mouvement d'une marche lente et régulière, par l'enveloppe légère du manteau jeté sur les épaules du jeune homme, comme des vapeurs diaphanes dans la sérénité du ciel, réalisé l'idéal qu'il s'était proposé, c'est-à-dire l'image du soleil resplendissant de lumière et de beauté.



ARÈS

Utilité de la philologie comparée pour l'intelligence des noms mythologiques. — Étymologie probable du nom d'Arès, venant du sanscrit ou du grec. — Type homérique d'Arès, dieu de la guerre, fils de Zeus et de Héra. — Son séjour en Thrace ou en Thessalie. — Son cortège dans les batailles. — Légende de Cycnos et de Diomède. — Tableau de Gustave Moreau. — Création de l'Ariopage, à l'occasion du meurtre de Halirrhottos, fils de Poséidon, tué par Arès. — Autre tradition suivie par Eschyle. — Citation des Euménides. — Arès et Aphrodité enfermés par Héphestos dans des filets inextricables. — Citation d'André Chénier. — Représentations figurées d'Arès, en mouvement et au repos. — Conciliation de ces deux aspects du même dieu. — Lutte d'Arès et des Aloades, qui le font prisonnier. — Arès identifié avec l'une des planètes. — Type d'Arès fondu avec celui du dieu Mars.



A philologie comparée, dit Marc Müller, ayant opéré une réforme complète dans la grammaire et dans l'étymologie des langues classiques, l'explication d'aucun mythe ne peut plus être prise en considération, si elle ne repose sur une analyse exacte des noms des principaux acteurs. • Il importe donc, pour se rendre compte des fonctions d'Arès, d'être fixé sur le sens de son nom. Or, il en est ici comme pour le nom

d'Apollon. Nul doute n'existe sur le caractère effectif du dieu du jour, mais on ne sait pas l'étymologie certaine du mot Apollon ; on en est réduit aux conjectures : suivons donc de nouveau cette voie. Nous avons vu qu'Athèna, déesse de l'air pur et de l'éther, est représentée par Homère luttant contre Arès, dieu du vacarme, le blessant d'un coup de pierre, et le renversant sur le sol. Arès tombe et couvre, dans sa chute, sept arpents de terre ; sa chevelure se mêle au terrain poudreux ; on entend le cliquetis de ses armes. Qu'y a-t-il au fond de ces images ? Un combat des éléments, c'est-à-dire l'orage, l'averse, la tempête, la détonation de l'air, figurés par des divinités hostiles. Arès, particulièrement, descendant du ciel ou bien y remontant sous la forme d'un nuage obscur, avec un bruit semblable à celui de dix mille hommes dans une mêlée, est la personnification des nuées et du tonnerre, qui troublent la pureté de l'azur céleste. C'est donc dans cet ordre d'idées et de faits qu'il s'agit de chercher le sens primitif de son nom. En sanscrit, l'orage se dit *Marut*, le broyeur, le briseur. Compagnon d'Indra, dieu de l'air et des saisons, *Marut* l'assiste dans sa lutte contre *Vritra*, le démon noir. Cela étant, si du sanscrit on passe au grec et au latin, *Marut* semble pouvoir être la double forme *Arès* et *Mars*, qui désigne une seule et même divinité, celle des combats, de la guerre, des chocs, des bouleversements et du carnage.

D'autres étymologistes se bornent à rattacher le nom d'Arès au radical *Ar*, qui, dans toutes les langues indo-européennes, emporte l'idée de force, de puissance, de supériorité, et qui entre, en

grec, dans la particule augmentative ἀρι : d'où ἀρξέω écarter, repousser, ἄρρην, mâle, ἀριστος le meilleur, ἄρμα, char, ἄρκυς filet, ἀρετή courage, vertu, termes qui conviennent à Arès.

Ramené ainsi au type homérique¹, Arès est le dieu puissant, qui fait plier un char, qui porte un casque d'or, dont le bras robuste et infatigable est armé d'un bouclier et d'une lance, roi de la force, qui roule dans les airs un cercle lumineux, parmi les sept planètes, où le portent ses ardents coursiers.

La tradition la plus répandue est qu'il est fils de Zeus et de Héra. Cependant une autre légende le fait naître de Héra toute seule, à laquelle il suffit de toucher une fleur dans les champs d'Olenos, pour donner le jour à Arès. De toute manière, le dieu des batailles est le digne enfant de la déesse qui trouble souvent le ciel par son influence météorologique, et son ménage par son humeur acariâtre. Le séjour préféré d'Arès est la Thrace ou la Thessalie, région du nord où habitent les Éphyriens et les Phlègyens, tribus grossières, adonnées au pillage. Frère d'Éris, la Discorde, Arès a pour enfants Dimos, la Peur, et Phobos, la Crainte. Il se plaît aux combats, au sang répandu, et il ne connaît dans la lutte ni parti, ni mesure, favorisant tantôt les Grecs, tantôt les Troyens, selon qu'il y a des coups à donner et à joncher le sol de cadavres.

Un autre fils d'Arès, Cycnos, né de l'union du dieu avec Pélopie ou Pyrène, la brûlante, est tué par Héraclès, le fils d'Alcmène. D'après la tradi-

1. *Hymne V11 et Iliade passim.*

tion suivie par Hésiode dans le *Bouclier d'Héraclès*, Arès et son fils s'étaient établis dans le sanctuaire d'Apollon, qui lance les traits au loin. Tous les deux sont revêtus d'armes brillantes, comme l'éclat d'un feu qui respandit : leurs coursiers rapides frappent la terre du pied, la poussière vole, soulevée par les chars et par les sabots des chevaux. En voyant Héraclès, Cycnos a la joie dans l'âme, il espère dompter par le fer le redoutable fils de Zeus. Mais Phœbos Apollon ne favorise pas son espérance. Durant la lutte, le bois sacré et l'autel du dieu sont illuminés de l'éclat des armes ; les yeux des combattants lancent des flammes. Héraclès reste vainqueur : Cycnos est tué, et Arès le transforme en cygne, oiseau dont le plumage blanc désigne, dit-on, la neige, fondue au printemps, sous l'action du soleil.

On compte encore parmi les enfants d'Arès, Diomède, roi des Bistoniens de Thrace, qui nourrissait de chair humaine ses cavales sauvages. Héraclès purge la terre de ce monstre et le fait dévorer par ses propres chevaux. Un peintre de grand mérite¹ a exposé au Salon de 1865 un tableau qui représente cette scène de justice violente. Elle a lieu dans une sorte de cirque, dont les murs peu élevés laissent voir les colonnes d'un palais. Héraclès, assis sur le chaperon du mur, enveloppé de la peau de lion, la massue à la main, regarde, impassible, le coupable puni par le supplice qu'il infligeait aux autres. Les cavales furieuses se sont ruées sur leur maître et l'ont saisi dans leurs ter-

1. M. Gustave Moreau.

ribles mâchoires : elles le secouent, le déchirent et commencent leur repas. Diomède, suspendu en l'air, se tord et se crispe dans d'atroces douleurs : sa draperie, tachée de sang et lacérée, voltige autour de ses membres meurtris. Ça et là, sur le sable, parmi des fragments d'armes et de lambeaux de vêtements, gisent des cadavres, à demi dévorés, qu'achèvent de déchiqúeter des oiseaux de proie.

Au nom d'Arès se rattache la légende de la création du tribunal de l'Aréopage, Ἄρειος πάγος, la colline d'Arès, sur une des éminences enclavées dans Athènes, à peu de distance de l'Acropolis, au nord de l'Agora et dans le voisinage de la Pnyx. On en assignait la fondation au temps de Cécrops. Cécrops avait une fille nommée Agraulos (la terre cultivée). De son union avec Arès, le dieu des pluies, Agraulos eut une fille nommée Alcippé (la forte cavale). Halirrhottios (la vague roulante), fils de Poséidon et de la nymphe Eurytè, ayant fait outrage à cette jeune fille, Arès le tue. Poséidon, irrité du meurtre de son fils, cite Arès devant les douze grands dieux, qui se réunissent sur la colline, à laquelle Arès donne son nom : les dieux le déclarent absous. Il semble, d'après Æschyle, qui suit une autre légende, que la première réunion des juges, pris parmi les hommes, ait eu lieu sur l'Aréopage pour statuer sur le sort d'Oreste, meurtrier de sa mère. Dans les *Euménides*¹, Athèna paraît escortée des Aréopagites, d'un héraut et d'un chœur de peuple. « Héraut, dit-elle, fais ton office ; con-

1. *Euménides*, v. 559 et suivants.

tiens la foule. Que la trompette tyrrhénienne se remplisse de ton souffle et que sa voix pénétrante annonce au peuple ma volonté. Tous les citoyens sont réunis : faites silence, écoutez-moi. Ce tribunal doit être à jamais (εἰς τὸν αἰώνη χρόνον) l'arbitre d'Athènes ; et c'est lui qui va entendre les raisons des adversaires et porter la sentence. »

— Et plus loin ¹ : « Écoutez maintenant, citoyens d'Athènes, la loi que je fonde. Vous allez, pour la première fois, porter la sentence à propos du sang répandu. Mais ce tribunal, désormais, rendra toujours ses arrêts au peuple d'Égée. C'est sur cette colline que les Amazones, jadis, fixèrent leur séjour et leurs tentes, lorsque, pleines de courroux contre Thésée ², elles attaquèrent la ville, nouvelle encore, et à ses hautes tours opposèrent des tours ennemies. Elles y sacrifièrent à Arès : de là le nom du rocher, le nom d'Aréopage. Ce tribunal imprimera à jamais aux citoyens le respect et la crainte... Je donne aux citoyens une barrière contre l'anarchie et contre le despotisme... Ayez donc pour ce tribunal une crainte respectueuse. Ce sera le rempart de votre pays, le salut d'Athènes, une magistrature comme n'en possède aucun peuple au monde, ni les Scythes, ni les habitants de la terre de Pélopes. Incorruptible, vénérable, rigide, sentinelle éveillée, même quand la cité dort : tel sera ce nouveau tribunal. Ce que je viens de dire à mon peuple, c'est ce qui doit être dans l'avenir. »

A ces scènes de moralité sévère, on peut op-

1. *Ibid.*, v. 674 et suivants.

2. PLUTARQUE, *Thésée*, 27 et suivants.

poser comme contraste, dans la biographie légendaire d'Arès, ses rapports avec Aphrodite. Ils s'aiment tous deux, en dépit d'Hèphæstos, le mari d'Aphrodite; ils se sont donné rendez-vous. Hèphæstos, averti par Hélios, court à sa forge, fabrique un filet aux mailles inextricables, et y enferme les deux amants. Les dieux, avertis par le mari trompé, poursuivent de leurs risées Aphrodite et Arès, et un rire inextinguible éclate au sein de la troupe immortelle. Cependant Hèphæstos vengé consent à rompre les liens. Arès s'élançe vers les contrées de la Thrace; Aphrodite, la déesse des ris, s'envole à Cypre, dans la ville de Paphos : les Charites, empressées, répandent sur elle une huile divine et la revêtent de merveilleux habits ¹.

Ces contrastes indiquent dans la conception mythique d'Arès deux aspects distincts. Le premier type est un dieu guerrier, barbu, aux formes robustes, couvert de l'armure complète. C'est l'orage, enveloppé de nuées obscures, sillonné par l'éclair qui luit, le tonnerre qui gronde. Il entraîne avec lui, dans son cortège, tous les génies bruyants et malfaisants, Éris, la Discorde; Dimos, la Peur; Phobos, la Crainte, à la tête de lion; Agôn, le Combat; Ényo, dont le nom est vraisemblablement le vieux cri de guerre des Grecs, Ényo, qui

1. Voir *Odyssée*, VIII, v. 267 et suivants. — Comparez André Chénier, *l'Aveugle*, v. 195 et suivants :

*Mais, ô bois, ô ruisseaux, ô monts, ô durs cailloux,
Quels doux frémissements vous agitérent tous,
Quand bientôt, à Lemnos, sur l'enclume divine,
Il forgeait cette trame irrésistible et fine
Autant que d'Arachné les pièges inconnus,
Et dans ce fer mobile emprisonnait Vénus!*

détruit les villes; les Kères ou démons des batailles, aux dents et aux griffes de bête fauve. Telle pouvait être la statue de bois d'Arès, son xoanon adoré à Sparte, et enchaîné à son autel, pour qu'il ne pût pas s'enfuir. Le type de transition représente le dieu nu, ou avec une chlamyde agrafée sur l'épaule: il est dans la force de l'âge, la chevelure courte, la barbe rude, le visage sévère. Le dernier type est celui d'Arès au repos, œuvre qu'on croit de Scopas et qui se trouve à Rome, dans la villa Ludovisi. Il est assis sur un rocher, le visage imberbe, la chevelure courte, le front soucieux, mais plus réfléchi qu'irrité; ses mains sont croisées sur une épée appuyée contre son genou gauche; son bouclier s'arrondit le long du rocher où le dieu se repose; sous sa jambe droite se joue un Amour, symbole de douceur pacifique et de tendresse, opposé aux fureurs de la guerre et aux colères d'Arès. A voir les choses sous leur vrai jour, il n'y a rien d'extraordinaire à l'imputation de ce double effet à une même cause. Comme du mal naît souvent le bien, de même la guerre produit la paix, et voilà pourquoi Arès, dieu des convulsions tumultueuses de l'atmosphère, rassérène le ciel et ramène le calme dans la nature.

Généralement vainqueur, Arès a pourtant le dessous avec les Aloades ou Aloïdes, fils jumeaux de Poséïdon et d'Iphimédie. Pour enlever du ciel Héra et Artémis, ces énormes géants, nommés Éphialtès et Otos, avaient entassé le Pélion sur l'Ossa. Arès, qui veut leur résister, tombe entre leurs mains et demeure leur prisonnier pendant treize mois. Mais trahis par Éribée, leur marâtre,

ils voient Arès délivré par une ruse de Hermès. On explique cette captivité imposée à Arès par ces deux monstres, en les considérant comme ces nuages épais qui parfois compriment l'orage longtemps avant qu'il éclate, et aux prises desquels il a l'air enfin d'échapper.

Nous avons vu que dans l'Hymne homérique, Arès, dieu des combats, est identifié avec la planète (Mars) qui porte son nom, et qu'il roule dans les airs un cycle lumineux, *μυραυγία κύκλον ἐλίσσω*, parmi les sept planètes. Seulement, cette identification n'est pas appuyée de preuves d'une authenticité incontestable. Il existe, il est vrai, une figure représentant Arès le pied sur une écrevisse, par analogie avec son caractère astronomique; mais il se peut faire que les modifications apportées à l'idée première d'Arès, tel que le concevait le monde hellénique, datent d'une époque où le culte romain de Mars se substitua à celui du dieu de la guerre représenté dans l'épopée d'Homère et dans les œuvres des poètes grecs.





ARTÉMIS

Rapprochement naturel entre le soleil, personnifié par Apollon, et la lune, personnifiée par Artémis, entre Phœbos et Phœbè. — Artémis est la protectrice des jeunes filles et des jeunes garçons. — Légendes d'Hippolyte, d'Endymion et d'Actæon. — La triple Hécate. — Artémis, divinité des marins. — Légende d'Iphigénie en Tauride, mise en œuvre par Eurpide, Pacuvius, Racine, Guimond de La Touche, Gœthe et Gluck. — Image d'Artémis transportée en Attique. — Culte d'Artémis Orthia à Sparte. — Fête flagellatoire : enfants fouettés jusqu'au sang devant l'autel d'Artémis. — Artémis tauropole, conductrice de taureaux, donnant naissance à la légende d'Artémis taurique. — Artémis d'Ephèse. — Son temple, une des Sept Merveilles du monde, brûlé par Érostrate. — Figures représentatives de l'Artémis éphésienne et de l'Artémis dorienne. — Le type archaïque et le type moderne.



Les affinités astronomiques qui relient la lune au soleil, rapprochent dans une même légende mythique Apollon et sa sœur Artémis : elle est la personnification lunaire. Fille de Zeus et de Lèto, elle naît dans l'île de Dèlos ; et de même qu'Apollon est Phœbos, le brillant, Artémis est Phœbè, la brillante. Les rayons d'Apollon, le dieu du jour, étant assimilés à des flèches, ceux

d'Artémis, la déesse de la nuit, sont aussi des traits rapides et acérés. L'*Odyssee*¹ la représente « fière de ses flèches, *τοξέαιρα*, » marchant à travers les montagnes, poursuivant les sangliers et les cerfs, escortée des Nymphes, filles de Zeus, habitantes des champs. Comme elle est la plus pure et la plus belle des vierges, la joie et la parure de sa mère, qui se sent heureuse de son enfant, sa protection s'étend sur les jeunes gens et sur les jeunes filles dont le cœur est fermé aux entraînements de la passion amoureuse. Tel est l'Hippolyte porte-couronne, le héros d'Euripide, de Sénèque et de Racine. Suivi de nombreux serviteurs qui chantent des hymnes en l'honneur d'Artémis, il offre à la déesse une couronne tressée par ses mains, dans une fraîche prairie, que n'a jamais foulée le pied des troupeaux, et où l'abeille seule voltige au printemps. « Souveraine chérie, dit-il en s'inclinant devant elle, reçois d'une main pure cette couronne pour ta chevelure dorée : seul, en effet, parmi les mortels, j'ai ce noble privilège ; je suis admis dans ta familiarité, et je puis converser avec toi. » Aussi, lorsque Hippolyte, victime des dénonciations de Phèdre, est rapporté mourant sur la scène, Artémis vient-elle reprocher à Thésée sa colère et son cruel emportement et prodiguer à son serviteur favori les soins les plus dévoués et les consolations les plus tendres. Elle lui dit : « Dans les siècles à venir, les jeunes vierges, avant leurs noces, couperont leur chevelure en ton honneur et t'offriront le tribut de leur deuil et de leurs larmes. Tu seras l'éternel sujet

1. Chant VI, v. 102 et suivants.

de leurs plaintives chansons, et jamais l'amour que te porta Phèdre ne tombera dans le silence et dans l'oubli. Mais toi, Thésée, prends ton enfant dans tes bras et presse-le contre ton cœur. Ce n'est point ta volonté qui l'a perdu; les hommes sont excusables de se laisser prendre à l'erreur que leur envoient les dieux. Pour toi, Hippolyte, je t'exhorte à ne point haïr ton père; car c'est ta destinée qui seule te fait périr. Adieu, reçois mon dernier salut; il ne m'est point permis de voir les morts, ni de souiller mon regard par de funèbres exhalaisons, et déjà je te vois approcher du moment fatal ¹. » Cela dit, elle disparaît. Des traditions italiotes mentionnent qu'Hippolyte fut rappelé à la vie par Esculape, et placé par Artémis auprès d'Égérie, dans la forêt d'Aricie, ville du Latium, sous le nom de Virbius ², le ressuscité.

L'inaltérable pureté d'Artémis semble s'être un moment ternie, lorsque la fière chasseresse, ἀγροτέρα, posa ses lèvres sur le front du berger carien Endymion : la tradition, remise à son vrai point, enlève le droit de se montrer trop sévère à l'égard de la déesse. Le bel Endymion, personification du Sommeil, Ἐνδυμίων, qui se glisse doucement dans les flots, était un roi ou un berger du mont Latmos en Carie. Le mont Latmos (de λανθάνω, se cacher), qui est la montagne de

1. On peut lire, pour ce dénouement, l'étude de Patin sur la tragédie d'Euripide : *Hippolyte porte-couronne. Études sur les tragiques grecs, Euripide*, tome 1^{er}, p. 42 et suivantes, Hachette, 2^e éd., 1858.

2. Voir VIRGILE, *Æneid.*, VII, v. 760 et suivants; OVIDE, *Métam.*, Liv. XV, v. 506 et suivants.

l'oubli, l'attirait dans la fraîcheur de ses grottes. Pourquoi la lune, l'amie du sommeil, n'aurait-elle pas caressé de ses rayons la tête gracieuse du jeune homme endormi? Cette fiction, toute poétique, n'a rien de blessant pour la réputation d'Artémis. Elle prend, d'ailleurs, sa revanche avec Actæon.

Déesse nationale de l'Arcadie, pays de pics aigus, de torrents impétueux et de profondes vallées, elle y peut satisfaire sa passion pour la chasse : les clartés qui rayonnent autour de son front, guident les Nymphes, qui s'élancent avec elle à la poursuite des bêtes fauves. Ainsi la voit-on passer des cimes de l'Érymanthe aux pentes boisées du Taygète, escortée de Nymphes, vêtue d'une tunique transparente, armée du carquois et des flèches, forcer les daims et les cerfs, et les percer de ses traits. Un jour qu'elle était descendue dans les vallons de la Béotie, près de la fontaine Gargaphia, qu'ombragent les pins et les cyprès, Artémis, fatiguée de la chasse, songe à se faire répandre sur le corps des ablutions d'eau rafraîchissante. Elle se dépouille de tout son appareil, qu'elle remet à l'une de ses Nymphes, laisse retomber ses cheveux sur ses épaules, et reçoit l'eau versée par les jeunes filles, groupées autour d'elle. En ce moment, le chasseur Actæon, fils d'Autonoé et petit-fils de Cadmos, est entraîné par un destin fatal, avec toute sa meute, vers cette partie giboyeuse de la vallée. Les Nymphes d'Artémis l'aperçoivent, jettent un cri et se serrent de près contre leur maîtresse. Les couleurs empourprées du soleil ou de l'aurore courent sur le visage de la déesse surprise. Désarmée, n'ayant pas de

flèches à lancer contre les yeux de l'indiscret, elle lui jette à la figure l'eau de la fontaine, qu'elle a sous la main, et elle le transforme en cerf. Le fils d'Autooné s'enfuit; le miroir d'un ruisseau lui révèle toute son infortune. Ses chiens, trompés par l'apparence, ne reconnaissent plus leur maître. Nombreux comme une armée, ils s'élancent sur lui. Il veut crier; nul son ne sort de sa poitrine : on n'entend plus que des aboiements affreux, et le malheureux, fondant en larmes, expire déchiré par ses propres chiens. Ses compagnons arrivent tout haletants, et, croyant qu'ils ont en leur possession un cerf véritable, ils le mettent en pièces et s'en partagent les dépouilles. La vengeance d'Artémis, racontée par Ovide ¹, semble à quelques-uns trop cruelle; d'autres l'approuvent et n'y voient qu'un témoignage de l'incomparable chasteté de la déesse.

Fidèle aux habitudes des Arcadiens, qui font succéder aux plaisirs de la chasse des loisirs consacrés aux chansons et aux accents de la musique, Artémis détend son arc, et, reçue par son frère Apollon dans le pays de Delphes, elle s'unit au chœur des Muses et des Charites. « Là, d'après l'Hymne homérique ², suspendant son arc et ses flèches, elle s'avance, revêtue d'une gracieuse parure, à la tête des chœurs. Toutes ces jeunes filles, d'une voix divine, célèbrent Lèto aux beaux talons : comment elle a mis au monde, parmi les

1. *Métamorphoses*, Liv. III, v. 138 et suivants. Ovide, abondant et ingénieux dans les moindres détails, donne le nom des Nymphes qui accompagnaient Artémis, et celui des trente ou quarante chiens d'Actéon.

2. Vers 17 et suivants.

immortels, deux enfants distingués par leurs sentiments et par leurs travaux. »

La lune, personnifiée dans Artémis, n'est pas seulement ce disque argenté qui éclaire la sérénité des nuits de la Grèce : c'est aussi l'astre voilé de vapeurs, qui lui font une face rouge comme le sang et semant l'épouvante. Artémis prend alors le nom de Hécate¹, Ἑκάτη, celle qui envoie de loin sa lumière. Elle préside alors aux pratiques de la magie, aux évocations, aux danses des sorcières, qui immolent des chiens hurlant sur ses autels. La lune, déesse des champs, des forêts, de la rosée, des pluies et des fleuves, où se reflète sa figure, est aussi la compagne du marin : elle l'éclaire, et elle le guide dans ses expéditions. Il n'est donc pas étonnant que le culte d'Artémis ne soit pas demeuré exclusivement borné à la Grèce. Confondue, en Crète, avec une divinité locale, Britomartis, la douce vierge, elle protège les matelots et les pêcheurs, s'embarque avec eux et les suit dans leurs courses. Tout le littoral de la Méditerranée était semé de localités qui lui étaient consacrées.

Lorsque Iphigénie fut sur le point d'être immolée à Aulis par le prêtre Calchas, Artémis la transporta, dit-on, en Tauride, et l'attacha comme prêtresse à son temple. De là vient la tradition qui se relie à la coutume cruelle d'immoler à la déesse tout étranger, et particulièrement tout Grec jeté par sa mauvaise fortune sur les côtes de cette contrée barbare. On sait le parti qu'Euripide,

1. Les statues représentent Hécate avec trois têtes, pour signifier les aspects divers qui signalent les phases de la lune.

Pacuvius, Goëthe et Gluck ont tiré de cette légende tout à fait dramatique.

Dans Euripide, Oreste et Pylade viennent d'aborder sur le rivage de la presqu'île : on les amène enchaînés devant Iphigénie, prêtresse d'Artémis. Une sympathie secrète avertit la jeune fille qu'elle est en présence de son frère, et elle le soustrait à la fureur de Thoas, tyran grossier de la Tauride.

Le poète latin Pacuvius, dans son *Dulorestes*, Oreste esclave, montre Oreste et Pylade conduits devant Thoas, et se disputant l'honneur de mourir l'un pour l'autre. Cicéron affirme que, à la première représentation, cet héroïque combat d'amitié toucha si profondément les spectateurs qu'ils se levèrent, d'un mouvement unanime, pour l'applaudir, et qu'il en était ainsi chaque fois qu'on jouait ce bel ouvrage.

L'*Iphigénie* de Goëthe passe pour le chef-d'œuvre du grand poète. Il produisit en Allemagne un enthousiasme semblable à celui qu'avait excité en France le *Cid* de Corneille. M^{me} de Staël dit qu'on croit entendre, en l'écoutant, un chant de poème épique, un écho de l'antiquité.

Le drame lyrique de Gluck, *Iphigénie en Tauride*, joué à l'Opéra le 18 mai 1779, faisait pendant à son *Iphigénie en Aulide*, représentée cinq ans auparavant. Tout dans cette œuvre admirable, expression vraie, originalité des effets, songe d'Iphigénie, danse des Scythes, hymnes à la déesse, instrumentation tour à tour suave, pathétique, solennelle, fougueuse, justifie le mot d'un critique contemporain. On lui disait qu'il y avait un grand nombre de beaux morceaux dans l'opéra de

Gluck. « Il n'y en a qu'un, répondit-il. — Lequel? — L'ouvrage entier ¹. »

De la Tauride, l'image d'Artémis, sauvée par Iphigénie et par Oreste, fut transportée à Brauron, dème de l'Attique, fondé par Cécrops, au S.-E. de Marathon. On dit que Xerxès fit main basse sur cette statue.

A Sparte, il y avait aussi une statuette d'Artémis, en bois, très petite et très légère. La déesse, sous le nom d'Orthia, la droite, la redresseuse, présidait, chaque année, à une fête flagellaire, qui consistait en volées de coups de fouet administrés aux jeunes Spartiates, à peine sortis de l'enfance et choisis dans tous les ordres de l'État. La prêtresse d'Artémis est présente : les exécuteurs font ruisseler le sang à pleins flots ; pas un enfant ne bronche, ni ne gémit. Les parents, avec des cris forcenés, les exhortent à tenir bon : un prix est décerné à celui qui a souffert avec le plus de constance. On était convaincu que l'enfant qui bravait la mort devant l'autel d'Artémis, ne fuirait jamais devant l'ennemi ².

Le culte d'Artémis taurique semble provenir d'une confusion de mots. Il existe des médailles et des pierres gravées sur lesquelles on voit la

1. Racine eut le projet d'écrire une *Iphigénie en Tauride*, et il en traça le plan en prose; mais il ne donna pas suite à son idée. — Le 4 juin 1757, la Comédie-Française représenta une *Iphigénie en Tauride* de Guimond de La Touche. Quoique Voltaire tourne quelque peu en ridicule cette pièce, qu'il appelle *Iphigénie en Crimée*, et malgré la justesse de plusieurs critiques de La Harpe, on y trouve, par instants, de l'énergie, des situations fortes et de la véritable chaleur dramatique.

2. Voir LUCIEN, *Anacharsis ou les Gymnases*, 38.

déesse sur un taureau ou sur un char, auquel deux de ces animaux sont attelés. Elle était alors désignée sous l'épithète de *Ταυροπόλος*, *accoutumée aux taureaux*, et elle était représentée tenant un flambeau de la main droite, la tête surmontée de deux cornes, symboles du croissant de la lune et indices de la force des taureaux. Mais le mot *Ταυροπόλος* pouvant signifier également *habitant de la Tauride*, ce double sens donna lieu à une assimilation de l'Artémis hellénique à la déesse lunaire des Taures; d'où sortirent les fables dramatiques relatives à Iphigénie, à Oreste, à Pylade et à Thoas.

C'est une confusion analogue qui fait que la religion d'Artémis, dont Éphèse était le centre, passa de l'Asie Mineure en Grèce. Les colons grecs de l'Ionie ne virent aucune différence entre ces deux personnifications lunaires, et des temples, copiés sur celui d'Éphèse, devinrent le sanctuaire hellénique de la déesse de l'Asie. Cependant, à les considérer chacune dans leurs caractères essentiels, l'Artémis éphésienne est toute différente de l'Artémis grecque. Symbole de la fécondité maternelle et nourricière, l'Artémis d'Éphèse, coiffée du polos, les deux mains étendues, a la poitrine couverte d'innombrables mamelles, qui répartissent les sucs de la vie aux végétaux et aux animaux : c'est la mère universelle des êtres. Aussi son temple, construit, ou du moins commencé par Chersiphron, 620 ans avant l'ère chrétienne, et brûlé en partie par Érostrate¹ la nuit même de la nais-

1. On croit que la folie criminelle d'Érostrate ne détruisit que les charpentes et le toit. Le reste, préservé du feu, fut l'objet d'une restauration, à laquelle contribuèrent tous

sance d'Alexandre le Grand, 356 ans avant J.-C., était considéré, à juste titre, comme une des Sept Merveilles du monde. Éphèse, qui n'est plus aujourd'hui qu'un amas de ruines, était jadis la reine des cités de l'Ionie. Située dans une plaine voisine du Caystre, elle ouvrait les vastes bassins de son port aux vaisseaux de toutes les contrées environnantes. Elle avait donc pu employer les sommes considérables que lui rapportait son commerce, et celles que lui fournirent les autres villes de l'Asie Mineure, à bâtir l'admirable monument qui attirait les voyageurs de tous les pays. Les colonnes, d'ordre ionique, sur lesquelles il s'appuyait, étaient au nombre de cent vingt-sept, et elles mesuraient vingt mètres de hauteur. Trente-six de ces colonnes étaient travaillées et ornées de bas-reliefs. Une d'elles surtout, œuvre de Scopas, excitait l'admiration publique. Elles se présentaient par rangées de huit sur les façades, et formaient un double rang autour de la cella, où se trouvait la statue d'or de la déesse. La longueur de l'ensemble était d'environ 129 mètres, et sa largeur de 66. Un portique d'un stade (180 mètres) de longueur précédait le temple, qui s'élevait au-dessus d'une sorte de soubassement de dix marches. Tous les ans, au mois d'Artémision, appelé ainsi du nom de la déesse, on célébrait devant le temple la fête des Éphésiaques, où les

les Éphésiens. On dit que les femmes mêmes y apportèrent leur or et leurs bijoux. La charpente et les portes en furent faites d'ébène, de cèdre, de cyprès et d'autres bois précieux. En 263 après J.-C., le temple d'Éphèse, pillé d'abord par les Scythes, fut détruit par les empereurs chrétiens, qui firent abattre tous les grands sanctuaires du paganisme.

danses alternaient avec les chants : telle était la splendeur du culte éphésien d'Artémis.

L'Artémis doricienne avait un éclat plus modeste ; mais il semble qu'elle parlât plus vivement à l'imagination des poètes et des artistes, et qu'elle leur inspirât des formes représentatives d'une finesse plus délicate. Dans l'âge primitif de la Grèce, les xoana, ou statuettes de bois d'Artémis, ont encore le caractère naïf des ébauches. Ainsi on voit dans l'imitation en marbre d'un xoanon d'Artémis, trouvée à Délos, que la forme du corps, façonnée dans une planche, est tout aplatie ; les bras ressemblent à deux montants verticaux et la tête à une pyramide tronquée, dont on aurait adouci les arêtes. Seulement, à mesure que l'art est en voie de progrès, ses statues se dégagent et vivent. Droites, immobiles et serrées dans une tunique à plis réguliers, elles ont encore plus de majesté grave que de charme ; mais on y sent l'empreinte de la fierté virginale, qui est la caractéristique d'Artémis : les lèvres sont sévères ; la chevelure, répandue sur les épaules, laisse échapper deux mèches sur les attaches du cou. Quelques-unes de ces statues ont un mouvement d'allure déjà vif. Le pied et le bras gauches, lancés en avant, sont d'une chasseresse qui suit la piste du gibier : des chiens l'accompagnent ; un croissant de lune ou un léger semis d'étoiles indique la déesse des nuits ; la main droite est armée d'une flèche, la gauche tient un arc. La route ainsi frayée, les grands statuaires Scopas, Praxitèle et Timothéos réalisent le véritable idéal de l'Artémis hellénique. C'est une jeune fille à la taille svelte et souple : les hanches sont étroites,

la figure régulièrement ovale, le front large, les yeux grands ; les cheveux, relevés par derrière, forment un nœud au-dessus de la tête ; la poitrine couverte laisse saillir des contours harmonieux ; la tunique, retenue par une ceinture enroulée, est retroussée au-dessus des genoux ; les pieds sont chaussés du cothurne ; les jambes, du plus pur dessin, indiquent le mouvement d'une course rapide ; la main gauche de la déesse est posée sur la tête d'une biche qui court avec elle ; la droite, relevée au-dessus de l'épaule par un raccourci du bras, saisit une flèche dans le carquois ; l'arc seul fait défaut ; peut-être était-il placé dans la main gauche posée sur la tête de la biche. On a remarqué que les traits de cette statue d'Artémis, plus délicats et plus ronds que ceux d'Apollon, ont cependant avec ceux-ci une grande analogie : les deux enfants de Zeus et de Lèto sont associés de la sorte dans le souvenir et dans le sentiment religieux de l'artiste.





HERMÈS

Naissance de Hermès. — Signification de son nom. — On le rattache aux légendes hindoues. — A peine au berceau, il vole les génisses de Hélios. — Zeus le contraint à les restituer. — Il invente la lyre. — Multiplicité de ses fonctions d'après Lucien. — Hermès est le dieu des bonnes trouvailles, des procédés favorables au commerce. — Il inspire les orateurs et les poètes. — Principales missions à lui confiées par Zeus. — Ses images.



D'APRÈS l'Hymne homérique¹, Hermès, fils de Zeus et de Maïa, la fille d'Atlas, naquit dans une grotte du mont Cyllène², en Arcadie. Sa naissance, qui eut lieu dès l'aurore, rattache sa conception mythique et son nom Hermès ou Hermeias³ au mot Saraméya, qui, dans le Véda, signifie la première brise de l'aurore ou le fils du crépuscule. Ce qui confirme cette conjecture étymologique, c'est l'invocation qui lui est adressée : « Gardien de la maison, qui

1. Le second du recueil, et l'un des plus longs : il a 580 vers.

2. Virgile l'appelle *Cyllenus*, *Æneide*, IV, v. 252.

3. Quelques étymologistes rapprochent le mot Hermès du mot ἑρμῆ qui signifie simultanément l'élan, l'essor, le jour et la nuit, la veille et le sommeil, la vie et la mort.

détruis le mal, qui revêts toutes les formes, sois pour nous un ami secourable. Lorsque, brillant Saraméya, tu ouvres les dents, ô toi à la couleur brillante, aboie au larron, aboie au brigand, ô toi qui veilles toujours ! » La fonction de gardien de la maison est, en effet, exercée par Hermès propylæos, qui séjourne devant la maison; prothyraeos, qui se tient devant le vestibule; pronaos, qui est devant le temple; et par les statuettes et les bornes, ἔρμα, placées en Grèce dans les carrefours et dans les maisons particulières. Tout porte donc à croire qu'il y a une affinité réelle entre la divinité hindoue et la divinité grecque.

A peine au berceau, Hermès en sort et se rend en Piérie où il vole les génisses d'Apollon ou Hélios, le Soleil. Craignant que leurs traces ne les fassent découvrir, il leur met aux pieds des espèces de chaussures, les force de marcher à reculons et les emmène à Pylos, près du gué de l'Alphée. Là, il en immole deux aux dieux de l'Olympe, cache les autres dans une caverne, fait bouillir une partie de la chair de celles qu'il a sacrifiées, la mange, cloue sur les rochers la peau des victimes, et se remet dans les langes de son berceau. Cependant Apollon, qui a découvert le vol, court à l'entrée de la grotte, voit le jeune voleur, l'emporte dans ses bras et lui fait enjoindre par Zeus d'indiquer l'endroit où il a caché son larcin. Hermès, atteint et convaincu du délit, n'a plus rien à faire que de ramener au jour les génisses qu'il a dérobées.

A l'entrée de la grotte où il s'est réfugié, il rencontre une tortue, qui paissait les fleurs de la prairie; il la vide, tend sur l'écaille creuse des

cordes faites avec les intestins des génisses qu'il a immolées aux dieux, et il invente ainsi la lyre, qu'il met en mouvement à l'aide d'un bâton court, nommé plectrum. Charmé du son de l'instrument, Apollon propose en échange à Hermès la baguette d'or qu'il porte comme berger. Hermès la prend ; mais il exige, en outre, l'art de prédire. Apollon lui enseigne la divination à l'aide des dés, et lui donne plein pouvoir sur les animaux.

Toutefois les attributs d'Hermès ne se bornent pas là ; c'est le plus occupé des dieux. Aussi Lucien¹ le représente-t-il exhalant ses plaintes devant Maïa, sa mère. « Dès le matin, dit-il, il faut que je me lève pour balayer la salle du banquet céleste ; puis, quand j'ai étendu des tapis pour l'assemblée et mis tout en état, il faut que je me rende auprès de Zeus, afin d'aller porter ses ordres en bas, en haut, comme un vrai coureur. A peine de retour, et tout couvert de poussière, il faut servir l'ambrosie à Zeus et lui verser le nectar. Mais le plus désagréable de tout, c'est que, seul de tous les dieux, je ne ferme pas l'œil de la nuit ; il faut que j'aie conduit les âmes chez Pluton, que je lui amène les morts et que je siège au tribunal. Les travaux du jour ne me suffisent pas : ce n'est pas assez d'assister aux palestres, de faire l'office de héraut dans les assemblées, de donner des leçons aux orateurs. je suis préposé en même temps à tout ce qui regarde les pompes funèbres. » Sous une forme plaisante, Lucien dresse ainsi l'inventaire presque

1. *Dialogue des dieux*, 24.

complet des fonctions multiples de Hermès. Toutefois elles ne se bornent pas exclusivement à cet emploi de « messager de village, » suivant l'expression de Molière¹. Inventeur des lettres, des nombres, de la géométrie, de la musique, de la palestre, des sacrifices offerts aux dieux, il met au jour non seulement les bonnes trouvailles, *ἐρμῆαια*, les richesses inattendues, que le hasard fait rencontrer, les procédés de commerce utiles aux marchands, il suggère aux savants les heureuses découvertes, aux négociateurs les finesses du langage ; il inspire les orateurs, il protège les poètes. Lorsque Horace, dans sa fuite rapide, abandonne son bouclier, en mauvais soldat, à la bataille de Philippes, c'est Hermès², aux ailes rapides, qui l'enlève tout tremblant dans un nuage épais, à travers ses ennemis.

Héraut des dieux, *θεῶν κήρυξ*, Hermès, coiffé d'un pilos de feutre, comme le sont encore les bergers grecs, ou d'un chapeau à bords très courts, tenant en main le caducée, baguette terminée par deux rameaux ou par deux serpents entrelacés, les pieds armés de talonnières ailées, qui le soutiennent sur la mer, sur la terre ou sur le souffle des vents, est envoyé par Zeus enjoindre à Pluton de rendre Proserpine ; il a mission de faire attacher Ixion sur la roue et clouer Prométhée sur le Caucase, de mener Junon, Aphrodite et Athèna devant le berger Paris, de tuer Argos, surveillant incommode d'Io. Dans l'épopée homérique sa position la plus touchante est d'ac-

1. Prologue d'*Amphitryon*.

2. *Odes*, II, v. à Pompéius Grosphus.

compagner le vieux Priam allant redemander à Achille le corps mutilé de son fils Hector¹.

Les images de Hermès le représentent sous la forme d'un jeune homme, svelte, élancé, le visage imberbe, la chevelure courte et bouclée, les traits fins, la physionomie souriante, les membres agiles et vigoureux. La complexité de ses fonctions donne de la variété à ses attributs. Conducteur des âmes, il porte le caducée et les sandales ailées ; dieu de l'éloquence, il lève le bras droit ; du commerce, il tient une bourse ; de la lyre, la tortue est à ses pieds. Comme dieu des pasteurs et inventeur des sacrifices, on le voit avec un bélier et une patère.

1. *Iliade*, ch. XXIV, à partir du vers 144. Cette scène dramatique doit être lue en entier.





CORTÈGE DES DIVINITÉS OLYMPIENNES

THÉMIS. — LES HEURES. — LES CHARITES
OU GRACES. — IRIS. — HÈBÈ.
GANYMÈDE. — LES MUSES.

Hérarchie olympique produite par l'anthropomorphisme. — Serviteurs et ministres des dieux. — Thémis, considérée comme l'abstraction morale la plus antique. — Les Heures ou Saisons. — Fresque de Guido Reni (Le Guide). — Les Charites ou Grâces. — Leur conception morale comme déesses de la bienfaisance. — Citation de Sénèque. — Iris, messagère céleste. — Hèbè déesse de la jeunesse. — Légende de Ganyméde, provenant des traditions indiennes. — Il est placé parmi les astres sous le nom du Verseau. — L'Enlèvement de Ganyméde considéré au point de vue de l'art. — Citation moqueuse de Lucien. — Michel-Ange, Titien, Corrège, Rubens, Lesueur s'inspirent de cette légende. — Tableau de Rembrandt. — Les Muses. — Citation de Platon. — Fonctions respectives et attributs des neuf Muses : Clio, Euterpe, Thalie, Melpomène, Terpsichore, Erato, Polyhymnie, Uranie, Calliope. — D'abord génies des fontaines, les Muses deviennent les inspiratrices des aèdes et des poètes. — Leur culte en Thessalie et dans toute la Grèce.



ORSQUE l'anthropomorphisme, appelant l'art à son secours, eut revêtu de la forme humaine, élevée jusqu'à l'idéal plastique, les conceptions, d'abord grossières, des personnifications

divines, il se produisit une hiérarchie olympique, déterminée par la puissance relative des phénomènes physiques ou moraux, transformés en divinités. Autour de Zeus, souverain absolu des dieux, se groupent, en même temps que la famille divine, des serviteurs, des ministres, des agents à fonctions honorables, quoique subalternes, comme dans les cours des grands rois.

A leur tête se place Thémis, fille d'Ouranos et de Gæa. De son union avec Zeus, qu'elle épouse après Métis (Μῆτις), la Prudence, elle a pour filles Eunomia (Εὐνομία), l'Équité; les Heures (Ἵσται); Dikè (Δίκη) ou Astræa (Ἀστραία), la Justice; Eirênè (Εἰρήνη), la Paix; et les Mœres (Μοῖραι), les Destinées, les Parques. Thémis, rattachée à la racine θε ou θεμ, qui implique l'idée de poser, d'établir, peut être considérée comme l'abstraction morale la plus antique. C'est la personnification de l'ordre établi par le sentiment inné de la conscience, des lois, des mœurs. Aussi la dépeint-on comme convoquant, sur l'ordre de Zeus, le conseil des dieux, et régissant dans les assemblées des hommes. C'est aussi une divinité delphique, en possession de l'oracle, qui fut plus tard laissé à Apollon. Sur les médailles, les traits de Thémis se rapprochent de ceux d'Athèna : elle porte une corne d'abondance et des balances.

Les Heures, Ἵσται, ou Saisons, sont les filles de Thémis, c'est-à-dire de l'ordre, de la régularité périodique. Gardiennes des portes de l'Olympe, elles disposent de la fertilité de la terre, selon les divers temps, qu'elles envoient aux hommes. A Athènes, Thallo (θάλλω, fleurir) était adorée comme déesse du printemps, et Carpo (καρπός,

fruit) comme déesse de l'automne. Dans les œuvres d'art, on représente les Heures sous les traits de jeunes filles à la fleur de l'âge, portant les produits des diverses saisons. Les anciens leur prêtaient des ailes, et les montraient attelant les chevaux du Soleil, ou groupées autour de son char. Ainsi figurent-elles dans la fresque de Guido Reni, qui couvre le plafond d'un pavillon du palais Rospigliosi, à Rome. Elles y sont au nombre de sept, se tiennent par les mains et forment une ronde gracieuse qui enveloppe le char d'Apollon.

Les Charites ou Grâces (Χάριτες, de *χαρ*, exprimant l'idée de joie, d'agrément) sont les filles de Hélios (le Soleil) et de Æglè (ἄγλη, la splendeur céleste). Elles sont au nombre de trois : Euphrosynè (Εὐφροσύνη, la joie, l'amabilité), Aglaè (ἀγλαή, la brillante), Thalia (θαλεία, la florissante). Le nom même de Grâces exprime suffisamment leur caractère. Ce sont les déesses qui, par le charme des raffinements et de la politesse, rehaussent le prix des douceurs de la vie. Elles entretiennent la concorde entre les hommes et président aux liens moraux de la bienfaisance et de la gratitude. Cette conception toute morale est rendue avec beaucoup de délicatesse par Sénèque dans son premier livre des *Bienfaits* (chap. 111) : « Pourquoi, dit-il, y a-t-il trois Grâces; pourquoi sont-elles sœurs et se tiennent-elles par la main; pourquoi les peint-on riantes, jeunes et vierges, sans ceinture et en robe transparente? Selon les uns, elles figurent celui qui donne, celui qui reçoit et celui qui rend; selon d'autres, les trois manières de faire le bien : obliger, rendre, puis recevoir et rendre tour à

tour... Que signifient ces mains entrelacées, et ce chœur dansant, qui revient sur lui-même? Que la chaîne du bienfait, qui passe d'une main à l'autre, remonte toujours au bienfaiteur; que tout le charme est détruit, si elle se brise en un point; que sa beauté vient de l'union et de la succession des rôles. Aussi les Grâces sont-elles riantes; mais le sourire de l'aînée¹ a quelque chose de plus noble, comme l'est celui du bienfaiteur. Leur figure est épanouie : ainsi l'est ordinairement l'air de ceux qui donnent comme de ceux qui reçoivent. Elles sont jeunes : la mémoire du bienfait ne doit pas vieillir. Vierges : il doit être irréprochable, pur, sacré pour tous; ni gêne, ni entrave ne lui sied; voilà pourquoi leurs robes n'ont point de ceinture. L'étoffe en est transparente : car les bienfaits ne craignent pas le grand jour. »

Dans l'article relatif à Héra², nous avons parlé d'Iris et de Hèbè, c'est-à-dire de la personnification de l'Arc-en-ciel, transformé en messagère des dieux, et de la jeunesse éternelle et florissante des divinités olympiques. Ajoutons que la légende d'Iris est fondée, presque tout entière, sur les impressions éprouvées par les Grecs en présence du brillant météore, qui, s'étendant du ciel à l'horizon terrestre, met le séjour de l'homme en communication lumineuse avec la demeure des dieux. C'est ainsi qu'Iris vole de l'Olympe à l'Ida et à la mer. Elle fait plus encore; elle descend

1. Aglaé. La cadette est Euphrosyné et la plus jeune Thalia.

2. Voir plus haut, p. 33.

chez Hadès pour puiser dans une aiguière d'or l'eau du Styx, par laquelle jurent les immortels.

Hèbè (Ἥβη), la Jeunesse, fille de Zeus et de Héra, accomplit auprès des dieux l'office d'une jeune fille auprès de ses parents : elle remplit leurs coupes de nectar, prépare et attelle le char de sa mère, revêt son frère Arès de magnifiques vêtements. Épouse de Héraclès, quand ce héros fut reçu dans l'Olympe, elle partageait les honneurs rendus à celui-ci dans le Cynosarge d'Athènes. Son sanctuaire jouissait du droit d'asile : les prisonniers suspendaient leurs chaînes aux arbres de son bois sacré.

Fils de Tros et de Callirhoé, frère d'Ilos et d'Assaracos, Ganymède est un jeune berger ou un jeune chasseur, coiffé du bonnet phrygien, se plaisant aux pentes boisées de l'Ida. Son nom Γανυμήδης (qui donne la joie) implique l'idée qu'il était d'une merveilleuse beauté. Aussi Zeus ne veut-il pas qu'il séjourne sur la terre : il donne mission à son aigle de l'enlever et de le transporter dans le ciel, où il verse aux dieux l'ambrosie de la mythologie aryenne, la liqueur de l'immortalité. Cette légende, à la fois grecque et asiatique, paraît avoir sa source dans les traditions indiennes, où l'on voit Indra, le dieu de l'air et des saisons, enlever lui-même, avec la rapidité d'un oiseau de proie, le jeune Mēdhatithi, l'emporter à travers les mondes et les cieux, et se manifester à lui dans toute sa sublimité. Échanson favori de Zeus, Ganymède est considéré par Pindare comme le génie qui préside aux sources du Nil ; et les astronomes d'Alexandrie le placent

parmi les astres du zodiaque, sous le nom de Ἰδρωχόος, *Aquarius*, le Verseau.

L'enlèvement de Ganymède est un motif souvent traité par les artistes grecs, et auquel se sont également plu les modernes. Le musée du Vatican possède une charmante statue, découverte dans des fouilles faites à Ostie, en 1800. Elle est signée Phaidimos. Le jeune échanson a le visage gracieux, les formes souples et élégantes, la chlamyde bien agencée, la chevelure disposée avec soin. Une autre statue, en marbre de Carrare, représente le jeune fils de Tros, jouant dans les champs avec des lézards et une tortue. C'est le moment qu'a choisi Zeus pour le faire saisir par l'aigle, l'enlever et le transporter dans l'Olympe. L'oiseau, les ailes déployées, semble jouer avec le bel enfant : de son bec, il dérange les boucles touffues de sa chevelure. Ganymède, abandonnant les lézards et la tortue qui lui servaient de jouets, presse sa tête contre celle de l'aigle et semble vouloir s'envelopper de l'aile qu'il tient serrée. A Pompéi, une peinture représente le jeune pâtre phrygien endormi, vêtu d'une chlamyde violette et coiffé d'un bonnet bleu : un chasseur sommeille près de lui sur un rocher.

On voit que la gravité n'est pas le caractère dominant de ces compositions. Le scepticisme moqueur de Lucien a contribué à les enfermer dans cette sorte d'enjouement artistique. Au IV^e Dialogue des dieux, il met ainsi les deux acteurs en présence :

GANYMÈDE.

Quel mal t'ai-je fait pour m'enlever comme cela, roi

des dieux? Peut-être les loups ont-ils déjà mis en pièces mes brebis qu'ils ont trouvées seules.

ZEUS.

Tu songes encore à ton troupeau, quand tu es devenu immortel, destiné à vivre ici avec nous?

GANYMÈDE.

Que dis-tu? Tu ne me feras pas redescendre aujourd'hui sur l'Ida?

ZEUS.

Pas le moins du monde : ce n'est pas pour rien que ma divinité s'est changée en aigle.

GANYMÈDE.

Mais mon père me cherchera et se fâchera, quand il m'aura découvert, et je serai battu pour avoir abandonné mon troupeau.

ZEUS.

Et où pourra-t-il te voir?

GANYMÈDE.

Non; je veux retourner près de lui : si tu m'y reconduis, je te promets qu'il te sacrifiera un bœuf, pour prix de ma rançon : nous en avons un qui a trois ans, qui est fort, et qui conduit le troupeau au pâturage.

ZEUS.

Que ce garçon est simple et naïf! Que c'est bien un véritable enfant! Allons, Ganymède, dis adieu à tout cela; oublie le passé, et ton troupeau, et le mont Ida : te voilà habitant du ciel, et tu pourras d'ici répandre tes bienfaits sur ton père et sur ta patrie; au lieu de fromage et de lait, tu mangeras l'ambrosie et tu boiras le nectar : c'est toi qui le verseras et qui viendras nous l'offrir; mais, destinée plus belle encore, tu cesseras d'être homme pour devenir immortel; je ferai briller ton astre du plus vif éclat; enfin tu seras au comble du bonheur.

GANYMÈDE.

Mais si je veux jouer, qui jouera avec moi? Sur le mont Ida nous étions beaucoup d'enfants du même âge.

ZEUS.

Ici, tu auras pour compagnon de jeux Éros (l'Amour)

avec beaucoup d'osselets. Seulement, tranquillise-toi, sois gai, et ne regrette rien des choses de la terre.

GANYMÈDE.

A quoi donc pourrai-je vous être utile? Me faudra-t-il ici garder les tronpeaux?

ZEUS.

Non, non; tu seras notre échanton; tu auras l'intendance du nectar et le soin du banquet.

Michel-Ange, Titien, Corrège, Rubens, Lesueur se sont emparés, après les anciens, de ce sujet où je ne sais quelle pointe de raillerie peut se mêler à l'invention originale de la scène, aux grâces de la forme et au charme du coloris. Ils en ont fait des chefs-d'œuvre. Mais aucun d'eux ne se rapproche plus de Lucien que Rembrandt, dans sa caricature du tableau de Corrège. Au lieu du bel adolescent enlevé par l'aigle, le célèbre maître hollandais a peint un gros garçon de six à sept ans, bien joufflu, qui crie, pleure, se débat, et se laisse voir à nu par derrière, sous sa chemise que retrousse le bec de l'aigle divin. Effrayé de se sentir si haut en route pour l'Olympe, l'enfant prélude, par une ondée involontaire, à son rôle astronomique de Verseau. C'est d'une familiarité digne de Téniers; mais il y a dans l'œuvre de Rembrandt une verve si magistrale, un jeu si habile d'ombre et de lumière, qu'on oublie la vulgarité du détail pour ne songer qu'au génie de l'artiste.

Rien n'est plus confus que les traditions relatives à l'origine des Muses : divinités allégoriques, réalisations d'idées abstraites, elles se prêtent difficilement aux légendes précises, aux faits déterminés. Leur nom *Μούσαι*, rattaché aux racines

μᾶν et μνα, implique l'idée de comprendre, de sentir, de se rappeler, de communiquer sa pensée. On les dit filles de Zeus et de la Titanide Mnēmosynè, Μνημοσύνη, la Mémoire. Leur religion, née dans la contrée voisine de l'Olympe thessalien, se fixe en Béotie, autour du mont Hélicon, leur séjour favori. Elles sont au nombre de neuf, et elles portent un nom qui caractérise leur fonction et leur influence inspiratrice. Compagnes d'Apollon, elles entrent dans l'âme des poètes et s'expriment par leur bouche. * De même, dit Platon ¹, que la pierre nommée magnétique par Euripide, non seulement attire les anneaux de fer, mais leur communique la vertu de produire le même effet et d'attirer d'autres anneaux, en sorte qu'on voit quelquefois une longue chaîne de morceaux de fer et d'anneaux suspendus les uns aux autres; et tous ces anneaux tirent leur vertu de cette pierre. Pareillement, la Muse inspire elle-même les poètes, et ceux-ci communiquant à d'autres leur enthousiasme, il se forme une chaîne d'inspirés. Ce n'est point, en effet, par art, mais par enthousiasme et par inspiration que les bons poètes épiques composent tous leurs beaux poèmes : les bons poètes lyriques de même. Semblables à ces Corybantes qui ne dansent qu'étant hors d'eux-mêmes, ils ne sont point de sang-froid lorsqu'ils font de telles odes; mais,

1. *Ion*, chap. v. — On peut rapprocher de ce passage devenu célèbre : LUCRÈCE, *de la nature*, III, v. 11 et suivants; HORACE, *Od.* II, od. 17, v. 9 et suivants; IV, od. 2, v. 27 et suivants; MONTAIGNE, *Essais*, I, 25 et 36; LA FONTAINE, *Discours à M^{me} de la Sablière* (1681); J.-B. ROUSSEAU, I, 1; GRESSET, *Vert-vert*, I.

dès qu'une fois ils sont montés au ton de l'harmonie et de la mesure, ils entrent en fureur et sont saisis de transports pareils à ceux des Bacchantes, qui, dans leurs moments d'ivresse, puisent dans les fleuves le lait et le miel, et cessent d'y puiser, rendues à elles-mêmes. Ainsi l'âme des poètes lyriques fait réellement ce qu'ils se vantent de faire. Ils nous disent qu'ils puisent à des fontaines de miel, et que, semblables aux abeilles, ils volent çà et là dans les jardins et les vergers des Muses, où ils cueillent les vers qu'ils nous chantent. En cela, ils disent vrai ; car le poète est chose légère, ailée, sacrée : incapable de composer à moins que l'enthousiasme ne le saisisse et qu'il ne soit sorti de lui-même. »

Mais ce ne sont pas seulement les poètes que les Muses tiennent sous leur empire ; il s'étend à toutes les branches de l'intelligence, sciences et beaux-arts : elles savent tout et elles enseignent tout.

Clio, Κλειώ (κλέος, gloire), chante les exploits glorieux ; c'est la Muse de l'histoire : elle tient en main un manuscrit, et quelquefois une trompette, pour proclamer les grandes actions.

Euterpe (εὖ, bien, τέρπειν, réjouir) est une divinité joyeuse : elle tient en main la double flûte et personnifie la musique.

Thalie, Θάλια (θάλλω, fleurir), est la Muse de la comédie. La tête ornée du lierre de Bacchos, elle a un masque comique dans la main gauche : elle préside aux banquets et aux chants du Kômos.

Melpomène (μέλπομαι, chanter), d'abord déesse du chant et de l'harmonie musicale, représente ensuite la tragédie. Sa tête est couronnée de

pampre ; elle a une attitude semblable à celles des héros, dont elle exprime les douleurs : elle tient dans sa main gauche un masque tragique, et elle appuie la droite sur la massue d'Héraclès.

Terpsichore (τέρπω, réjouir, χορός, chœur de danse) préside aux chœurs de danse et aux chœurs dramatiques, accompagnement lyrique de la tragédie. Elle a pour attribut la cithare, dont elle pince les cordes.

Érato (ἐραῖν, aimer) est la Muse aimable ; elle préside à l'hyménée : un Amour est à ses pieds.

Polymnie et mieux Polyhymnie (πολύς, nombreux, ὕμνος, hymne, chant) est la Muse des hymnes en l'honneur des dieux et des héros. On la représente parfois attentive aux chants d'Apollon et se préparant à les redire : ses cheveux sont épars, et l'inspiration la saisit. Plus souvent, une longue draperie l'enveloppe tout entière, ne laissant libre sous le manteau que le bras droit, sur lequel s'appuie le menton.

Uranie (οὐρανός, ciel) est la Muse qui préside aux choses célestes. Grave, digne, attentive, elle observe les mouvements des astres. Ses attributs ordinaires sont un globe, orné d'étoiles, un compas et une baguette, avec laquelle elle désigne sur la sphère la position des astres et leurs révolutions.

Calliope (καλός, beau, ὄψ, ὄπος, voix, de εἰπεῖν, dire, parler) est la Muse la plus puissante et la plus auguste. C'est d'elle que les poètes invoquent le secours et qu'ils attendent l'inspiration d'en haut. Souveraine de la poésie, elle représente aussi l'éloquence, la belle parole, qui sert aux hommes à émouvoir les cœurs et à gouverner les

États. On la représente assise, rêveuse, méditative. Sa tête est appuyée sur une de ses mains, le coude sur les genoux, tenant un stylet et des tablettes.

Tout porte à croire que, dans la pensée des âges primitifs, les Muses furent d'abord des génies préposés aux sources d'eaux limpides ou jaillissantes, dont le murmure cadencé produisait un rythme, une harmonie. Puis elles deviennent les déesses tutélaires des aèdes ou chanteurs et des poètes, dans l'âme desquels elles font passer un souffle divin. C'est d'elles que s'inspirent Homère, Hésiode, Pindare, et les grands lyriques ou tragiques de la Grèce.

Nées en Piérie, près du fleuve Pénée et du mont Olympe, elles se plaisent à Thespies, ville de la Béotie, dans le voisinage de l'Hélicon, sur les bords des fontaines d'Hippocrène et d'Aganippe, en Aonie, qui avaient jailli sous les pieds de Pégase, et qui remplissaient d'un poétique enthousiasme ceux qui buvaient de leurs eaux. De là leur culte s'est étendu dans toute la Grèce. Une colline leur était consacrée à Athènes : on leur offrait des sacrifices à Sparte, malgré le dédain systématique des Spartiates pour les beaux-arts ; elles avaient des temples et des autels à Olympie, à Tégée, à Mégalopolis, à Trézène, à Sicyone, à Delphes, et sur les côtes de l'Asie. Partout la solennité de leurs fêtes et l'éclat des jeux célébrés en leur honneur, attiraient une foule nombreuse de concurrents et de pèlerins.





HESTIA

Culte du feu dans les races aryennes. — Origine de ce culte. — Le feu agent universel de la vie. — Les Grecs héritiers des traditions pélasgiques. — Fonction de Hestia. — Étymologie de son nom. — Citation de Decharme. — Hestia assimilée à la Terre par les hymnes orphiques et par Euripide. — Rapprochement de Hestia avec Héphestos. — Figure virginale de la déesse du foyer.



Les tribus aryennes, douées du sens pratique et du sentiment religieux, ont, de temps immémorial, considéré le feu, l'élément igné, Agni, comme le principe de la vie. En effet, le feu est dans tout et partout. Issu spontanément des entrailles de la terre ou du choc des nuages, du frottement de deux cailloux ou de deux morceaux de bois sec, il est le maître des choses célestes et des choses humaines. Aussi n'y a-t-il rien de plus naturel et de plus logique que de rencontrer le culte du feu chez tous les peuples de race indo-européenne. Pour eux, le feu, c'est la providence de la famille, c'est le dieu du foyer. On lui doit tout, santé, richesse, bonheur : on le salue au départ, on tourne les regards vers lui durant l'absence, on s'incline devant lui au retour.

Le monde hellénique, descendant des Pélasges,

branche détachée des Aryens, place donc chaque maison sous la protection tutélaire du feu et lui dresse un autel devant la porte d'entrée et un autre dans l'intérieur de l'habitation. On voit dès lors quelle est la fonction de Hestia, personnification du feu. Son nom Ἑστία, rattaché à la racine ἔδ, impliquant une idée de stabilité, de permanence¹, sert à représenter le groupement familial autour de l'âtre qui brille, qui réchauffe, qui alimente et qui vivifie. Or, comme la famille est l'élément essentiel de la cité, chaque cité, formée de familles réunies, eut un foyer commun, un autel national consacré à Hestia. « Asile sacré des suppliants, dit Decharme², lieu de réception pour les hôtes et les ambassadeurs étrangers, cet édifice, de forme circulaire, avait à son centre un autel de Hestia, où brûlait sans cesse le feu de la cité. C'était ce feu que l'on emportait dans les expéditions guerrières; c'était à ce foyer sacré de la mère-patrie que les émigrants venaient allumer la flamme destinée à être portée dans leur nouvelle demeure. »

La philosophie mystique, étendant le caractère primitif de la déesse du foyer, l'identifie avec le monde même. Dans le fragment d'une pièce inconnue, Euripide dit que « la Terre, mère de toutes

1. PLATON, *Phèdre*, p. 71 (édition Ast), dit : « Le maître tout puissant qui est au ciel, Zeus s'avance, conduisant son char ailé, ordonnant tout et veillant à tout. L'armée des dieux et des démons le suit, divisée en onze tribus; car Hestia demeure dans le palais céleste, seule des douze divinités suprêmes. »

2. *Mythologie de la Grèce antique*, p. 175. — A Rome, le temple de Vesta, tel qu'il existe encore aujourd'hui, a la forme circulaire, appliquée au temple de Hestia.

choses, est appelée par les sages Hestia, assise sur l'éther. » Les Hymnes orphiques saluent en elle la fille du puissant Cronos : elle habite la demeure centrale du feu éternel ; elle est assise sur un trône immuable. Placée au centre du monde, elle est stable, immobile, tandis que les autres corps célestes accomplissent leurs révolutions. C'est dire que Hestia ne fait qu'un avec Gæa, Démèter et Cybèle ; et voilà pourquoi on la figure parfois sous les traits d'une femme, qui tient à la main un tambour, image de la forme ronde du globe terrestre.

Dans les conceptions mythiques de la divinisation du feu, Hestia est tout naturellement rapprochée de Hèphæstos ; mais sa légende est moins compliquée, et ses représentations sont de la plus grande simplicité : il semble que l'éclat de la flamme allumée sur l'autel suffise à évoquer l'idée de la présence divine. Aussi, quand l'art prête à Hestia la forme humaine, il la maintient dans une sorte de réserve toute virgine. Debout, immobile, vêtue du double chiton dorique, qui tombe en plis rigides jusqu'à ses pieds, elle a la tête et les épaules couvertes d'un voile. De la main droite elle tient un sceptre, emblème d'une souveraineté comparable à celle de Zeus ou de Héra ; le bras gauche replié remonte vers le haut de la tête, et l'index allongé indique que la pensée de l'homme doit tendre vers le ciel. L'expression du visage est calme et même un peu sévère : on se sent en présence de la protectrice de la famille, de la déesse qui n'admet au foyer que des cœurs purs, des âmes chastes, vouées au respect des lois divines et humaines.



PROMÉTHÉE

PHORONEUS. — LES CABIRES.
LES TELCHINES.

Fausse étymologie grecque du nom de Prométhée. — Vritable étymologie sanscrite. — Prométhée est la personification du Pramantha. — Comment il dérobe le feu du ciel. — Zeus le fait clouer sur le Caucase. — Analyse du drame d'Eschyle : Prométhée enchaîné. — Bienfaits de la civilisation apportés aux premiers hommes par les découvertes de Prométhée. — Phoroneus, inventeur du feu. — Les Cabires et les Telchines, divinités volcaniques.



ES Grecs, très téméraires en matière d'étymologie, tiraient le nom de Prométhée, Προμηθεύς, du verbe προμανθάνω, savoir d'avance, prévoir : c'était donc le Prévoyant. En réalité, le nom de Prométhée équivalait à la forme sanscrite « Pramantha, » c'est-à-dire « celui qui obtient du feu par le frottement. » Il n'y a donc aucun doute sur l'origine aryenne de la légende de Prométhée : les Grecs l'ont modifiée, étendue, élevée à une grande hauteur littéraire et artistique ; ils ne l'ont pas inventée. On connaît dans ses détails le procédé, désigné en sanscrit par le verbe « manthâmi, » qui signifie « frotter, agiter, obtenir en frottant. » Il consiste à faire tourner

un bâton dans un trou pratiqué au centre d'une pièce de bois. Le frottement finit par produire une chaleur intense, et le feu s'en dégage. Le bâton qui tourne a le nom spécial de « Pramantha. » Prométhée est donc la personnification de l'opérateur, qui produit le feu à l'aide du bâton; et puis, comme à l'idée de production se joint l'idée de conservation, l'opérateur a pour attribut la fêrule, ou narthex, dans la tige creuse de laquelle Prométhée cache l'étincelle génératrice du feu ou le bois en combustion. Comment le fils de Iapet, le Titan Prométhée, s'était-il procuré cette étincelle? Les traditions diffèrent. Selon les unes, sa qualité de dieu lui permit l'accès du ciel : il connaissait l'endroit où se trouvait le trésor sacré de la flamme, il en déroba un rayon, le cacha dans le creux d'un narthex et le communiqua aux hommes. Selon les autres, il s'approcha des forges de Hèphæstos, dans l'île de Lemnos, et il en déroba la flamme. Enfin, d'après une troisième version, il alluma sa torche à la roue du soleil.

Irrité de ce larcin, qui révélait à l'humanité un moyen de devenir semblable aux dieux, Zeus fait enchaîner le Titan voleur sur une des cimes les plus élevées du Caucase¹. Hèphæstos, aidé de ses ouvriers la Force et la Violence, rive le coupable avec des fers aux pointes granitiques de l'Elbrouz. Prométhée ne pousse pas un soupir; il

1. Voir le beau drame d'Æschyle, *Prométhée enchaîné*, dont nous citons quelques passages importants. Il n'est pas sans intérêt de mentionner ici, parmi les œuvres suggérées par Æschyle, le premier ouvrage de Salvator Rosa qu'on voit aujourd'hui à Florence, dans le Palais Pitti. Cette toile, il est permis de le dire, exprimait, sous le voile de l'allé-

n'exprime aucun regret. Son forfait est un bienfait; il souffre pour avoir contribué aux progrès de la civilisation humaine, et il espère. Tout à coup, une invisible senteur monte vers lui; il entend de légers battements d'ailes, et les Océanides, paraissant dans l'air, essaient de le consoler. Prométhée leur raconte la cause de sa disgrâce, comment il a donné aux hommes le feu, le plus précieux des biens, le maître de tous les arts. Au milieu de ce récit, l'Océan, monté sur un dragon ailé, vient s'associer, par amitié, aux témoignages affectueux de ses filles. Prométhée lui explique, à son tour, les services qu'il a rendus aux hommes : « Autrefois, dit-il, ils voyaient, mais ils voyaient mal; ils entendaient, mais ils ne comprenaient pas. Semblables aux fantômes des songes, ils vivaient, depuis des siècles, confondant pêle-mêle toutes choses. Ils ne savaient se servir ni des briques, ni du bois, pour construire des maisons éclairées par le jour. Comme la frêle fourmi, ils habitaient sous terre, dans des cavernes profondes, où ne pénétrait pas le soleil. Nul signe certain qui distinguât à leurs yeux l'hiver, soit du printemps plein de fleurs, soit de l'été aux moissons abondantes. Ils agissaient, mais toujours au hasard, sans réflexion.

gorie, les souffrances de l'âme même de Salvator, si poétiquement rendues par lord Byron (*Prométhée*, strophe 1) :

Titan, quelle récompense obtint ta généreuse pitié? Une souffrance profonde et silencieuse; le rocher, le vautour et la chaîne! Tous les tourments d'une âme fière, l'agonie qu'elle renferme en elle-même, cette accablante douleur qui ne s'exhale que dans la solitude, et là craint encore d'être entendue par quelque esprit des cieux, et n'ose soupirer, tant que des échos répondent à sa voix.

Enfin je leur enseignai l'art d'observer l'instant précis du lever des astres, et l'instant précis de leur coucher. C'est moi qui inventai pour eux la science des nombres, la plus noble des sciences; pour eux, je formai l'assemblage des lettres; je fixai la mémoire, qui conserve tous les souvenirs, la mère, l'instrument des Muses. C'est moi aussi qui, le premier, accouplai sous le joug les animaux auparavant sauvages, désormais domptés et obéissants; et le corps des mortels fut soulagé du poids des travaux les plus rudes. C'est moi qui attelai les chevaux, dociles au frein, à des chars splendides, orgueil de l'opulence. Et ces autres chars aux ailes de lin, qui emportent le matelot sur les ondes, quel autre que moi les a inventés? Infortuné! mon industrie a tout créé pour les mortels, et je ne trouve, pour moi-même, aucun moyen de me délivrer de mon tourment! Jadis, un mortel tombait-il malade, nul secours à espérer, point d'aliment salubre, aucun remède enfin, et il périssait. Je leur enseignai l'art de composer de bienfaisants breuvages, et ils se sont préservés des maladies. Et cette autre science, la divination, aux aspects si variés, c'est moi encore qui l'ai fondée. J'ai fait brûler sur le feu, dans une enveloppe de graisse, les cuisses, les larges reins de la victime, guidant ainsi les mortels sur la route d'un art ténébreux. En un seul mot, l'inventeur de tous les arts dont jouissent les mortels, c'est Prométhée ¹.

1. Sophocle, Euripide et plus tard Lucrèce se sont inspirés de ce passage d'Eschyle, pour exposer quelle était la vie des premiers hommes.

L'Océan offre à Prométhée d'intercéder pour lui auprès du souverain des dieux. Prométhée ne veut pas. Alors paraît Io, qui, poursuivie par la colère de Héra, vient joindre son infortune à celle de Prométhée. Celui-ci prédit à la fille d'Inachos la fin de ses aventures et la chute possible du maître du ciel. Alarmé de cette prophétie, Zeus envoie Hermès sommer le Titan d'expliquer ses énigmes. Prométhée s'y refuse. Hermès le menace du plus cruel supplice : « Un aigle, avide de carnage, arrachera sans pitié un vaste lambeau de ton corps et viendra se repaître de ton foie noir et sanglant. » Prométhée demeure inébranlable à toutes les menaces; Hermès disparaît; la terre tremble, la mer se soulève, le vent siffle, l'éclair brille, le tonnerre mugit et le rocher vole en éclats.

Ainsi se termine le drame d'Æschyle; la légende va plus loin. La colère de Zeus finit par s'apaiser, il consent à la délivrance de la victime, sauvée enfin par la main d'Héraclès.

Phoroneus est, pour ainsi dire, le pendant de Prométhée. En langue sanscrite, Bhuranyu, qui veut dire « le rapide, » est une épithète d'Agni, le dieu du feu. Le grec Φορωνεύς (φορέω, transporter) en est la traduction littérale. La légende de Phoroneus offre plusieurs analogies avec celle de Prométhée. Fils d'Inachos et de la nymphe Mèlia, personnification du frêne, il est le législateur primordial du Péloponèse. Après avoir découvert le feu et institué le culte de Héra, il réunit dans des habitations fixes ses sujets jusqu'alors errants. Phoroneus était honoré à Argos, et une flamme perpétuelle était entretenue sur son autel.

Les Cabires, Κάβιροι, génies volcaniques (du

verbe καίω, brûler), se rattachent étroitement à Hèphæstos, le dieu du feu. On ne connaît pas d'une façon précise l'origine et l'histoire mythologique de ces divinités mystérieuses, qu'on rapproche, sans raisons suffisamment déterminantes, des Cabires phéniciens. On les classe toutefois dans un ordre méthodique, suivant les localités où leur culte s'est répandu.

Les Cabires de Lemnos et de Samothrace, au nombre de trois, étaient adorés à Lemnos, à Samothrace et à Imbros. On les représentait sous la forme de vases au large ventre : l'un d'eux était placé sur le foyer domestique. A Samothrace, ils étaient les ministres, les familiers, πρόπολοι, des divinités honorées dans les temples. Le culte des Cabires béotiens fut introduit à Thèbes par un Athénien du nom de Méthapos.

Les Cabires égyptiens avaient un temple à Memphis, et ils étaient représentés sous la forme de nains.

Les Cabires phéniciens, adorés à Béryte, étaient au nombre de huit ; on les rapprochait des Corybantes, et même des Dioscures Castor et Pollux, dieux des marins, personnifiés dans le phénomène électrique du feu Saint-Elme. Enfin, il y avait des Cabires à Pergame, en Macédoine, et en Étrurie.

Considérés comme forgerons, les Cabires tenaient à la main ou portaient sur leur épaule un marteau, signe distinctif de leur profession.

Les Telchines (Τελχίνες, de θάλω, charmer), divinités analogues aux Cabires, étaient fils de Poséidon et de Thalassa (la mer). Les légendes les représentent tantôt comme des législateurs

divins et de pieux artistes, tantôt comme des génies malfaisants et des enchanteurs dangereux. Serviteurs des dieux et fondateurs de colonies, ils inventent les arts, la médecine, font les premières statues des dieux, fabriquent la faux de Cronos et le trident de Poséidon, et savent donner aux métaux toutes sortes de formes.





HÈPHÆSTOS

LES CYCLOPES. — POLYPHÈME.

Légende de Prométhée liée à la conception mythique du dieu du feu. — Étymologie de Hèphæstos. — Origine du feu. — Le culte du feu et le culte du foyer. — Traditions homériques relatives à la naissance de Hèphæstos. — Il est l'échanson des dieux, le patron des forgerons et des artisans. — Son atelier dans l'Olympe et dans l'île de Lemnos. — Il épouse Aphrodité. — Son nom inséparable de ceux d'Arès et d'Athèna. — Devant Troie, il prend parti pour les Grecs. — Peu répandu en Grèce, le culte d'Hèphæstos fait partie des Mystères de Samothrace. — Double aspect des figures représentatives de Hèphæstos. — Les Cyclopes. — On les répartit en quatre classes : 1° Cyclopes homériques ; 2° Cyclopes Titans ; 3° Cyclopes, ouvriers forgerons de Hèphæstos ; 4° Cyclopes constructeurs. — Polyphème, type des Cyclopes homériques. — Épisode d'Actis et de Glataée. — Polyphème dans Homère, Euripide, Théocrite, Virgile et Ovide.



QUATRE vers du poète latin Attius¹ traduits du *Prométhée délivré*, d'Æschyle, font allusion au feu dérobé par le Titan, que punit la vengeance de Zeus. Mais c'est surtout dans le *Pro-*

1. *Unde ignis cluet mortalibus clam
Divirus : eum doctus Prometheus
Cepisse dolo, pœnasque Jovi
Furti (ou Fato) expendisse supremo...*

CICÉRON, *Tuscul.*, II, X.

méthée enchaîné que le poète grec explique le don du feu fait aux hommes. Dans les plaintes que le Titan exhale, cloué sur le Caucase, il s'écrie : « Voyez ces outrages, ces tortures, que je dois souffrir durant des siècles éternels ! Voyez ces liens injurieux, que le nouveau maître des dieux a forgés pour moi, qui suis le bienfaiteur des mortels ! Oui, j'ai dérobé dans une fêrulle l'étincelle féconde, la source de la flamme, le maître qui a enseigné aux hommes tous les arts, l'instrument de tous les biens. » A en croire la légende, c'est à Lemnos, île volcanique ¹, et sur le mont Moschylos, que Prométhée a commis son larcin. Or, Lemnos est l'île où Hèphæstos fut précipité par Zeus. Il en résulte que le mythe de Prométhée se lie étroitement à la conception du dieu du feu, et qu'il y a une affinité réelle entre le Titan et Hèphæstos.

Quelques étymologistes rattachent le nom de Hèphæstos, Ἡφαίστος, au verbe ἄπτω, au parfait ἤφα, qui signifie *allumer*. D'autres, trouvant une analogie entre Agni, le feu, dans la langue du Véda, et *Ignis*, qui a le même sens en latin, croient pouvoir identifier le mot Hèphæstos à Yavishtha, le jeune, le vif, l'alerte, épithète souvent donnée à Agni dans les hymnes védiques. Quoi qu'il en soit, le culte du feu remonte au premier âge du monde. Il n'y a rien que de très vraisemblable dans la double conjecture de Lucrece ², interprète de la science des Grecs,

1. Remarquez la ressemblance étymologique des mots *Volcan*, *Volcanique*, avec *Vulcanus*, *Vulcain*, nom donné par les Latins et par les Français à l'Hèphæstos des Grecs.

2 *De la nature*, Livre V, v. 129 et suivants.

lorsqu'il dit que c'est la foudre qui a la première apporté le feu sur la terre, ou que des arbres touffus, agités par les vents, s'étant échauffés en heurtant les branches d'arbres voisins, ont fait jaillir des étincelles et même des flammes, nées du frottement mutuel des rameaux. Instruits par la fréquence de ce dernier phénomène, les hommes primitifs ont dû le reproduire en petit, en frottant deux morceaux de bois sec, d'où s'élançait un jet de flamme ; puis, approchant de ce foyer quelques feuilles sèches, de légères brouilles, et l'alimentant avec des branches, ils en ont fait un être remuant, pétillant, animé d'une existence propre, d'une chaleur communicative, qui fut vite appliquée aux usages, aux besoins, à la conservation de la vie. En remarquant aussi que le choc de deux cailloux produit des étincelles, il est conforme à la raison que l'homme ait tiré parti de cette découverte, et qu'il soit parvenu promptement à diriger la flamme sur des herbes prêtes à la recueillir et à l'entretenir. C'était comprendre que le feu est un principe latent, qui vit au fond des êtres, c'était créer, sous l'influence d'une suggestion toute naturelle, le culte du feu et celui du foyer¹.

D'après les traditions homériques, Hèphæstos est fils de Zeus et de Héra. Sa mère, honteuse et irritée d'avoir mis au monde un enfant débile et boiteux², le précipite dans la mer : il est recueilli par Thétis et par Eurynomè, une des Océanides.

1. Voyez Fustel de Coulanges, *La cité antique*, Livre I^{er} : *Antiques croyances*, chap. III : *Le feu sacré*.

2. Selon quelques mythologues, Hèphæstos est infirme à sa naissance, comme le feu, qui, avant de jaillir, est faible

Il demeure neuf ans dans une grotte profonde, occupé à fabriquer, pour les Néréïdes, des agrafes, des boucles recourbées, des anneaux et des colliers. Revenu dans l'Olympe, Hèphæstos, bien qu'indigné du mauvais traitement que Héra lui avait fait subir, se montre plein d'égards et de tendresse pour sa mère. Un jour qu'il la défend contre Zeus, celui-ci le saisit par le pied et le jette du haut de l'Olympe. Hèphæstos roule à travers les airs durant une journée entière : le soir, il tombe dans l'île de Lemnos, à demi mort; les Sintiens¹ le raniment et lui donnent l'hospitalité. Après quoi, il revient encore dans l'Olympe, où il réconcilie Zeus et Héra, et verse le nectar aux dieux. L'air gauche et la tournure clochante de cet échanton, sortant de sa forge, tout couvert de limaille brûlante et déposant à peine ses tenailles, provoquent un rire inextinguible parmi les heureux habitants du ciel. Il possède dans l'Olympe un atelier merveilleux, parsemé d'étoiles, et entièrement d'airain. Là est sa forge contenant vingt fourneaux, animés par autant de soufflets, qui se gonflent d'eux-mêmes. Lorsque Thétis² vient le prier de fabriquer des armes pour Achille, c'est là qu'elle le trouve haletant, baigné de sueur, fabriquant vingt trépieds destinés à orner les parois d'un magnifique palais. Pour recevoir dignement la déesse, qui lui a sauvé la vie, il s'éloigne

à son commencement. Selon d'autres, Hèphæstos est boiteux, pour rappeler les vacillations de la flamme et les zigzags de l'éclair.

1. Les Sintiens (Σίντης, brigand, pirate) étaient les premiers habitants de Lemnos.

2. *Iliade*, XV III, v. 368 et suivants.

de l'enclume en boitant, ses jambes grêles s'agitent sous son corps; il place ses soufflets loin de la flamme, rassemble dans un coffre d'argent tous les instruments qui servent à ses travaux; puis, avec une éponge, il essuie son front, ses mains, son cou vigoureux et sa poitrine velue, enfin, revêtant une tunique, il s'appuie sur un bâton épais et s'avance vers la porte en boitant. L'industriel artisan travaille seul, mais il a fabriqué, pour l'aider dans ses travaux, deux esclaves d'or, faites avec un art si divin, qu'elles semblent vivantes, douées d'intelligence et du don de la parole. D'autres traditions placent ses forges dans le groupe volcanique des îles Lipari, voisines de la Sicile, ou sous l'Ætna. Aidé des Cyclopes, Stéropès (l'éclair), Brontès (le tonnerre), Pyracmon (brûlante enclume), Acamas (l'infatigable), il est le forgeron des foudres de Zeus, il travaille le fer, les métaux, et produit les ouvrages merveilleux, célébrés par les poètes, l'égide de Zeus, les armes d'Achille et d'Énée, le sceptre d'Agamemnon, le collier d'Hermione, la couronne d'Ariadne, les chiens d'Alcinoos, la fameuse Pandore, le géant Talos, les taureaux d'airain qui gardaient la Toison d'or, un disque pour Zeus enfant, une flèche qui revenait d'elle-même à la main qui l'avait lancée, enfin les sculptures si finement ciselées qui ornaient le palais du Soleil : Hèphæstos est ainsi le patron des forgerons et des artisans.

L'épouse de Hèphæstos est Charis (la Grâce), ou, selon Hésiode, Aglaè, la brillante, c'est-à-

1. Voir OVIDE, *Métamorphoses*, I, V, v. 1 et suivants.

dire une personnification de l'aurore. Mais, d'après la légende la plus répandue, c'est Aphrodité qui est la femme de Vulcain, et l'on sait par quels artifices Hèphæstos enferma sa femme et Arès dans un réseau inextricable, dont la vue provoqua le rire et les railleries des immortels¹.

Au nom de Hèphæstos est étroitement uni celui d'Athèna, éclore du cerveau de Zeus. Comme l'éclair sort du nuage, comme l'étincelle de la pensée jaillit du génie créateur; ainsi, grâce au coup de hache de Hèphæstos, Athèna, la déesse lumineuse des artistes, s'élanche hors du crâne du souverain des dieux.

Pendant le siège de Troie, Hèphæstos prend parti pour les Grecs et combat le Xanthe, lorsque celui-ci veut noyer Achille.

Le culte de Hèphæstos ne paraît pas avoir été général dans la Grèce primitive, et on n'en trouve aucune trace dans le Péloponèse; mais il conserva une grande importance dans les Mystères de Samothrace, île volcanique, et à Lemnos, d'où il fut apporté à Athènes, qui lui consacra un temple. Une ville de cette île se nommait Hèphæstias.

Les figures représentatives de Hèphæstos, qui appartiennent au style le plus ancien, le représentent comme un jeune homme imberbe, sans coiffure, avec des formes athlétiques: il n'a aucune apparence de cette claudication, qui est devenue la caractéristique de son type. Au contraire, ce défaut physique s'accroît davantage dans les statues plus récentes. Hèphæstos prend alors une physionomie vulgaire: la taille est ramassée,

1. Voir l'article sur ARÈS, page 76.

massive, la poitrine large, les bras et les épaules robustes, la barbe épaisse, la jambe gauche traînante. La tête est surmontée d'un pilos ou bonnet conique, comme en ont les Cyclopes et les Cabires : il porte l'exomis ou tunique courte, vêtement ordinaire des ouvriers, et il tient en main des tenailles et un marteau : c'est le type du forgeron.

Chacune de ces deux conceptions a sa raison d'être. Le feu a d'abord quelque chose de jeune, de bon, de bienfaisant et de doux ; il ranime, il réchauffe, il vivifie ; puis il brûle, il consume, il détruit, il abuse de sa force, il échappe aux prises et à la volonté de l'homme. Mais, lorsque cette puissance est subordonnée à la direction humaine, le feu devient l'âme et l'instrument de l'industrie, et il sert à produire les œuvres merveilleuses, qui sont la gloire de l'intelligence appliquée aux transformations des métaux.

Les Cyclopes sont les compagnons et les auxiliaires de Hèphæstos. Leur nom Κύκλωπες, composé de deux mots, κύκλος (cercle), et ὤψ (œil), implique l'idée qu'ils n'avaient qu'un œil placé au milieu du front¹. On les a répartis en quatre classes distinctes.

1° Les Cyclopes homériques sont un peuple de pasteurs anthropophages, aux formes gigantesques et repoussantes, d'une humeur sauvage et féroce. Ils habitaient la Sicile ou Trinacrie (l'île aux trois

1. VIRGILE, *Æneïde*, III, v. 637, compare l'œil unique de Polyphème à un bouclier d'Argos ou au disque arrondi de la lune :

Argolici clypei aut Phœbeæ lampadis instar.

pointes), près de l'Ætna, dédaignaient l'agriculture, vivaient du froment, de l'orge et du raisin produits par le sol même, ne se réunissaient jamais en assemblées, mais restaient isolés, chacun dans sa caverne, connaissaient la navigation, sans l'exercer, et bravaient le pouvoir de Zeus. Leur type légendaire est Polyphème, dont nous parlerons plus loin.

2° Les Cyclopes Titans, fils d'Ouranos et de Gæa (la terre), sont la foudre personnifiée, les ministres de Zeus; ils étaient au nombre de trois : Argès, ἀργής, l'éclair; Stéropès, στεροπή, la foudre; Brontès, βροντή, le tonnerre. Ils furent, dit-on, précipités dans le Tartare par Cronos, contre lequel ils s'étaient révoltés, puis rétablis par Zeus, et enfin percés de flèches par Apollon, pour avoir forgé la foudre qui tua Asclépios (Esculape).

3° Les Cyclopes, ouvriers forgerons de Hèphæstos, travaillaient l'airain pour les dieux et pour les héros, et ils y employaient tant de force, que la Sicile et les îles voisines en étaient ébranlées.

4° Les Cyclopes constructeurs étaient un peuple de Thrace, qui, répandu en Crète et en Lycie, fortifièrent la citadelle de Tyrinthe ou de Mycènes. La tradition leur attribue la construction des murs, dits cyclopéens, bâtis de blocs énormes de pierres brutes et irrégulières, superposées sans aucun ciment, ayant souvent dix mètres de largeur. On en trouve des restes importants et persistants dans l'Argolide, dans l'Arcadie et dans les contrées montagneuses du Latium. L'art représente les Cyclopes, particulièrement les forgerons de Hèphæstos, comme des hommes d'une

grande taille, d'une constitution robuste, avec un œil unique au milieu du front, la place ordinaire des yeux étant cependant légèrement indiquée. On croit que l'idée de cet œil unique est venue de la lampe attachée au front de ces ouvriers, qui travaillaient dans des demeures souterraines.

Le type des Cyclopes homériques est Polyphème. Il habitait une caverne voisine de l'Ætna, faisant paître ses moutons sur la montagne, et il dévorait les hommes qui lui tombaient sous la main. Il se prit d'amour pour la nymphe Galatée; mais, comme elle lui préféra le berger Acis, fils de Faune et de Symæthis, Polyphème écrasa son rival sous un rocher. Le sang ruisselant du corps d'Acis devint la rivière Acis qui coule au pied de l'Ætna.

La littérature et les arts se sont emparés de la légende de Polyphème. Homère, au chant ix de l'*Odyssée*, raconte, avec d'amusants détails, comment Ulysse est porté du pays des Loto-phages à celui des Cyclopes, pénètre, avec ses matelots, dans l'ancre de Polyphème, qui en dévore deux, enivre le monstre, lui crève l'œil et s'échappe de la caverne avec ses compagnons survivants.

C'est sur cette donnée épique qu'Euripide a construit son drame satyrique, le *Cyclope*, le seul du théâtre grec qui ait survécu tout entier. Seulement, Euripide fait intervenir dans sa pièce les Satyres et Silène, qui ne sont pas mentionnés dans l'*Odyssée*.

La onzième idylle de Théocrite représente Polyphème amoureux de la belle Galatée, et cherchant à gagner ses faveurs en lui adressant

des vers, dont l'accent, plus charmant que naïf, a été imité par Virgile et par Ovide (*Métam.*, fin du livre xiii). Mais Virgile s'est surtout exercé à reproduire dans le iii^e livre de l'*Énéide*, v. 588 et suivants, tout l'épisode raconté par Homère.





PLANÈTES ET ÉTOILES

Origine de l'astronomie en Chaldée et chez les différents peuples. — La mythologie peuple la voûte céleste de divinités secondaires. — Planète de Vénus sous les noms de Phosphoros et de Hespéros. — Constellation d'Orion; sa légende. — Sirtos. — Les Pléiades. — Les Hyades. — La Grande Ourse et la Petite Ourse. — L'Étoile polaire. — Le Bouvier. — Le type du Petit Poucet. — Légende de Callisto et d'Arcas.



'EST une tradition scientifique que l'astronomie a pris naissance dans les plaines de la Chaldée. Mais il est naturel de croire qu'elle s'est aussi développée spontanément dans les autres pays. Nul peuple, nul homme, n'a pu rester insensible au merveilleux spectacle de la voûte étoilée. En outre, le retour périodique du jour et de la nuit, le mouvement des astres, les évolutions du soleil et de la lune, obéissant à des lois fixes et servant à déterminer les saisons, ont provoqué, de temps immémorial, l'observation réfléchie des phénomènes célestes et leur application aux usages de la vie. Laboureurs, voyageurs, matelots, penseurs et poètes se sont servis du

ciel pour diriger leurs travaux, leurs courses et leurs rêveries. Comment la mythologie serait-elle demeurée étrangère à cette partie attrayante de la science? Aussi a-t-elle peuplé la voûte azurée de divinités radieuses, qui, dans une sphère plus modeste, ont leur légende comme celle des grands dieux.

Avant le lever et après le coucher du soleil, on voit briller la planète d'Aphrodite ou de Vénus. Les Grecs l'ont décomposée en deux frères : Phosphoros, qui porte la lumière, et Hespéros, l'étoile du soir. Le matin, Phosphoros émerge de l'Océan pour annoncer l'arrivée de la lumière céleste ; il tient un flambeau à la main et vole dans les airs devant le char de l'Aurore : il prend alors quelquefois le nom d'Eosphoros. Hespéros, fils d'Atlas, est père des Hespérides, nuages du couchant. C'est un beau génie, à la chevelure d'or, qui, à l'entrée de la nuit, conduit le cortège nuptial et guide les deux époux.

La constellation d'Orion, qui se lève au commencement du solstice d'été, et qui disparaît au commencement de l'hiver, est un des astres les plus brillants de la saison, d'où son nom est emprunté, ὄρα, l'été, le temps des fruits. La légende le représente comme un géant et un beau chasseur, fils d'Hyrieus, prince de Béotie. Poséidon lui avait donné le pouvoir de marcher sur les flots. Aussi Virgile¹ le représente-t-il dépassant des épaules la cime des vagues, ou, lorsqu'il s'avance sur la terre, élevant sa tête jusqu'aux nues. Après avoir subi diverses aventures, perdu

1. *Æneïde*, Livre X, v. 762 et suivants.

et recouvert les yeux, en exposant ses prunelles aux rayons du soleil levant, il est tué par Artémis qui, d'une flèche, le frappe au front. Une autre légende dit qu'il périt de la morsure d'un scorpion, et qu'Asclépios fut foudroyé par Zeus, pour avoir essayé de le rendre à la vie. Après sa mort, Orion est placé parmi les astres, où il garde l'apparence d'un géant, avec une épée, une peau de lion et une massue. Comme le moment où la constellation d'Orion se couche est signalé par des pluies et par des orages, on lui donne fréquemment les épithètes d'*aquosus*, d'*imbrifer*, de *nimbosus*, l'humide, le pluvieux, l'orageux. Chasseur infatigable, escorté d'un chien de race divine, il poursuit dans le ciel les Pléiades, qui fuient à son aspect, et il ne redoute que le Scorpion; chez Hadès, dans la prairie d'asphodèles, il traque les bêtes fauves, qu'il tuait jadis sur les montagnes. Divinité marine, il apparaît aux matelots comme un génie tutélaire, qui leur montre la route et qui les sauve des écueils.

Le Chien, qui accompagne Orion dans ses chasses continues, est la brillante étoile nommée Sirius, Σείριος, ou Sirius. Son nom, qui appartient à la même racine que σέλας, éclat, Σελήνη, la lune, se rapproche de Sûrya, nom védique du soleil. C'est la plus étincelante et la plus rapprochée des étoiles fixes ¹. Comme cet astre fait son

1. La science moderne a déterminé la distance qui sépare Sirius de la terre : elle est de 52 trillions de lieues. La lumière de cette étoile, jadis rouge et maintenant du blanc le plus pur, met 22 ans à venir jusqu'à nous, bien que le rayon lumineux parcoure *soixante-dix-sept mille lieues par seconde*.

apparition le matin, au plus fort de la saison chaude, alors que les chiens sont souvent pris de la rage, on lui a imputé l'influence pernicieuse qu'il semble exercer, et on lui a donné le nom et la forme d'un chien furieux.

Les Pléiades, *πλειάδες*, c'est-à-dire les Colombes, par une assimilation de nom, étaient les sept filles d'Atlas et de Pleionè : Électra, Maïa, Taygète, Alcyone, Celæno, Stéropè et Méropè. Poursuivies par Orion, le terrible chasseur, épuisées de fatigue, elles invoquent Zeus, qui prend pitié de leur détresse, et qui les place dans le ciel parmi les astres. Elles composent ainsi une sorte de grappe de raisin, *βότρυς*, dans le signe zodiacal du Taureau. Se levant au milieu de mai, elles annoncent la maturité des moissons et l'approche de la récolte. Leur coucher, en octobre, est le signal des semailles et du labour de l'automne : c'est aussi une époque d'orages et de pluies. Il est rare qu'on voie briller les sept Pléiades ensemble. Aussi Méropè, dont les apparitions sont intermittentes, est-elle parfois considérée comme une mortelle, épouse de Sisyphe et mère de Glaucos.

Les Hyades, c'est-à-dire les pluvieuses, sont, comme les Pléiades, des filles d'Atlas et de Pleionè. Leur nombre varie de trois à quinze. Communément on en reconnaît sept : Ambrosia, Eudora, Pédilè, Coronis, Polyxo, Phyto, Thyénè ou Dionè. Elles se groupent en forme d'Y, dans la constellation zodiacale du Taureau, non loin des Pléiades. Leur nom, dérivé de *ἕειν*, pleuvoir, à cause des pluies qui concordent avec leur lever et leur coucher, semble plutôt devoir être tiré du mot *σῦδες*, les truies, en latin *sucula*, parce

qu'on les avait primitivement comparées à un troupeau de ces animaux, consacrés à Déméter, la déesse féconde et nourrissante. Nymphes de Dodone et de Nysa, elles prirent part à l'éducation de Zeus et de Dionysos. On dit que la douleur qu'elles éprouvèrent à la mort de leur frère Hyas, tué à la chasse par un serpent, un lion ou un sanglier, les fit prendre en pitié par Zeus, qui les changea en étoiles.

De même que, en sanscrit, le mot *rishka*, du verbe *ark*, briller, est devenu le nom de l'ours, ainsi en grec, *Arctos*, Ἄρκτος, ourse, est devenu le nom de deux constellations brillantes, dans la région septentrionale ou arctique du ciel. Il y a la Grande et la Petite Ourse¹. La Grande Ourse se compose de sept étoiles, dont quatre en carré, et trois suivant une ligne arrondie comme le timon d'un chariot : d'où le nom de Ἀμαξία, char, chariot, donné souvent à ce groupe d'étoiles. La Petite Ourse se compose également de sept étoiles, formant un dessin analogue à celui de la Grande Ourse : la plus brillante d'entre elles, c'est-à-dire la plus élevée des deux qui forment la droite du carré, prend le nom d'Étoile polaire.

1. La Grande Ourse est à 52 trillions 934 milliards de lieues du globe terrestre : l'Étoile polaire, ou α de la Petite Ourse, en est à 73 trillions 948 milliards. Sa lumière ne nous arrive que 31 ans après son émission. — On donne parfois à la Petite Ourse le nom de *Cynosura*, queue de chien, à cause de la ressemblance de la partie gauche de cette constellation avec une queue de chien tournée en l'air. L'Étoile polaire est le point fixe du nord ou septentrion. Le mot *Septentrion* vient du latin *Septem triones*, les Sept bœufs de labour, allusion aux sept étoiles de la constellation, figurant un chariot et son attelage.

Au-dessus de celle des trois étoiles qui est au milieu de la ligne figurant le timon de l'attelage, il s'en trouve une petite, qui fut regardée comme le conducteur du char et qui est devenue le type du Petit Poucet. La constellation placée devant la Grande Ourse s'appelle le Bouvier, Βούτης, Arctophylax ou Arctouros, Ἀρκτοφύλαξ, Ἀρκτοῦρος, gardien de l'Ourse. Plus tard Arctophylax devient le nom général de la constellation, et Arctouros ou Arcturus, celui de l'étoile principale. Dans le prologue de *Rudens*, une de ses plus charmantes comédies, Plaute montre Arcturus investi par Zeus d'une surveillance morale sur les hommes. Le souverain du ciel et de la terre l'envoie dans différentes contrées, pour observer les actes et les mœurs des mortels, et pour les inscrire sur des tablettes, afin de récompenser les bons et de punir les méchants¹. A ces données de la science astronomique, les Arcadiens ont adapté une légende, fournie par une fausse étymologie. Le père de leur race étant Arcas, fils de Zeus et de Callisto, καλλίστη, la plus belle, qui était fille de Lycaon, on établit un rapport purement arbitraire entre le nom du fils et celui de la mère, entre Arcas et Arctos. On raconta que Callisto, aimée de Zeus, ayant été changée en ourse par Héra, fut placée dans le ciel avec son fils, où elle devint la constellation de la Grande Ourse : son fils Arcas fut la Petite Ourse ou le Bouvier.

1. Voir notre *Histoire de la Littérature romaine*, A. Lemerre, p. 82 et 88.





LES MÉTÉORES CÉLESTES

CONSIDÉRÉS COMME DES DIVINITÉS SECONDAIRES

HÉLIOS. — ÈOS. — SÉLÈNÈ.

L'observation scientifique des phénomènes naturels conduit les hommes à les substituer aux légendes mythiques : le soleil remplace Apollon ; Èos, l'aurore ; la lune ou Sélènè, Artémis. — Hélios, fils de Hyperion, est, d'après l'étymologie de son nom, l'astre brillant par excellence. — Sa marche dans le ciel de l'orient à l'occident. — Il est confondu avec Apollon. — Le Colosse de Rhodes. — Épisode de Phaëthon. — Èos est aimée de Tithon. — La statue de Memnon. — Sélènè assimilée à la lune. — Légende d'Endymion.



De la même manière que les notions précises de l'histoire ont remplacé les fictions de la poésie épique, et l'ont réduite peu à peu à l'état d'exercice d'école, ainsi l'observation scientifique et astronomique des phénomènes célestes a commencé par les introduire comme des auxiliaires auprès des divinités primitives, puis elle a fini par les mettre en leur place. Hélios, le soleil proprement dit, se substitue à Apollon ; Èos,

à l'aurore, sœur du soleil; Sélènè, la lune, à Artémis : c'est la loi du progrès.

Le Titan Hypérion (ὑπέρ ἰών, qui marche dans les hauteurs), fils d'Ouranos et de Gæa, s'étant uni à Théia (la rapide) ou à Euryphaessa (qui répand au loin son éclat), donne le jour à Hélios, à Èos et à Sélènè. Laissant de côté la forme sémitique El, qui veut dire fort, ou le radical védique svar, pour ne considérer que la provenance grecque σελ, impliquant l'idée d'éclat sidéral, ou Εαλ et Εελ, impliquant l'idée d'évolution, Hélios (Ἥλιος) est l'astre brûlant par excellence¹. Dans les poèmes homériques, il sort de la partie orientale de l'Océan, traverse le ciel, dont il gravit lentement la voûte solide, atteint le point culminant de sa course, et descend, le soir, dans les ténèbres de l'ouest. Comment opère-t-il le mouvement qui le transporte de l'océan occidental à l'océan oriental? C'est ce que les poètes ne disent pas, mais ils parlent du magnifique palais d'où il s'élance, le matin, sur un char traîné par quatre chevaux². Ils lui assignent aussi un second palais et montrent ses chevaux paissant les herbes qui croissent dans les Iles Fortunées ou chez les Æthiopiens³, ce peuple aimé des dieux, qui viennent s'asseoir à leur table.

Confondu avec Apollon, Hélios, le soleil, est

1. Rapprochez de ἥλιος les mots ἄλεια, ἔλη, chaleur solaire, et le mot français *hâle*.

2. Voir l'épisode de Phaëthon dans OVIDE, *Métamorphoses*, Livre II.

3. Leur nom signifie *hommes brûlés par le soleil*, αἶθω, brûler, ὄψ, aspect.

représenté comme le dieu qui voit et qui entend tout : c'est un œil immense, aux regards duquel rien n'échappe : sa tête, ceinte d'une couronne lumineuse, est enveloppée d'une abondante chevelure, qui s'épanouit en milliers de rayons. La Sicile, l'île aux trois pointes (Trinacria), lui était consacrée. Il y possédait sept troupeaux de bœufs et sept troupeaux de brebis, comptant chacun cinquante têtes¹. A leur garde sont préposées les filles de Hélios, Phaéthousa (la brillante) et Lampétia (l'éclatante). Hélios, adoré dans beaucoup de lieux de la Grèce, l'était surtout à Rhodes, où s'élevait le fameux Colosse de bronze, œuvre du statuaire Lachès ou Charès, qui mit douze ans à le fondre (292 à 280 avant J.-C.). La hauteur de la statue était de trente-deux mètres, et l'écartement des jambes de douze mètres. Il paraît certain, malgré les assertions contraires, qu'il n'était pas à l'entrée du grand port, mais au fond, et devant le bassin des galères, comblé en 1478, au-dessus des deux tours qu'on voit encore aujourd'hui. C'est une erreur de dire que les vaisseaux pouvaient passer à pleines voiles entre ses jambes : aucun écrivain sérieux de l'antiquité ne mentionne cette circonstance. Le Colosse de Rhodes fut renversé par un tremblement de terre, l'an 224 avant J.-C., et un oracle défendit aux Rhodiens de le relever.

Les sacrifices offerts à Hélios consistaient spécialement en porcs, taureaux, chèvres, agneaux

1. Ce nombre fixe et déterminé figure les trois cent cinquante jours et les trois cent cinquante nuits de l'année primitive.

et chevaux blancs. Le coq, emblème de la vigilance matinale, lui était consacré.

A la légende de Hélios se rattache l'épisode de Phaéthon (le brillant), qui fait aussi partie de la biographie mythique d'Apollon-Phœbos. Fils de Hélios et de Clymène, nymphe de l'Océan, Phaéthon a la prétention audacieuse de conduire pendant un jour le char de son père. Celui-ci lui adresse de doux reproches, de sages remontrances. Phaéthon n'écoute rien, pas même les derniers conseils du dieu. Il part ; mais, à la vue du Scorpion, signe redoutable du zodiaque, il lâche les rênes : les coursiers, emportés hors de la route, précipitent vers la terre le char enflammé. Zeus, qui assiste à ce spectacle, ne trouve qu'un moyen de préserver le monde d'un embrasement universel : il foudroie Phaéthon, qui tombe consumé dans l'Éridan. Ses sœurs, les Héliades, filles de Hélios, lui élèvent un tombeau, sur lequel, dit Ovide¹, on lisait cette épitaphe :

Ici gît Phaéthon, qui voulut diriger le char de son père :
il ne put le gouverner, mais il est tombé du haut d'un
exploit plein d'audace.

Les dieux prirent pitié du désespoir de ces nymphes éplorées et les changèrent en aulnes ou en peupliers blancs : leurs larmes séchées et figées devinrent de l'ambre.

Èos, Ἠώς (l'Asvâ ou l'Ushar védique, la lumière qui court, est sœur de Hélios : c'est l'aube du matin, la déesse aux doigts de rose, ῥοδοδάκ-

1. Voir l'épisode de Phaéthon, *Métamorphoses*, Livre II.

τυλος; aux blancs coursiers, Λευκόπυλος; au trône d'or, Χρυσόθρονος, qui devance et qui annonce le jour. Son fils, Phosphoros, porte-lumière, vole devant le char de sa mère, sous la forme d'un génie ailé, dont le front est couronné de rayons. L'éclat de sa beauté vaut à Èos l'amour d'un grand nombre de mortels : Képhalos, Orion, Clytos; mais c'est Tithon qu'elle préfère. Tithon¹, fils du troyen Laomédon et de Strymo, était frère de Priam. Èos l'enlève et le transporte en Æthiopie sur les bords de l'Océan. Elle demande à Zeus de rendre immortel le jeune homme qu'elle aime : Zeus y consent; mais Èos ayant oublié de lui faire accorder une éternelle jeunesse, le malheureux, ridé, courbé par les années, tombe dans un état de complète décrépitude; la voix seule lui reste, une voix stridente, aiguë : il est métamorphosé en cigale.

De l'union d'Èos et de Tithon naît Memnon, roi des Æthiopiens, qui vint au secours de Priam, vers la fin de la guerre de Troie. Revêtu d'une armure faite par Hèphæstos, à la prière de sa mère, il tue Antilochos, fils de Nestor; mais il est tué lui-même par Achille, après un long combat. Pendant que les deux héros luttent, Zeus pesait leurs destinées; le plateau qui contenait celle de Memnon pencha, et Memnon fut vaincu. On dit que, pour apaiser la douleur d'Èos, Zeus donna l'immortalité à Memnon et fit sortir de son monument funéraire de nombreux oiseaux qui se livrèrent bataille. Ces oiseaux, appelés *Memnonides*, visitaient, chaque année, les cendres du

1. Τιθων εὐκρίναιτ au mot sanscrit *Didhyānan*, le brillant.

héros sur l'Hellespont. Parmi les monuments élevés en l'honneur de Memnon, le plus célèbre était un temple immense à Thèbes, en Égypte, derrière lequel se trouvait une statue colossale, qui rendait des sons harmonieux au moment où elle était frappée par les premiers rayons du soleil. Il paraît que cette statue représentait en réalité le roi d'Égypte Aménophis II¹.

Sélènè², sœur de Hélios, est la lune personnifiée. Dans la conception mythique, Sélènè est une vierge céleste, dont la beauté fait pâlir les autres astres, et qui, suivant les différentes phases de son apparition et de sa disparition, s'élance dans le ciel sur un char attelé de coursiers brillants et vigoureux, ou sur un seul cheval, qui descend vers l'horizon au moment où va s'élever le char du Soleil. Aimée du dieu Pan, elle aime le berger Endymion, jeune Carien renommé pour sa merveilleuse beauté. Sélènè se plaît, après l'avoir plongé dans un profond sommeil, à faire glisser sur son visage les caresses de ses rayons. Le charme mélancolique de cette légende a conduit plusieurs mythologues à considérer Endymion comme le génie de la nuit et de la mort.

1. En fait, on donne improprement le nom de Memnon à deux colosses de granit qui se dressent dans les plaines de Thèbes, vis-à-vis de Louqsor. Les Arabes les appellent Châma et Tâma. C'est Tâma, le colosse du Nord, qui, sous le nom de Memnon, rendit pendant longtemps des sons distincts à l'apparition du soleil. Quelques savants croient que Châma et Tâma représentaient le père et la mère d'Osymandias.

2. Mêmes racines que ἥλιος; σέλας, éclat.





DIVINITÉS

QUI PRÉSIDENT A LA NAISSANCE
ET A LA SANTÉ DE L'HOMME

Les Ilithyies, ou divinités préposées à l'entrée de l'homme dans la vie. — La déesse Ilithya. — Sa figure. — Ses attributs. — Ses fonctions exercées aussi par Héra et par Artémis. — Le démon ou bon génie. — Le Ferouer perse. — Démon de Socrate. — Asclépios ou Esculape. — Légende de Coronis. — Éducation d'Asclépios. — Il ressuscite des morts. — Sa famille. — Culte qui lui est rendu. — Son temple à Épidaure. — Sa figure et ses attributs.



ous l'empire absolu de Zeus sont rangées des divinités secondaires, qui obéissent à ses ordres souverains et qui remplissent des fonctions distinctes. Il faut placer à un degré important de cette hiérarchie les divinités qui président à la naissance et à la santé de l'homme.

Au début de la vie sont préposées les Ilithyies : elles assistent et soutiennent les mères dans les douleurs de l'enfantement. Leur venue secourable semble avoir donné lieu à leur nom, s'il est vrai que *Ειλήθουα* se rattache à *ἐλεύθω*, venir. En effet, elles

viennent en aide au travail de la maternité, comparé par Homère à un trait acéré qui perce et qui déchire ; et elles sont les témoins de la crise à la suite de laquelle les enfants arrivent à la lumière du jour, *in luminis oras*, selon le mot de Lucrèce ¹. Personnifiées dans une seule femme, les Ilithyies deviennent Ilithyia, fille de Héra et de Zeus. On la représente debout, le bras gauche levé, la main droite ouverte en signe d'encouragement ; la main gauche tient le flambeau de la vie. Une longue draperie, rejetée en arrière, la recouvre de la tête aux pieds.

Les fonctions d'Ilithyia étaient souvent attribuées à Héra ou bien à Artémis. En Crète, le culte d'Artémis et celui d'Ilithyia étaient fondus en un seul.

Quand l'homme entre dans la vie, un démon, *δαίμων*, s'attache à sa personne, à sa destinée : c'est son bon génie ; c'est, pour ainsi dire, le dédoublement de son propre être. Souvent, dans les monuments perses, on voit planer au-dessus de la tête du souverain une reproduction de lui-même, un « *ferouer* ou *ferver*, » image du génie immatériel qui l'accompagne et qui le protège. Les Grecs avaient la même croyance ; et il n'est pas douteux que le *démon familier* de Socrate, cette sorte d'intuition, qui n'était que la vue intime et suggestive de sa conscience, lui dictant sa conduite, ne doive être considéré comme un second Socrate, fondu avec celui qui établit la philosophie ancienne sur la base inébranlable de l'axiome : « Connais-toi toi-même, γνῶθι

1. *De la nature*, Livre V, v. 225.

σαυτόν. L'image du Bon Génie était celle d'un adolescent, vêtu d'une brillante chlamyde et tenant à la main une corne d'abondance.

Asclépios (Esculape) est le dieu qui soulage les souffrances et qui guérit les maladies¹. Il est fils d'Apollon et de Coronis, fille de Phlégyas, roi d'Orchomène, prince lapithe. Le nom de Coronis se rattache à Κορώνη, la corneille, l'oiseau doué d'une grande longévité, *annosa*. Coronis, ayant provoqué la colère d'Apollon, périt sous les flèches d'Artémis. Asclépios, recueilli par son père, est porté sur le Pélion et confié aux soins du Centaure Chiron, qui lui enseigne la chasse et l'art médical. Une autre légende le montre exposé à Épidaure, près du mont Tithéion (le nourricier), dans une retraite sauvage, où il est gardé par un chien et nourri par une chèvre. Un berger, nommé Aresthanas, voit briller au-dessus de la tête de l'enfant une auréole éclatante, signe précurseur de son pouvoir merveilleux². Il ne tarde pas, en effet, à guérir toutes les maladies et même à ressusciter les morts. C'est Athènes qui lui apprend ce secret, en lui donnant comme remède certain le sang de la Gorgone. D'autres prétendent qu'Asclépios, se trouvant dans la maison de Glaucos, fils de Minos, dangereusement malade, voit un serpent venir à lui et se rouler autour de son

1. On donne au mot Ἀσκληπιός un sens équivalent à celui d'Ἀλεξίφακος, épithète d'Apollon : c'est le dieu qui combat la douleur : Ἀσκληπιός, adoucissant. — Voir pour les mêmes faits l'article APOLLON, p. 71.

2. Cette légende offre de la ressemblance avec celles d'Oédipe, de Cyrus et de Romulus, exposés après leur naissance.

bâton. Asclépios le tue, mais un autre serpent arrive, portant dans sa gueule une herbe qui rend la vie au serpent tué. Asclépios apprend à connaître cette herbe, et il opère de nombreux miracles de résurrection. On dit que Zeus, jaloux de cette puissance toute divine, le frappa de la foudre. Mari d'Épionè, Ἐπιόνη (la calmante), il a pour fils Machaon et Podaleiros, médecins de l'armée grecque devant Troie ; et pour filles Hygieia (la santé), et Panakeia (celle qui guérit tout), d'où vient le mot « panacée. »

Le culte d'Asclépios, limité d'abord aux forêts, aux endroits élevés, où l'air est vivifiant, aux sources d'eau salubre, s'étendit ensuite dans toute la Grèce. Mais c'est principalement à Épidaure, en Argolide, qu'on lui avait consacré un temple magnifique, à peu de distance de la ville, non loin d'un stade et d'un beau théâtre, construit par Polyclète. Il y était représenté assis sur un trône, appuyant une main sur la tête d'un serpent et tenant de l'autre un bâton : un chien était accroupi à ses pieds. Cette statue, œuvre de Thrasymède, était d'or et d'ivoire. Ailleurs, on le voit debout, la tête haute, le corps robuste, les cheveux et la barbe bouclés, enveloppé d'un manteau plissé, qui laisse à nu la poitrine et le bras droit, tenant en main un bâton, autour duquel s'enroule un serpent, animal divinatoire. Du manteau à plis relevé sur l'épaule, se dégage le bras gauche, dont la main tient une coupe. Les fêtes qui lui étaient consacrées portaient le nom d'Asclépieia. On lui sacrifiait le coq, oiseau matinal, alerte, éveillé. Quelquefois, à côté d'Asclépios, on voit un enfant enveloppé d'un manteau épais, la

tête couverte d'un capuchon : c'est Telesphoros (celui qui apporte l'achèvement), le génie de la guérison, qu'on appelle aussi Euamerion, le génie de la santé. Les Grecs donnent fréquemment à Asclépios le nom de Σωτήρ, Soter, le Sauveur.





DIVINITÉS

QUI INFLUENT SUR LA DESTINÉE HUMAINE

Problème de la destinée humaine. — Solutions tentées par la Religion, par la Philosophie et par la Mythologie. — Réalisation de l'idée de Fatalité. — Æsa et Moira. — La vie humaine assimilée à un fil. — Les trois Parques. — Les Kères. — Némésis, personnifiant la Justice distributive. — Démonstration de cette conception par les Histoires d'Hérodote. — Culte de Némésis. — Tykè ou la Fortune. — Hypnos et Thanatos ou le Sommeil et la Mort. — L'Alceste d'Euripide.



QUI suis-je, d'où viens-je, où vais-je ? »
L'homme s'est posé ce problème depuis l'origine du monde. La Religion et la Philosophie se sont efforcées de le résoudre; et, à son tour, la Mythologie a essayé de donner une forme personnelle aux idées contenues dans cette triple question.

A côté de Zeus, maître du monde, et même au-dessus de lui, se trouve le Destin, *Fatum*, Ἀνάγκη, personnifié dans Ἀἴσα et Μοῖρα. Æsa, rattaché au mot ἴσος, égal, exprime l'idée d'égalité : Moira,

rattaché au mot μέρος, partage, exprime l'idée de répartition égale. Æsa et Moira sont donc le lot échéant à chaque être venant en ce monde, la part de bien et de mal qui lui est imputée. Moira, c'est encore la destinée établie (εἰμαρμένη), fixée d'avance (πεπρωμένη) par des lois inflexibles, qui règlent les existences individuelles depuis la naissance jusqu'au tombeau.

La vie pouvant être assimilée à un fil qui se déroule et qui se dévide, jour par jour, seconde par seconde, la Mythologie a conçu l'idée de trois Sœurs préposées à cette trame continue : ce sont les trois Parques : Clotho (la Fileuse), Lachésis (la Répartisseuse), Atropos (l'Inexorable), dont les ciseaux tranchent la destinée¹.

Les coups imprévus ou violents de la Mort sont représentés par des déesses, filles de la Nuit, nommées Kères, Κῆρες, et soumises à la volonté de Zeus. Elles figurent souvent dans l'épopée homérique. Le poète les représente parcourant le champ de bataille avec la Discorde et le Carnage, saisissant les guerriers dont une blessure mortelle va terminer les jours, et se disputant les cadavres des mourants. Leurs vêtements sont teints de sang : elles sont de couleur noire, montrent leurs dents blanches avec des grincements, et lancent des regards effroyables. Quand elles trouvent des guerriers blessés, elles leur enfoncent dans le corps leurs griffes énormes, sucent leur sang, jusqu'à ce qu'elles en soient rassasiées; après quoi, elles jettent le cadavre de côté, rejoignent la mêlée, et cherchent de nouvelles victimes.

1. Voir l'article HADÈS.

Le sentiment de la justice, inné au cœur de l'homme, n'implique pas seulement l'idée d'obligation morale, il éveille aussi dans l'âme la réprobation du mal et la condamnation des pensées et des actes contraires à l'honnêteté et au devoir. Cette désapprobation de toute infraction, quelle qu'elle soit, à la loi morale, prend le nom de Némésis. Némésis, c'est, à proprement parler, la justice distributive¹. Parfois même, c'est une sorte de jalousie éprouvée par les dieux, qui voient dans l'homme heureux et puissant un rival de leur bonheur et de leur pouvoir, et qui le punissent. Et ce n'est point aux individus seuls que s'applique ce système de compensation douloureuse. Hérodote, donnant, dans ses récits des guerres médiques, une leçon morale et religieuse, montre que rien n'est stable sur cette terre, ni les jouissances de l'orgueil, ni l'éclat des dignités et des richesses, ni la splendeur même des empires : Crésus, Cyrus, Cambyse, Psamménite, Darius, Xerxès, ne sont pas seulement les représentants de l'instabilité des choses humaines ; en eux se personnifie successivement et la gloire et la chute des empires qu'ils ont gouvernés. Xerxès surtout, dont la vanité ridicule s'est flattée de commander aux éléments, donne au monde le plus frappant des spectacles. Après avoir remué toute l'Asie, il revient honteusement dans ses États, où ses passions déréglées portent le désordre dans sa famille. Accablé de chagrins et de remords, le sang qu'il

1. On dérive le nom de Némésis de Νεμεσῶν, s'indigner, qui se rattache à Νέμω, distribuer, répartir.

fait répandre ne sert qu'à les aigrir et à les irriter¹.

Adorée d'abord à Rhamnus (*Obrio-Castro*), dème de l'Attique, sur la côte orientale, à soixante stades de Marathon, Némésis y recevait les honneurs divins dans un sanctuaire, où une statue, œuvre d'Agoracrite, élève de Phidias, était consacrée sous les mêmes traits que ceux d'Aphrodite. Fille de la Nuit, de l'Océan ou de Dikè (la Justice), elle est quelquefois confondue avec Adrastée, divinité asiatique, dont le nom signifie l'Inévitable. Les poètes se plaisent à la rapprocher de Thémis, l'Équité, et de Aïdos, la Pudeur. Les attributs de Némésis sont en harmonie avec ses fonctions : assise sur un char traîné par des gryphons, enveloppée d'une robe à longs plis, elle est coiffée du polos ou *modius*, espèce de muid ou de boisseau, l'index de la main droite posé sur les lèvres, symbole de réserve et de modération dans la félicité.

Tykè, Τύχη, la Fortune, est, au contraire des Kères et de Némésis, une déesse bienveillante : on se sert des mots Ἀγαθὴ Τύχη comme d'une formule de salut ou d'encouragement, équivalente à « Bonne chance, » « A la grâce de Dieu ! » D'après ses représentations plastiques ou numismatiques, elle est, avant tout, une déesse de l'abondance, de la richesse. Couronnée du polos, comme dans la statue de Bupalos à Smyrne, elle

1. Voir les *Perses* d'Eschyle. — Lucain, *Pharsale*, I, v. 70 : *Summisque negatum Stare diu* ; et v. 72 : *Nec se Roma ferens*. — Claudien, *Invectives contre Rufin*, v. 22 : *Tolluntur in altum, ut lapsu graviore ruant*. — Bossuet est plein des mêmes idées.

tient en main la corne d'Amalthée, ou Ploutos, le dieu de la richesse, sous les traits d'un enfant. Elle a parfois la main sur un gouvernail, avec une roue ou une sphère, symboles de sa nature mobile. Quand elle étend sa protection sur une cité tout entière, elle devient la Fortune locale, Τυχὴ πόλιως, sous les traits d'une femme magnifiquement parée, la tête ceinte de la couronne murale, chargée de fruits et de fleurs.

Sur un lékythos grec du Musée britannique, sont deux génies, qui déposent au pied d'une stèle le corps d'un jeune homme revêtu de son armure. Ces deux génies sont Hypnos, Ὕπνος, le Sommeil, et Thanatos, Θάνατος, la Mort. Hypnos est un adolescent imberbe, dont les chairs, peintes au brun rouge, offrent une teinte chaude, animée; Thanatos est un homme barbu, dans la force de l'âge; à ses épaules sont attachées de longues ailes, et un léger duvet de plume couvre le haut de son corps. Une allégorie ingénieuse et touchante les représente tous les deux comme fils jumeaux de la Nuit : ils habitent une région sombre, et le Soleil ne les regarde jamais. Hypnos, promenant son vol tranquille au-dessus de la terre et de la mer, se montre plein de douceur envers les mortels; Thanatos a une âme de fer, un cœur d'airain, et, inaccessible à la pitié, il ne lâche jamais ce qu'il a saisi. Malgré ce contraste, ils sont liés par une affinité fraternelle. Le Sommeil est frère de la Mort :

*Consanguineus Leti Sopor*¹.

1. Virgile, *Æneid.* v 1, v. 278.

C'est, sans doute, afin d'exprimer cette union, que les anciens se sont servis de formes atténuées pour dire qu'un homme est mort : ὤχεται, il s'en est allé; φραῦδος ἐγένετο, il est parti; *fuit, vixit*, il a été, il a vécu. Toutefois le θ, lettre initiale de θάνατος, est considéré comme une lettre funeste, et le dieu comme une puissance ennemie.

Thanatos, mis en scène par Euripide, dans sa tragédie d'*Alceste*, est, selon le poète, le sacrificeur sinistre des Enfers, qui, revêtu d'un vêtement noir, et se promenant parmi les mortels, un glaive à la main, coupe une boucle de cheveux au mourant et le consacre ainsi à Hadès. Thanatos boit aussi le sang des victimes immolées à la mémoire des défunts. On voit également, par le drame d'Euripide, qu'on pouvait s'offrir aux coups de Thanatos pour sauver la vie à un objet aimé. Hypnos et Thanatos avaient des statues à Sparte : leurs attributs étaient le lézard, le pavot ou d'autres plantes funèbres.





LES EAUX

L'OCÉAN, LES FLEUVES, LES NYMPHES.

Idée que les anciens se faisaient de la Terre et du Ciel. — L'Océan considéré comme un immense réservoir, d'où montent les nuages. — Il est le principe et la limite des choses visibles. — Topographie circonvoisine de l'Océan. — Légende de l'Océan personnifié. — Il épouse Téthys. — Leurs enfants. — L'Océan console Prométhée enchaîné sur la Caucase. — Figuration de l'Océan. — Les fleuves, fils de l'Océan, émanent de lui et y reviennent. — Les Grecs leur sacrifient leur chevelure. — Achille offrant ses cheveux aux mânes de Patrocle. — Culte rendu aux fleuves. — L'Achéloos et sa légende. — Les Échinades. — Lutte d'Achéloos et de Héraclès. — Figure d'Achéloos. — Autres fleuves divinisés : le Céphise, l'Asopos, l'Alphée, l'Illissos, le Scamandros, le Caïcos, l'Hermos, le Caystros, le Méandre, le Sangarios, le Nil, le Phase, l'Eridan. — Représentation des différents fleuves, spécialement du Nil. — Les Nymphes, divinités des eaux. — Leur pouvoir étendu à plusieurs forces de la Nature. — Quatre groupes principaux de Nymphes : 1° Nymphes des Eaux ; 2° Nymphes des Montagnes et des Grottes ; 3° Nymphes des Bois et des Vallées ; 4° Nymphes des Arbres. — Légende d'Écho et de Narcisse. — Représentation des Nymphes.



Les anciens croyaient la terre ronde et plate. Pour eux, le ciel couvert était une calotte nuageuse, appuyée sur le bord de la circonférence terrestre. Or, d'où venaient les nuages qu'on voyait naître et se développer à l'horizon, pour

monter ensuite dans les régions élevées de l'atmosphère? — D'un immense réservoir, fournissant incessamment à la terre l'eau nécessaire à l'humidité, à la fraîcheur, à la vie, Les Grecs nommaient Ὠκεανός, Océan¹, ce réservoir circulaire des eaux douces, tombant du ciel et y remontant. Ainsi conçu, l'Océan est le principe et la limite des choses visibles : c'est un vieillard solitaire et vénérable, qui habite loin de la terre un séjour qu'il ne quitte jamais. Nappe immense, inépuisable, il produit tous les fleuves, qui sortent de lui et qui y rentrent. De ses flots s'élancent l'Aurore et le Soleil, qui va s'y reposer, chaque soir, dans la partie occidentale nommée le « bain de l'Océan. » C'est de ce côté que se trouvent les Æthiopiens, favoris des dieux, tandis que, du côté opposé, se rencontrent les Cimmériens, que n'ont jamais visités les rayons du soleil. Au près d'eux est la race que Circé avait indiquée à Ulysse, les bois de Perséphonè, le palais de Hadès, les fleuves infernaux, et le pays des rêves. A l'opposite était l'Élysée. Au sud enfin habitaient les Pygmées et tous les êtres fantastiques, bien-faisants ou funestes, que l'imagination des Grecs plaçait aux confins de la terre.

D'après Hésiode, l'Océan est fils d'Ouranos et de la Terre : il est l'aîné des Titans. Époux de Téthys, l'eau nourricière (τιθή, nourrice), il a de son union avec elle trois mille fleuves et trois mille nymphes, les Océanides. Considéré comme fleuve, il a des sources nombreuses : le Styx est un de ses bras et forme la dixième partie de l'Océan entier ;

1. Og, Ogen, Ogygès, circonférence.

les neuf autres bras entourent la terre et la mer, où ils se jettent, après en avoir fait le tour. Dans *Prométhée enchaîné*, Æschyle représente l'Océan arrivant auprès du Titan, et se servant pour monture d'un dragon ailé. Mais il est plus habituellement représenté sous les traits d'un vieillard tenant une urne. Ses autres attributs sont la corne d'abondance, le sceptre, le réseau ; quelquefois sa tête est surmontée de cornes. L'épithète d'Atlantique, donnée souvent à l'Océan, est une allusion à la position mythique d'Atlas sur ses rivages.

Les fleuves sont les fils de l'Océan : tous émanent de son sein, tous y reviennent. Comme ils sont un des principes fécondants de la terre, et qu'ils jouent dans un grand nombre de contrées le rôle du Nil, créateur de l'Égypte, ils étaient l'objet d'une vénération toute particulière. Les Grecs leur consacraient des sanctuaires et des autels. Les jeunes garçons et les jeunes filles faisaient hommage de leur chevelure à la Nèda, rivière de l'Arcadie. Dans *l'Iliade*¹, on voit que Pélée, père d'Achille, avait promis au Sperchios, fleuve de la Thessalie, de lui offrir, au retour de son fils, les cheveux blonds que celui-ci avait laissés croître depuis son départ pour le siège de Troie. La mort de Patrocle en a décidé autrement. C'est aux mânes de son ami, tué par Hector, qu'Achille offre sa chevelure, et il s'excuse auprès du fleuve, qu'il invoque, de ne pas tenir la promesse de Pélée. « O Sperchios, dit-il, Pélée, mon père, t'a fait un vœu inutile. Il t'a promis que, à mon retour sur le sol de ma chère patrie,

1. Chant XXIII, v. 144 et suivants.

je couperais ma chevelure en ton honneur, et que je t'offrirais une sainte hécatombe avec cinquante béliers magnifiques, près de tes sources, à l'endroit où se trouvent ton enceinte sacrée et ton autel parfumé d'encens. Tels furent les vœux du vieillard; mais tu n'as point exaucé sa prière. Maintenant, puisque je ne reviendrai plus dans ma terre natale, je veux donner ma chevelure au héros Patrocle, pour qu'il l'emporte avec lui. » A ces mots, il dépose sa chevelure coupée entre les mains de son ami : spectacle qui arrache des gémissements à tous les Grecs.

Hésiode recommande à quiconque arrive sur les bords d'un fleuve de prononcer une prière et de se purifier les mains¹. « Ne traversez jamais, dit-il, les eaux des fleuves au cours éternel, avant d'avoir prononcé une prière, les yeux fixés sur leurs magnifiques courants, avant d'avoir trempé vos mains dans l'onde agréable et limpide. Celui qui franchit un fleuve sans purifier ses mains du mal dont elles sont souillées, attire sur lui la colère des dieux, qui lui envoient par la suite de terribles châtements. »

Ainsi tous les fleuves étaient sacrés, mais les plus grands étaient l'objet d'un culte spécial, et, avant tous les autres, l'Achéloos, le roi des fleuves, le fleuve par excellence. L'Achéloos, Ἀχελῷος, appelé aussi Thoas, Axenos, Thestios², aujourd'hui l'*Aspropotamo*, est le plus grand fleuve de la Grèce. Sorti du Pénée, il entraîne rapidement ses eaux claires vers le sud, forme la limite entre

1. *Travaux et Jours*, v. 735 et suivants.

2. Le coureur, l'inhospitalier, le rapide.

l'Ætolie et l'Acarnanie, et se jette, après avoir traversé des plaines fertiles, dans la mer Ionienne. Son embouchure a été de tout temps exposée à des changements considérables et l'objet de traditions merveilleuses. On y voit un groupe de petites îles, formées par les alluvions du fleuve, et nommées Échinades, à cause de leur ressemblance avec un hérisson de mer, ἐχῖνος. Quelques-unes de ces îles ont été reliées au continent. Au sens mythique, Achéloos, fils de l'Océan et de Téthys, est le plus âgé de ses trois mille frères. Il lutte avec Héraclès pour Déjanire, fille d'Oeneus, roi d'Ætolie. Les sinuosités de son cours suggèrent l'idée qu'il peut prendre plusieurs formes. Vaincu comme homme au visage de taureau, il revient à la charge, serpent tacheté aux longs replis, puis taureau fougueux et superbe. Une de ses cornes s'étant brisée entre les mains de Héraclès, les nymphes la recueillent, la remplissent de fleurs et de fruits, et en font hommage à l'Abondance¹. Un vase peint trouvé à Girgenti, l'antique Agrigente, représente le fleuve Achéloos sous les traits d'un taureau à face humaine, vomissant de sa bouche des flots d'eau. Sur les monnaies ætoliennes, il a l'aspect d'un homme au front armé de cornes, et tenant une patère et un roseau.

Parmi les autres fleuves divinisés on remarque plus particulièrement ceux dont les noms suivent : le Céphise, qui coule en Phocide et en Béotie, dans une vallée fertile, et qui se jette dans le lac Copaïs; une autre rivière du même nom, qui a

1. Voir l'article HÉRACLÈS, p. 277.

sa source dans le versant occidental du mont Pentélique, à l'ouest des Longs Murs, et se jette près de Phalères, dans le golfe Saronique; l'Asopos, Ἄσωπος, nom donné à quatre rivières, dont la première coule à travers le territoire de Sicyone, et se jette dans le golfe de Corinthe; la seconde, arrosant la Béotie, coule près de Platées et se jette dans la mer Eubéenne; la troisième, qui prend sa source près du mont OËta, en Thessalie, et se jette dans le Sperchios; la quatrième, arrosant l'île de Paros.

L'Alphée, Ἄλφειός, le plus grand fleuve du Péloponèse, a ceci de particulier que, dans quelques parties de son cours, il coule sous le sol. Cette disposition souterraine a donné naissance à la légende que la nymphe Aréthuse, poursuivie par lui, fut changée par Artémis en une fontaine qui jaillit soudain dans l'île d'Ortygie, près de Syracuse; mais que le dieu fluvial continua de la poursuivre dans la mer, et alla mêler ses eaux à celles de la Nymphé, dont il était épris¹. A Athènes, l'image de l'Illisos avait été sculptée par Phidias au fronton occidental du Parthénon. Aux temps homériques, les Troyens offraient au dieu Scamandros des chevaux et des taureaux qu'ils précipitaient vivants dans son cours. Des honneurs semblables étaient rendus, en Mysie, au Caïcos; en Lydie, à l'Hermos; en Asie Mineure, au Caystros (aujourd'hui Kara-su ou Kutschuk-Meinder), célèbre par ses bandes de cygnes; en Phrygie, au Mæandros, célèbre par ses détours; en Phrygie également, au Sangarios (aujourd'hui *Sakariyeh*);

1. VIRGILE, *Églog.* X, v. 4 et suivants.

et dans différentes contrées, au Nil, au Phasé, à l'Ister, à l'Éridan.

Les types monétaires de ces différents fleuves sont presque toujours un homme au corps de taureau, avec des cornes, qui sont un indice de force. A Géla, en Sicile, le visage typique est rude, la barbe longue, la chevelure drue et courte, figurée par un grènetis. Quelquefois la tête est couronnée de roseaux, avec des poissons en accessoire. Les monnaies de Sélinonte représentent l'Hypsos comme un jeune homme en pied, qui sacrifie auprès d'un autel. Mais un des plus beaux spécimens de statues fluviales est le Nil, conservé au musée du Vatican. C'est un homme barbu, dans la force de l'âge, demi-étendu, tenant d'une main une gerbe d'épis et de l'autre une corne d'abondance. Autour de lui se jouent seize enfants, personnifiant les seize coudées dont le fleuve doit s'élever au-dessus de l'étiage pour féconder la vallée par le limon qu'il dépose : les uns tiennent des épis, d'autres jouent avec un crocodile et un ichneumon. Sur le socle sont sculptés les plantes et les animaux propres à l'Égypte¹.

Les Nymphes (*νύμφη*, *nympha*, *lympha*, eau) sont des divinités féminines d'un rang inférieur, attachées aux sources, aux fontaines, aux rivières, dont les eaux pures et vivifiantes entretiennent la végétation, conservent la santé ou suggèrent l'inspiration prophétique. Des eaux, leur pouvoir et leur influence s'étendent à la mer, aux grottes,

1. On voit aux Tuileries, près du grand bassin, ce groupe imité par Bourdic.

aux prairies, aux forêts, aux montagnes. Dans l'*Illiade* et dans l'*Odyssée*, elles accompagnent Artémis, et forment des danses autour de la chasse-resse. Circé, dans l'île d'OËa, est servie par des nymphes. Ainsi, à les considérer dans un sens mythique absolu, les nymphes sont tout d'abord des personnifications de certaines forces déterminées, et surtout du principe humide; mais peu à peu elles représentent les divers éléments du monde physique et correspondent aux impressions produites sur les hommes par les aspects variés de la nature. Ce point établi, on répartit les nymphes en quatre groupes principaux.

I. *Nymphes des Eaux*. A cette classe appartiennent les Océanides, les Néréides, les Potamides (ποταμός, fleuve); les Naïades (ναίειν, couler), nymphes des ruisseaux, les Crénées (κρήνη, fontaine); les Pégées (πηγή, source jaillissante); les Limnades (λίμνη, lac); les Hélionomes, (ἔλος, eau dormante), habitantes des étangs; les Avernales (ἄορνος, privé d'oiseaux), séjournant dans l'Averne, une des portes des Enfers.

II. *Nymphes des Montagnes et des Grottes*. Les Oréades (ὄρος, montagne, coteau) se plaisent sur les sommets et sur les pentes boisées: elles aiment à se retirer au fond des cavernes creusées dans les flancs des rochers.

III. *Nymphes des Bois et des Vallées*. Les Napées (νάπος, νάπη, colline ou vallée couverte de bois) errent dans les vallons et dans les bosquets. Elles s'amusaient, dit-on, à effrayer le voyageur solitaire.

IV. *Nymphes des Arbres*. Les Méliades (μαλία, frêne), nymphes des frênes, les Dryades et Hama-

dryades (δρῦς, chêne), nymphes des chênes, divinités d'origine arcadienne, n'apparaissent jamais, ainsi que les Oréades et les Naïades, à la suite d'autres divinités. Leur existence, toute personnelle, est liée d'une façon inséparable à celle de l'arbre qu'elles se sont choisi pour domicile¹. « Les sapins, dit un Hymne homérique², les chênes à haute tête, nés en même temps qu'elles, croissent sur la terre nourricière des humains, dans les grandes montagnes, beaux et florissants. Mais lorsque la Parque de la mort approche, alors les beaux arbres commencent par se dessécher sur pied, leur écorce se consume, leurs rameaux tombent; en même temps qu'eux, l'âme des nymphes abandonne la lumière du Soleil. »

Parmi les nymphes Oréades, il en est une dont la légende a un caractère poétique et touchant : c'est la nymphe Écho. Au livre III des *Métamorphoses*, Ovide la raconte avec plus d'esprit que de sensibilité, mais avec sa grâce accoutumée. Écho était une nymphe aimable, faisant partie du cortège de Héra, qu'elle amusait de ses propos, pour l'empêcher de voir Zeus courtoiser les autres nymphes. Héra, irritée de cette trahison, punit Écho en la privant de la parole, et la condamne à ne plus répéter que les derniers sons qui frapperont son oreille; ce n'est plus une femme, c'est une voix (ἤχος, ἠχώ). Éprise de Narcisse, un bel adolescent, qu'elle a vu errer dans la campagne, elle ne peut lui déclarer son

1 Le mot *hamadryade*, ἡμα, ensemble, δρῦς, chêne, indique, par un rapprochement ingénieux, cette cohésion étroite et indissoluble de l'arbre et de la nymphe.

2 Hymne IV.

amour. Mais le hasard lui est favorable. Narcisse, éloigné de ses compagnons, s'écrie : « Est-ce qu'on est là ? » Écho répond : « On est là ? » « Venez, » repart Narcisse. « Venez, » redit Écho. Narcisse, ne voyant personne, s'écrie : « Pourquoi me fuyez-vous ? » « Pourquoi me fuyez-vous ? » répond Écho. Narcisse, aussi fâché que surpris de cette voix trompeuse, abandonne la place et la nymphe. Ainsi dédaignée, Écho cache sa douleur et sa honte au fond des antres solitaires. Bientôt ses forces se consomment de dépit ; son corps s'épuise, tout son sang s'évapore : il ne lui reste que les os et la voix. Ses os prennent la forme d'un rocher : sa voix subsiste ; elle vit en elle : nul ne l'aperçoit, mais tous l'entendent.

Quant à Narcisse, le beau garçon, étant arrivé sur les bords d'une fontaine aux ondes d'argent, que n'avaient touchées ni chèvres, ni pasteurs, ni oiseaux, ni fauves, ni branches tombées d'un arbre, voit son image reflétée par le cristal des eaux. Sur le gazon où il se repose des fatigues de la chasse, Narcisse se sent attiré par la soif vers l'onde limpide, qui semble dormir sous ses yeux. Il se penche pour boire, il se voit, et, charmé de tant de beauté, il se prend de tendresse pour une espérance sans corps ; il se passionne pour une ombre. Rien ne peut le détacher de cette image. On le dirait changé en marbre de Paros. Consumé d'amour pour lui-même, il languit et se flétrit ; il va mourir. « Charmant enfant, adieu ! » s'écrie-t-il, avant d'expirer. Écho, présente à son agonie et comme entraînée par un sentiment d'ironie douloureuse : « Adieu, dit-elle, adieu ! »

Les nymphes, divinités aimables et gracieuses, sont souvent représentées comme des jeunes femmes, aux cheveux couleur vert de mer, couronnées de perles, demi-nues ou vêtues du peplos dorique, tenant des bandelettes et des fleurs. Quelquefois elles sont enveloppées de longs voiles. Quand elles figurent des déités qui président aux sources et aux rivières, elles sont entourées de poissons, et tiennent à la main une coquille ou une urne, d'où l'eau s'échappe. Les sacrifices offerts aux nymphes consistaient en chèvres, en agneaux, en lait, en huile, mais on ne leur offrait pas de vin.





POSÉIDON

Étymologie sanscrite du mot Poséidon, personnification du dieu des mers. — Séjours ordinaires de Poséidon. — Rapidité des coursiers attelés à son char. — Il est le dieu de l'orage et du calme. — Il poursuit Ulysse, et il protège son fils Taras et le chanteur Arion, portés sur des dauphins. — Poséidon est auteur des tremblements de terre et des convulsions volcaniques. — Poséidon, sur l'ordre de Laomédon, bâtit les murs de Troie. — Son empire s'étend sur les lacs, sur les marécages et sur les fontaines. — Souvenir de la nymphe Amymoné. — Affinité de l'idée du cheval et de celle des sources jaillissantes. — Dispute de Poséidon et d'Athéna jugée par Zeus. — Création du cheval et de l'olivier. — Submersion de l'Attique. — Pégase et Hippocrène. — Honneurs rendus à Poséidon sur l'Isthme de Corinthe. — Sa statue de bronze érigée par les Grecs après la victoire de Platées. — Représentations plastiques de Poséidon. — Le trident symbole de la puissance maritime de l'Angleterre.



N rattache le nom de Poséidon au mot sanscrit *Idaspati*, qui signifie « le maître des eaux. » D'autres voient dans Poséidon, *ποσειδάων, ποτειδᾶν*, un composé de *ποτ*, impliquant l'idée de pouvoir, d'autorité, et le mot *δᾶ*, pour *γᾶ*, la terre. Poséidon est donc la personnification de l'eau, frappant la terre avec le flux ou avec les

lames¹. Fils de Cronos et de Rhéa, comme Zeus et comme Hadès, il a en partage le domaine « de la mer blanche d'écume². » Mais tout en étant égal à son frère en dignité, il lui est inférieur en pouvoir. Aussi s'empporte-t-il contre le souverain de l'Olympe, quand celui-ci lui parle en roi. Il va même jusqu'à conspirer avec Héra et avec Athèna; mais Zeus les remet à leur place, en leur adressant de sévères remontrances.

C'est dans les profondeurs de la mer, à Ægæ³, à Ægion, sur le golfe de Corinthe, dans l'île d'Égine, dans les grottes de la mer Égée, tous noms significatifs de la même idée, que les Grecs plaçaient le séjour divin de Poséidon. Ainsi le représente Homère dans l'*Iliade* : « Cependant le puissant Énosichthon n'exerce pas une surveillance inutile : il regarde avec admiration la guerre et les combats, assis sur les hautes montagnes de la Samothrace, couvertes de forêts; car de ces lieux il découvre tout l'Ida, la ville de Priam et les vaisseaux des Achéens; c'est là que, se posant au sortir de la mer, il déplore le sort des Achéens, accablés par les Troyens, et s'indigne violemment

1. Comparez avec les épithètes homériques Ἐννοσίγαιος, ἔνοσίχθων, « qui ébranle la terre. »

2. *Iliade*, XV, v. 190 : Ἦτοι ἔγῳν ἔλαγον πολίην ἄλα ναίειμιν αἰεὶ. — « J'ai obtenu du sort d'habiter constamment la mer blanchissante. »

3. Αἰγαί, αἰγιαλός, le rivage. — Confrontez avec αἰγες, « les grosses vagues » ou « les chèvres, » par suite d'une assimilation des vagues avec un troupeau de chèvres qui bondissent. C'est par une analogie semblable qu'on appelle « moutons » les vagues de la mer, blanchissantes d'écume. Notez que les termes similaires de Ægæ sont tous conformes à l'idée de rivage, de mer, de flots, de vagues.

contre Zeus. Aussitôt il se précipite du sommet escarpé des monts et marche d'un pas rapide; les grandes cimes et les bois tremblent sous les pieds immortels de Poséidon qui s'avance. Il fait trois pas; au quatrième, il atteint la ville d'Ægæe, terme de sa course. Là, dans les abîmes de l'élément humide, il habite ses palais d'or, étincelants, incorruptibles. Arrivé, il place sous le joug ses coursiers à l'ongle d'airain, aux pieds rapides, à la crinière d'or. Lui-même se revêt d'or, saisit un fouet d'or artistement ouvré, s'assoit sur le char et le lance à travers les flots : les monstres marins, sortant de leurs retraites, sautent autour de lui : ils ne méconnaissent point leur souverain; la mer, pénétrée de joie, entr'ouvre ses eaux; l'attelage vole avec légèreté; l'essieu d'airain se mouille à peine, et les chevaux bondissants emportent le dieu vers les nefes des Achéens ¹. »

Tour à tour dieu de l'orage et du calme, Poséidon déchaîne une épouvantable tempête contre Ulysse qui avait crevé l'œil de Polyphème ² :

1. Chant XIII, v. 10 et suivants. Boileau traduit ainsi ces vers au chapitre VII du *Traité du Sublime* de Longin :

*Neptune, ainsi marchant dans ces vastes campagnes,
Fait trembler sous ses pieds et forêts et montagnes.*

Et dans un autre endroit :

*Il attelle son char, et, montant fièrement,
Lui fait fendre les flots de l'humide élément.
Dès qu'on le voit marcher sur ces liquides plaines,
D'aise on entend sauter les pesantes balaines.
L'eau frémit sous le dieu qui lui donne la loi,
Et semble avec plaisir reconnaître son roi.
Cependant le char vole, etc.*

2. *Odyssee*, chant V, v. 313 et suivants.

« Une vague énorme fond d'en haut sur le héros, et, se précipitant furieuse, fait tourner le fragile esquif. Soudain, Ulysse tombe loin du radeau; le gouvernail échappe de ses mains; le mât, par le milieu, se brise sous l'effort des vents confondus dans une horrible tourmente; la voile et les antennes sont emportées dans la mer; le héros reste longtemps enseveli sous les ondes; il ne peut s'élever au-dessus des vagues impétueuses, alourdi par les vêtements que lui a donnés la divine Calypso. A la fin, il surgit, et rejette de sa bouche l'onde amère qui coule à longs flots de sa tête. Mais il n'a point oublié le radeau; malgré sa fatigue, il s'élançe au milieu des flots, le saisit et s'y assoit, pour éviter la mort. Le grand flot l'emporte avec rapidité de ce côté et de cet autre. Comme, à l'automne, Borée, à travers une plaine, emporte d'épaisses broussailles qui s'accrochent entre elles, de même les vents emportent de çà et de là l'esquif d'Ulysse sur la mer : tantôt Notos le livre à Borée qui le rejette au loin, tantôt Euros l'abandonne aux poursuites de Zéphyr. »

Quand la colère de Poséidon est apaisée, il calme les flots, il les endort, et il se plait à voir glisser à leur surface les troupes des dauphins qui lui sont consacrés. C'est ainsi qu'il protège son fils Taras, qui, monté sur un dauphin, passe du Ténare jusqu'en Italie, où il fonde la ville de Tarente. C'est encore lui qui, voyant Arion, près de périr victime des matelots ou de ses propres esclaves, se précipiter dans la mer, envoie un dauphin qui prend sur son dos le poète chanteur et le porte jusqu'au cap de Ténare : il est alors un dieu sauveur, σωτήρ.

La puissance de Poséidon sur la terre qu'il étreint, ou qu'il soutient enveloppée de ses eaux, explique les convulsions volcaniques et les tremblements dont elle est agitée. Au moment où les dieux s'apprêtent à prendre part à la grande bataille engagée entre les Grecs et les Troyens, « le Père des hommes et des dieux fait gronder son tonnerre en haut, tandis que, en bas, Poséidon secoue les entrailles de la terre immense et les cimes élevées des montagnes. Les bases de l'Ida aux sources abondantes sont ébranlées, en même temps que ses sommets, la ville des Troyens et les nefes des Achéens. Dans ses retraites souterraines, Hadès, le roi des ombres, frémit, s'élance de son trône et crie, de peur que le terrible Poséidon, entr'ouvrant la terre, ne montre aux mortels et aux immortels les demeures terribles, ténébreuses, que redoutent même les dieux ¹. »

C'est à cette action violente, mais rapide et suivie d'un calme définitif, que les anciens attribuaient la formation des îles rocheuses semées dans la mer Égée, phénomène qui, souvent répété dans les temps antiques, se produit encore parfois de nos jours.

Par opposition à son pouvoir destructif, Poséidon est un dieu bâtisseur, *δωματίτης, δωμήτωρ*.

1. *Iliade*, XX, v. 56 et suivants. Boileau traduit ainsi, à l'endroit indiqué ci-dessus, une partie de ce passage.

*L'enfer s'émeut au bruit de Neptune en furie.
Pluton sort de son trône, il pâlit, il s'écrie :
Il a peur que le dieu, dans cet affreux séjour,
D'un coup de son trident ne fasse entrer le jour,
Et, par le centre ouvert de la Terre ébranlée,
Ne fasse voir du Styx la rive désolée ;
Ne découvre aux vivants cet empire odieux,
Abhorré des mortels et craint même des dieux.*

La tradition homérique le représente construisant, avec Apollon, les murs de Troie, au temps du roi Laomédon. « Ne te souvient-il plus, dit-il à Phœbos, des maux que nous avons soufferts autour d'Illion, lorsque, seuls de tous les dieux, nous fûmes envoyés par Zeus auprès du fier Laomédon servir un an, esclaves, pour un salaire convenu; et lui nous imposait des ordres? Moi, autour de la ville des Troyens, je construisis une muraille large et belle, afin que la ville fût inexpugnable; toi, Phœbos, tu faisais paître les bœufs aux jambes molles et cambrées dans les vallons sinueux de l'Ida, couronné de forêts. Lorsque les heures joyeuses amenèrent le jour de notre salaire, l'orgueilleux Laomédon refusa de l'acquitter, nous fit des menaces et nous congédia ¹. »

L'empire de Poséidon ne s'étend pas seulement sur les mers : il est le dieu des lacs, des marécages, tels que le Copais et le Stymphale. D'un coup de son trident, il fait jaillir les trois filets d'eau qui, devenus la fontaine de Lerne, gardent le souvenir de la nymphe Amymonè, sauvée par Poséidon des poursuites d'un Satyre.

Comme à l'idée d'eau de sources jaillissantes et de torrents se rattache par une association naturelle l'idée de cheval, Poséidon passe pour être le créateur de la noble bête ². Voici à quelle occasion. Lorsque les dieux ont résolu, sous le règne de Cécrops, de s'approprier certaines villes de l'antique pays d'Acté, Poséidon vient le premier dans l'Attique et se prétend le souverain de la

1. *Iliade*, XX I, v. 441 et suivants.

2. Δαματός, ἵππιος.

contrée. Athènes réclame. Zeus, à l'autorité duquel s'en remettent les deux rivaux, déclare que la prééminence doit appartenir à celui des concurrents qui fera le présent le plus utile aux hommes. Poséidon frappe la terre d'un coup de trident et crée le cheval ; mais Athènes l'emporte sur lui en faisant don de l'olivier aux Athéniens. En effet, Zeus accorde le prix à la déesse. On dit que Poséidon, pour se venger de sa défaite, submergea les pays de l'Attique voisins du littoral.

Le nom de Pégase, le cheval ailé, rappelle aussi la double idée de coursier et de source¹. Hippocrène (la source du cheval) jaillit d'un rocher de l'Hélicon, frappé du sabot de Pégase. A Corinthe, ville baignée par deux mers, Poséidon est honoré sous le titre de dompteur de coursiers². Les chevaux qu'il attelle à son char ont des ailes et sont doués de la raison et de la parole. Aux jeux Isthmiques, institués par le héros Sisyphus et par Thésée, et célébrés tous les quatre ans sur l'Isthme de Corinthe, en l'honneur de Poséidon, des couronnes de pin étaient accordées à ceux dont les chevaux et les chars avaient été vainqueurs. C'est aussi sur cet Isthme, voué spécialement au dieu des mers, que, après la bataille de Platées, les Grecs élevèrent à Poséidon une statue de bronze haute de sept coudées³.

La plastique représente Poséidon sous des traits sévères : ses cheveux tombent en mèches drues et raides, comme s'ils étaient mouillés ; c'est le

1. Πηγασός, de πηγή, fontaine.

2. Voir page précédente, note 1.

3. HÉRODOTE, Liv. IX, chap. LXXX.

dieu à la chevelure d'un bleu foncé, *κωνοχάιτης*, image des vagues noircies par la tempête. On lui donne aussi l'épithète d'*εὐρύστερνος*, le dieu à la large poitrine, que justifie le torse du fronton occidental du Parthénon, transporté au Musée britannique et l'une des plus belles œuvres de Phidias. On se sent en présence d'une divinité contrainte de lutter contre un élément rude et souvent en fureur. Représenté nu ou le corps enveloppé d'une demi-draperie relevée sur le genou et sur l'épaule gauches, il est d'ordinaire armé du trident qu'avaient fabriqué les Telchines¹, et qui figure soit les trois pointes de la foudre, soit le harpon des pêcheurs de thons dans la Méditerranée. C'est en faisant allusion à cette arme souveraine, symbole de la puissance maritime de l'Angleterre, que Lemierre a dit dans son *Poème du Commerce* :

Le trident de Neptune est le sceptre du monde.

1. Génies mystérieux, inventeurs des arts métallurgiques, habiles à forger des instruments redoutables, tels que la faux de Cronos et le trident de Poséidon.





AMPHITRITE.

Étymologie du nom d'Amphitrite. — Elle devient l'épouse de Poséidon. — Elle a un fils, Triton, et deux filles, Rhodé et Benthécysimè. — Char nuptial de Poséidon et d'Amphitrite. — Attributs d'Amphitrite, comme souveraine de la mer.



VOIQU'ON puisse rattacher le nom d'Amphitrite à la racine sanscrite *tri*, qui veut dire *rivage*, il semble plus naturel d'y voir la réunion de la préposition grecque *ἀμφί*, *autour*, et de la racine *τρίψ*, qui implique l'idée de *frotter*, d'*user*. C'est donc la déesse qui entoure et qui bat les rivages. Mêlée d'abord à la troupe des Néréides, elle dansait à Naxos avec ses sœurs, lorsque Poséidon, épris de ses yeux d'azur, la poursuit, afin de s'unir à elle. Amphitrite s'enfuit auprès d'Atlas; mais Poséidon envoie à sa recherche un dauphin, qui la ramène. Devenue l'épouse du dieu, elle en a un fils nommé Triton, personnification du mugissement des flots, et deux filles, Rhodé, c'est-à-dire l'île de Rhodes sous la forme d'une nymphe des eaux, et Benthécysimè, autrement dit, « la vague profonde. »

Les artistes grecs se sont plu à représenter Amphitrite et Poséidon sur un char nuptial en forme de coquille, traîné par des Tritons et suivi d'un long cortège de divinités subalternes de la mer. Les Tritons, au corps terminé par une queue de poisson, font retentir l'air et les flots du bruit de leurs conques; les Néréides, du son de leurs lyres. Poséidon, majestueux, tient gravement les rênes: Amphitrite, enveloppée du voile des mariées, ne laisse apercevoir que sa figure appuyée sur sa main droite. Des Centaures battent l'eau de leurs nageoires et agitent leurs têtes coiffées de pinces d'écrevisse. Cette foule de monstres sortis des profondeurs de l'eau, hippocampes, dragons, taureaux et boucs, s'unissent aux dauphins et aux chevaux, chers au roi de la mer. Le chœur des Néréides se mêle à cette bruyante escorte. Au-devant du char, s'avance l'Océanide Doris, mère d'Amphitrite, montée sur un hippocampe et tenant des torches nuptiales.

Quand Poséidon est représenté à part, il a d'ordinaire les cheveux en désordre, la barbe épaisse, la figure animée; d'une main il tient le trident, de l'autre, un dauphin, son poisson préféré. Amphitrite, figurée seule, est montée sur le dos d'un Triton: elle a le trident en main, comme signe du pouvoir maritime, qu'elle partage avec Poséidon.





CORTÈGE DE POSÉIDON ET D'AMPHITRITE

DIVINITÉS SUBALTERNES DE LA MER

Triton, fils de Poséidon et d'Amphitrite, personnification de la mer bruisante : nom d'un grand fleuve de l'Afrique. — Triton vient en aide aux Argonautes. — Son image sur la Tour des Vents. — Les Tritons. — Nérée. — Les Néréides. — Les Océanides. — Citation du Prométhée d'Eschyle. — Ino et Métécerte. — Glaucos. — Protée. — Citation d'Homère. — Tradition suivie par Virgile et par J.-B. Rousseau. — Phorkys. — Atlas. — Les Hespérides. — Le mont Atlas. — Iris. — Les Harpyies. — Éole. — Les Vents. — La Tour octogone des Vents, à Athènes. — Quelques savants la regardent comme le tombeau de Socrate. — Typhon. — Echidna. — La Chimère. — Les Symplégades. — Scylla. — Charybde. — Les Strènes. — Parthénope, nom primitif donné à la ville de Naples. — Idée morale substituée à la légende mythique des Strènes. — Célyx et Alcyone.



TRITON, fils de Poséidon et d'Amphitrite, personnifie la mer houleuse et bruisante. Il habite, avec son père et sa mère, un palais d'or situé au fond de la mer. Les légendes relatives à Triton ont pris naissance sur le littoral africain, d'où elles se sont répandues en

Sicile et en Grèce. Triton est le nom d'un fleuve qui a sa source dans l'intérieur de l'Afrique. Avant de se jeter dans la Méditerranée, le fleuve Triton entre dans un grand lac, appelé par les anciens *Palus Tritonia*, le « marais tritonien ou Tritonis. » Quand le navire Argo est jeté par la tempête sur la côte libyenne, Triton, venant en aide aux héros grecs, leur indique la route pour sortir du marais Tritonis et pour reprendre la haute mer. Moitié homme et moitié poisson, Triton a pour principal attribut une conque, dont le son est si éclatant, qu'on l'entend aux extrémités de la terre. Il vole sur la mer dans un char attelé de chevaux bleuâtres et armés de serres d'écrevisse. A Athènes, sur la Tour des Vents, on voyait un Triton mobile, qui servait de girouette; cette figure a disparu.

L'imagination grecque s'est plu à multiplier à l'infini le type primitif du Triton. Les Tritons, ayant, comme leur chef, la double nature de l'homme et du poisson, ont les cheveux vert de mer, couronnés de roseaux, le corps couvert d'écailles, des branchies sous les oreilles, de larges bouches et des dents d'animaux, des yeux bleus, des mains calleuses, des doigts armés de griffes, des nageoires au ventre et à la poitrine. Leur attribut caractéristique est la conque marine, dans laquelle ils soufflent, les joues gonflées et rebondies. Quand on les représente avec une queue et deux jambes de cheval, ils prennent le nom de Centaures-Tritons ou d'Ichthyo-Centaures ¹.

1. Ἰχθυοκένταυρος, moitié poisson et moitié centaure.

Nérée ¹, fils de Pontos ² et de la Terre, habite au fond de la mer Ægée. On lui accordait le don de prophétie. Aussi Horace (liv. 1, od. xiv) lui fait-il prédire à Paris, ravisseur d'Hélène, la ruine de Troie et la punition de sa perfidie. Époux de Doris ³, il est le père des Néréides. On le représentait couvert d'algues marines et armé du trident, la tête blanche comme l'écume de la mer. Il est souvent désigné par le nom de Vieillard marin, γέρων ἄλιος.

Les Néréides, au nombre de cinquante, résidaient au fond des eaux, et venaient au secours des marins en danger. Sophocle, dans le beau chœur d'*OEdipe à Colone*, où il célèbre la gloire de l'Attique, les représente escortant les navires aux rames agiles, et, faisant allusion à leur nombre, il les désigne par l'épithète de ἑκατοπόδων, « les Néréides aux cent pieds. »

Les Océanides, filles de l'Océan et de Téthys, ainsi que Doris, Calypso, Panopée, leurs sœurs les plus célèbres, étaient, suivant Hésiode, au nombre de trois mille. Æschyle les introduit dans son *Prométhée enchaîné* comme un chœur gracieux et consolant, faisant contraste avec les lignes sombres et terribles du drame ⁴.

1. Νηρεύς, de la racine νά, exprimant l'idée de liquide, de fluidité.

2. Πόντος, la mer, rapprochée de βίνθος, profondeur, abîme.

3. Δωρίς, fille de l'Océan et de Téthys : racine inconnue.

4. *Prométhée*, v. 125 et suivants. Voir un intéressant tableau de Lehman, *Les Océanides* (1851).

PROMÉTHÉE.

Ah! ah! n'entends-je pas ici près comme des oiseaux qui volent? L'air siffle doucement sous les battements légers de leurs ailes. A tout ce qui m'approche, je ne puis que trembler. (*Les Océanides paraissent dans l'air, montées sur un char ailé.*)

LE CHŒUR.

Rassure-toi, tu vois une troupe amie: elle a volé, grâce à l'effort d'ailes rapides, jusqu'à ce haut sommet. Il a fallu vaincre la résistance d'un père. Enfin, je suis venue, portée sur les vents impétueux. L'écho de l'airain, frappé par le marteau, avait pénétré au fond de nos antres. J'ai chassé une pudeur trop craintive; et, sans prendre le temps de mettre ma chaussure, je me suis élancée vers toi, dans ce char ailé.

PROMÉTHÉE.

Hélas! hélas! filles de Téthys, la féconde mère, filles du vieil Océan, dont les flots roulent autour de la Terre et ne s'endorment jamais, regardez, voyez de quels liens enlacé je vais, sur la cime de ces rocs affreux, habiter une demeure qui n'est pas digne d'envie.

LE CHŒUR.

Je le vois, Prométhée, et je frémis: un nuage gonflé de larmes vient charger mes yeux, à l'aspect de ton corps qui se dessèche sur la pierre, et se consume dans ces nœuds d'airain qui t'outragent.

Virgile¹ indique comme un signe précurseur de l'orage le vol des plongeurs, quittant la haute mer pour revenir, en criant, vers la côte. Il semble, en effet, que ces oiseaux avertissent le marin de ne pas mettre à la voile. C'est une tradition homérique. Lorsque Ulysse est sur le point de périr, englouti dans les flots, une divinité marine, la fille de Cadmos, Ino aux beaux talons,

1. *Georgiques*, I, v. 360 et suivants.

s'élançe du sein de la mer, comme un plongeon rapide, et vient en aide au héros ¹.

Voici l'histoire légendaire d'Ino, fille de Cadmos et de Harmonia. Elle avait pris sous sa tutelle le jeune Dionysos, dont la mère, Sémélé, avait péri frappée de la foudre, et elle avait épousé Athamas, qui, marié d'abord à Néphélè, déesse des nuages, en avait eu deux enfants, Phryxos et Hellè. L'âme troublée par Héra, Ino conçoit une haine violente contre le fils et la fille d'Athamas, qui, de son côté, veut faire tuer les fils qu'il a eus d'Ino. Il frappe mortellement le premier de ces enfants, Léarchos, et il allait tuer le second, Méricerte, lorsque Ino l'arrache à la fureur de son époux, s'enfuit à travers la Béotie et la Mégaride et se précipite dans la mer du haut des roches Sciro-niennes. Poséidon sauve la mère et le fils, qui deviennent des divinités marines. Ino prend le nom de Leucothéa, la déesse blanche comme l'écume, et elle aide les navigateurs pressés par la tourmente. Méricerte, qui paraît être le même que Melkarth, le roi fort, l'Hercule de Tyr, est recueilli par un dauphin, prend le nom de Palæmon et est honoré à l'Isthme de Corinthe.

Glaucos, l'eau glauque, le flot d'azur, était un pêcheur d'Anthédon, ville de la Béotie, sur les bords de l'Europe. Il jette un jour sur l'herbe des

1. *Odyssée*, V, v. 333 et suivants. — « Les anciens croyaient, non sans apparence, qu'il y avait quelque chose de divin dans le vol des oiseaux. Christophe Colomb s'assura, en pleine mer, qu'il approchait du Nouveau-Monde, par le vol des oiseaux de terre qui allaient d'une de ces îles à l'autre. » BERNARDIN DE SAINT-PIERRE, *Harmonies de la nature*, Livre II, Harmonies aériennes; Oiseaux de marine.

poissons qu'il venait de prendre, et il est tout surpris de les voir s'agiter, reprendre des forces et s'élançer dans la mer. Un instinct, plus fort que sa volonté, l'ayant poussé à toucher et à goûter l'herbe sur laquelle il avait jeté sa pêche, il est entraîné vers la mer et il s'y précipite. Changé en triton, il est honoré comme dieu marin, avec le nom de Pontios. On montrait, sur la côte d'Anthédon, l'endroit d'où le pêcheur s'était élancé dans les flots, et qui portait le nom de « Saut de Glaucos. » A sa légende se rattachent celle de la magicienne Circé, mêlée aux aventures d'Ulysse, et celle de Scylla, personnification des récifs de la mer de Sicile. Il en sera question plus loin.

Protée, Πρωτεύς, égal à πρῶτος, « le premier élément » ou « le maître des flots, » était, dans l'origine, un dieu ou un roi d'Égypte, dont les légendes grecques firent le pasteur des troupeaux de Poséidon. Ainsi le représente la tradition homérique, ajoutant à son pouvoir le don de prendre toutes sortes de formes et de prédire l'avenir. « Au milieu de la mer onduleuse, dit Ménélas à Télémaque ¹, il y a une île en face de l'Égypte: on la nomme Pharos, et elle en est éloignée d'autant d'espace qu'une nef creuse, poussée en poupe par un vent sonore, peut en

1. *Odyssée*, IV, v. 354 et suivants. — Comparez Virgile, *Géorgiques*, IV, v. 387 et suivants. — J.-B. Rousseau, dans son *Ode au comte du Luc* (Livre III, ode 1), résume ainsi cette légende:

*Tel que le vieux pasteur des troupeaux de Neptune,
 Protée, à qui le ciel, père de la Fortune,
 Ne cache aucuns secrets,
 Sous diverses figure, arbre, flamme, fontaine,
 S'efforce d'échapper à la vue incertaine
 Des mortels indiscrets.*

franchir en un jour entier. Dans cette île, il y a un port, d'où, après avoir puisé une eau profonde, on lance à la mer les vaisseaux arrondis. Là les dieux me retinrent vingt jours, et les vents marins ne soufflèrent point, qui mènent les vaisseaux sur le large dos de la mer. Et mes vivres étaient épuisées, et l'esprit de mes hommes était abattu, quand une déesse me regarda et me prit en pitié, la fille du Vieillard de la mer, de l'illustre Protée, Idothée¹. Et je touchai son âme, et elle me dit : « C'est ici qu'habite le véridique
« Vieillard de la mer, l'immortel Protée, égyptien, qui connaît les profondeurs de toute la
« mer et qui est l'un des serviteurs de Poséidon.
« On dit qu'il est mon père et qu'il m'a engendrée. Si tu peux le saisir par ruse, il te dira ta
« route et comment tu retourneras à travers la
« mer poissonneuse; et, de plus, il te dira, ô
« enfant de Zeus, si tu le veux, ce qui est arrivé
« dans tes demeures, le bien et le mal, pendant
« ton absence et ta route longue et difficile...
« Quand Hélios arrive au milieu du Ciel, alors le
« véridique Vieillard marin sort de la mer, sous
« le souffle de Zéphyr, et couvert d'une brume
« épaisse. Étant sorti, il s'endort sous les grottes
« creuses. Autour de lui, les phoques sans pieds
« de la belle Halosydne², sortant aussi de la
« blanche mer, s'endorment, innombrables,
« exhalant l'acre odeur de l'abîme salé. Je te
« conduirai là, au lever de la lumière, et je t'y
« placerai comme il convient; et tu choisiras

1. Aux formes divines.

2. Issue de la mer.

« trois de tes compagnons, parmi les plus braves,
« qui sont sur les nefs aux bancs de rameurs.
« Maintenant, je te dirai toutes les ruses du Vieil-
« lard. D'abord il comptera et il examinera les
« phoques; puis, les ayant séparés par cinq, il se
« couchera au milieu d'eux, comme un berger au
« milieu d'un troupeau de brebis. Dès que vous
« le verrez presque endormi, alors souvenez-vous
« de votre courage et de votre force, et retenez-
« le, malgré son désir de vous échapper et ses
« efforts. Il se fera semblable à toutes les choses
« qui sont sur la terre, aux reptiles, à l'eau, au
« feu ardent; mais retenez-le vigoureusement et
« serrez-le plus fort. Puis, quand il t'interrogera
« lui-même et que tu le verras tel qu'il était
« endormi, n'use plus de violence et lâche le
« Vieillard. Demande-lui alors, ô héros, quel
« Dieu t'afflige, et il te dira comment retourner
« à travers la mer poissonneuse. » Elle parla
ainsi et sauta dans la mer agitée. Le lendemain,
les phoques sortent innombrables de la mer, et
viennent se coucher en ordre le long du rivage.
Et, vers midi, le Vieillard sort de la mer, rejoint
les phoques, les compte, et, parmi eux, nous
quatre, couverts de peaux de phoques récemment
écorchés, ne se doutant pas de la ruse; puis il
se couche lui-même. Aussitôt, avec des cris, nous
nous jetons sur lui, en l'entourant de nos bras;
mais le Vieillard n'oublie pas ses ruses adroites,
et il se change alors en un lion à longue crinière,
puis en dragon, en panthère, en grand sanglier,
en eau, en arbre au vaste feuillage. Et nous le
tenions avec vigueur et d'un cœur ferme, et le
Vieillard plein de ruses se voit réduit. »

Comment mieux peindre les aspects mobiles de la mer que par l'image de ce Vieillard aux formes changeantes, multiples, symbole de la versatilité, du caprice, de la fantaisie, type de la mobilité humaine, toujours prête à jouer d'autres rôles, à revêtir de nouveaux habits et de nouvelles opinions, et à condamner au matin ses sentiments du soir¹?

Sur les côtes occidentales de la Grèce, le Vieillard de la mer porte le nom de Phorkys, *φορκός*, « le blanc, » le dieu des monstres marins, le souverain des flots agités. Un port lui était consacré dans l'île d'Ithaque. « Le port de Phorkys, dit Homère, est sur la côte d'Ithaque. Deux promontoires abrupts l'enserrent et le défendent des vents violents et des grandes eaux; et les nefs, à bancs de rameurs, quand elles y sont entrées, y restent sans câbles. A la pointe du port, un olivier aux rameaux épais croît devant l'antre obscur, frais et sacré des Nymphes, qu'on nomme Nafades. Dans cet antre il y a des cratères et des amphores de pierre, où les abeilles font leur miel². »

Bien qu'Atlas soit le Titan gigantesque, qui porte le ciel sur ses épaules, c'est aussi un dieu de la mer, un dieu montagne, aux pieds baignés par l'Océan, et qui soutient les longues colonnes placées entre la voute céleste et la terre. Fils de Iaphet et de Clymène, une des Océanides, il est, suivant Hésiode et Virgile, condamné par Zeus, vainqueur des Titans, à porter debout sur sa tête

1. BOILEAU, satire VIII.

2. *Odyssée*, XIII, v. 96 et suivants.

et de ses bras infatigables le ciel semé d'étoiles. D'après Ovide, Persée, lui ayant demandé l'hospitalité et s'étant vu repoussé avec violence, le pétrifie, en lui montrant la tête de Méduse : sa barbe et ses cheveux deviennent des forêts, sa tête forme le sommet d'une montagne, aux cimes nuageuses ; ses os se changent en pierre, et tout son corps prend un développement monstrueux ; dès ce moment le ciel et les astres reposent sur sa tête. La côte des Hespérides¹, filles d'Atlas et de la Nuit, Nymphes qui personnifient les peuplades du couchant, les tribus occidentales, forme l'empire d'Atlas. Il y possède de nombreux troupeaux et de magnifiques jardins, où un feuillage étincelant d'or ombrage des fruits d'or². Ces jardins sont défendus par un mur d'enceinte et gardés par un dragon. La légende d'Héraclès montre ce héros tuant le dragon et s'emparant des fruits précieux.

La montagne nommée Atlas (*Adla*, mont neigeux) qui borde au nord-ouest la côte d'Afrique, se trouvant à l'horizon des pays du soir, où le soleil disparaît, derrière les cimes blanches, l'idée est venue naturellement aux navigateurs de la Méditerranée de placer dans cette contrée la limite extrême des mers, et de donner un appui

1. Ἑσπέρα, soir, occident, de la racine Ἔσπ, qui implique l'idée de vêtir, d'envelopper.

2. Μῆλα χρύσια, *mala aurea*, pommes d'or, oranges. — Comme le mot μῆλα signifie également *pommes* et *troupeaux*, il est possible que les pommes d'or du jardin des Hespérides soient les troupeaux du soleil couchant, c'est-à-dire les nuages dorés par les rayons de l'astre qui va disparaître.

solide à la voûte céleste : c'est ainsi qu'Atlas a la double fonction de divinité marine et de porteur du ciel.

Iris, l'arc-en-ciel, la messagère de Héra, est, comme Atlas, une divinité qui s'appuie sur la terre et qui rayonne dans les cieux. On a voulu dériver son nom du mot Ἔρις, Éris, Discorde, en disant que les messages d'Iris tendaient à la discorde et à la guerre, au lieu que ceux de Hermès, messenger de Zeus, tendaient à la paix et au repos. L'explication est bien subtile. Peut-être vaut-il mieux rattacher Ἴρις, Iris, à la racine εῖρ ou εἶρ qui implique l'idée de parole, de chaîne ou de suspension : explication qui n'est pas beaucoup plus satisfaisante. Fille de Thaumas, (l'admirable, le merveilleux) et d'Électrè (la brillante), Iris étale aux yeux des hommes un des plus beaux spectacles du ciel, c'est-à-dire la vue des sept couleurs prismatiques, produites par la réflexion des rayons du soleil dans les nuages : c'est à ce phénomène lumineux que les poètes donnent le nom d'Écharpe d'Iris. Les anciens ayant remarqué la transformation continuelle de l'eau en vapeur et de la vapeur en eau, et, par voie de conséquence, les transformations apparentes de la vapeur en air sec dans les jours où le ciel est pur, ils admirèrent que l'air et l'eau ne sont au fond qu'un même élément et que le ciel et l'océan sont les deux parties d'un même tout. Voilà comment ils furent amenés à concevoir les divinités de l'eau comme étant aussi des divinités de l'air, et à prétendre que les génies divins qui aspirent les eaux, aspirent aussi les âmes considérées comme un air subtil.

De là naît cette croyance qu'Iris est chargée de couper le cheveu fatal des femmes qui vont mourir. Virgile lui attribue cet office dans le 14^e livre de l'*Énéide*. Didon s'est frappée de l'épée même qu'elle avait reçue d'Énée. Junon, prenant pitié de sa longue agonie, envoie Iris du haut de l'Olympe pour mettre fin à la lutte de l'âme contre la mort; et, comme la reine infortunée ne meurt ni par expiation, ni par une loi de la destinée, mais par sa volonté, en proie à une fureur subite, Proserpine n'a pas encore coupé sur sa tête le cheveu blond, duquel dépend la vie. Iris, semblable à la rosée, descend du ciel, portée sur ses ailes couleur de safran, et teinte des mille couleurs du soleil. Son vol s'arrête au-dessus de la tête de Didon, et alors : « Je vais, dit-elle, obéissant aux ordres célestes, porter au roi des Enfers ce cheveu sacré, et je te délivre de ton corps mortel. » A ces mots, elle coupè le cheveu : en même temps la chaleur se retire du corps de la reine et sa vie se dissipe aux vents ¹.

Iris apparaissant souvent au milieu des orages, elle a pour sœurs les Harpyies, images des vents qui emportent ² tout. Elles sont au nombre de trois, Aëlla (la tempête). Ocypète (l'impétueuse), Celæno (la noire) et elles figurent les souffles et les tourbillons déchaînés sur la mer.

Dans Virgile (*Énéide*, livre III, v. 210 et suivants), ce sont des monstres au visage de femme,

1. *Énéide*, IV, v. 693 et suivants.

2. Le mot *harpyies*, ἁρπυϊαί, de la racine ἄρπ, qui implique l'idée de rapacité, se rattache au verbe ἄρπάζω, ravir, enlever, et au nom propre Harpagon, type de l'avare.

au corps de vautour, au bec et aux ongles crochus, qui causaient la famine partout où elles passaient, enlevaient les viandes sur les tables, et répandaient une odeur nauséabonde. Énée ayant pris terre dans les Strophades, îles habitées par les Harpyies, celles-ci viennent fondre sur les viandes des Troyens, qu'elles infectent. Il fallut quitter le repas, et chasser ces convives imprévues.

Sous les ordres immédiats de Poséidon est Æole, le dieu des Vents. Son nom Αἰολος (divers, changeant, variable) indique la nature de ses fonctions.

D'après Homère, Æole est le gardien des Vents, le souverain des îles Éoliennes, l'ami des dieux, et le père de six fils et d'autant de filles. Ulysse, après avoir erré longtemps sur les mers, reçoit d'Æole un accueil bienveillant. Pendant tout un mois, le roi d'Ithaque séjourne dans l'île d'Æole, au milieu des festins abondants, des parfums suaves et des concerts harmonieux¹. Pour favoriser le retour d'Ulysse dans sa patrie, Æole lui fait présent d'une outre faite avec la peau d'un bœuf de neuf ans, dans laquelle il a renfermé le souffle des vents qui retentissent; car le fils de Cronos l'a rendu maître des Vents, pour les apaiser ou pour les exciter comme il veut. Æole attache cette outre dans le navire du roi d'Ithaque avec une brillante chaîne d'argent, et il ne laisse souffler que le Zéphyr sur les vaisseaux du roi. L'imprudence des compagnons d'Ulysse cause leur perte. Pendant que le héros, arrivé en face de sa terre

1. *Odyssée*, X, v. 1 et suivants.

natale, s'est laissé aller, le soir, aux douceurs du sommeil, ses compagnons, s'imaginant qu'il emporte dans l'outré une grande quantité d'or et d'argent, brisent la chaîne, et les vents s'échappent de leur prison. Aussitôt il s'élève une tempête furieuse, et voilà qu'Ulysse et les siens sont rejetés au milieu de la mer, loin des terres de la patrie.

Au commencement du 1^{er} livre de l'*Énéide*, Virgile montre Æole, docile aux ordres de Junon, frappant de son trident l'ancre d'Æole, où sont enfermés les vents. Mis en liberté, l'Eurus, le Notus et l'Africus houleversent la terre et la mer : c'en est fait du héros troyen, de ses compagnons et de ses vaisseaux, lorsque Neptune s'aperçoit du soulèvement des flots et s'empresse de les apaiser.

Subordonnés à l'empire de Poséidon et d'Æole, les Vents, "Άνεμοί, sont personnifiés dans les légendes homériques sous les noms de Boréas, vent du Nord; Zéphyros, vent du Sud; Euros, vent de l'Est; Notos, vent de l'Ouest. Ce sont, en effet, les quatre vents principaux. Plus tard, les Grecs en reconquirent quatre autres. La preuve en est dans l'édifice construit, au pied de l'Acropolis, par Andronicos de Cyrtha, ville de Syrie, vers les premiers temps de la domination romaine. C'est une tour octogone, toute en marbre blanc : on l'appelle la Tour des Vents. Chacune de ses faces est orientée vers les huit points de l'horizon athénien, auxquels correspondaient les huit vents principaux. On les voit sculptés dans la frise avec leurs ailes et leurs attributs : au nord, Boréas, muni d'une conque; au nord-est, Cæcias, avec

un disque d'où tombe la grêle; à l'est, Aphiliotès, tenant des fruits et du miel; au sud-est, Euros, couvert d'un large manteau; au sud, Notos, épanchant l'eau d'un vase; au sud-ouest, Lips, avec un aplustre; à l'ouest, Zephyros, ayant pour attributs des fleurs; au nord-ouest, Sciron, versant des cendres et du feu. Le toit conique, mais très bas, était surmonté d'un Triton en bronze qui, placé le ventre sur un pivot et tenant une baguette à la main, servait de girouette (*ventilogium*) et suivait la direction du vent. Il a disparu. On distingue encore sur les parois extérieures de la tour le tracé d'un cadran solaire. Le savant Spon dit que cette tour, qu'il appelle un temple et qui, « sans ses huit angles, ressemblerait à un pigeonnier, » était considérée par quelques érudits comme « le tombeau de Socrate¹. »

Typhon, Typhoeus, ou Typhæus², fils de la Terre, est une sorte de monstre composite, en qui se résument les tempêtes, les phénomènes volcaniques, les cyclones, les trombes, les bourrasques, les foudres et les tonnerres. Hésiode le représente comme un dieu aux bras invincibles, aux pieds infatigables. Sur ses épaules se dressent cent têtes de serpents, d'affreux dragons dont les gueules effroyables dardent des langues noires.

1. On dérive le nom de Βορίας, Φορίας, du mot ὄρος, montagne. C'est le vent qui souffle des montagnes du nord de la Grèce. — Zephyros semble venir de Ζωή la vie, φέρω porter, parce qu'il est doux, agréable, vivifiant. — On ignore la racine d'εὔρος. — Notos, Νότος, se rattache à νότις, humidité, vapeur, pluie (*Relation de l'état présent de la ville d'Athènes*. Lyon, Louis Pascal, 1674).

2. De τυφος, vapeur, fumée, en affinité avec τυφλώ, aveugler.

De chacune de ces têtes sortent des voix confuses, un incroyable mélange des sons les plus divers : mugissements de taureau, rugissements de lion, cris plaintifs de jeune chien. De ses cuisses s'élançaient des vipères, qui se repliaient autour de lui, et faisaient entendre d'horribles sifflements. Une partie de son corps était couverte de plumes, et ses longs cheveux flottaient épars sur son corps. L'idée lui vient d'escalader le ciel et d'en jeter en bas le souverain. Les dieux effrayés s'enfuient en Égypte : seuls, Zeus et Athéna lui résistent, et il finit par être écrasé sous l'Ætna.

Époux d'Échidna (la Vipère), jeune nymphe au visage doux, mais dont le corps se terminait en queue de serpent couvert d'écaillés aux couleurs changeantes, Typhon a pour fille la Chimère (*χίμαιρα*, jeune chèvre âgée d'un hiver, *χειμών*), et en affinité de nom avec *χειμάρρος*, torrent grossi par les orages. La Chimère se composait d'une tête de lion, d'un corps de chèvre et d'une queue de dragon. Elle habitait les profondeurs d'un volcan, près de Phasélis, en Lycie; de là, elle vomissait des torrents de feu. Bellérophon ayant reçu de son hôte Iobatès, roi de Lycie, l'ordre de combattre ce monstre, les dieux favorables envoyèrent à son aide Pégase, le cheval ailé. Le héros attacha une masse de plomb à la pointe de sa lance; puis, monté sur Pégase, il poussa dans la gueule enflammée de la Chimère ce plomb, qui la tua en se liquéfiant.

Lorsque les Argonautes, partis d'Iolcos et arrivés à Salmydesse, eurent échappé aux Harpyies, ils se trouvèrent en présence des Rochers Cya-

nées ou Symplégades ¹. C'étaient des flots rocheux, à l'entrée du Bosphore de Thrace, qui, dit-on, s'écartaient et se rapprochaient tour à tour, prêts à briser le navire qui s'engagerait entre eux. Le secours de Héra fit échapper Jason à ce danger. Selon d'autres, la lyre d'Orphée, en charmant les écueils, les rendit immobiles pour toujours.

C'est un phénomène semblable qui donna lieu à la légende de Charybde et de Scylla ², rochers situés entre l'Italie et la Sicile. Dans l'un, le plus rapproché de l'Italie, était une caverne habitée par Scylla, fille de Cratæis, monstre épouvantable, hurlant comme un chien. Douze pieds soutiennent son corps, d'où s'allongent six cous et six têtes horribles. De triples rangées de dents aiguës remplissent ses gueules, séjour de la mort. Plongeant autour des récifs, elle pêche et avale les dauphins, les chiens de mer et les monstres marins. Six des compagnons d'Ulysse sont ses victimes ³; Scylla les dévore à l'entrée de sa caverne. Le rocher opposé, beaucoup moins élevé, contenait un immense figuier, sous lequel habitait Charybde, qui, trois fois par jour, engloutissait les eaux de la mer, et trois fois les rejetait. Les vaisseaux imprudents qui s'approchaient de Charybde, étaient enveloppés dans ses tourbillons écumants et disparaissaient dans l'abîme.

1. Κυάνιος, bleu d'azur. — Συμπλήγω, s'entre-choquer. — Ce sont aujourd'hui les Pavoranes ou les Urek-laki.

2. Χάρυβδις (χαράδρα ? souterrain, caverne), l'engloutisseuse. — Σκύλλα (σχύλλω, déchirer, écorcher), la déchireuse.

3. Voir *Odyssee*, XII, v. 73 et suivants, et plus loin vers 245.

Le détroit de Sicile, redoutable par ces deux monstres, était également le dangereux séjour des Sîrènes¹. Suivant Homère, l'île où elles habitaient était située entre Æa et le rocher de Scylla, près de la côte sud-ouest de l'Italie. Là, ces nymphes de la mer, au buste de femme et au corps d'oiseau, attirant les marins par leurs voix mélodieuses, les retenaient dans une vaste prairie, couverte des ossements desséchés de ceux qu'elles avaient séduits. C'étaient les Muses de la Mort. Prévenu par Circé du danger qu'il courrait en passant près de l'île des Sirènes, Ulysse² emplit de cire molle ses oreilles et celles de ses compagnons, afin de ne pas entendre les voix des chanteuses perfides, et, pour plus de sûreté, pendant que les matelots rament, il se fait attacher les pieds et les mains au mât de son vaisseau. Les Sîrènes, en le voyant approcher du rivage, font entendre ce chant : « Viens à nous, célèbre Ulysse, grande gloire des Achéens, arrête ici ton navire pour nous écouter. Car jamais nul homme n'a franchi ces lieux, sans avoir entendu la voix mélodieuse qui s'échappe de nos lèvres. Celui qui cède à nos vœux retourne charmé dans sa patrie, en connaissant bien plus de choses. Nous savons tout ce que, dans la grande cité de Troie, Argiens et Troyens ont souffert par la volonté des dieux ; nous savons tout ce qu'il advient sur la terre féconde. » Ainsi parlent les Sirènes. Ulysse

1. Σειρά, corde, chaîne à lier. D'autres dérivent le mot *sirène* du phénicien *sir*, chant. Elles donnent leur nom au *serin*, oiseau chanteur par excellence.

2. *Odyssée*, XII, v. 165 et suivants.

et ses compagnons demeurent sourds à leurs accents et franchissent la passe redoutée.

On dit que, voyant leur mélodie impuissante, les Sirènes périrent de douleur et furent changées en rochers. L'une d'elles, Parthénope, noyée dans les flots, fut jetée à la côte; on lui éleva un tombeau à l'endroit même où plus tard fut bâtie Naples, qui porta d'abord le nom de Parthénope. D'après une autre tradition, les Sirènes essayèrent de séduire les Argonautes, mais Orphée fit la contre-partie de leur chant; et comme, d'après un oracle, leur pouvoir cesserait quand on aurait échappé à leurs voix séduisantes, vaincues par celle d'Orphée, elles se précipitèrent dans la mer et furent métamorphosées en rochers. Elles avaient un temple près de Sorrente. Leurs attributs, dans les représentations plastiques, sont une lyre, une double flûte, un rouleau de musique et un miroir. Transportées du domaine mythique dans le domaine moral, les Sirènes figurent les séductions du plaisir, contre lesquelles il faut se boucher les oreilles et se fortifier le courage, afin d'éviter les écueils.

On peut rattacher à la légende d'Æole l'histoire de sa fille Alcyone. Elle était la femme de Ceyx, fils d'Hespéros et de la nymphe Philonis. Tous les deux s'aimaient tendrement. Un jour, Ceyx est obligé de se rendre à Claros, pour consulter l'oracle; mais il fait naufrage, et la mer jette son cadavre aux pieds d'Alcyone, qui l'attendait sur la rive: Alcyone ne peut survivre à son malheur, et se précipite dans les flots. Thétis, les prenant en pitié, les métamorphose en alcyons. Pendant tout le temps que cet oiseau couve ses

œufs, c'est-à-dire pendant les sept jours qui précèdent et les sept jours qui suivent le jour le plus court de l'année ¹, le calme, disait-on, règne sur la mer ².

1. Le 21 décembre.

2. Ovide s'est plu à conter longuement cette histoire touchante de tendresse conjugale. *Métam.* XI, v. 411 et suivants.





APHRODITE

Culte d'Astarte transporté à Cypré par des navigateurs phéniciens. — Astarté transformée en Aphrodite. — Etymologie de ce mot. — Légendes helléniques ajoutées aux traditions tyriennes. — Beauté et parure d'Aphrodite d'après les Hymnes homériques. — Épouse d'Anchise, elle donne le jour à Énée. — Etymologie de ce mot — Surprise avec Arès, elle est enfermée dans un filet à mailles sans issue. — Aphrodite et Adonis. — Protégés et victimes d'Aphrodite. — Culte d'Aphrodite. — Ses statues. — La Vénus de Milo. — Découverte de ce chef-d'œuvre attribué à Scopas et conquis par la France. — Vers de Sully Prudhomme. — Appréciation de Paul de Saint-Victor. — Assimilation d'Aphrodite à l'étoile de Vénus.



TRANSPORTÉ dans l'île de Cypré par des navigateurs phéniciens, sous la conduite de Kinyras, le culte syrien d'Astarté, l'épouse du Soleil, donne naissance à celui d'Aphrodité ou Aphrodite. Le mot Ἀφροδίτη, écume, rattaché à la racine ἄβρ ou ἑμβρ, humidité, signifie l'écume de la mer : Aphrodite est donc une divinité hellénique, produite par les eaux de l'Océan, auxquelles se mêlent quelques gouttes de sang, tombées de la blessure d'Ouranos (le ciel) mutilé par Cronos, son fils. Déesse de la puissance productrice de la

nature, « C'est elle, dit l'Hymne homérique, qui fait naître de tendres désirs dans le sein des dieux, qui soumet les tribus des mortels, les oiseaux, légers habitants de l'air, et les animaux nombreux que nourrit la terre ferme ou la mer : tous les êtres ont souci des travaux de Cythérée aux belles couronnes¹. »

Quand elle met le pied sur le rivage de Cypre, où le souffle humide de Zéphyre la transporte, à travers les flots retentissants, sur une molle écume, d'après un autre Hymne homérique², « les Heures aux riches bandelettes la reçoivent avec prévenance, et la revêtent d'habits divins : sur sa tête immortelle elles placent une couronne d'or artistement tissée, d'une riche beauté, et dans ses oreilles trouées des bijoux d'orichalque, enrichis d'or précieux ; à son cou délicat, à sa poitrine blanche comme l'argent, elles adaptent un collier d'or. » Elles la conduisent ensuite dans le palais de Zeus, où les immortels sont saisis d'admiration devant cette beauté divine. C'est cependant un mortel qui devient son époux. Anchise, fils de Capys, faisait paître ses brebis sur les pentes du mont Ida : Aphrodite s'unit à lui et lui donne un fils, qui prend le nom d'Αἰνεΐας, Ænée ou Énée, parce qu'il a causé une douleur terrible, αἰνόν, à sa mère.

Dans l'*Odyssée*, Aphrodite est l'épouse de Hè-

1. Hymne III, vers 2 et suivants. — Cf. LUCRÈCE, *De la Nature*, I, v. 1 et suivants. — Le nom de Cythérée indique que le culte d'Aphrodite avait été importé également à Cythère, un des comptoirs phéniciens. On l'honorait aussi à Corinthe, à Sicione, à Élis et en Sicile.

2. Hymne V, v. 5 et suivants.

phæstos, qui, la surprenant avec Arès, l'enveloppe elle et son amant dans les mailles inextricables d'un filet : les dieux, conviés à ce spectacle, les poursuivent de leurs railleries¹.

Un lien de tendresse symbolique unissait Aphrodite et Adonis. Adonis (du phénicien Adon, maître, seigneur) est l'image du printemps : Aphrodite est celle de la force féconde de la nature. Tué à la chasse par un sanglier, le jeune homme descend aux sombres demeures ; mais le pouvoir d'Aphrodite le ramène à la vie, et alors les sanglots des femmes, qui, depuis les rives de la Syrie jusqu'au littoral de l'Attique, déploreraient cette mort prématurée, se convertissent en cris joyeux, en chants d'allégresse, au milieu de fêtes, sur la célébration desquelles s'est exercée la verve descriptive et comique de Théocrite². La protection affectueuse d'Aphrodite s'étend sur Phaéthon, fils de Tithon et de l'Aurore³, dont elle fait un gardien de son temple, et sur Cinyras, fondateur de Smyrne, de Cinyrée et de Paphos, où il élève un temple à la déesse, qui l'honore de sa faveur. Mais Aphrodite poursuit de sa haine et de ses rigueurs Hélène, Médée, Pasiphaé, Phèdre, que des amours fatales conduisent au crime et au suicide.

Les autels d'Aphrodite étaient ornés de symboles et d'attributs, parfois allusifs à la fécondité

1. Voir l'article ARÈS, p. 76.

2. Idylle XV^e, à laquelle on donne aussi pour titre : *Les Syracusaines*.

3. Il ne faut pas confondre ce Phaéthon avec le fils d'Apollon, qui périt foudroyé par Zeus, après avoir essayé de conduire le char du Soleil.

des êtres soumis à son pouvoir. Le myrte, la pomme et la grenade lui étaient consacrés ; on lui offrait des béliers, des boucs, des lièvres, des porcs. Ses images sont souvent accompagnées de passereaux, de bergeronnettes, de colombes : ces dernières surtout sont ses oiseaux familiers.

Un grand nombre de statues d'Aphrodite la montrent vêtue du chitôn sans ceinture, fait d'une étoffe légère, qui dessine les formes, et laisse à découvert le sein et l'épaule gauches. La main droite tient au-dessus de l'épaule du même côté les plis d'un manteau, qu'elle ramène en avant. Ainsi figurée, Aphrodite est la déesse du mariage, du foyer domestique, des joies de la famille. Elle ne craint pas cependant de joindre à cet ajustement, qui a déjà son élégance, la parure suprême, fascinatrice, la fameuse ceinture, que Héra lui emprunte pour se concilier les bonnes grâces de son époux. « C'est, dit Homère¹, un riche tissu, orné de broderies : là se trouvent réunis tous les charmes qui attirent, l'amour, le désir, les doux entretiens, et les discours flatteurs, qui trompent même l'âme prudente des sages. »

Mais la figure par excellence d'Aphrodite est la statue à jamais célèbre sous le nom de Vénus de Milo. On la croit de Scopas. La découverte de ce chef-d'œuvre fait époque dans l'histoire de l'art. En 1820, un paysan, de Milo, la Milos des anciens, une des Cyclades, renommée aujourd'hui pour ses pilotes, travaillait dans son champ. Sa pioche met à découvert une statue, à cinq cents pas environ des ruines du théâtre. Le marquis

1. *Iliade*, XIV, v. 215 et suivants.

de Rivière, ambassadeur de France à Constantinople, ayant eu connaissance de cette trouvaille, charge le vicomte de Marcellus, secrétaire d'ambassade, d'en faire l'achat. M. de Marcellus a beaucoup de peine à surmonter les obstacles que les primats de l'île de Milo opposent à cette acquisition. Au moment où il arrivait à Milo, on embarquait la statue sur un bâtiment turc, qui devait la porter au prince Morosini, drogman de la Porte. M. de Rivière a le bonheur d'aplanir les difficultés, et la France possède dès lors un des plus merveilleux spécimens de l'art grec. Plusieurs mutilations, dont une très grave, causent aux savants un vif regret, sans nuire cependant à l'effet artistique : le pied gauche est brisé ; les bras sont tronqués ; mais on peut voir néanmoins que le droit était baissé et le gauche étendu. Un des plus délicats de nos poètes contemporains, Sully Prudhomme, a tiré un grand parti poétique de cette perte des bras de la statue de Scopas. Il dit dans une pièce de vers, lue à l'Académie française, le mercredi 3 janvier 1883 :

*Tu viens régénérer l'aspiration lasse,
Guérir des vils soupirs les cœurs que tu soumetts ;
Tu viens, de tes bras seuls ayant perdu la grâce,
Figurer l'idéal, qui n'embrasse jamais.*

Un éminent critique d'art, Paul de Saint-Victor, dit à son tour de la Vénus de Milo¹ : « Béni soit le paysan grec, dont la bêche exhuma la déesse enfouie depuis deux mille ans dans un champ de

1. *Hommes et Dieux*, p. 3 et suivantes ; édition Michel Lévy, 1868.

blé! Grâce à lui, l'idée de la Beauté s'est épuisée d'un degré sublime; le monde plastique a retrouvé sa reine. A son apparition, que d'autels écroulés, que de prestiges évanouis! Comme dans le temple biblique, toutes les idoles tombèrent la face contre terre. La *Vénus de Médicis*, la *Vénus du Capitole*, la *Vénus d'Arles*, s'abaissèrent devant la *Vénus* deux fois victorieuse, qui les réduisait, en se relevant, au rang secondaire. L'œil humain a-t-il jamais embrassé forme plus parfaite? Ses cheveux, négligemment rattachés, ondulent comme les vagues d'une mer au repos. Le front se découpe sous leurs bandelettes, ni trop haut, ni trop bas, mais tel que l'on peut concevoir le siège d'une pensée divine, unique, immuable. Les yeux s'enfoncent sous l'arcade profonde des sourcils; elle les recouvre de son ombre, elle les frappe de cette sublime cécité des dieux, dont le regard, aveugle au monde extérieur, retire en lui sa lumière, et la répand sur tous les points de leur être. Le nez se rattache au front par ce trait droit et pur qui est la ligne même de la beauté. La bouche entr'ouverte, creusée aux angles, animée par le clair-obscur que projette sur elle-même la lèvre supérieure, exhale le souffle ininterrompu des vies immortelles. Son léger mouvement accuse la rondeur grandiose du menton, marqué d'un imperceptible méplat. La beauté coule de cette face divine, et se répand sur le corps, à la façon d'une clarté. Le cou n'affecte point ces molles inflexions de cygne, que la statuaire profane prête à ses *Vénus*. Il est droit, ferme, presque rond, comme un fût de colonne supportant un buste. Les épaules étroites développent, par leur contraste,

les lignes harmonieuses qui se dessinent au-dessous du cou. Le torse offre ces plans cadencés et simples qui marquent les divisions de la vie. La bouche droite, assouplie par l'inclinaison de la pose, prolonge son ondulation dans la draperie glissante, que le genou, porté en avant, laisse retomber en plis majestueux. Mais la beauté sublime est la beauté ineffable. Par quelle parole exprimer la majesté de ce marbre trois fois sauvé, l'attrait mêlé d'effroi qu'il inspire, l'idéal superbe et ingénu qu'il révèle? D'un côté son profil exhale une douceur exquise; de l'autre, la bouche contracte le tour, l'œil prend l'obliquité d'un dédaigneux défi. Regardez-la en face : la figure apaisée n'exprime que la confiance de la victoire, la plénitude du bonheur¹. »

Voilà bien l'image de la beauté idéale, réalisée par le ciseau d'un grand artiste. Il semble qu'il ait répandu sur son marbre les rayons de l'étoile brillante à laquelle Vénus-Aphrodite donne son nom, et qu'on voit figurer au revers d'une monnaie macédonienne. Ainsi se trouvent unis dans une association toute radieuse le chef-d'œuvre de Scopas et l'astre aux vives clartés, qui annonce le lever du soleil, et qui le salue à son déclin.

1. Voir aussi, dans les *Poèmes antiques* de Leconte de Lisle, la pièce intitulée *Vénus de Milo*. — Édition Lemerre, 1874.





ÉROS, PSYCHÉ

Étymologie du mot Éros, l'Amour. — Citation des Oiseaux d'Aristophane. — Puissance universelle d'Éros. — Ses fonctions, ses attributs, son cortège. — Images d'Éros. — Les Amours. — Tableau d'Action, décrit par Lucien.

Légende de Psyché dans Apulée. — Psyché, personnification de l'âme humaine. — Les Amours de Psyché de La Fontaine. — Psyché, tragédie-ballet, due à la collaboration de Molière, de P. Corneille, de Quinault et de Lulli (1671). — Le poème de Psyché, par Victor de Laprade. — L'Amour et Psyché du Capitole. — Fresques de Raphaël au Palais de la Farnésine. — La Psyché de François Gérard.



EROS, l'Amour, est le fils d'Aphrodite. Les étymologistes font dériver son nom de la racine sanscrite *vri* ou *var*, qui signifie choisir, préférer; ou du mot *arusha*, le brillant, le rouge, épithète donnée aux chevaux du Soleil. Il est plus simple de le rattacher aux racines de la langue grecque *ἀρ*, *ἐρ*, qui impliquent l'idée d'union, de rapprochement. La naissance d'Éros est ainsi racontée par Aristophane, écho des traditions helléniques suivies par Homère, par Hésiode et par Æschyle : « Au commencement était le Chaos et la Nuit, le noir Érebe et le vaste Tartare; la

terre, l'air et le ciel n'étaient point encore ; enfin, dans le sein infini de l'Érèbe, la Nuit aux noires ailes enfanté d'abord un œuf sans germe, d'où, après une longue révolution d'années, naquit Éros aux épaules radieuses de deux ailes d'or, et rapide comme un tourbillon des vents. Éros, s'unissant au Chaos ailé et ténébreux, au sein du vaste Tartare, engendra notre race et la fit paraître la première à la lumière. La race des immortels n'existait donc pas encore, avant qu'Éros eût tout uni ; mais quand le mélange de toutes choses fut accompli, alors parut le Ciel, l'Océan, la Terre et la race éternelle des dieux bienheureux. C'est ainsi que nous sommes les plus anciens de tous les immortels ; nous sommes fils d'Éros, mille preuves l'attestent, et comme lui nous avons des ailes ¹ . »

La puissance de ce dieu est immense, universelle ; elle s'étend à tous les êtres : « Éros, invincible Éros, tu subjugues les puissants, et tu reposes sur les joues délicates de la jeune fille ; tu règnes sur les mers et dans la cabane du berger ; nul, parmi les dieux immortels et parmi les hommes éphémères, n'échappe à tes traits, et celui que tu tiens devient fou. Tu rends injuste le cœur du juste, pour l'entraîner à sa perte. Victorieux est le coup d'œil enchanteur d'une belle fiancée, et il prend place parmi les grandes lois qui régissent l'univers ; ce sont jeux d'Aphrodite, l'invincible déesse ² . »

1. *Oiseaux*, v. 683 et suivants. Cette parabase, pleine de fraîcheur et d'élégance, est débitée par un des oiseaux.

2. SOPHOCLE, *Antigone*, v. 780 et suivants.

Tel est Éros, puissant, cruel, se plaisant à tourmenter ceux qui aiment et à leur faire répandre des larmes. Insensé, qui se fie à ses caresses, à ses protestations, à ses pleurs ! Il ne songe qu'à trahir. Il ne connaît personne : il a un bandeau sur les yeux. Ses armes sont des torches et des flèches, qu'il porte dans un carquois d'or. Il en a de deux sortes : les unes, d'or pur, produisent l'amour ; les autres, de plomb, inspirent la haine. Il trempe la pointe des premières dans le feu et dans le miel ; la pointe des secondes, dans le fiel et dans le poison. Avec ses torches il embrase le cœur même du dieu du Soleil. Il est toujours peint avec des ailes ; car rien n'est plus fugitif que la passion qu'il inspire.

*Dans les champs, que l'hiver désole,
Flora vient rétablir sa cour ;
L'alcyon fuit devant Éole ;
Éole le fuit à son tour ;
Mais sitôt que l'Amour s'envole,
Il ne connaît plus de retour 1.*

Compagnon assidu d'Aphrodite, sa mère, il a lui-même pour cortège les Jeux, les Désirs, le Vin, la Fortune, la Persuasion, les Grâces et les Muses. La plupart des villes de la Grèce, Thespis, Lacédémone, Athènes, Mégare, Leuctres, Élis, et d'autres encore, lui avaient voué des autels. On voit souvent voltiger autour d'Aphrodite des Éros, des Amours, qui sont comme des frères autour de leur aîné. La fantaisie de l'art grec a pris plaisir à les représenter d'une façon spirituelle et gracieuse, parés d'une ceinture flottante, enve-

1. J. -B. ROUSSEAU : *Circé*, cantate VI, à la fin.

loppés dans un manteau, l'air boudeur, se mordant le bout du doigt.

La plus charmante composition de ce genre est celle que décrit Lucien ¹, comme un des accessoires du tableau d'Aétion, représentant les Noces d'Alexandre le Grand et de Roxane, fille du satrape Oxyarte : « Dans une autre partie du tableau, dit-il, sont des Amours qui jouent avec les armes d'Alexandre; deux d'entre eux portent sa lance comme un lourd fardeau, et paraissent accablés sous le poids d'un ais; deux autres traînent par les courroies le bouclier, sur lequel est assis un troisième, qui a l'air d'un souverain sur son char; un dernier s'est glissé sous la cuirasse qui gît à terre, et semble épier les autres, pour leur faire peur quand ils passeront près de lui. »

C'est dans le quatrième, le cinquième et le sixième livre de l'*Ane d'or* d'Apulée que se trouve la légende de Psyché, personnification de l'âme humaine, *Ψυχή*, sous les traits d'une jeune fille aux ailes de papillon ², dont l'Amour, devenu son époux, fait la joie et le tourment. Psyché appartient donc plus à la philosophie et au roman qu'à la mythologie; c'est plutôt une allégorie platonicienne, présentée sous une forme aimable et délicate, qu'une conception mythique. L'auteur

1. *Hérodote ou Aétion*, § v. — Les Noces d'Alexandre et de Roxane sont le motif d'un tableau de Razzi, dit le *Sodoma*, peintre distingué du XVI^e siècle, né à Vercelli en 1479 et mort en 1554. Ce tableau se voit à Rome dans le palais Chigi.

2. *Ψυχή* signifie proprement la respiration, l'être, la vie, et le papillon, symbole de l'âme humaine. Ce mot se rattache à la racine *ψύχ*, vivifier, rafraîchir.

s'est proposé de faire voir que l'Amour doit préférer la beauté de l'âme à celle du corps, résister aux entraînements d'une curiosité fatale et se purifier par la souffrance. Psyché, fille d'un roi puissant, est d'une beauté si ravissante que l'Amour ne peut se défendre de l'aimer. Les parents de la jeune princesse, ayant interrogé l'oracle pour savoir auquel des nombreux prétendants ils feraient bien de la donner en mariage, reçoivent cette triste réponse :

*Exposez sur un roc cette fille adorée,
Pour un hymen de mort pompeusement parée.
N'espérez point un gendre issu d'un sang mortel,
Mais un affreux dragon, monstre horrible et cruel,
Qui, parcourant les airs de son aile rapide,
Porte en tous lieux la flamme et le fer homicide¹.*

Ils obéissent : Psyché est conduite sur le sommet d'une montagne escarpée, où la malheureuse enfant reste toute seule et sans secours. Tremblante d'effroi, elle fond en larmes, lorsque tout à coup elle se sent enlevée par Zéphyr, qui la dépose dans une profonde vallée, sur un tapis de verdure et de fleurs. Elle pénètre ensuite dans un magnifique palais, où des voix harmonieuses exécutent pour elle les plus agréables concerts, et où elle est servie par des nymphes invisibles. L'Amour alors, devenu son époux, lui rend visite dans l'obscurité et se retire à la pointe du jour, en lui recommandant de ne point souhaiter de le voir. Mais sur les conseils perfides et jaloux de ses sœurs qu'elle a revues, Psyché, qui croit que son époux est un monstre hideux, se lève pendant

1. Traduction de Victor Bétolaud.

que l'Amour est endormi, allume sa lampe, et aperçoit, à la lueur, au lieu d'un serpent redoutable, l'Amour aux ailes roses, qu'une goutte d'huile brûlante, tombée sur son épaule, éveille aussitôt. Voyant que sa confiance est trahie, il prend son vol et disparaît. Psyché, en proie au désespoir, veut se donner la mort : elle se précipite dans un fleuve ; mais l'eau la rejette sur les rives. Elle songe alors à se venger de ses sœurs ; elle les attire sur la montagne, où elle avait été transportée par Zéphyr, et celles-ci roulent, se brisent dans leur chute et deviennent la pâture des oiseaux ou des bêtes sauvages. Vénus, courroucée de ce que Psyché est parvenue à captiver l'Amour même, persécute la jeune femme jusqu'à ce qu'elle l'ait contrainte à descendre aux Enfers. Là, elle demande à Proserpine une boîte mystérieuse, qui renferme un trésor de beauté. Un nouvel accès de curiosité lui fait ouvrir cette boîte ; Il en sort une vapeur léthargique, qui réduit Psyché à l'état de cadavre. Mais le roi des dieux lui rend la vie, et elle redevient l'épouse de l'Amour.

L'histoire allégorique de Psyché semble avoir pris naissance en Orient, d'où elle a été introduite en Grèce. L'idée fondamentale de cette conception, c'est la séparation et la réunion de l'âme avec la divinité, la chute et le retour. L'âme, éprise d'un amour qui l'élève vers l'auteur même de la vie, veut pénétrer des mystères qui échappent aux prises de l'intelligence humaine ; elle est punie de sa curiosité ; mais la divinité, satisfaite du châtement infligé à l'âme, lui permet de remonter vers l'amour céleste, qui lui révèle la beauté divine, et qui en fait sa fiancée.

Il n'est point d'épisode philosophique ou romanesque qui se soit reproduit sous plus de formes différentes dans la littérature, le théâtre et les arts. En 1669, La Fontaine, sous ce titre : les *Amours de Psyché*, s'est plu à imiter en prose, mêlée de vers, le récit d'Apulée. C'est à ses trois amis, Boileau, désigné sous le nom d'Ariste, Racine, sous celui d'Acanthe, et Molière, sous celui de Gélaste, que La Fontaine, qui se donne le nom de Polyphile, lit son ouvrage dans un jardin frais de Versailles, appelé grotte de Thétis, aujourd'hui détruite. Avec sa finesse de peintre, il dessine le groupe formé par le lecteur et par l'auditoire, montre les trois amis « assis à l'entour de Polyphile, qui prend son cahier, tousse pour se nettoyer la voix, et commence par ces vers :

*Le dieu qu'on nomme Amour n'est pas exempt d'aimer ;
A son flambeau quelquefois il se brûle.*
.....
*Témoin Psyché, dont je veux vous conter
La gloire et les malheurs chantés par Apulée.
Cela vaut bien la peine d'écouter ;
L'aventure en est signalée.*

Ce début sert d'introduction à l'œuvre entière, composée de deux livres. Quand Polyphile a terminé, ses trois auditeurs font « quelques courtes réflexions sur les principaux endroits de l'ouvrage ; puis la lune étant dans son plein, nos voyageurs et le cocher qui les conduisait veulent bien la prendre pour guide. »

Deux ans après cette lecture, en 1671, Molière, préoccupé sans doute du côté dramatique du sujet de Psyché, forme le dessein de le mettre en scène et d'y utiliser une décoration des Enfers. C'était

un heureux canevas; mais Molière, pressé par le temps, et craignant de ne pas être en mesure de faire représenter son ouvrage au Carnaval, demanda la collaboration de Corneille, qui se mit à écrire de verve une grande partie de la pièce. On lui doit, entre autres scènes, la charmante déclaration de Psyché (acte III, scène III), si délicate, si passionnée, et qui ravit le public. Ainsi achevée, la tragédie-ballet de Psyché, en cinq actes avec un prologue, fut représentée le 16 janvier 1671, aux Tuileries, dans la salle des Machines, en présence du Roi, de toute la cour, du nonce du Pape, de l'ambassadeur de Venise et de plusieurs autres ministres. La femme de Molière remplissait le rôle de Psyché. Quinault avait été prié d'écrire pour les intermèdes quelques morceaux de chant, dont Lulli composa la musique.

Un poète moderne, Victor de Laprade, a écrit, en 1842, un poème de *Psyché*, en trois livres, subdivisés eux-mêmes en un certain nombre de chants et d'épisodes. Pour Victor de Laprade, Psyché, c'est l'âme humaine, le symbole de l'humanité, courant à la poursuite d'un dieu inconnu, d'un bonheur idéal. Il y a parfois des obscurités dans cette œuvre, mais elle se recommande plus fréquemment encore par la fraîcheur des peintures et par les grâces séduisantes du style.

Le musée du Capitole possède un groupe anonyme de *l'Amour et Psyché*, justement admiré pour le charme de la composition et pour la beauté des formes. On dirait que l'artiste, dans cette gracieuse allégorie, ait voulu tout particulièrement représenter l'union des âmes.

Au Palais de la Farnésine, à Rome, on voit une

série de fresques célèbres représentant la fable de Psyché. C'est Raphaël qui en a fait les cartons, laissant l'exécution définitive aux soins de Jules Romain, de Francesco Penni et de Giovanni da Udine.

En 1796, François Gérard, un des maîtres de la peinture contemporaine, exposait une *Psyché*, qui est demeurée au Louvre, et qui se recommande par une touche à la fois vigoureuse et délicate, un coloris sobre, des poses vraies et naïves.





HADÈS

ET

LE ROYAUME DES ENFERS

Opinion de Fustel de Coulanges sur la croyance à l'immortalité de l'âme. — Hadès, souverain du monde des morts. — Étymologie de son nom. — Ses pourvoyeuses. — Il prend souvent le nom de Pluton. — Thanatos, personnification de la Mort. — Perséphone, déesse des Morts. — Description du royaume de Hadès. — Le Styx. — L'Achéron. — Le Pyriphlégethon. — Le Cocyte. — Le Tartare. — Les grands coupables : les Titans, Salmonée, Pirithoos, Ixion, Tityos, Tantale, Sisyphe. — L'Érèbe. — Divinités sinistres assises au vestibule. — Cerbère. — Charon. — Les trois juges des Enfers : Rhadamanthe, Éaque, Minos. — Champs Élyséens. — Représentations figurées de Hadès. — Divinités auxiliaires du roi des Enfers : Hécate, Hermès, Iris, les Érinnyes. — Dogme de la sanction morale symbolisé par les Éuménides. — Citation de Saint-Marc Girardin. — Les Éuménides dans la trilogie d'Eschyle. — Les Parques.



Si haut qu'on remonte dans l'histoire de la race indo-européenne, dont les populations grecques et italiennes sont des branches, on ne voit pas, dit Fustel de Coulanges¹, que cette race ait jamais pensé que, après cette courte vie,

1. *La Cité antique*, p. 7.

tout fût fini pour l'homme. Les plus anciennes générations ont envisagé la mort non comme une dissolution de l'être, mais comme un simple changement de vie... Les Grecs ont cru que ce n'était pas dans un monde étranger à celui-ci que l'âme allait passer sa seconde existence; elle restait tout près des hommes et continuait à vivre sous la terre. » Cette vie d'outre-tombe est un des thèmes favoris de la vieille poésie épique des Grecs. Hadès est le souverain de ce monde des morts.

Son nom, Hadès ou Aïdès (à privatif et 'Id ou Fiδ, voir), signifie l'invisible. Il est, en effet, le dieu du royaume ténébreux, qui s'étend sous la terre, *καταχθόνιος*. Lorsque l'univers fut partagé entre les trois fils de Cronos, Zeus eut le ciel, les nuées et les plaines de l'air; Poséidon, l'empire de la mer; Hadès, celui des espaces souterrains. Son attribut principal est la coiffure bleuâtre, *κυανέν*, qui rend invisibles ceux qui la portent. Confiné dans ses demeures ténébreuses, il n'a pas besoin d'en sortir. Les Kères, ou Destinées, déesses de la Mort, aux robes teintées de sang, aux regards effroyables, aux dents blanches et grinçantes, lui apportent les cadavres qu'elles ramassent sur la terre. Hadès a également pour ministres les Érinyes, Euménides ou Furies, qui ont la mission de punir le parjure, les crimes, la violation du droit d'hospitalité. Lui-même est le grand hôtelier, dont la maison a peine à contenir les âmes qui s'y pressent; il est le chasseur, *Ζαγγρεύς*, toujours sûr de sa proie; il est le berger, qui, de son bateau, pousse son noir troupeau dans le chemin creux de la Mort; il est le dieu

opulent, Πλούτων¹, qui s'enrichit des pleurs et des sanglots, ou qui fait monter les richesses de la terre à la surface du sol. La Mort était personnifiée, avec le nom de Thanatos (θάνατος), sous les traits d'un homme ailé, barbu, emportant ses victimes. On le voit ainsi figurer dans l'*Alceste* d'Euripide, et lutter avec Héraclès.

A côté du roi des Enfers siège Perséphone, la fille de Dèmèter, que Hadès a enlevée pour en faire son épouse et la reine du monde invisible. Cet enlèvement de Perséphone, ou Proserpine², est une des légendes les plus célèbres de la mythologie grecque : nous y insistons en son lieu.

Le royaume de Hadès, d'après les traditions épiques, est situé par delà les limites de l'Océan, dans la région du soir, que le Soleil n'éclaire jamais de ses rayons. C'est le pays des Cimmériens, région humide, enveloppée de brouillards, où ne croit que l'asphodèle, aux fleurs décolorées, comme le visage des morts. Là coule le Styx, fleuve redouté des dieux, et dont le nom, évoqué dans un serment, était l'engagement le plus solennel et le plus redoutable de la parole donnée. Il enfermait neuf fois les Enfers de ses eaux noires et fangeuses. En réalité, le Styx, aujourd'hui *Mavro Nero* (l'eau noire), est un cours d'eau, formé de la réunion de trois sources, qui se précipite en cascades d'une très grande hauteur et

1. Μίλας δ'
 Ἄδης στεναγμοῖς καὶ γόοις πλουτίζεται. — SOPHOCLE,
OEdipe-Roi, v. 29 et 30.

2. On dérive le nom de Perséphone de *πίρω*, perdre, tuer, et *φόνος* meurtre, mais ce n'est pas une dérivation bien certaine.

se jette dans le Crathis, tributaire du golfe de Corinthe. Le paysage qui l'encadre explique pourquoi les anciens lui ont attribué je ne sais quoi de sombre et d'inferral. « Qu'on se représente, dit Decharme¹, une gorge étroite de montagne, enfermée entre des masses de rochers, dont les teintes livides ne peuvent se comparer qu'à celles du cratère d'un volcan; pas une pousse d'arbre, pas un brin d'herbe dans ce morne ravin. Tout à coup, la gorge se ferme, et l'on a en face de soi un immense entassement, un éboulement de la montagne, un vrai chaos. Au-dessus de soi, au plus haut sommet, on aperçoit un filet d'eau noire, qui glisse le long d'une muraille verticale de granit rouge, et qui, en bas, subitement, s'engouffre sous la neige ou dans le roc, suivant les saisons. Où allait cette eau? Où dirigeait-elle son voyage souterrain? Tel était le mystère, qui avait sans doute frappé les premiers habitants de la contrée. Épouvantés du spectacle de cette nature désolée, ils avaient cru que l'eau du Styx pénétrait jusqu'aux entrailles de la terre, où elle arrosait l'empire infernal. Les impressions qu'ils avaient ressenties s'étaient renouvelées pour leurs descendants, dont la frayeur avait raconté, au sujet du Styx, des fables nouvelles. Nul être vivant, disait-on, homme ou animal, ne pouvait boire de cette eau, sans en mourir. » D'après Pausanias², cette eau ne pouvait être conservée dans des vases ni de métal, ni de cristal, ni de

1. *Mythologie de la Grèce antique*, 1 v, 389. — Remarquez que σόξ signifie haine, horreur, effroi.

2. *Arcadica*, liv. VIII, chap. XV III.

terre, mais seulement dans le sabot d'un cheval. C'était, dit-on, de cette eau qu'on s'était servi pour empoisonner Alexandre. Les eaux du Styx avaient la vertu singulière de rendre invulnérable celui qui y avait été plongé. Ainsi Achille acquit cette propriété merveilleuse, excepté au talon, par où le tenait Thétis, sa mère, en lui faisant prendre ce bain.

Trois autres fleuves arrosent le royaume de Hadès : l'Achéron (Ἄχ, angoisse, anxiété), sur les bords duquel les âmes se rendent, en sortant de la vie, d'où, après un temps fixé pour chacune d'elles, elles sont renvoyées dans ce monde, afin d'y animer des corps nouveaux; le Pyriphlégethon (πῦρ feu, φλεγήθω, brûler, être ardent), dont on voit les flammes saillir sur la terre par plusieurs issues; le Cocyte (κωκύω, gémir, hurler), le fleuve des pleurs, un des bras de l'Achéron. Ces différents cours d'eau se jettent dans le marais Achérusiade, où les âmes souffrent des peines proportionnées à leurs fautes. Celles qui se trouvent incurables, à cause de la grandeur de leurs crimes, et qui ont commis de nombreux sacrilèges, des meurtres iniques et contre les lois, la fatale Destinée les précipite dans le Tartare, d'où elles ne sortent jamais¹. On donne le nom de Tartare (ταρ, trouble, effroi) au gouffre insondable des Enfers. Ce séjour des criminels voués à une éternité de supplices, est entouré d'un triple mur, lavé par les flots circulaires du

1. Nous suivons, en partie, le texte du *Phédon*, de Platon. — Aux quatre fleuves des Enfers, quelques mythologues en ajoutent un cinquième, le Léthé (λήθη, oubli), placé entre le Tartare et les Champs Élyséens.

Pyriphlégéthon, et fermé par une porte de diamant. Là se trouvent les titans Briarée et les Hécatonchires avec les Cyclopes, personnifications des phénomènes volcaniques. Leur audace s'étant emportée jusqu'à vouloir escalader le ciel et détrôner Zeus, ils sont plongés par lui dans les Enfers. On y voit Salmonée, fils d'Æole et d'Énarète, qui, jaloux du maître des dieux et s'étant fait construire un pont de métal, sur lequel son char roulait avec fracas, prétendait que c'était le bruit retentissant du tonnerre : Zeus le foudroya. Les Lapithes fournissent au Tartare plusieurs grands coupables, particulièrement Pirithoos et Ixion. Pirithoos, un de leurs rois, va s'unir à Hippodamie : il convie les Centaures à ses noces. Les Centaures, troublés par les fumées du vin, s'efforcent d'enlever la jeune mariée. Eurytion l'a déjà saisie ; mais Pirithoos, aidé de Dryas, fond sur ses convives insolents et en fait un épouvantable massacre. C'est alors que, encouragé par ces exploits, Pirithoos, avec le secours de Thésée, veut enlever des Enfers Perséphone, l'épouse de Hadès, dont il s'est épris. Les deux amis descendent dans le monde souterrain ; mais ils sont saisis par Hadès, qui les fait enchaîner tous deux à un rocher, jusqu'à ce que Héraclès descende aux Enfers¹. Héraclès délivre Thésée, qui n'avait agi que pour plaire à Pirithoos ; mais Pirithoos reste pour toujours livré à son supplice.

Ixion, roi des Lapithes, avait reçu de son beau-père Déioneus de riches présents composant la

1. Une peinture antique représente les deux amis enchaînés par les Érinyes, sous les yeux de Hadès, assis sur son trône et tenant un sceptre de la main droite.

dot de Dia. Déioneus veut les reprendre de force à Ixion, qui le jette dans une fosse pleine de charbons ardents, où il périt. Couvert du sang qu'il vient de répandre, Ixion trouve grâce auprès de Zeus, qui lui donne asile dans l'Olympe. Mais Ixion, oubliant le respect dû à Zeus hospitalier, devient amoureux de Héra. Pour le punir de cette audace, Zeus plonge Ixion dans le Tartare et le fait enchaîner sur une roue avec des liens d'argent ou des serpents. Cette roue, garnie d'ailes et ardente, ne cessait de tourner sur elle-même en entraînant le criminel, qui, sans cesse fustigé, criait à pleine voix : « Honorons les bienfaiteurs ! »

Tityos, un géant fils de la Terre, ayant eu l'insolence d'outrager Lèto ou sa fille Artémis, fut tué à coups de flèches par cette déesse, aidée de son frère Apollon, frappé en même temps de la foudre de Zeus et précipité dans le Tartare. C'est là qu'il gît étendu, couvrant neuf arpents de son corps, tandis que des vautours ou des serpents lui dévorent le foie.

Le supplice de Tantalos¹ est un des plus célèbres parmi ceux de l'Enfer : il est devenu proverbial. Tantalos, fils de Zeus et de la nymphe Pluto, était un monarque opulent. Il y a plusieurs légendes sur le châtimeut terrible qui lui fut infligé. Selon les uns, il avait dérobé aux dieux le nectar et l'ambrosie ; suivant d'autres, il avait volé un chien d'or, que Rhéa avait placé auprès de Zeus et de sa nourrice. Une autre tradition rapporte qu'il avait divulgué des secrets que Zeus

1. Τάνταλος, d'après Platon, est formé de τάλας, misérable.

lui avait confiés. D'après le récit le plus commun, voulant éprouver les dieux qu'il recevait à sa table, il fit découper en morceaux son fils Pélops et le servit comme un mets. Zeus indigné le précipite au fond du Tartare. Placé au milieu d'un lac, chaque fois qu'il approche sa bouclie de l'eau pour éteindre sa soif ardente, l'eau fuit devant lui, sans qu'il y puisse tremper ses lèvres. Au-dessus de sa tête pendent des branches chargées de poires, de grenades, d'oranges, de figues douces et d'olives vertes, qui reculent lorsque sa main s'étend pour les saisir. De plus un énorme rocher menace sans cesse de l'écraser, sans qu'il ait le pouvoir d'échapper à l'effroi de cette chute imminente.

Sisyphos subit un supplice analogue. Roi de Corinthe, il favorisa la navigation et le commerce, mais il était déloyal, avare, trompeur. Il avait fermé l'Isthme par des murailles, pour faire payer aux voyageurs de grosses rançons. Sisyphos exerçait aussi sur les passants de cruels brigandages, auxquels Thésée mit fin en le tuant. Homère¹ raconte ainsi son supplice : « Sisyphos a sous ses mains un immense rocher, qu'il pousse avec de grandes douleurs. Et il s'efforce des pieds et des mains pour faire arriver ce rocher au faite d'une montagne. Et quand il est près d'atteindre ce faite, alors la force lui manque, et l'immense rocher roule jusqu'en bas. Et il recommence de nouveau, et la sueur coule de ses membres, et la poussière s'élève au-dessus de sa tête. »

L'Èrèbe, fils du Chaos (Ἔρεβος, de ἔρα, terre), est l'entrée sombre du séjour de Hadès. Au ves-

1. *Odyssée*, XI, v. 593 et suivants.

tibule se tiennent, selon Virgile (*Énéide*, livre VI), le Deuil, les Soucis vengeurs, les pâles Maladies, la triste Vieillesse, la Crainte, la Faim, mauvaise conseillère, la hideuse Pauvreté, le Trépas, la Peine, le Sommeil, frère de la Mort, les Joies malsaines de l'âme, la Guerre, la demeure de fer des Euménides, et la Discorde en démence, qui porte sur ses cheveux, enlacés de vipères, des bandelettes ensanglantées. Au milieu s'élève un orme vaste, touffu, étendant ses rameaux séculaires, sous lesquels voltigent les vains Songes, attachés à toutes les branches. Cerbère se tient à l'entrée pour exercer une active surveillance sur les ombres : c'est le portier de l'Orcos, *Janitor Orci*, le chien à cent têtes, *ἑκατοντακέφαλος*, *centiceps*. Le plus souvent, il apparaît avec une triple gueule et une queue de dragon. Son cou est hérissé de serpents ; sa bouche, comme celle des vipères, distille un noir poison. Ses aboiements formidables effraient les âmes qui tenteraient de sortir. Hermès l'apaisa cependant en le touchant de son caducée, et Orphée avec les sons de sa lyre ; Héraclès le combattit corps à corps et l'entraîna sur la terre. On dit que Cerbère répandit, dans quelques contrées, son poison sur les herbes qui couvraient le sol, et dont la vertu délétère servit depuis aux magiciennes, dans leurs incantations mystérieuses.

Pour traverser les fleuves qui les conduisent à l'intérieur du royaume infernal, les ombres ren-

3. Sur le sens moral de ces divers supplices, voy. LUCRÈCE, chant III, v. 991 et suivants. — C'est un des plus beaux passages du poème : *De la Nature*.

contrent le nocher Charon. C'est un vieillard, à l'aspect repoussant, aux yeux brillants de flammes, à peine couvert d'un manteau sordide : il conduit lui-même sa barque et en dirige la voile sur les eaux bourbeuses des marais souterrains : il est vieux, mais d'une vieillesse verte et crue. Il exige rigoureusement le prix du passage, l'obole déposée sur les lèvres des trépassés enfermés dans leur linceul. Cette rançon du péage est indispensable pour être admis dans le séjour des ombres. Les âmes qui ne la paient point sont condamnées à errer cent ans sur les bords de l'Achéron.

Auprès de Hadès siègent trois juges qui décident si les âmes doivent être plongées dans le Tartare, ou dirigées vers les Iles fortunées, selon qu'elles ont mal ou bien vécu. C'est la volonté de Zeus. Il a établi dans ces fonctions suprêmes trois de ses fils, deux d'Asie, Minos et Rhadamanthe, et un d'Europe, Éaque. Ils rendent leurs jugements dans la Prairie des Asphodèles ou Plaine de la Vérité. Rhadamanthe juge les hommes de l'Asie ; Éaque, ceux de l'Europe : Minos décide en dernier ressort¹.

On arrive aux Iles bienheureuses ou Champs Elyséens par une route opposée à celle du Tartare. C'est un séjour de délices. « Là, dit Homère (*Odyssée*, chant iv), une vie facile est accordée aux humains : on n'y rencontre ni neige, ni pluies, ni longs hivers, mais sans cesse l'Océan

1. Minos, roi de Crète, avait donné à ses sujets des lois conformes aux sentiments les plus purs de la justice. — Rhadamanthe, né en Crète, était allé civiliser les Cyclades. — Éaque, souverain de l'île d'Égine, le plus équitable des rois de son temps, avait gouverné ses sujets avec une incomparable justice. Nous avons suivi en partie le texte du *Gorgias* de Platon.

envoie les douces haleines du Zéphyr, qui rafraîchit les hommes. » Virgile ajoute à ce riant tableau celui du bonheur goûté par les âmes pieuses. C'est une prairie verdoyante, des bois ombreux, enveloppés d'un éther pur et d'une lumière qui rayonne : elles ont leur soleil, leurs astres. Quelques-unes s'exercent à la palestra sur les gazons, où luttent sur le sable aux teintes fauves ; d'autres forment des danses, en chantant des vers. Orphée charme leurs oreilles de ses notes harmonieuses, qu'il accompagne de sons émanés de ses doigts et de son archet d'ivoire¹.

Les artistes céramistes ou statuaires donnent presque tous à Hadès un type qui se rapproche de celui de son frère Zeus. Vêtu du chiton et de l'himation, Hadès est assis sur un trône, le pied gauche portant sur une marche plus élevée que celle où s'appuie le pied droit. Le bras gauche tourne, en s'élevant, autour d'un long bâton ; du droit il tient une sébile destinée, sans doute, à recevoir l'obole des morts. Au-dessous, est accroupi Cerbère, la gueule à demi ouverte, montrant les dents, le cou entouré d'un serpent, dont la tête, après avoir glissé sous le ventre du chien, remonte vers le dos.

Parmi les divinités auxiliaires de Hadès, Hécate semble exercer une fonction toute personnelle. De la race des Titans, elle garde seule son pouvoir sous la domination de Zeus. Confondue souvent avec Séléné ou la Lune, Artemis ou Diane, Perséphone ou Proserpine, elle est la triple Hécate, ayant trois corps et trois têtes, une de

1. Sur l'existence réelle des *Iles fortunées*, aujourd'hui les *Canaries*, il est bon de lire dans Plutarque le chapitre VIII de la *Vie de Sertorius*.

chien, une de cheval, une de lion, *tergemina, triformis, triceps*. C'est elle qui enseigne les arts magiques et qui préside aux évocations et aux enchantements. La nuit, entourée de chiens hurlants, elle s'arrête dans les carrefours, *triviis ululata*, auprès des tombeaux et dans les lieux souillés de quelque meurtre. Honorée à Samothrace, à Égine, comme déesse mystique, elle avait à Athènes un sanctuaire placé près du temple de la Victoire.

Les animaux consacrés à Hécate étaient le chien et l'agneau noir : on lui offrait aussi du miel dans les sacrifices. L'art grec représente Hécate avec une tête à trois figures, s'élevant sur trois corps fondus en un seul. Elle est coiffée du calathos (panier, chapiteau de colonne). De ses six mains elle tient des flambeaux courts, une épée, des clefs, un poignard, un fouet et des serpents.

Hadès a pour messagers ordinaires Hermès et Iris ; mais il a aussi des ministres familiers de ses rigueurs et de ses vengeances : ce sont les Erinnyes, Euménides ou Furies, qui, habitant les profondeurs du Tartare, punissent les hommes après leur mort et remontent quelquefois sur la terre pour les châtier. Leur nom, dont on a donné une interprétation peu satisfaisante, tirée de la langue sanscrite (*Saranyu*, l'Aurore), se rattache plus vraisemblablement aux mots *ἔρις*, discorde, querelle, ou *ἄρα*, imprécation, malédiction¹. On les représente

1. Jacobi explique le mot Erinnyes par *ἔρινοσ, ἐριυνάω*, épier, surveiller. Le nom d'Eumenides, les bienveillantes, était un adoucissement, un euphémisme, employé pour se les concilier. C'est ainsi que les Écossais appellent *Daoine shi*, gens de paix, les fées malfaisantes. Par un motif semblable, les paysans grecs modernes appellent le diable *Καλὸς ἄνθρωπος*, le brave homme.

comme filles de la Terre ou de la Nuit, d'ordinaire au nombre de trois, Tisiphone (qui punit le meurtrier), Mégaira ou Mègère (la jalouse), Alecto (qui ne donne aucun relâche). Chaussées de bottines de chasse, elles ont des ailes, avec des serpents entrelacés dans leurs chevelures ou autour de leurs bras, et des larmes de sang dans les yeux. On leur offrait en sacrifice des moutons noirs et des néphalia, breuvages de miel, mélangés d'eau. Les crimes qu'elles punissaient surtout étaient la désobéissance aux parents, l'irrévérence envers la vieillesse, le parjure, le meurtre, la violation des lois de l'hospitalité et la cruauté envers les suppliants.

Le dogme de la sanction morale, pivot de toute société primitive, étant considéré par les anciens comme imposé aux dieux mêmes, il semble que les Érinyes soient la personnification de l'idée de rémunération et de punition attachée à tous les actes moraux, non seulement dans cette vie, mais par delà le tombeau. Elles symbolisent ces lois non écrites, attestées par *Antigone* dans un des chefs-d'œuvre de Sophocle. « Il y a près de deux mille cinq cents ans, dit Saint-Marc Girardin¹, que les paroles d'Antigone, protestant contre l'ordre de Créon, ont retenti dans Athènes, et, depuis deux mille cinq cents ans, elles ont vécu, ces lois, qui n'ont ni code, ni ministres, ni satellites; elles sont restées immortelles à travers la fragilité des décrets humains, toujours favorables à l'humanité, toujours vengereuses de l'injustice. Non, personne ne

1. *Cours de littérature dramatique*, XXXII, De la pitié envers les morts.

les a vues naitre ; personne non plus ne sait où elles reposent, ni du fond de quel abri inaccessible elles apparaissent tout à coup, avec une puissance et une majesté souveraines. »

Dans les *Euménides*, dernière partie de la trilogie d'Æschyle, le poète grec fait connaître ainsi les fonctions des divinités vengeresses qui poursuivent Oreste, meurtrier de sa mère¹ : « Allons, formons nos chœurs ; il faut, dans un chant terrible, révéler quel ministère exerce auprès des mortels notre tribunal, comment nous nous plaçons à rendre d'équitables jugements. Quiconque lève vers le ciel une main pure est à l'abri de notre courroux, et peut vivre sans alarmes. Mais tout assassin, qui, comme cet homme (Oreste), cache au jour une main sanglante, voit apparaître en nous les véridiques témoins, les inflexibles vengeurs du meurtre... C'est mon sort, en effet, sort immuable, que m'a filé la Parque. Tout mortel insensé qui est devenu l'artisan du crime, c'est moi qui le poursuis jusqu'à ce qu'il descende aux Enfers ; mort, il n'est même pas encore libre... Au jour de notre naissance, le sort nous imposa cette loi, de ne point nous approcher des immortels ; nul d'entre eux ne vient non plus prendre part à nos festins. Jamais nous ne portons les blancs habits de la joie. La ruine des familles, où des scélérats ont frappé en trahison leurs proches, voilà le soin qui nous occupe. Oui, c'est nous qui poursuivons l'homicide après son crime ; et, si fort qu'il soit, nous l'effaçons du monde... La gloire des hommes, celle-là même qui s'élevait

1. *Euménides*, v. 303 et suivants.

resplendissante jusqu'au ciel, tombe sur la terre, flétrie, sans honneur, à ma sombre approche; et, foulée aux pieds, elle s'anéantit sans retour... Le ciel ne voit point de gloire si orgueilleuse, qui ne se fonde et ne se perde honteusement dans la terre, à notre sombre approche et sous nos pieds ennemis. Il tombe, ce mortel superbe, et, dans son aveuglement, il ne peut comprendre sa chute. Son crime forme autour de lui un nuage, et les ténèbres épaisses, qui enveloppent sa maison, sont le triste entretien de la renommée. Ainsi l'a réglé le sort. Ministres habiles et sûrs de la vengeance, à la mémoire sévère, au cœur inflexible, nous suivons, loin des dieux, la voie qui nous est échue, voie abhorrée, obscure, que n'éclaire point le soleil, où trébuchent ensemble le voyant et l'aveugle. »

Quoique les Parques ou Moires soient plutôt subordonnées au Destin, quelques poètes ou artistes les identifient avec les Euménides. Elles sont au nombre de trois, et elles filent les destinées humaines : Clotho (κλώθω ou κλώθω, filer) a le fil entre les mains ; Lachésis (λαγγάνω, répartir) le distribue ; Atropos (α privatif, τρέπω, tourner, l'immuable, l'inexorable) le tranche avec ses ciseaux.

Les Parques sont représentées vêtues de blanc et dans des attitudes appropriées à leurs fonctions. Clotho, assise, tient de la main gauche une quenouille et de la droite le peloton de fil des destinées. Lachésis, debout, porte une urne dans la main gauche et, de la main droite, en tire un sort. Atropos déroule sur la sphère du monde, soutenue par une colonne, un rouleau où sont écrits les décrets du ciel. Quelquefois elle a pour

attributs un cadran solaire, une balance et des ciseaux, avec un vêtement noir et lugubre : on voit alors près d'elle plusieurs pelotons, plus ou moins garnis, suivant la longueur ou la brièveté de la vie de ceux dont ils mesurent les jours.





DÈMÈTER ET PERSÉPHONE

THESMOPHORIES ET MYSTÈRES D'ÉLEUSIS

Caractère agricole des tribus de la race aryenne. — Culte de la Terre-Mère. — Légende de Déméter. — Enlèvement de Cora, Perséphone ou Proserpine, d'après l'Hymne homérique, Ovide et Claudien. — La peinture et la sculpture s'inspirent de cette donnée : Nicomachos, Titian, Jules Romain, Rubens, Ch. de La Fosse, Girardon. — Explication de la légende de l'enlèvement de Cora. — Déméter à la recherche de sa fille. — Épisode de Kéleos. — Naissance de la poésie iambique. — Construction du temple d'Éleusis. — Réunion de Déméter et de Cora. — Triptolèmos. — Traditions légendaires relatives à Déméter : Lynceos, Tantalos, Melissa, Erysichthon. — Représentations de Déméter. — Les Thesmophories. — Les Mystères d'Éleusis : degrés d'initiation, représentations et symboles. — L'immortalité de l'âme considérée comme dogme essentiel des Mystères. — Citation de Plutarque. — Purification de l'âme. — Formules consacrées communiquées aux initiés. — Cérémonial de la procession éleusienne : son itinéraire. — Les ruisseaux sacrés, le Rharton, le puits Callichoros, le pont du Céphise. — Les ghyphyristes et Iambé. — Description du temple d'Éleusis. — Cérémonies intérieures pratiquées dans le sanctuaire de Déméter. — Sens religieux et moral des Mystères d'Éleusis. — Citations de Pindare, de Plotin et de Bossuet. — Dégénérescence des Mystères. — Un édit de Théodose ferme le sanctuaire d'Éleusis.



ES tribus de la race aryenne, dont les migrations successives ont peuplé l'Europe, étaient essentiellement agricoles. Il est donc tout naturel que le culte primitif de la Terre-Mère, Γῆ

ou Δῆ μήτηρ, remonte à la plus haute antiquité. Seulement, il importe de faire observer qu'il ne s'agit pas de la Terre, prise dans son acception absolue, mais de la déesse du champ labouré, qui produit le blé, principale nourriture de l'homme. Démèter est une des grandes divinités de la Grèce, protectrice de l'agriculture et de tous les fruits. Fille de Cronos et de Rhéa, elle est sœur de Zeus, avec qui elle s'unit, et devient mère de Cora, Perséphone ou Proserpine. Elle vivait tranquille dans l'Olympe, lorsque Hadès lui enleva sa fille, qu'il entraîne dans les Enfers. C'est une des légendes les plus dramatiques et les plus populaires de l'antiquité. Elle a son origine dans l'Hymne à Démèter attribué à Homère, et suivi par Ovide dans les *Métamorphoses* (livre v). Claudien s'en est emparé à son tour, et il reste trois livres de l'épopée qu'il a brodée sur la tradition grecque. On y lit des descriptions abondantes, comme celle de la campagne émaillée de fleurs, au pied de l'Ætna, où Perséphone fait une moisson de bouquets, en société de ses compagnes, lorsqu'elle est saisie par son ravisseur. La peinture et la sculpture s'inspirent également de cette donnée poétique. Pline l'Ancien cite, comme un des meilleurs ouvrages du peintre Nicomachos, un *Enlèvement de Proserpine*, qui avait été apporté à Rome et placé dans le temple de Minerve, au Capitole. Titien a traité le même motif dans une petite toile avec une verve incomparable. On dirait que les quatre chevaux noirs de Hadès, aux crinières hérissées et flamboyantes, s'élancent de front hors du tableau. Un superbe dessin de Jules Romain représente le même en-

lèvement dans une manière tout à fait magistrale : les muscles, les saillies, les contours de chaque personnage sont rendus avec une science étonnante du dessin et de la perspective ; les chevaux sont vivants ; Hadès (Pluton) tient Perséphone (Proserpine) renversée, la tête pendante, tandis que ses compagnes s'agitent effarées autour du char. Rubens a plusieurs fois traité ce sujet, notamment dans un tableau qui a péri, en 1861, au milieu d'un incendie, et dont on ne peut plus juger que d'après une gravure. Tout y est digne du grand maître : chevaux emportés vers l'Océan ; Pluton tenant Proserpine serrée entre ses bras ; les compagnes de la jeune fille poursuivant le ravisseur ; Minerve, reconnaissable à son casque, à sa lance et à son égide, essayant en vain d'arrêter le dieu dans sa course. On voit, au musée du Louvre, un tableau reproduisant la même scène et exécuté par Ch. de La Fosse pour sa réception à l'Académie des Beaux-Arts en 1673. Les réminiscences y abondent ; mais il y a beaucoup d'élégance dans le dessin et de charme dans le coloris. Enfin, il existe dans les Jardins de Versailles un groupe en marbre de Girardon, représentant Pluton, qui soulève Proserpine entre ses bras : celle-ci se renverse, en criant, sur l'épaule du ravisseur, et elle lève vers le ciel ses mains suppliantes.

Ce qui explique cette popularité, c'est que, indépendamment de l'intérêt du sujet, le mythe grec est fondé sur une donnée à la fois réelle et fictive. Cora (la jeune fille), appelée aussi Perséphone ou Proserpine, fille de Zeus et de la Terre (Déméter ou Cérés), personnifie la végé-

tation, que voit éclore le printemps. En automne, cette parure du sol se flétrit et disparaît : Cora est donc enlevée à la tendresse de sa mère. Que disent les poètes ? Comme la dépouille des arbres et des fleurs retourne à la terre, ils prétendent que la jeune fille a été enlevée par Hadès (l'invisible) ou Pluton, le dieu souterrain, le roi des Enfers. C'est le grain de blé qui séjourne sous la terre. Au printemps, la volonté de Zeus enjoint à Hadès de rendre Cora au jour et à sa mère. De même le blé sort du sol, sous l'influence du ciel et du soleil, et devient la nourriture des hommes. Quelques écrivains philosophes, transportant cette légende dans le monde moral, y voient le symbole de l'immortalité de l'âme et de la mortalité du corps.

Éperdue à la nouvelle de l'enlèvement de sa fille, Dèmèter descend de l'Olympe pour la retrouver. Pendant neuf jours, elle parcourt la Sicile, éclairée par deux sapins allumés sur l'Ætna. Autour d'elle retentissent les cymbales et les tambours. Toute à son désespoir, elle renonce à l'ambrosie et au nectar. Arrivée à Éleusis, elle prend la forme d'une vieille femme, et elle s'assoit près d'une source, à l'ombre d'un olivier. Là elle est aperçue des filles du roi Kéleos, Callidice, Clisidice, Demo et Callithoé, qui, venues puiser de l'eau à la fontaine, la saluent avec de douces paroles et lui demandent d'où elle vient. Dèmèter répond qu'elle se nomme Déo : des pirates crétois l'ont enlevée pour la vendre ; mais elle a pris la fuite, et elle est venue chercher un asile chez les habitants d'Éleusis, prête à se faire servante ou nourrice. Les jeunes filles lui désignent plusieurs

maisons où elle recevra l'hospitalité, entre autres celle de Triptolémus. En attendant, elles lui proposent de la conduire au palais de leur père et de la présenter à leur mère Métanira, à la large ceinture. Kéléos et Métanira ont un jeune fils, Démophon, enfant de leur vieillesse : on pourra le confier aux soins de la nouvelle venue. A peine Dèmèter a-t-elle franchi le seuil du palais de Kéléos, qu'un éclat divin brille à travers le voile d'azur dont elle est enveloppée. Métanira, saisie de respect à la vue de cette lumière, veut céder son siège à la déesse, qui refuse, demeure silencieuse, baissant ses beaux yeux et repoussant les mets et les breuvages qui lui sont offerts. Rien ne la distrait de sa douleur, jusqu'à ce que l'aimable Iambé¹, en se livrant à mille propos joyeux, lui arrache un sourire et ramène le calme dans son âme. Dèmèter consent alors à boire de l'eau mêlée avec de la farine, dans laquelle on a broyé de la menthe; puis, recevant Démophon des mains de la belle Métanira, elle l'élève comme le fils d'un dieu. Pour le purifier des souillures humaines et le rendre immortel, elle le cachait, la nuit, tel qu'un tison, dans un foyer ardent. Métanira, l'ayant surprise au moment où elle s'acquittait de cet office, est frappée de terreur. Dèmèter, pour la rassurer, lui dit que, si Dèmo-

1. On croit voir dans cette figure souriante la personification des vers iambiques et des scènes comiques usitées dans les Mystères d'Éleusis. D'après une autre légende, lorsque Dèmèter, cherchant sa fille, arriva près d'Éleusis, une vieille femme, appelée Iambé, lui décocha des traits malins, et c'est du nom de cette vieille qu'est venu celui du vers iambique. Il paraît plus conforme à la logique de tirer le mot iambe, de *τόξ*, *flèche*, *venin*, *poison*.

phon ne peut devenir immortel, il recevra cependant de grands honneurs pour avoir reposé sur les genoux d'une déesse. Elle ajoute : « Je suis la glorieuse Dèmèter, qui fait la joie et le bonheur des dieux et des hommes. Mais, allons, que tout le peuple d'Éleusis, non loin de la ville et de son mur élevé, me bâtisse un grand temple et un autel, près du Callichoros, à l'extrémité de la colline aux teintes blanches ! Je vous enseignerai les rites orgiaques¹, et dans l'avenir, en les célébrant, vous apaiserez mon cœur... » Telle est, dit-on, l'origine des Mystères d'Éleusis.

Voici comment l'Hymne homérique en complète le récit. Aussitôt après avoir rassuré Métanira, Dèmèter change de forme et se dépouille de sa vieillesse : la beauté respire autour d'elle ; une agréable odeur s'échappe de ses voiles parfumés, ses blonds cheveux flottent sur ses épaules, et tout le palais est rempli d'une splendeur comparable à celle d'un éclair. Au matin, Kéléos convoque à l'assemblée son peuple nombreux, et lui ordonne de bâtir à Dèmèter aux beaux cheveux un temple et un autel sur la colline blanche. Tous obéissent aux ordres du roi, et le temple s'élève par la volonté de la déesse. Quand il est entièrement achevé, le peuple cesse les travaux, et chacun se retire dans sa demeure. C'est là que vient s'asseoir la blonde Dèmèter, loin de tous les dieux, et qu'elle reste, se consumant de tristesse par le désir qu'elle éprouve de sa fille, à la large ceinture. Alors, sous son influence,

1. Le mot spécial ὄργια, désignant les fêtes de Dèmèter et de Dionysos, se rattache au mot ὄργη, transport, exaltation de l'âme.

une année terrible et funeste aux mortels s'étend sur la terre abondante, et la terre ne produit rien, et Déméter à la belle couronne garde tout enfoui. Zeus, en voyant ces maux, se résout ainsi dans son âme. Il envoie Iris aux ailes d'or vers Déméter aux beaux cheveux. Iris la trouve dans le temple, enveloppée d'un voile d'azur, et elle lui transmet l'ordre de Zeus, qui l'engage à venir dans l'assemblée des dieux immortels. Déméter demeure inflexible. Tant que sa fille aux doux regards ne lui sera point rendue, elle essaiera de faire périr la race des hommes, gardant le grain enfoui au fond de la terre. Zeus alors envoie Hermès sommer Hadès de rendre Perséphone à sa mère. Hadès aux cheveux noirs obéit; mais, avant de faire remonter Perséphone à la lumière du ciel, il lui donne en secret à manger un pépin de grenade, symbole de la floraison. C'était faire acte de mari prudent. En effet, dès l'instant que Perséphone avait goûté de quelque nourriture avant de revenir sur la terre, la volonté de Zeus était qu'elle resterait un tiers de l'année avec Hadès, et les deux autres tiers dans la compagnie des dieux immortels. Le fait s'accomplit, et Déméter, réunie à sa fille, ne prive plus la terre de ses riches moissons.

Voilà de quelles légendes les Grecs ont entouré les commencements de l'agriculture dans leur pays. L'histoire de Triptolémus ou Triptolème ¹

1. Le nom de Triptolémus (τρι — πόλεμος ou τρίπολος) est expressif : il signifie le « triple labour, » recommande par Hésiode aux agriculteurs de la Béotie dans ses *Travaux et Jours*, v. 246. Ἐὰρ ἰ πολεῖν, « Labourer au printemps. » Dans les fragments des œuvres perdues de

en est la suite. Homme illustre d'Éleusis, ou plutôt fils de Kéléos et de Métanira, il est le favori de Déméter, qui avait déjà cherché à rendre Démophon immortel. Déméter enseigne à Triptolème l'art de fabriquer la charrue, d'y atteler des taureaux, de remuer la terre, d'y semer le grain et de le récolter. Aussi le représente-t-on comme un jeune héros, portant la couronne avec de longs vêtements, monté sur un char que traînent des dragons, et tenant à la main un sceptre et des épis de blé. C'est ainsi qu'il parcourt les diverses contrées de la Grèce, après avoir d'abord appris aux habitants de l'Attique à semer le blé et à faire la moisson. Aux Arcadiens il enseigne l'art de préparer le pain et d'employer la laine. Ovide le fait aller en Scythie, où le tyran Lycos veut le faire périr pendant son sommeil; mais Déméter le sauve et change Lycos en lynx. De retour à Éleusis, Triptolème rend son char à Déméter et institue en l'honneur de sa bienfaitrice les Fêtes et les Mystères des Grandes Déeses, si célèbres sous le nom d'Éleusinies, et dont il est le premier et le principal ministre.

Sophocle se trouve un drame satirique, intitulé *Triptolemos*. On y lit ces vers, contenant des instructions données par Déméter :

Après,
*Les champs OEnotriens d'alent leurs guérets;
 Puis tu verras s'ouvrir le golfe de Tyrrhène,
 Et la plage où s'endort l'onde ligurienne.*

Au carnet de ton âme inscris-moi ce discours.

*Des deux côtés du char, autour de ses deux gonds,
 Sont venus s'enrouler de dociles dragons.*

Traduction de THÉODORE GUIARD.

Il y a un certain nombre d'autres traditions groupées autour du nom et de la personne de Démèter : voici les plus connues. Lorsque Tantalos, père de Pélops, invita les dieux, et que, pour les éprouver, il leur servit la chair de son fils, ils s'en abstinrent tous, excepté Démèter, qui en dévora une épaule. Tantalos fut puni, et Pélops, rappelé à la vie, reçut de Démèter une épaule d'ivoire en remplacement de celle qu'elle avait dévorée.

Ayant initié à ses Mystères Mélissa, femme native de l'Isthme, avec la défense d'en rien révéler à personne, et Mélissa ayant été déchirée par des femmes, qui avaient voulu lui arracher son secret, Démèter, pour la venger, leur envoya la peste et fit naître des abeilles du cadavre de Mélissa ¹.

Érysichthon, prince d'origine thessalienne, fils de Triopas et aïeul maternel d'Ulysse, s'étant attiré la colère de Démèter, en profanant un bois consacré à la déesse, celle-ci lui souffle dans le corps une faim terrible, que rien ne peut calmer, au point qu'il finit par se dévorer lui-même ².

Dans les œuvres d'art, Démèter est représentée en grand attirail. Autour de la tête elle a une guirlande d'épis ou un simple ruban; quelquefois elle est coiffée du calathos, ou haute corbeille, sur laquelle sont sculptés un épi, un pavot rouge et autres ornements végétaux : de la main droite, elle tient une torche ou un sceptre enrubanné;

1. *Μελισσα* signifie *abeille*.

2. Un critique malicieux fait cette réflexion sur cette fin malheureuse racontée par Ovide : « Nous ne savons trop comment il s'y prit; mais voilà ce que disent les mythologues. » — Voir Ovide, *Métam.*, Livre V 111.

de la gauche, une corbeille mystique : de longs vêtements enveloppent son corps.

L'invention et l'usage du blé n'est pas le seul bienfait que les Grecs durent à Dèmèter : elle leur fit sentir le bonheur de vivre sous des toits ; elle est la « législatrice, » θεσμοφόρος. Aussi y avait-il à Athènes un temple consacré au culte de Dèmèter légifère¹, et nommé Thesmophorion. Les Thesmophories étaient une des plus grandes fêtes des Athéniens. Elles avaient lieu au mois de Pyanepsion (octobre et novembre), temps des semailles, et elles étaient célébrées uniquement par des femmes : les hommes en étaient exclus, sous peine de mort. Le onzième jour du mois Pyanepsion, les femmes partaient du Thesmophorion, où elles s'étaient réunies, et elles allaient chercher à Eleusis le calathos sacré. Ce jour s'appelait ἀνωδος, marche ascendante, parce que les femmes gravissaient la colline rocheuse au pied de laquelle est Eleusis, portant sur leur tête les livres où étaient écrites les lois de Dèmèter, θεσμοί. Le seizième jour du mois était celui du jeûne, νηστεία, observé par les femmes renfermées dans le temple d'Eleusis. Vers le soir, la pompe sacrée se mettait en marche. On voyait descendre d'Eleusis le calathos sur un char tiré par quatre chevaux blancs, emblème des quatre saisons. Cette marche s'appelait la descente, κάτωδος. Le calathos était le symbole des productions de Dèmèter, tantôt cachées dans le sein de la terre,

2. *Legifera Cereri*, VIRGILE, *Énéide*, IV, v. 58. — Les lois de Dèmèter étaient spécialement : 1° Honorer ses parents ; 2° Offrir aux dieux les prémices des fruits de la terre ; 3° Ne pas faire de mal aux animaux.

tantôt paraissant à la surface. En accompagnant la pompe, les Thesmophoriazuses avaient les cheveux épars et les pieds nus. Pendant la marche, on chantait des hymnes d'Orphée, d'Homère, de Callimaque. Entrée dans la ville, la pompe passait d'abord au Prytanée et rendait ensuite hommage au temple de Hestia. Là les jeunes filles non initiées quittaient la pompe, et les autres femmes continuaient leur route jusqu'au Thesmophorion. Comme il y a une assez longue distance d'Athènes à Éleusis, les personnes à qui l'âge ou la maladie ne permettait pas de faire tout le chemin, pouvaient s'arrêter où les forces leur manquaient.

Le jour suivant, qui était le troisième de la fête, on offrait le sacrifice. Le Conseil et les Tribunaux venaient; on délivrait les prisonniers et l'on ne se bornait pas à invoquer Déméter et Perséphone, mais aussi Zeus, Apollon, Artémis, Athèna et Dionysos.

Les Éleusiniens avaient encore plus d'importance que les Thesmophories dans le culte de Déméter. On les célébrait à Éleusis, au mois de Boédromion (septembre) : c'était la fête des Mystères, c'est-à-dire de l'initiation à certains dogmes, qui sont l'essence même de toute religion.

Le mot mystère, *μυστήριον* (de *μύω*, fermer les yeux ou les lèvres), implique une idée de silence, de discrétion absolue. Il y avait trois classes d'initiés : 1° le Myste, ou néophyte, qui, après une instruction préalable, participait à la première partie des Mystères; 2° le Myomène, qui, un an après la première initiation, aspirait à l'Époptie ou pleine vision; 3° le Mémyémène, qui, par

l'épopée, arrivait à la téléélé, c'est-à-dire à la perfection, à la consommation du rit sacré.

Le mot Orgies (ὄργια) désignait à la fois l'ensemble des castes mystiques et les Mystères eux-mêmes.

On appelait Ineffables (ἀπόρρητα) les paroles secrètes et les rites cachés de la liturgie mystique.

On désignait par le mot théamata (θεάματα) les représentations de l'histoire des Grandes Déeses (τὸ θεῶ) Dèmèter et Perséphone, et par symbola (σύμβολα) les objets sous lesquels se manifestait d'une manière tangible l'idée maîtresse des Mystères. Cette idée était le dogme de l'immortalité de l'âme. Un épi de blé, figuré par Cora, est enfoui dans la terre, au temps des semailles; il en sort, quand revient le soleil du printemps. Ainsi le corps descend dans les demeures souterraines de Hadès, et l'âme récompensée d'avoir bien vécu, est admise à la félicité divine. C'est ce qui fait dire à Plutarque¹ : « L'âme est plongée dans l'espérance, tant qu'elle est ici-bas, et elle ne commence à savoir quelque chose que lorsqu'elle est près de mourir. L'état où elle se trouve est assez semblable à celui des personnes qui se font initier aux Grands Mystères. Aussi emploie-t-on, pour désigner ces deux choses, deux mots à peu près analogues, téléutan, τελευτᾶν, mourir, et téléisthai, τελείσθαι, se faire initier. Et de fait, ces deux choses se ressemblent beaucoup. On commence par s'égarer dans des chemins détournés, et par se livrer à des courses laborieuses, à des marches sans but, au milieu

1. De l'âme. fragment VI, 2.

des périls et des ténèbres. Lorsqu'on est près du terme, tout prend un aspect terrible, et l'on est en proie à des frissons, à des craintes de toute espèce, à des sueurs froides et à tout ce qui caractérise l'épouvante. Au sortir de là, on rencontre une lumière merveilleuse, on se trouve sous un ciel pur, dans de riantes prairies, au milieu de symphonies de voix et de danses. Les oreilles sont frappées des concerts sacrés les plus sublimes, et l'on voit les représentations des choses les plus saintes. Celui qui est initié, après avoir subi toutes les épreuves, se promène libre et couronné de fleurs; il célèbre les Mystères et converse avec des hommes purs et sacrés. De là il regarde la foule impure et non initiée des vivants, qui, se vautrant et se foulant les uns sur les autres dans le borbier et dans les ténèbres, restent attachés à la vie et craignent la mort, parce qu'ils ne croient pas aux biens qui sont au delà. »

Les aspirants à l'initiation des Mystères se rendaient à Agra, sur une colline des bords de l'Ilissos; et là, portant un costume sacramentel, ils commençaient les épreuves par une sorte de confession de leurs fautes, autrement dit par une purification (*καθαρισμός*) de leur âme. A cette cérémonie, assistaient des ministres, nommés *hydrani* (*ὕδρανιοι*), verseurs d'eau. Les candidats récitaient alors des prières, des litanies, en l'honneur des divinités fêtées. Un an après, ils immolaient un porc à Démèter et participaient à la célébration, qui durait neuf jours. Certaines paroles allusives aux aventures de Démèter étaient communiquées aux initiés. Les principales étaient : « J'ai jeûné, *ἐνήστευσα*, désignant ainsi l'abstinence de la déesse

pendant son deuil. — J'ai bu le cycéon, *ἔπιον τὸν κυκείωνα*, c'est-à-dire le breuvage, mêlé d'eau, de farine et de menthe, offert à Déméter par Mélissa, femme de Kéléos. » Ils ajoutaient : « J'ai pris dans la ciste (corbeille) la semence que je devais cultiver. — J'ai labouré la terre, j'ai recueilli la moisson et je l'ai remise dans des cistes et des calathos. »

Le personnel de la fête ainsi constitué, la procession éleusinienne s'organisait de la manière suivante. Le 15 du mois Boédromion (septembre) avait lieu à Athènes la panégyrie ou grande réunion des initiés; sous les portiques de l'Éleusinion, temple de Déméter, situé au N. de l'Acropolis, dans le voisinage de l'Agora. Les quatre jours qui suivaient se passaient en exercices préparatoires : ablutions dans la mer; jeûnes rompus par des gâteaux de millet, d'orge et de pavots, avec du cycéon à boire; procession du calathos, en chantant : « Salut, Déméter! » sortie nocturne aux flambeaux, avec le dadouque ou porte-torche marchant en tête. Le 20, la procession se mettait en marche. De l'Éleusinion elle passait par l'Agora, gagnait les Céramiques, longeait, à gauche, la colline de la Pnyx; à droite, celle de l'Aréopage, sortait par la porte Dipyle, et s'engageait sur la voie sacrée qui menait d'Athènes à Éleusis. L'intervalle entre ces deux villes est d'environ seize kilomètres. Après avoir traversé une colline assez haute, couverte de lauriers-roses, le cortège arrivait à deux ruisseaux salés, nommés Rhites ou Rhisi (*ῥῆιται*, les courants), dans lesquels les prêtres des Grandes Déesses avaient seuls le droit de pêcher, et dont l'eau servait aux grandes cérémonies de l'initiation. Entrés dans le champ de Rha-

rion¹, le premier, dit-on, qui ait reçu les semences et les produits des fruits de la terre, les initiés rencontraient l'olivier ou le figuier sauvage, où Démèter se reposa, le puits Callichoros², autour duquel les femmes d'Éleusis formèrent le premier chœur de danse et de chant en l'honneur de Démèter, et enfin le pont du Céphise. Là, des ghéphyristes³, comme qui dirait railleurs du pont, accouraient sur le passage des initiés et, composant une mascarade bouffonne, leur décochaient force railleries d'un comique grotesque. Souvent l'un d'eux, travesti en vieille femme, jouait le rôle d'Iambé, la servante de Kéléos, qui, suivant la tradition, avait fait rire Démèter. Les initiés avaient l'entière liberté de leur répondre.

Tout d'abord, les édifices sacrés, qui s'élevaient à l'extrémité orientale de l'éminence sur la pente de laquelle est Éleusis, cachaient au cortège, venu d'Athènes, une grande partie de la ville dominée par la colline, où se trouve le temple; mais, à une légère distance, ils présentaient une suite d'objets majestueux, propres à rehausser la grandeur solennelle de la cérémonie⁴.

1. De Rharos, grand-père de Triptolème.

2. Il n'est pas impossible que le puits Callichoros soit celui qu'on voit du côté nord de la colline d'Éleusis, dans la fourche des deux routes, qui conduisent à Mégare et à Éleuthères.

3. De γίφυρα, pont. — Sur leur genre de plaisanteries, voyez PLUTARQUE, *Sulla*, 2.

4. Les premiers objets qui frappent, de nos jours, les voyageurs venant d'Athènes à Éleusis, sont des amas de ruines. C'en est fait de la splendeur de la ville de Démèter. A peine s'il reste même des traces de son nom : c'est aujourd'hui Elefsin ou Lepsina, à 17 kilomètres N.-O. d'Athènes, donnant son nom à un diocèse, dont le chef-lieu est Kontoura.

Quant au temple lui-même, on n'a que des données d'une valeur peu certaine. On sait néanmoins qu'il avait été construit en marbre pentélique par les architectes du Parthénon, d'après les ordres de Périclès. Le côté nord-ouest de son enceinte pentagone était formé par une excavation perpendiculaire pratiquée dans le rocher. Elle présentait une plate-forme de douze mètres entre le rocher perpendiculaire et le posticum du temple. L'intérieur, un des plus vastes qui aient été construits par les Grecs, pouvait contenir autant de monde qu'un théâtre¹. Aussi était-il considéré comme un des quatre plus beaux modèles d'architecture grecque en marbre. En face de la cella (nef intérieure), il y avait un magnifique portique de douze colonnes doriques d'environ deux mètres au diamètre le plus bas du fût, mais cannelées seulement en un filet étroit au haut et à la base du fût. La plate-forme située derrière le temple s'élevait de sept mètres au-dessus du niveau des dalles du portique. Des marches conduisaient sur cette plate-forme, à l'extérieur de l'angle nord-ouest du temple. Non loin de là, un autre escalier aboutissait de cette même plate-forme à un portail orné de deux colonnes, qui formait probablement un vestibule de communication entre le temple et l'Acropolis.

Lorsque, après plusieurs étapes réglées, la procession éleusinienne était arrivée, au milieu de la nuit, devant le sanctuaire de la déesse, le hiérophante prononçait les paroles saintes qu'explique

1. Au Salon de 1886, un architecte distingué, M. Blavette, a exposé une vue restaurée très intéressante de la salle d'initiation (σθητόε) aux Mystères d'Éleusis.

son nom¹, et il inaugurerait le rituel de la cérémonie. Il se montrait vêtu d'une robe de couleur éclatante, le front orné d'un diadème, les cheveux flottants sur les épaules, d'un âge assez mûr pour répondre à la gravité de son ministère, d'une voix assez belle pour se faire écouter avec plaisir. Assis sur un trône, il avait à ses côtés le dadouque², qui tenait une torche à la main; le hiérokéryx³, qui veillait à ce qu'aucun profane ne se mêlât aux initiés; l'épibomite⁴, qui avait soin de l'autel. On choisissait le hiérophante dans la maison des Eumolpides, l'une des plus anciennes d'Athènes; le hiérokéryx dans celle des Kéryces, qui est une branche des Eumolpides; et les deux autres, dans des familles également illustres. Le dadouque et l'épibomite avaient les attributs du Soleil et de la Lune; le hiérokéryx, ceux de Hermès: les initiés étaient couronnés de myrte.

Quand tout le personnel se trouvait définitivement placé, le hiérokéryx s'écriait: « Loin d'ici les profanes, les impies, et tous ceux dont l'âme est souillée de crimes! » Immédiatement après, l'assemblée entonnait un hymne en l'honneur de Déméter, et l'on donnait une représentation mimée des aventures de Perséphone et de Déméter. Après quoi, un bruit sourd se faisait entendre. On eût dit que la terre mugissait, que l'éclair luisait et

1. Ἱεροφάντης (ἱερός, salut, sacré, φαίνω, interpréter), interprète des choses saintes, des Mystères.

2. Δαδοῦχος (δάς, torche, ἔχω, avoir, tenir, porter), porte-torche.

3. Ἱεροκῆρυξ (ἱερός, saint, κῆρυξ, héraut), héraut sacré.

4. Ἐπιθωμίτης (ἐπί, près de, θωμός, autel), surveillant de l'autel.

que la foudre volait en éclats. On entendait des hurlements effrayants, des gémissements sinistres : tout le cortège de la mort sortait de coulisses et de trappes pratiquées dans le plancher, et défilait en images odieuses et funèbres. Le hiérophante expliquait ces apparitions (δεικνύμενα) de manière à redoubler la terreur des initiés hésitants dans leur foi. Au moment où des portes d'airain, s'ouvrant avec un fracas épouvantable, présentaient aux yeux les horreurs du Tartare, avec accompagnement de bruit de chaînes et de cris lugubres et perçants, le hiérophante s'écriait : « Ils sont punis pour avoir désobéi aux dieux. Apprenez à les respecter, à être justes et reconnaissants ! »

À ces tableaux effrayants succédait la vue de bosquets délicieux, de prairies riantes, séjour fortuné, image des Champs Élyséens, où brillait une clarté pure, où des voix agréables faisaient entendre des sons ravissants. Tout à coup les portes du sanctuaire s'ouvraient à deux battants, et la statue de la déesse apparaissait environnée d'une lumière éblouissante : c'était l'autopsie (αὐτοψία), ou vue directe de Déméter, et la fin de la cérémonie. Le hiérophante prononçait alors les mots : *Komx Ompax*¹, dont le sens est lui-même un mystère, et la foule était congédiée.

On ne saurait méconnaître, d'après tout ce qu'ont écrit les anciens sur les Mystères d'Éleusis, que l'initiation n'ait eu pour but principal de

1. Dans une note relative à la célébration des Mystères d'Éleusis, l'abbé Barthélemy émet l'opinion que ces deux mots sont d'origine égyptienne. Le savant Le Clerc pense qu'ils signifiaient : « Veillez et ne faites point de mal. » *Voyage d'Anacharsis*, chap. LXVIII, note IV.

transmettre à des adeptes choisis et éprouvés les doctrines relatives à l'immortalité de l'âme et à la sanction, par delà le tombeau, du principe de morale fondé sur le mérite et le démérite. Poètes et philosophes sont d'accord sur ce point. « Heureux, dit Pindare¹, qui a vu tout cela (les Mystères d'Éleusis?) avant d'être descendu sous la terre creuse! Il connaît les fins de la vie et le commencement donné par Dieu. » D'après Plotin², le jeûne imposé aux initiés était une préparation à l'extase contemplative, au souhait ardent de se confondre avec la divinité, renfermée dans le sanctuaire, et visible seulement pour les télétes, c'est-à-dire les initiés parfaits. Mise en relation par le hiérophante avec le dieu caché, l'âme commence par concevoir qu'il est le principe de tout, le principe par excellence; puis elle entre en communication avec lui, elle voit ce principe même, et elle se trouve en possession des choses divines. C'est ainsi que le paganisme, avant de disparaître, donne la main au christianisme naissant, et qu'il existe une ressemblance entre les

1. Fragment d'un *Thrène*, p. 293, édition Boissonade. « Ces derniers mots, dit Decharme, peuvent signifier, à la rigueur, que, pour les initiés descendus sous la terre, la vie qui finit est suivie d'une vie nouvelle qui commence. Mais on peut les entendre également dans ce sens que les initiés, entrant, après leur mort, en communication avec les divinités chthoniennes (souterraines) qu'ils ont adorées de leur vivant, possèdent enfin le secret qu'enferme la terre, c'est-à-dire le secret de cette perpétuelle alternance de la vie et de la mort dans la nature, dont les vicissitudes de la végétation, personnifiées dans la légende de Perséphone, offrent l'image. »

2. *Sixième Ennéade*, Liv. IX, spécialement le paragraphe 11.

dogmes éleusiens et les vérités proclamées par saint Augustin et par Bossuet : « Dieu mis au fond de notre être et se manifestant lui-même, produira en nous la vision bienheureuse, qui sera en un sens Dieu même, lui seul en étant l'objet comme la cause ; et, par cette vision bienheureuse, il produira un éternel et insatiable amour, qui ne sera encore autre chose en un sens que Dieu même vu et possédé ; et Dieu sera tout en tous, et il sera tout en nous-mêmes, un seul Dieu mis à notre fond, se produisant en nous par sa vision, et se consommant en un avec nous par un éternel et parfait amour. Alors s'accomplira notre parfaite unité en nous-mêmes et avec tout ce qui possédera Dieu avec nous ; et ce qui nous fera tous parfaitement un, c'est que nous serons, et nous verrons, et nous aimerons ; et tout cela sera en nous tous une seule et même vie¹. »

Cette haute moralité des Mystères finit par s'altérer, lorsque la croyance s'affaiblit et décrut. Peu à peu les assemblées d'Éleusis laissèrent pénétrer dans les rites des infractions, des tolérances, qui dégénérèrent en désordres. L'an 381 après J.-C., un édit de l'empereur Théodose ferma pour toujours le sanctuaire d'Éleusis.

1. *Élévations à Dieu, Deuxième semaine, IX^e Élévation.*





DIONYSOS

ET

SON CORTÈGE

Étymologie asiatique du nom de Dionysos, dieu du vin et de l'ivresse. — Signification des mots Iacchos et Bacchos. — Citation de l'Antigone de Sophocle, des Grenouilles d'Aristophane et des Bacchantes d'Euripide. — Légende thébatine de Dionysos, fils de Zeus et de Sémélé; Dionysos, issu de la cuisse de Zeus. — La grotte de Nysa. — Premiers effets du vin. — Légendes de Lycourgos, d'Agavé et des Minéides. — Voyages de Dionysos. — Bacchos indien ou barbu. — Son type diffère de celui du Bacchos thébatin. — Bacchos et les pirates tyrrhéniens. — Frise de la Lanterne de Démosthène. — Légende de la conquête de l'Inde par Bacchos fondue avec l'expédition d'Alexandre le Grand. — Bornes d'Héraclès et de Liber. — Les seigneurs indiens devant Alexandre. — Rapprochement entre la légende védique de Soma et la légende thébatine de Dionysos. — Persistance de ces souvenirs dans le Roman d'Alexandre. — Épisodes d'Érigone et d'Ariadne. — Citation de l'Érigone de Sophocle. — Origine de la comédie attribuée au dème d'Icarla. — Représentation plastique du mariage d'Ariadne et de Dionysos. — Danses instituées en l'honneur d'Ariadne. — Citation d'Homère. — Poètes et musiciens qui se sont inspirés de la légende d'Ariadne, entre autres Thomas Corneille. — Culte de Dionysos en Attique. — Description du Théâtre de Bacchos, à Athènes. — Les fêtes de Dionysos: Orgies, Bacchanales, Thiasos, chœurs de femmes déguisées en Bacchantes, poésie dithyrambique. — Les Dionysiaques ou Dionysies des champs, les Lénées, les

Anthestéries, les Dionysiaques urbaines. — Détails circonstanciés sur chacune de ces fêtes. — Représentations dramatiques données à l'occasion des fêtes de Bacchos. — Les Satyres et les Silènes. — Le Drame satyrique, d'après Horace. — Drames satyriques d'Eschyle et de Sophocle. — Le Cyclope d'Euripide, type du genre. — Figures de Bacchos. — Son cortège, spécialement les Satyres et les Silènes. — Marsyas. — Sa statue au Louvre, chef-d'œuvre plastique. — Silène, type des Satyres âgés. — Le dieu Pan. — Mort du grand Pan, d'après Plutarque et Rabelais. — Légende de Midas. — Priape, dieu des troupeaux et des jardins.



DIONYSOS, Iacchos ou Bacchos, est le dieu du vin et de l'ivresse, ainsi que Dèmèter est la déesse du blé¹. Aussi se trouvent-ils parfois associés dans les mêmes cérémonies. Comme c'est de l'Inde que la vigne a été transmise aux Grecs, il est tout naturel qu'on ait cherché une origine asiatique au nom de Dionysos, Διόνυσος. On a vu dans *Dio*, première partie du mot, l'équivalent du sanscrit *Déwa*, dieu, et dans *nusos* ou *nysos* soit *niça*, la Nuit, soit *Nysa*, une des îles du lac Triton ou une fille d'Aristée, chargée d'élever le fils de Zeus

1. « Dèmèter et Dionysos semblent avoir fait en Grèce le pendant des divinités égyptiennes Isis et Osiris. » GROTE, *Histoire de la Grèce*, 1^{re} partie, chap. 1. Euripide, dans *les Bacchantes*, fait expliquer par Tirésias les bienfaits de Dèmèter et de Dionysos :

« Il est deux divinités qui tiennent le premier rang dans la vénération des mortels. L'une est Dèmèter ou la Terre : c'est elle qui leur fournit les aliments dont ils se nourrissent. L'autre est Dionysos : il leur a enseigné l'art de tirer de la vigne une liqueur délicieuse, qui délivre les malheureux mortels de leurs chagrins, et qui leur dispense le sommeil, l'oubli des maux de chaque jour : c'est le remède souverain de toutes leurs peines. »

et de Sémélé. Iacchos, Ἰαχχος, le bruyant, le crieur (de ἰάχω, crier), est le nom mystique de Bacchos, qui est le même que Iacchos, avec l'addition de βᾶ (βᾶ), cri, clameur ou son retentissant. Iacchos figurait dans les Mystères d'Éleusis. Frère de Cora, il servait de médiateur entre celle-ci et sa mère. Sophocle, dans *Antigone* (vers 1140), lui fait adresser cette prière par le chœur : « Chorège des astres, d'où le feu jaillit, guide des chants nocturnes, enfant, rejeton de Zeus, viens, escorté des Thyiades de Naxos, qui, durant les nuits entières, dansent avec transport en l'honneur de leur maître Iacchos ! » Aristophane¹, dans les *Grenouilles*, fait tenir un langage semblable au chœur des initiés, groupé autour de Xanthias : « Iacchos, dieu vénéré, accours à notre voix, Iacchos, ô Iacchos, viens dans cette prairie, ton séjour favori ; viens diriger les chœurs sacrés de tes initiés ; que sur ta tête se balancent en épaisse couronne les rameaux de myrte chargés de fruits, que ton pied hardi figure cette danse libre et joyeuse, inspirée des Grâces, cette danse religieuse et sainte, que reproduisent nos chœurs. Agite les torches ardentes, et ravive leur éclat, Iacchos, ô Iacchos, astre brillant de nos mystères nocturnes. La prairie est éclairée de mille feux ; le jarret des vieillards retrouve sa vigueur ; ils chassent les ennuis de l'âge, et ils oublient le poids des années, pour prendre part à tes solennités. O toi, qui brilles d'une vive lumière, viens à la tête d'une jeunesse agile, sur cette prairie fraîche et émaillée de fleurs. Vénéralle Iacchos,

1. *Grenouilles*, v. 324 et suivants.

qui nous enseignas les doux airs qu'on chante dans cette fête, accompagne-nous chez la déesse, et montre que tu sais faire une longue route sans fatigue. Iacchos, ami de la danse, viens avec moi; c'est toi qui as ainsi déchiré ce brodequin et ces humbles vêtements qui prêtent à rire, et dont le modeste négligé nous permet de danser avec plus de liberté ¹. »

Dans les *Bacchantes*, Euripide contient aussi des renseignements précieux sur le culte de Dionysos. Le sujet est la mort terrible de Penthée, mis en pièces par les Ménades, venues d'Asie, et par sa mère Agavé, pour avoir outragé le dieu de la vigne et pour s'être opposé à ce qu'il fût adoré à Thèbes. Dionysos s'exprime ainsi dans le prologue : « J'ai quitté les vallons de la Lydie où l'or abonde, et les champs phrygiens; j'ai traversé les plaines brûlantes de la Perse, et les murs de la Bactriane, les frimas de la Médie, et l'heureuse Arabie, et l'Asie entière, dont la mer salée baigne les rivages couverts de cités florissantes, que peuple à la fois un mélange de Grecs et de Barbares. C'est ici la première ville grecque où je suis entré. J'y ai conduit les danses sacrées, et j'y ai célébré mes Mystères, pour manifester ma divinité aux mortels. Oui, Thèbes est la première ville de la Grèce où j'ai fait entendre les hurlements des Bacchantes, et où je les ai montrées couvertes de la nébride (peau de faon), et armées du thyrsé entouré de lierre. » Et plus loin, s'adres-

1. Allusion probable à la parcimonie des choréges et des costumiers. Quelques savants croient qu'il s'agit de quelques irrégularités de costumes, que permettait la licence de ces fêtes.

sant aux Ménades : « Et vous qui avez quitté le Tmolos, rempart de la Lydie, femmes qui composez mon cortège, et que j'ai amenées des contrées barbares comme mes compagnes fidèles, prenez vos tambours, instrument populaire dans les villes de Phrygie, inventé pour les Mystères de Cybèle et pour les miens, et allez les faire retentir autour du palais de Penthée, afin que la ville de Cadmos les connaisse; et moi, j'irai, avec les Bacchantes, dans les vallées du Cithéron, prendre part à leurs danses. » Le cœur, inspiré par le dieu, fait entendre des accents tout empreints de délire bachique : « Quelle joie de séjourner dans la montagne, de quitter les danses rapides, pour se précipiter sur la terre, de revêtir la nébride sacrée, de poursuivre le bouc et de manger sa chair palpitante, de parcourir les monts de la Phrygie et de la Lydie ! Évoé ! Des ruisseaux de lait, des ruisseaux de vin, des ruisseaux de miel, nectar des abeilles, arrosent la terre; l'air est embaumé des doux parfums de la Syrie. Bacchos, tenant une férule allumée en guise de torche, l'agite en courant, excite les danses agiles et les anime par ses cris; laissant sa blonde chevelure flotter au gré des vents, en même temps il s'écrie en chantant : « Courage, courage, Bacchantes, « délices du Tmolos, dont l'or enrichit le Pactole. « Chantez Bacchos au bruit des tambours retentissants ! Évoé ! Célébrez votre dieu Évios par « des cris de joie, par des chants phrygiens, « lorsque les doux sons de la flûte sacrée annoncent les jeux sacrés à votre ardeur infatigable. « A la montagne ! A la montagne ! » alors la Bacchante joyeuse, semblable au jeune poulain, qui

suit sa mère égarée, bondit et s'agite en cadence. »

La fusion des éléments asiatiques et des éléments grecs a fini par produire la légende thébaine de Dionysos, fils de Zeus et de Sémélé. Sémélé, fille de Cadmos, roi de Thèbes, est la personnification de la terre, au printemps, lorsque la vigne attend le soleil pour fleurir. Elle est aimée de Zeus, le dieu du ciel et de la fécondité. Fière de cette union, Sémélé, sur le point de devenir mère, prie son époux, d'après les conseils perfides de Héra, de se montrer à elle, dans toute sa gloire, au milieu de la foudre et des éclairs. Elle paie de sa vie son orgueil et son imprudence : les flammes, qui entourent Zeus, la consomment, et, en mourant, elle laisse échapper de ses entrailles l'enfant qu'elle allait mettre au monde. Zeus le recueille aussitôt, le cache dans sa cuisse¹, et l'y enferme avec des agrafes d'or, pour le soustraire à la colère de Héra. « Au temps prescrit par la destinée, dit Euripide, Zeus met au jour le dieu portant des cornes de taureau et la couronne de serpents. Dès lors, les Ménades, armées du thyrsé, en entrelacent leur chevelure. » Le poète ajoute : « Thèbes, patrie de Sémélé, couronne-toi de lierre, pare-toi du smilax² aux grappes fleuries et livre-toi aux transports de la fureur bachique, au milieu des rameaux de chêne ou de sapin ; revêts-toi de la nébride tachetée et de la toison des

1. Dans la légende védique, le dieu Soma, surnommé *Vinas*, l'aimé, épithète qui se transforme en *Φύνος*, le vin, est reçu dans la cuisse d'Indra, le dieu de l'air et des saisons, comme Dionysos dans la cuisse de Zeus.

2. L'if, du mot *σμίλη*, pointe, lancette.

blanches brebis, sanctifie-toi avec le narthex¹, symbole de l'initiation; bientôt toute la terre se livrera aux danses sacrées. C'est Bromios² qui conduit les troupes joyeuses sur la montagne où restent les femmes thébaines, loin de leurs toiles et de leurs fuseaux, en proie à la fureur divine de Bacchos. »

Dionysos, à peine né, est remis aux mains de Hermès, le messager du ciel, qui le transporte à Nysa, colline ou ville, sans doute imaginaire, où les Hyades, devenues plus tard une constellation brillante, lui servent de nourrices dans une caverne fraîche et parfumée, dont la voûte est tapissée de rameaux de vigne. Là, suivant l'Hymne homérique, il parcourt les bois sauvages, couronné de lierre et de laurier; les Nymphes le suivent, et un grand bruit retentit dans la forêt immense. Bientôt le jeune dieu goûte au fruit de la grotte de Nysa; les Nymphes et les Génies de la forêt imitent son exemple, et tous, enivrés de ce nectar terrestre, sont émus et transportés d'une volupté inconnue. Mais si Bacchos réjouit et console ses amis, il inspire à ses ennemis une fureur sauvage. Il verse le vin et la joie au vieux Silène, mais il fait mettre à mort le roi de Thrace, Lycourgos, fils de Dryas. Lycourgos, dont le nom est synonyme de ténébreux, s'était mis à poursuivre de son fouet et à frapper les bœufs, ainsi que les compagnes de Dionysos. Celles-ci, dans leur effroi, laissent tomber leurs thyrses et se précipitent

1. Le narthex, νάρθηξ, ou fêrule, est une espèce de roe seau creux des îles de l'Archipel. La moelle qu'il renferme se consume peu à peu et conserve longtemps le feu qu'on y allume, sans brûler le bois qui l'entoure. Prométhée, selon Hésiode, se servit du narthex pour y enfermer le feu dérobé du ciel. — Voir l'article PROMÉTHÉE.

2. Le frémissant, de βρέμω, frémir, épithète de Bacchos.

dans la mer ; le dieu lui-même s'y jette avec elles. Thétis les reçoit et les rend bientôt à la lumière du ciel. Zeus, irrité contre le roi cruel et profane, le prive de la vue. Bacchos va plus loin : il fait fouler Lycourgos aux pieds des chevaux, ou, suivant une autre tradition, il l'attache à une croix. Agavé, sœur de Sémélé, ayant publié contre celle-ci une calomnie outrageante, Bacchos lui inspire une démente furieuse, durant laquelle, prenant son fils Penthée pour une bête fauve, elle le déchire tout vivant.

Les trois filles de Minyas ou Minée, Alcithoé, Leucippe et Arsippe, ayant refusé insolemment de prendre part aux fêtes de Dionysos, le dieu, pour les punir, change l'une en chauve-souris, l'autre en hibou et la troisième en chouette¹.

Mais ce n'est pas seulement dans le monde hellénique que s'étend le pouvoir de Dionysos. Il voyage en Égypte, en Syrie, en Arabie, en Mésopotamie et jusque dans les Indes, où il traverse le Tigre sur un tigre, que Zeus lui envoie, et jette un pont sur l'Éuphrate. Une grande statue du Vatican (musée Pio-Clementino) le représente ainsi sous le nom de Bacchus indien ; au lieu de la nébride ou de la pardalide (peau de panthère), il est vêtu d'une tunique talaire (*bassara*)², tombant jusqu'aux

1. Voir *Les Filles de Minée*, de La Fontaine.

2. De *Βασάρα* (peau de renard) vient l'épithète de *Bassareus*, donnée à Bacchos par Horace, *Ode* 1, XVII, v. 11, et le nom de *Bassaris*, bacchante. — Cette statue colossale, en marbre grec, a été trouvée en 1766, près de Monte-Porzio, dans les ruines d'une villa, qu'on croit avoir été celle de Lucius Verus. Le mot *Sardanapalos*, écrit sur le bord du manteau, a donné à penser que c'était une statue du roi assyrien ; mais on ne doute pas que ce nom n'ait été ajouté après coup.

talons sur laquelle est jeté un ample manteau. qui ne laisse à découvert que le bras droit; les pieds sont chaussés de sandales. La longue chevelure, retenue sur le front par le crédemnon (*κρήδεμνον*, voile, bandelette, serre-tête), retombe sur les épaules et se confond avec la barbe abondante (*πώγων*) qui couvre la poitrine. Ce type, moins grec qu'asiatique, est en harmonie avec les paroles que Penthée adresse à Dionysos dans les *Bacchantes* d'Euripide : « Ta longue et flottante chevelure qui se répand amoureusement autour de tes joues n'est pas celle d'un lutteur, et ce teint blanc et délicat ne s'est pas coloré aux ardeurs du soleil. » (Vers 455 et suivants.) — Tout autre, en effet, est le Dionysos du vi^e Hymne homérique, dans lequel le jeune dieu est représenté à la fleur de l'âge; de beaux cheveux noirs flottent sur sa tête; ses larges épaules sont couvertes d'un manteau de pourpre; c'est un dieu hardi, qui n'a rien de féminin¹. Des pirates tyrrhéniens veulent le vendre comme esclave, mais bientôt des prodiges étonnants brillent à leurs yeux. Un vin odorant, doux à boire, coule sur le navire aux bords noirâtres, un parfum ambroisien s'exhale; à l'extrémité de la voile serpente une vigne, où sont suspendues des grappes nombreuses; autour du mât s'élève un lierre aux couleurs foncées, chargé de fleurs, sur lesquelles paraissent de beaux fruits; tous les bancs des rameurs por-

1. Une jolie toile de M. Gustave Moreau représente Baechos assis sur un char très orné, roulant sur des fleurs mêlées à des raisins, et attelé de deux panthères : la tête charmante est entourée d'une sorte d'aurole; une tualque rouge vole autour de lui.

tent des couronnes. Tout à coup, à la pointe du navire, le dieu se présente sous la forme d'un lion terrible, prêt à s'élancer sur un ours aux poils hérissés, qui a surgi de l'autre côté. Effrayés, les matelots, à l'exception du pilote, se jettent dans la mer, où ils sont changés en dauphins. La jolie frise du monument de Lysicrate, ou Lanterne de Démosthène, rue des Trépieds, à Athènes, représente cette scène élégamment rendue.

La légende de la conquête de l'Inde, qui ne fut soumise par Bacchos qu'après quinze années, est devenue une sorte de lieu commun dans les auteurs anciens, et elle a laissé en Asie de profonds souvenirs. L'expédition d'Alexandre y a contribué. Horace représente Bacchos Éleuthère (ἑλευθερος, le libre), appelé en latin Liber Pater, le dieu et le père de la Liberté, comme un bienfaiteur du monde alors connu. Héraclès (Hercule) et lui, dans leur marche victorieuse à travers l'Asie, ne s'arrêtent qu'aux bornes les plus lointaines de l'Orient; et voici comment Alexandre le Grand partage avec eux cet honneur. Au VIII^e Livre de son histoire plus romanesque que véritable, Quinte-Curce raconte que, lorsque les seigneurs indiens viennent saluer l'arrivée du vainqueur de Darius et se prosterner devant lui, ils lui rappellent le souvenir d'Héraclès et celui de Bacchos, conquérants de l'Asie. Leur métropole est Nysa, fondée par Liber Pater. Elle est située au pied d'une montagne appelée Mèros; et, comme en grec le mot *μηρός* veut dire « cuisse, » le rapprochement ne put manquer de se faire entre la légende védique de Soma et la légende thébaine de Dionysos. Lorsque, plus tard, le souvenir

d'Alexandre se maintint vivant dans ces contrées, les poètes asiatiques ont parlé d'Iskander (c'est le nom qu'ils donnent au roi de Macédoine) comme ils l'eussent fait d'un dieu : « Le jour, il est dans la Grèce, et la nuit, dans l'Inde; le soir, à Damas, et le matin, à Nouschad; son cheval se désaltère le même jour aux eaux du Djihoun (Oxus) et dans celles du Tigre, qui arrose Bagdad. » N'est-ce pas la légende même de Bacchos, le dieu indien et le dieu grec ?

Il y a deux épisodes marquants dans la biographie mythique de Dionysos : celui d'Érigone et celui d'Ariadne. La ville d'Icaria, en Béotie, avait pour roi Icarios, à qui Dionysos vient demander l'hospitalité. Icarios lui fait un bon accueil. En retour, le dieu donne en présent à son hôte un cep de vigne, lui apprend à presser le raisin et à faire de la peau d'un bouc une outre à mettre le vin. L'époque des vendanges venue, Icarios convie les paysans à la cueillette. On remplit de vin des outres, où chacun vient boire. Laboureurs et bergers y laissent leur raison. Ils se croient empoi-

1. La tradition des voyages de Bacchos et de Héraclès dans l'Extrême-Orient s'est conservée dans le *Roman d'Alexandre*. Après Cicéron, Sénèque, Tacite, Virgile, Horace, Lucien et les historiens légendaires du roi de Macédoine, les trouvères Lambert le Court et Alexandre de Bernay se sont emparés des mêmes faits :

*Quand Arous et Liber vindrent en Oriant,
Et orent tant aïe que ne porent avant,
Il images d'or firent, qui furent de lor grand:
En tel lieu les poserent, qui bien fu aparant,
Et que mais a tous jors i fuscent demorant.*

Quand Hercule et Liber vinrent en Orient, et eurent tant voyagé qu'ils ne purent aller plus loin, ils firent deux statues d'or, de leur grandeur, et les posèrent dans un lieu bien apparent, afin que désormais et pour toujours elles pussent y demeurer.

sonnés, et, dans la fureur de l'ivresse, ils tuent Icaros, auquel ils ne donnent la sépulture que le lendemain. Érigone, fille d'Icaros, après de longues recherches, finit par trouver le tombeau de son père, auquel elle est conduite par sa chienne, appelée Mæra (Μαῖρα). Désespérée, Érigone se pend à une branche de l'arbre sous lequel est la sépulture d'Icaros.

Les mythologues interprètent ainsi le sens de cette légende naïve et touchante : Érigone (Ἐριγόνη, ἔαρ, ἦρ, printemps, γονή, naissance), celle qui naît au printemps, est la grappe de raisin qui va mûrir au soleil; Mæra (μάρα, idée de poli, de brillant), la chienne d'Icaros, est la constellation du Chien, l'astre de la Canicule, qui aide la vigne à venir à maturité; l'arbre auquel se pend Érigone, est le cep d'où pend la grappe de raisin. Phrynichos et Sophocle ont écrit une tragédie intitulée : *Érigone*. Il reste quatre vers de celle de Sophocle :

*L'imagination, ce commode miroir,
Me fait voir en effet tout ce que je crois voir.
L'amour dans ce combat, dont la gloire l'anime,
Sera tout à la fois meurtrier et victime 1.*

On fait remonter à Icaros la danse des outres aux fêtes des vendanges. On raconte que Icaros, ayant vu un bouc ronger sa vigne, tua l'animal, fit une outre de sa peau et dansa sur cette outre gonflée et arrosée d'huile, le jour de la récolte du vin. Quelques historiens de la littérature grecque

1. Traduction de Théodore Guiard. Paris, Dezobry et Magdeleine, 1852.

croient que les premières représentations comiques eurent lieu à Icaria.

Le deuxième épisode remarquable de la biographie légendaire de Dionysos est celui d'Ariadne. Ariadne, fille de Minos, roi de Crète, s'étant éprise de Thésée, au moment où celui-ci était venu combattre et vaincre le Minotaure, lui avait donné le fil conducteur nécessaire pour sortir du labyrinthe. Thésée l'enlève sous prétexte de l'emmener avec lui à Athènes, et l'abandonne endormie dans l'île de Naxos. A son réveil, Ariadne jette des cris de désespoir¹, mais Aphrodite la console et amène auprès d'elle Dionysos, qui devient son époux. L'art grec s'est complu dans la représentation de cette scène dramatique et gracieuse. Sur des vases peints, on voit Ariadne endormie, adossée contre un rocher du rivage de Naxos, la tête sur l'épaule gauche, tandis que le bras droit s'arrondit pour encadrer sa charmante figure. Dionysos, armé du thyrsé, suivi de Bacchantes, de Satyres et du vieux Silène, se tient debout en contemplation devant la jeune femme, vers laquelle le conduit un petit Amour ailé, qui écarte de la main gauche les plis du voile dont la dormeuse est enveloppée.

Des danses avaient lieu en l'honneur d'Ariadne. Homère² en représente une qu'il dit inventée par Dédale, l'artiste crétois, et que Hèphæstos avait

1. Voir CATULLE, *Noces de Thétis et de Péle*, v. 132 et suivants, p. 150, 151 de notre *Histoire de la littérature romaine*.

2. *Iliade*, XVIII, v. 593 et suivants, description du bouclier d'Achille. — Voir aussi Xénophon, *Banquet*, à la fin, et Lucien, *De la danse*, 13.

sculptée sur le bouclier d'Achille : « Là de jeunes hommes et de jeunes pastourelles forment des danses en se tenant par la main : celles-ci sont couvertes de voiles légers ; ceux-là, de tuniques bien tissées, où semble luire une couche d'huile. Les jeunes filles ont de belles couronnes ; les hommes portent des épées d'or, suspendues à des baudriers d'argent. Tantôt, d'un pied docile, ils tournent en rond aussi vite que la roue, lorsque le potier assis essaie si elle vole aisément, pour seconder l'adresse de ses mains ; tantôt ils rompent le cercle et dansent par lignes les uns devant les autres. La foule, qui les entoure, admire ces chœurs pleins de charmes ; parmi eux un chantre divin fait entendre sa voix, en s'accompagnant de la lyre. »

Un grand nombre d'artistes, poètes et musiciens, se sont inspirés de la légende d'Ariadne. Parmi les poètes, nul n'a mieux réussi que Thomas Corneille, dont la tragédie, considérée comme un chef-d'œuvre, fut représentée en 1672. Les œuvres musicales les plus remarquables, composées sur ce sujet, sont celles de Rinuccini (1608), l'abbé Perrin (1687), Mouret (1717), Édelmann (1782).

Le culte de Dionysos, importé d'Asie, ne faisait point partie de la religion primitive des Grecs. Pour Homère, il est simplement le dieu qui enseigne la préparation du vin. Mais, à mesure que la culture se répand en Grèce, le culte de Bacchus se propage, et le dieu est considéré comme la représentation de la puissance productive et enivrante de la nature. Le vin étant le symbole visible de cette puissance, on l'appelle « le fruit,

la liqueur de Bacchos. » Bacchos devient alors le dieu de la liberté bachique, de la franchise, de la gaiété, l'inspirateur des chœurs dithyrambiques et de l'art dramatique, le protecteur du théâtre.

Il ne subsiste à Athènes que des vestiges de l'enceinte consacrée sous son nom, et dans laquelle furent représentés les chefs-d'œuvre de la scène grecque; mais on ne visite pas sans émotion ces restes, témoins de tant de merveilles, qui se sont succédé sous les yeux des spectateurs les plus intelligents du monde ancien. On les rencontre à l'angle sud-est de l'Acropolis. De même que d'autres théâtres en Grèce, le théâtre de Bacchos avait son centre creusé dans les flancs de la montagne, et ses extrémités étaient formées au moyen de rangées solides de maçonnerie¹. Les monuments chorégiques² qui existent dans cette partie d'Athènes, sont une des preuves évidentes que ces ruines appartiennent au théâtre de Bacchos. Non seulement on y trouve, au faite du théâtre, dans le rocher, la grotte au sommet de laquelle était le trépied de Thrasylos, chorège victorieux, et où est actuellement l'église de Panaghia Spéléotissa (la Vierge de la Grotte); mais encore on y observe une inscription chorégique et des ornements, qui prouvent que Thrasylos convertit cette grotte en édifice sacré. Une an-

1. Voyez la description d'un théâtre grec dans notre *Histoire de la littérature grecque*, p. 101 et suivantes.

2. Le quartier où se trouvait le théâtre de Bacchos portait le nom de Trépieds, à cause des trépieds qui y étaient dédiés par les directeurs de chœurs (*χοροί*, d'où le nom de chorège), qui avaient été victorieux dans les combats scéniques.

cienne médaille d'Athènes ne laisse aucun doute sur l'identité des ruines du théâtre de Bacchos. Cette médaille représente le théâtre athénien vu d'en bas. On reconnaît distinctement le proscenium et l'aire, c'est-à-dire le terrain occupé par la surface du monument. Les gradins sont interrompus par un diazōma, ou corridor latéral de communication, et on voit les séparations formées par des marches à rayons, qui conduisaient de l'orchestre en haut. C'est dans cette enceinte, à jamais mémorable, qu'ont été jouées pour la première fois les pièces d'Æschyle, de Sophocle, d'Euripide, d'Aristophane et de Ménandre, dont les vers, depuis cette époque, demeurent vivants dans le souvenir de la postérité.

Les fêtes consacrées à Dionysos s'appelaient, chez les Grecs, Dionysia (Διονύσια), ou Orgia (ὄργια); et chez les Latins, *Bacchanalia*, Bacchanales. Elles se célébraient avec des réjouissances extravagantes : l'ivresse, la musique bruyante des flûtes, des cymbales et des tambours en étaient le caractère commun. Dans les processions, nommées Thiasés (θιάσος, de θιαίζω, diviniser), les femmes figuraient déguisées en Bacchantes, Lènes (λήνος, pressoir), Thyiades (θύ, idée de sacrifice, de vapeur, de fumée, de parfum), Naiades (νά, idée de liquide, nymphe des eaux), ornées de guirlandes de lierre et le thyse en main. Les chœurs chantés à cette occasion, s'appelaient dithyrambes, du nom même de Dionysos, né deux fois (δίς, deux fois, θύρα, porte), parce que, sorti d'abord des entrailles de sa mère, il sortit ensuite de la cuisse de Zeus. Les dithyrambes étant des hymnes adressés au dieu du vin, il y régnait

une extrême liberté dans le mètre et la plus grande hardiesse dans l'imagination et dans l'expression.

L'ivresse était considérée alors comme un acte de reconnaissance envers le dieu à qui on devait le don précieux de la vigne; et même, en certains endroits, c'était un crime de rester sobre aux Dionysiaques.

Les fêtes de Bacchos dans l'Attique étaient au nombre de quatre :

1° Les Rustiques ou Petites Dionysiaques (Διονύσια κατ' ἀγρούς ou Μικρά, Dionysies des champs);

2° Les Lénées (Λήναια, de λῆνος, pressoir);

3° Les Anthestéries (Ἀνθεστήρια, de ἄνθος, fleur);

4° Les Dionysiaques urbaines ou Grandes Dionysies (Διονύσια ἐν ἄστει, ἀστικά ou Μέγала).

L'époque de l'année consacrée à Dionysos était celle où les jours étaient le plus courts. Aussi, chez les Athéniens, les Dionysiaques se célébraient dans les mois de Poseidéon (décembre-janvier), Gaméliion (janvier), Anthestérion (janvier-février), Elaphébolion (février-mars).

Les Dionysiaques rustiques ou Petites Dionysiaques, fêtes des vendanges, célébrées dans les différents dèmes de l'Attique dans le mois Poseidéon (racine inconnue rattachée à Poséidon, dieu de la mer), étaient placées sous l'intendance des démarques ou magistrats locaux. C'était la fête la plus ancienne, la plus libre, où les esclaves eux-mêmes jouissaient de l'indépendance la plus complète. On doit chercher dans ces mascarades populaires l'origine de la comédie (κῶμος, gaité, bouffonnerie) : les plaisanteries, les quolibets, les

brocards, les apostrophes épicées, dont les paysans assaillaient l'assistance du haut des chariots sur lesquels ils étaient montés, en furent les premiers dialogues. Les Dionysiaques du Pirée, peuplé de marins, appartenaient aux Petites Dionysiaques.

La seconde fête, les Lénées, de λῆνος, pressoir, d'où le mois de Gamélion (γαμήλια, fêtes nuptiales) avait pris, chez les Ioniens, le nom de Lénæon, se célébrait, sous la surveillance du second archonte, dans l'ancien temple de Dionysos Limnæos (λίμνη, marais), parce que l'emplacement avait été autrefois un marécage. On appelait ce temple Lénæon, au même titre que le mois Gamélion. Elle consistait en une procession, avec dialogues comiques et tragiques. Au Lénæon, un bouc, τράγος (d'où le chœur et la tragédie prirent, dit-on, le nom de τραγικός χορός et de τραγωδία), était immolé au dieu de la vigne, pendant qu'on chantait une ode dithyrambique en l'honneur de Bacchos.

La troisième fête, les Anthestéries (Fêtes fleuries), se célébrait les 11, 12 et 13 du mois Anthestérion (ἄνθος, fleur). C'était encore le second archonte qui la dirigeait, et qui distribuait les prix aux vainqueurs dans les différents jeux. Le premier jour s'appelait l'Ouverture des tonneaux (αἰγία πίθων ou πιθαιγία) : on ouvrait les outres et les amphores enfermées dans le cellier, pour déguster le vin de l'année précédente.

Le second jour prenait le nom de Coupes (Χόες, Χούς), parce que, dans un grand banquet public, chaque convive tenait en main la coupe à boire.

Le troisième jour s'appelait les Pots ou les

Marmites (Χύτραι, Χῦτρος), parce qu'on offrait en sacrifice à Dionysos des pots de terre, garnis de fleurs, de graines ou de légumes cuits. Les Mystères qui faisaient partie des Anthestéries avaient lieu la nuit.

La quatrième fête, les Urbaines ou Grandes Dionysies, se célébrait le 12 du mois Élaphebion (de ἔλαφος, cerf, βᾶλλω, frapper, temps de la chasse aux cerfs). L'ordre dans lequel se succédaient les cérémonies était le suivant : grande procession publique, chœur d'enfants, cōmos ou comédie, tragédie. Les tragédies devaient être des pièces nouvelles. Le premier archonte en avait la surintendance, et fournissait le chœur aux poètes dramatiques. Le prix réservé au vainqueur était une couronne, et son nom était proclamé sur le théâtre de Bacchos. Les Grandes Dionysiaques étant célébrées au printemps, c'est-à-dire au moment où la navigation se rouvrait, ce n'étaient pas seulement les paysans et les cultivateurs des environs d'Athènes qui s'y rendaient, il y avait une grande affluence d'étrangers.

Les représentations dramatiques étaient surtout la raison de ce concours. Elles avaient pris à Athènes un développement considérable ; les pièces, tragédies et comédies composées par des poètes de génie, comme Æschyle ou Aristophane, trouvaient des auditeurs pleins d'intelligence, de finesse et de goût, prêts à être émus par les passions les plus nobles et les plus vivaces de l'âme humaine, ou égayés par les libertés illimitées et les malices politiques de la Vieille Comédie. En même temps, le drame satyrique y donnait à Dionysos une large part. Les hommes de la Thy-

mélé devenaient en réalité les artistes de Dionysos¹.

Parmi les compagnons du dieu du vin et de la gaité, l'imagination grecque s'était plu à en créer deux d'une espèce toute particulière : les Satyres d'origine grecque et les Silènes d'origine asiatique. Les Satyres (Σάτυροι, σάπτω (?) farcir, rassisier) étaient moitié hommes, moitié bêtes : leur tête se hérissait de poils raides et durs ; ils avaient les oreilles pointues, de petites cornes perçant à travers leur chevelure frisée, les jambes décharnées et velues terminées par un sabot, à la façon du bouc, une queue à l'échine, la physionomie bestiale, la bouche élargie par un gros rire. Les Silènes (Σειληνοί, σιλλός, nez épaté) étaient, dit-on, des Satyres vieux (γέροντες τῶν Σατύρων). Ils se personnifiaient dans le gros Silène, le nourricier ventru de Dionysos². Dans les premières pompes de Bacchos, ils se livraient à des gambades, à des soubresauts et à des cabrioles, qui réjouissaient l'assistance. Plus tard, ils devinrent le chœur indispensable du drame, auquel ils donnèrent leur nom. Horace, dans son *Épître aux Pisons*, en explique ainsi l'introduction sur le théâtre grec : « Il fallait, dit-il, captiver par le plaisir et par l'agrément de la nouveauté un

1. Θυμεικοί ou Ἄμφι τὴν θυμέλην — Διονύσου ou Διονυσακοὶ τεχνίται, les acteurs se donnaient ce titre.

2. « Silènes, dit Rabelais, estoient jadis petits boîtes, peintes au dessus de figures joyeuses et frivoles, harpies, satyres, oisons bridés, lievres cornus, canes bâties, boucs volants, cerfs limonniers, et autres telles peintures contrefaites à plaisir, pour exciter le monde à rire : quel fut Silène, maître du bon Bacchus. » Prologue de *Gargantua*.

spectateur sortant des sacrifices, plein de vin et sans retenue, » en d'autres termes, détendre la sensibilité et reposer de l'admiration, en provoquant le rire. On ne doute pas que cette loi n'ait été imposée aux grands tragiques. Æschyle écrivit quatre drames satyriques : *Cercyon*, les *Deux hérauts d'armes*, *Prométhée*, *Protée*; Sophocle en composa huit : les *Amis d'Achille*, *Amphiaraios*, *Amycos*, *Andromède*, *Comos* ou *Momos*, les *Satyres*, *Hybris*, *Nausicaa*, pièce dans laquelle il joua lui-même le rôle principal. Il ne reste presque rien de ces drames. Le *Cyclope* d'Euripide, plus heureux que ses prédécesseurs, a survécu : c'est le type du genre.

Le sujet est tiré du ix^e chant de l'*Odyssée*. Ulysse, jeté par un naufrage sur les bords de la Sicile, rencontre Silène et les Satyres, tombés entre les mains du Cyclope Polyphème, au moment où ils cherchaient Bacchos, enlevé par des pirates tyrrhéniens. Les Satyres, esclaves du Cyclope, dont ils gardent les brebis, se liguent avec Ulysse contre le hideux géant. Leur poltronnerie et le penchant de Silène pour le vin font le côté bouffon de la pièce. Polyphème a l'œil brûlé et crevé, comme dans Homère, et Ulysse s'enfuit avec les Satyres, qu'il a délivrés.

En groupant les diverses représentations de la figure de Dionysos, une de celles sur lesquelles l'art grec s'est le plus exercé, on peut prendre du dieu du vin l'idée d'un jeune homme dans la fleur de l'âge, la tête couronnée de lierre et de pampre, appuyé sur un thyrsé; la pose alanguie a quelque chose de féminin : de longues boucles flottantes descendent sur les épaules. Le costume

est d'ordinaire une nébride ou une pardalide (peau de faon ou de panthère), négligemment nouée autour du buste; les pieds sont chaussés de hautes bottines, nommées endromides. Quelquefois la nébride est ajustée sur une courte tunique de lin, voilant à demi des formes pleines et rondes. Les attributs ordinaires du dieu sont le thyrsé, entouré de feuillage, et surmonté d'une pomme de pin, et la panthère assise auprès de lui ou le caressant comme un chien.

Dans les premiers temps, Dionysos est accompagné de Charites ou Grâces, élégamment costumées : c'est un souverain d'Asie, auquel on rend hommage; on l'escorte, on danse autour de lui. Plus tard, le cortège se fait nombreux. Aux Bacchantes, aux Lènes, aux Ménades et aux Thyiades, dont il a été question, s'ajoutent des Mimallones (μῖμος, mime, bouffon), des Clodones (κλώζω, crier, siffler), des Bassarides. Toutes, initiées aux pratiques mystérieuses, familières à la Thrace, traînaient après elles, en dansant, des serpents apprivoisés, qui se glissaient hors des lierres et des vans mystiques¹, s'entortillaient autour des thyrses de ces femmes, s'entrelaçaient à leurs couronnes, et jetaient l'effroi parmi les assistants. Elles-mêmes, se livrant à des transports de fureur involontaire ou simulée, la tête en arrière, la chevelure en désordre, le thyrsé en main, brandissent des épées ou font retentir des cymbales. A cette troupe de femmes se mê-

1. On se servait du van dans les sacrifices de Bacchos : c'était le symbole de la purification de l'âme. Virgile (*Georg.* I, v. 166) parle du van mystique d'Iacchos : *mystica vannus Iacchi*.

lent des Satyres, des Centaures, des Pans, et le vieux Silène, monté sur son âne. Parfois on voit Dionysos enfant, porté par un tigre qu'un Satyre mène en laisse.

Nous avons parlé des Satyres et de Silène. L'art grec s'est emparé de ces divinités subalternes, pour les élever dans des régions plus raffinées. Les Satyres de l'école attique cessent d'appartenir à l'animalité repoussante : ils deviennent des adolescents beaux, aimables, policés, appuyés sur une colonne, que recouvre une peau de panthère ou de faon, ils jouent de la flûte, et leur front dégagé, bombé, ne manque ni d'intelligence ni de grâce. On comprend que le vin est pour eux un stimulant qui inspire, et non plus un poison qui enivre et qui rend fou. C'est aussi ce qui explique comment saint Jérôme et saint Augustin ont ajouté foi à l'existence des Satyres, transformés en hommes par le goût ingénieux des artistes¹.

Les Silènes, qui appartiennent aux traditions religieuses de l'Asie Mineure, sont moins des déités de montagnes et de forêts, que des génies de sources et de fleuves. On les disait fils des Naiades, qui sont des nymphes des eaux. Marsyas, dont la légende est si populaire, est plutôt un silène qu'un satyre. Il était originaire de Célénæ, ville de Phrygie. On raconte que, ayant trouvé la flûte qu'Athènes avait rejetée, parce qu'elle la faisait grimacer, il osa, sur le mont Tmolos, provoquer Apollon à une lutte musicale. Vaincu, il fut atta-

1. Les auteurs de la *Satyre Ménippée* font allusion à cette croyance. Voir *Discours de l'Imprimeur*, ajouté à la dixième édition.

ché à un arbre et écorché vif. Son sang donna naissance à la rivière Marsyas, et Apollon suspendit sa peau à la caverne d'où sortait le fleuve. On voit, au Louvre, une statue célèbre de Marsyas en marbre pentélique. Elle représente le malheureux suspendu par les bras aux branches basses d'un pin, au moment où il va être écorché. L'exécution de cette figure est d'une rare perfection, et les détails sont rendus avec une merveilleuse exactitude.

Pris à part, et comme personnification des Satyres âgés, Silène est presque aussi populaire que son élève Dionysos. Fils d'Hermès ou de Pan et de la Terre, il était né, dit-on, à Nysa. On le dépeint comme un vieillard jovial, à la tête chauve, au nez camard, gros et rond comme le tonneau qu'il roule constamment avec lui, et presque toujours ivre. Comme il ne peut guère se fier à ses jambes, rendues tremblantes par l'effet du vin, il est porté sur les épaules des Satyres ou monté sur un âne. Doué d'un goût particulier pour la musique, il a le don de la sagesse et de la divination. Virgile, dans sa VI^e *Églogue*, le représente enchaîné dans des guirlandes de fleurs par Chromis et Mnasylos, auxquels se joint *Æglé*, la plus jolie des Naïades, et leur déroulant, en beaux vers, dont André Chénier s'est souvenu dans l'*Aveugle*,

*Les principes du feu, les eaux, la terre et l'air,
Les fleuves descendus du sein de Jupiter,
Les oracles, les arts, les cités fraternelles
Et, depuis le chaos, les amours immortelles.*

Le dieu Pan se mêle souvent aux Satyres et aux

Silènes. On dérive son nom du mot sanscrit *pavana*, qui signifie *le vent, la brise*. Il est, en effet, le dieu de la musique champêtre, l'inventeur de la syrinx; il joue du chalumeau, et les pâtres de l'Arcadie sont ses disciples aimés. Le Cyllène, le Ménale, le Lycée et le Parthénios sont les séjours qu'il préfère: il en fait retentir les cavernes et les vallons. Son sanctuaire à Athènes, est une grotte de l'Acropolis. Amant de la nymphe Pitys, personnification du pin (πίτυς), et de la nymphe Écho (ἠχώ), image du son reproduit par des corps résistants, il excelle dans les mélodies plaintives, unies aux murmures des sources, aux frémissements des arbres ou aux bruissements du zéphyr. On le représente le corps velu, la tête surmontée de deux cornes, tenant de la main droite une grappe de raisin, et une flûte de la main gauche; ses jambes et ses pieds sont ceux d'un bouc. C'est sous cette forme qu'il inspire la terreur *panique*, cette frayeur soudaine, irréfléchie, qui affole les bêtes et les hommes, et qui s'empara des Perses à la bataille de Marathon.

Dans l'Hymne homérique, Pan, fils d'Hermès et de la nymphe Pénélope, venu au monde sur le Cyllène, montagne de l'Arcadie, fut enfermé par son père dans une peau de lièvre, et présenté aux immortels: « Sa vue réjouit à tous le cœur, φρένα πάσιν ἔτερψεν. » Or, comme il plut à tous, on lui donna le nom de Pan, πᾶν, qui veut dire *tout*. De là une légende consacrée par Plutarque dans son traité *de la Cessation des oracles*, 17, et reproduite par Rabelais (*Pantagruel*, Liv. IV, chap. XXVIII). Pantagruel soutient que toutes les âmes sont immortelles, et, pour le prouver, il raconte

que Épithersès, père du rhéteur grec Æmilianos, naviguant près des îles de Paxos, entendit, le soir, par un temps calme, une voix formidable, qui appelait le pilote Thamous. Thamous répond : « Je suis ici, que me demandes-tu? Que veux-tu que je fasse? » La voix répond : « Quand tu seras à Pélodès (un port de l'Épire), tu publieras que Pan, *le grand Dieu, est mort.* » Thamous obéit, et, quand il est arrivé à Pélodès, il s'écrie : « *Pan le grand est mort!* » Aussitôt on entend des soupirs et des lamentations avec « effroiz en terre, non d'une personne seule, mais de plusieurs ensemble. » La nouvelle en étant parvenue à Rome, Tibère envoie chercher Thamous, lui fait raconter le fait, y croit, et s'informe « es gens doctes, qui pour lors estoient en sa court et en Rome en bon nombre, qui estoit cestui Pan. » On lui répond que c'est un fils de Mercure et de Pénélope. « Toutesfois, conclut Pantagruel, je l'interpréterois de celui grand Servateur (Sauveur) des Fideles, qui feut, en Judée, ignominieusement occis par l'envie et iniquité des pontifes, docteurs, prebstres et moines de la loi mosaïcque. Et ne me semble l'interpretation abhorrente (contraire à la vérité). Car à bon droict peut il estre en langaige gregeois (grec) dit *Pan*, veu qu'il est notre *Tout*; tout ce que sommes, tout ce que vivons, tout ce que avons, tout ce que esperons est lui, en lui, de lui, par lui. »

A la légende de Pan se rattache celle du roi Midas. Midas, fils de Gordios, roi de Phrygie, était renommé pour ses richesses. A cause de ses bons traitements à l'égard de Silène, Dionysos accorde au roi le choix d'une faveur. Midas demande à

voir changer en or tout ce qu'il toucherait. Sa demande est exaucée; mais, comme sa nourriture même devient or, il prie le dieu de reprendre sa faveur. Dionysos lui conseille d'aller à la source du Pactole et de s'y baigner. Midas est sauvé; et c'est depuis ce temps que le Pactole roule des paillettes d'or. Un jour que Pan et Apollon luttaient sur la flûte et la lyre¹, Midas, pris pour arbitre, décida en faveur de Pan. Apollon, pour le punir, change les oreilles du roi en oreilles d'âne. Midas imagine de les cacher sous le bonnet phrygien; mais son barbier découvre le secret, et, pour ajuster son indiscretion et sa langue, il creuse un trou dans la terre, auquel il dit tout bas : « Midas, le roi Midas a des oreilles d'âne, » puis il s'en va, le cœur soulagé. Mais voici que, à la même place, poussent des roseaux qui, doués de la parole, se font les complices du barbier, et mêlent à la brise la révélation relative aux oreilles du roi.

Priape, étranger à la Grèce primitive, complète, comme les Silènes, le cortège asiatique de Dionysos. Son nom, formé de $\pi\rho\rho$, qui implique une idée de cause antérieure, de principe initial, désigne la puissance fécondante de la nature. Fils de Dionysos et d'Aphrodite, il était adoré comme le dieu protecteur des troupeaux de moutons et de chèvres, des abeilles, du vin et des jardins. On le représente portant des fruits dans son vêtement, avec une faucille ou une corne d'abondance à la main.

1. Quelques mythologues rapportent l'anecdote de Midas à la victoire d'Apollon sur Marsyas : les suites en sont les mêmes.





HÉRACLÈS

Ce que c'est qu'un héros. — Doctrine d'Evhémère. — Héraclès est le plus grand des héros. — Les Arokel phéniciens. — Melkarth, l'Hercule tyrien. — Héraclès, fils de Zeus et d'Alcmène. — Étymologie de son nom. — Il étouffe, dans son berceau, deux serpents envoyés pour le dévorer. — La Voie Lactée : le Tintoret, Rubens, Alfred de Musset. — Éducation de Héraclès. — Apologue de Prodicos de Céos : Héraclès entre le Vice et la Vertu. — Héraclès tue Mégare, sa femme, dans un accès de folie. — Ses travaux expiatoires, au nombre de douze : 1° Le Lion de Némée; 2° L'Hydre de Lerne; 3° Le Sanglier d'Erymanthe; 4° La Biche aux pieds d'airain; 5° Les Oiseaux du lac Stymphale; 6° Le Taureau de l'île de Crète; 7° Les Cavaliers de Diomède; 8° La Ceinture de la reine des Amazones; rapprochement avec l'histoire légendaire d'Alexandre; 9° Les Étables d'Augias; 10° La défaite et la mort de Géryon; 11° Le Jardin des Hespérides; 12° Thésée et Pirithoos retirés des Enfers. — Travaux accessoires : Antée; Bou-siris; Prométhée; les Centaures; Eurystos; lutte pour le Trépied delphique. — Héraclès aux pieds d'Omphale. — Perséide de Laomedon : ruine de Troie. — Épisode d'Alceste : tragédies d'Euripide et de Hardy : Opéras de Lulli et de Gluck. — Déjanire et la tunique de Nessos. — Mort de Héraclès. — Honneurs divins à lui rendus dans toute la Grèce. — Représentations plastiques du héros : l'Héraclès de Glycon. — Citation de Louis et René Ménard. — Le Torse du Belvédère, maître de Michel-Ange.



prendre dans son acception la plus rigoureuse le mot héros, ἦρωϛ (αρ, ηρ, avec une idée de supériorité), c'est un chef, un maître, un roi, qui possède, au plus haut degré, la

force, l'ardeur belliqueuse, la prudence, le don de la parole et de la ruse, et qui exerce une action souveraine, incontestée sur les autres hommes. Comme, en les assujétissant à leur pouvoir, les héros leur rendent des services ou les frappent d'étonnement par la grandeur de leurs exploits, l'imagination et la superstition ne tardent pas à convertir la vérité en légendes. A côté de la physionomie réelle du grand homme, se dessine, après sa mort, et déjà même de son vivant, sa figure poétisée, idéalisée, transformée par l'enthousiasme populaire : on l'entoure d'une merveilleuse auréole : il cesse d'être un chef de peuple ou d'armée, il devient un dieu. Ainsi s'explique la doctrine sceptique d'Evhémère, qui fait de l'histoire le point de départ de la mythologie.

Contemporain d'Alexandre, Evhémère obtient la confiance de Cassandre, roi de Macédoine, et, dans ses voyages, il découvre, dit-on, au midi de l'Arabie, un groupe d'îles, au nombre de trois. La plus grande de ces îles, appelée Panchæia, avait pour habitants quatre peuples, dont l'un était gouverné par trois rois, soumis tous trois à l'autorité du Collège des prêtres. On voyait dans l'île un temple magnifique, couvert d'inscriptions et de hiéroglyphes égyptiens. C'était la patrie du phénix, région produisant assez d'encens pour fournir aux autels de tous les dieux. Muni de ces précieux documents, Evhémère se faisait fort de prouver que Jupiter, Saturne, Neptune, Pluton et les autres divinités, sont des princes, des rois, des guerriers ou des philosophes, divinisés après leur mort, en reconnaissance de leurs

services. Les voilà donc immortels; et bientôt on les croit fils d'immortels, *διογενεῖς, ἡμίθεοι*, fils de Zeus, demi-dieux. Ils ont un culte, un temple, un héroon (*ἡρώον*), un autel. Il n'est localité si modeste, qui n'ait aux cieux son chef légendaire, auquel se rattachent les souvenirs glorieux de la patrie : c'est le génie tutélaire du pays, un médiateur entre les dieux et les hommes.

Parmi les héros de l'ancienne Grèce, prédécesseurs des Orphée, des Thésée, des Lycurgue, nul ne peut se comparer à Héraclès. Aucune légende héroïque n'abonde en faits plus nombreux, plus compliqués, que la sienne. Varron disait qu'il y avait cinquante Hercules : c'est beaucoup; ce n'est pas assez peut-être, si l'on range parmi les Héraclès les *arokel* ou *racal*, voyageurs phéniciens, dont le nom n'est pas sans affinité avec celui du héros grec. Les Arokel avaient voyagé dans tout le bassin de la Méditerranée; ils connaissaient les îles Baléares; ils avaient fondé des comptoirs sur tout le littoral, entre l'Europe et la Libye, et ils avaient franchi les Colonnes des Arokel, autrement dites Colonnes d'Héraclès ou d'Hercule, quelques siècles avant que les Anglais, les Phéniciens du monde moderne, se fussent installés à Gibraltar. Le type de ces navigateurs syriens est Melkarth (*le roi fort*), l'Hercule tyrien, adoré à Carthage, à Malte et à Gadès.

Mais le véritable Héraclès grec est le fils de Zeus et d'Alcmène, femme d'Amphitryon, roi de Thèbes : c'est le héros secourable (*ἦρα*, secours) et glorieux (*κλέος*, gloire) : c'est le héros dont la déesse Héra (*Ἥρα*) a causé la gloire (*κλέος*), en lui imposant de nombreux travaux, d'où il est

sorti triomphant; c'est Alcide (*ἀλκή*, force, vigueur, vertu), le héros, dont la force ne rencontre rien qui la rebute ou qui la dompte, sinon l'amour d'Omphale ou de Déjanire.

Ses exploits commencent avec sa vie. A peine est-il au berceau, à l'âge de huit mois, que deux serpents, suscités par la colère de Héra, jalouse d'Alcmène, se glissent dans la chambre où il sommeille avec son frère Iphiclès. Le sifflement des monstres venus pour dévorer le petit Héraclès, réveille les deux enfants. Iphiclès pousse des cris d'effroi. Calme et déjà sûr de sa force, Héraclès serre de ses mains vigoureuses le cou des redoutables dragons et les étrangle. Quand Amphitryon arrive, l'épée nue, il ne trouve que deux cadavres¹. Le divin Tirésias, consulté sur ce prodige, prédit à Héraclès les travaux et la gloire qui l'attendent, et comment, après sa mort, il habitera l'Olympe avec les Immortels.

La haine de Héra n'est pas satisfaite. Alcmène, effrayée des menaces de la reine du ciel, laisse exposé son fils dans la campagne. Hermès le recueille, et, croyant désarmer la colère de Héra, il le porte dans l'Olympe et le dépose sur le sein de l'épouse de Zeus. Celle-ci, maladroite nourrice, laisse l'enfant aspirer si fortement, que plusieurs ruisseaux de lait jaillissent dans l'Empyrée. La liqueur se transforme en étoiles brillantes, que les anciens ont appelée la Voie Lactée, nom que les astronomes modernes lui ont conservé. Le Tintoret et Rubens ont choisi ce motif, pour

1. Voir Leconte de Lisle, *Poèmes antiques : L'enfance d'Héraclès*, p. 174, édition Lemerre.

en faire, l'un et l'autre, un chef-d'œuvre de grâce et de coloris ¹.

Le temps de l'éducation venu, Héraclès est confié aux soins du sage Rhadamanthe, roi de Crète, fils de Zeus et d'Europe. Rhadamanthe lui enseigne la prudence et la vertu, tandis que Linos, fils d'Apollon, lui apprend la musique; mais l'élève, peu fait pour comprendre les beaux-arts, tue son maître dans un accès de fureur. Amphitryon, voulant calmer l'humeur violente du fils de Zeus, devenu son fils adoptif, l'envoie passer quelque temps au milieu des bergers. C'est sans doute à ce moment que se place l'Apologue du jeune Héraclès au carrefour de la vie, à l'aide duquel Prodicos formait au bien l'âme de ses élèves. Le philosophe de Céos racontait que Héraclès, à peine sorti de l'enfance pour entrer dans la vie, se retira dans la solitude et s'assit incertain de la route qu'il allait choisir. Deux femmes de haute

1. Dans *Une bonne fortune*, Alfred de Musset s'inspire de cette légende de la manière la plus charmante.

*Une goutte de lait dans la plaine éthérée
Tombe, dit-on, jadis, du haut du firmament.
La Nuit, qui sur son char passait en ce moment,
Vit ce pâle sillon sur sa mer azurée,
Et, secouant les plis de sa robe nacrée,
Fit au ruisseau céleste un lit de diamant.*

*Les Grecs, enfants gâtés des Filles de Mémoire,
De miel et d'ambroisie ont doré cette histoire;
Mais j'en veux dire un point qui fut ignoré d'eux :
C'est que, lorsque Junon vit son beau sein d'ivoire
En un fleuve de lait changer ainsi les yeux,
Elle eut peur tout à coup du souverain des dieux.*

*Elle voulut poser ses mains sur sa poitrine;
Et, sentant ruisseler sa mamelle divine,
Pour épargner l'Olympe, elle se détourna;
Le soleil était loin, la terre était voisine;
Sur notre pauvre argile une goutte en tomba;
Tout ce que nous aimons nous est venu de là.*

taille se présentent à ses yeux; l'une décente et noble, le corps paré de sa pureté naturelle, l'extérieur modeste, les vêtements blancs : c'est la Vertu; l'autre, chargée d'embonpoint et de mollesse, la peau fardée pour se donner une apparence de couleurs plus blanches et plus vermeilles, cherchant par son maintien à paraître plus droite qu'elle ne l'est naturellement, les yeux largement ouverts, une parure étudiée pour faire briller ses charmes, se contemplant sans cesse, observant si quelque autre la regarde et tournant souvent la tête afin de voir son ombre : c'est la personnification du Vice. Après avoir attentivement écouté leurs discours, Héraclès se décide pour la Vertu. Tel est le récit de Xénophon dans ses *Mémoires sur Socrate*¹. Mais il ne semble pas que la résolution d'Héraclès ait été durable. Marié à Mégare, fille de Créon, il la tue, dans un accès de folie, et, pour expier ce crime, il est condamné aux travaux que lui impose son frère Eurysthée, dont il devient l'esclave durant douze ans. Il est vrai que la rançon de ses bons services est l'immortalité. Calculés sans doute d'après le chiffre des années pendant lesquelles ils doivent avoir lieu, les travaux de Héraclès sont au nombre de douze, dans l'ordre qui suit :

1° *Le Lion de la forêt de Némée*. — Un lion monstrueux dévastait le vallon de Némée. Héraclès

1. Liv. II, chap. 1. — On trouve le même sujet dans saint Basile, *Disc. aux jeunes gens*, chap. IV; Cicéron, *De offic.*, I, XXXII. — Des peintres et des musiciens ont traité le même motif, devenu un lieu commun de morale. *Le Songe*, une des premières compositions de Lucien, n'est pas sans analogie avec l'Apologue de Prodicos.

tue l'animal à l'aide de sa massue, et depuis il en porte toujours la dépouille.

2° *Destruction de l'Hydre de Lerne.* — L'hydre était un énorme dragon, au corps surmonté de neuf têtes. Elle habitait le marais de Lerne, voisin du golfe d'Argos, et elle infectait la contrée de son souffle empoisonné. Héraclès, aidé de son neveu Iolaos, finit par étouffer dans les flammes le monstre, dont chaque tête coupée avait le pouvoir de renaître. Trempées dans le sang de l'hydre, les flèches d'Héraclès furent imprégnées d'un poison mortel.

3° *Le Sanglier d'Érymanthe.* — Érymanthe est le nom d'une montagne et d'une rivière, appelées aujourd'hui l'une *Olenos* et l'autre *Doana*; elles étaient placées entre l'Élide et l'Arcadie. La montagne, couverte de forêts, fut infestée par un sanglier, dont la force et la férocité mettaient à mal tout le territoire environnant. Héraclès le prit au moyen d'un lacet, et l'amena vivant à Mycènes. Eurysthée fut tellement effrayé de ce spectacle, qu'il se cacha quelque temps dans un vase d'airain. Les mythologues inclinent à croire que le sanglier d'Érymanthe personnifie l'orage, vaincu par le dieu solaire.

4° *La Biche aux pieds d'airain et aux cornes d'or.* — Il y avait en Arcadie une biche nommée Cérynitide, parce qu'elle était née sur le mont Cérynée; elle portait aussi le nom de Ménalienne, du mont Ménale où elle se plaisait: elle était consacrée à Artémis. Héraclès avait reçu l'ordre de l'amener vivante à Mycènes, comme le sanglier d'Érymanthe. Il y réussit, après un an de poursuites et de chasse.

5° *Les Oiseaux du lac Stymphalis* ou *Stymphale*. — Le marais de Stympale en Arcadie était le séjour d'oiseaux monstrueux, dont les ailes, la tête et le bec étaient en fer, et les ongles extrêmement crochus. Garantis par les arbres et par les broussailles épaisses du lac, ils lançaient impunément leurs plumes en guise de dards contre ceux qui les attaquaient. Ils se nourrissaient des animaux qu'ils enlevaient dans les champs, et même de chair humaine. Leur nombre était tel qu'ils obscurcissaient, en volant, la clarté du soleil. Athènes enseigne à Héraclès l'art de fabriquer lui-même une espèce de cymbales d'airain, propres à épouvanter ces oiseaux. Il s'en sert pour les faire sortir du bois où ils se réfugiaient, et il les tue à coups de flèches.

6° *Le Taureau de l'île de Crète*. — La fable veut que le taureau de Crète soit celui qui avait amené à Zeus la belle Europe, fille d'Agénor. Poséidon, irrité contre Minos, qui l'avait trompé dans un sacrifice, rend ce taureau féroce. Héraclès, appelé à l'aide de Minos, le dompte, le mène à Eurysthée, et lui rend ensuite sa liberté.

7° *Les Cavales de Diomède*. — Diomède, fils d'Arès, et roi des Bistones, avait des cavales furieuses, indomptables, qui mettaient en pièces les étrangers jetés à la côte par la tempête, et se repaissaient de leurs chairs sanglantes. Eurysthée ordonne à Héraclès de les ramener à Mycènes. Le héros s'embarque avec une troupe de jeunes compagnons pleins de courage, arrive en Thrace, se rend à l'écurie de Diomède, terrasse les hommes qui gardent les cavales, et emmène celles-ci au bord de la mer. Les Bistones accou-

rent en armes; un combat s'engage; Diomède, vaincu, est tué et donné en pâture à ses propres chevaux.

Parmi les artistes qui ont mis en scène cette légende de Diomède, il en est deux surtout dont l'œuvre mérite d'être mentionnée. En 1835, le baron Gros, auteur des *Pestiférés de Jaffa*, de la *Bataille d'Aboukir* et de la *Bataille d'Eylau*, grandes toiles historiques d'une très haute valeur, exposa un tableau intitulé *Hercule et Diomède*, qui souleva contre l'artiste de violentes critiques. Gros ne put supporter ces attaques, auxquelles donnait prise son talent inclinant vers le déclin, « Je ne connais pas de plus grand malheur, dit-il amèrement, que celui de se survivre; » et, peu de temps après, on le trouva noyé dans la Seine, près de Meudon.

Le même sujet, traité par M. Gustave Moreau en 1865, eut à subir, comme l'œuvre de Gros, de très vives critiques. Mais elles n'eurent pas les mêmes conséquences, et le public finit par rendre à cette toile remarquable toute la justice qu'elle mérite.

8° *Conquête de la Ceinture de la reine des Amazones.* — Le Thermodon, aujourd'hui *Thermeh*, est une rivière de l'Asie Mineure qui se jette dans le Pont-Euxin. Les Amazones habitaient sur les bords de ce petit fleuve, qui traversait leur capitale, nommée Thémiscyra. Hippolyte, leur reine, avait reçu d'Arès une précieuse ceinture, insigne de sa royauté. Admète, fille d'Eurysthée, voulut posséder ce joyau. Héraclès, accompagné de Télamon, de Pélée et de Thésée, est chargé de l'aller prendre. Hippolyte était prête à le lui

accorder, mais la jalousie de Héra suscite au héros de terribles obstacles. La déesse se déguise en Amazone, parcourt les bords du Thermodon, et répand le bruit que la reine est menacée d'être enlevée par des étrangers. Les Amazones accourent à cheval et en armes. Héraclès, croyant à une perfidie de la part d'Hippolyte, la met à mort, lui enlève sa ceinture, et défait les Amazones.

L'assimilation faite des conquêtes d'Alexandre en Asie avec celles de Dionysos, s'étend à la légende des Amazones vaincues par Héraclès. Une des plus anciennes traditions relatives à ces femmes guerrières se trouve dans le III^e et dans le IV^e chant de *l'Iliade*. Iobatès, voulant faire périr Bellérophon, lui inspire pour dernier exploit d'aller combattre ces redoutables ennemies, et Bellérophon revient vainqueur. On les voit ensuite apparaître dans Hérodote (IX, 27), qui parle de leur expédition dans l'Attique et de la défaite que leur font éprouver les Athéniens. Après lui, le souvenir de cette victoire sert de texte aux *Panegyriques* de Lysias et des autres rhéteurs. Les historiographes d'Alexandre, nourris à l'école des Sophistes, s'emparent, à leur tour, d'un si beau sujet. Thalestris, reine des Amazones, attirée par la réputation du roi de Macédoine, qui était alors en Hyrcanie, se présente à lui, suivie de trois cents femmes, qu'elle surpasse en force et en beauté, et elle lui laisse la libre disposition de sa personne et de sa couronne.

9° *Les Étables d'Augias*. — Augias était un roi des Épéens, en Aulide, qui possédait de nombreux troupeaux. Héraclès lui propose de nettoyer en

un jour ses étables encombrées d'un fumier épais. Augias y consent. Le héros prend à témoin de cette convention Phylée, un des fils d'Augias, et se met au travail. Au moyen d'un canal, il détourne de leur cours habituel l'Alphée et le Pénée, et les fait passer à travers les étables assainies d'Augias. Le roi ayant contesté le salaire dû à Héraclès, il en résulte une guerre où le héros tombe sur Augias, dévaste sa ville et ses campagnes, et le tue lui-même avec ses fils, excepté Phylée, qui s'était montré de bonne foi.

La légende d'Augias a donné naissance à une expression proverbiale, souvent employée; et, sur ce point, on aime à citer cette phrase de Chamfort : « Les courtisans et ceux qui vivaient des abus monstrueux qui écrasaient la France, sont sans cesse à dire qu'on pouvait réformer les abus sans détruire comme on a détruit. Ils auraient bien voulu qu'on *nettoyât l'étable d'Augias* avec un plumeau. »

10° *Défaite et mort de Géryon*. — Géryon, roi d'Épire, entre la ville d'Ambracie et le territoire des Amphiloques, était un monstre à trois corps, ayant, d'après certaines légendes, les épaules munies de quatre ailes. Sa principale richesse consistait en un troupeau de bœufs magnifiques, de couleur rouge, confiés à la garde du géant Eurytion, secondé par le chien Orthros, qui avait trois têtes comme Cerbère. Héraclès, chargé par Eurysthée de se rendre maître des bœufs de Géryon, se défait du roi, du géant et du chien, et emmène à Mycènes le troupeau, qu'Eurysthée offre en sacrifice à Héra.

Il y a une autre version de cette légende, qui

en transporte les faits hors de la Grèce, c'est-à-dire dans l'île d'Érythia (la rougeâtre), région occidentale, empourprée par les derniers rayons du soleil couchant. C'était Gadès, avec les îles Baléares, qui, au nombre de trois principales, figuraient les trois corps de Géryon, Majorque, Minorque et Iviça. Héraclès, vainqueur de Géryon, atteint les limites de la Libye et de l'Europe et y élève deux colonnes, Calpé et Abyla, dites Colonnes d'Hercule, des deux côté du détroit de Gibraltar.

11° *Recherche des Pommes d'or des Hespérides.*

— Les Hespérides, divinités du soir (Ἑσπεριδες), filles d'Atlas et d'Hespéris, gardaient des pommes d'or que Gæa, la Terre, avait données à Héra, lors de son mariage avec Zeus. Quelques historiens en mentionnent trois : Æglé, Arethusa et Hesperia ; d'autres, quatre : Æglé, Crytheia, Hestia et Arethusa. Dans les légendes les plus anciennes, elles vivaient sur le fleuve Océan, à l'extrémité occidentale du monde ; mais elles furent ensuite placées près du mont Atlas. Elles étaient aidées, pour garder les pommes d'or, d'un dragon nommé Ladon. En arrivant au mont Atlas, Héraclès détermine ce géant à aller chercher les pommes, et, pendant ce temps, il soutient le ciel sur ses épaules. Atlas revient avec les pommes, mais il refuse de reprendre le fardeau du monde. Héraclès finit par l'y déterminer, en le priant de lui laisser le temps de se faire un coussin pour mettre sur sa tête, saisit les pommes et abandonne Atlas.

Les imaginations se sont exercées sur ces traditions propres à donner l'essor aux fantaisies des poètes. On a vu dans les pommes d'or, $\mu\eta\lambda\alpha$

(*mala aurea*), des oranges ou des citrons, ou bien des brebis, suivant le double sens de mot μήλα, (pommes et brebis), et l'on a dit que les Hespérides étaient des peuplades de l'Occident, qui possédaient de nombreux troupeaux. On a fait de leur séjour un jardin délicieux et de ses habitantes autant d'enchanteresses et de fées. Elles avaient des voix charmantes, égayaient leurs travaux d'agréables concerts, et prenaient, à leur gré, toutes sortes de figures, pour frapper l'esprit des spectateurs par des métamorphoses soudaines.

12° Héraclès, avant d'être initié aux Mystères des Grandes Déesses, était descendu dans les demeures de Hadès par le gouffre profond situé au promontoire de Ténare, et gerdé par Cerbère. A sa vue, les ombres s'enfuient, excepté celle de Méléagre, qui lui offre en mariage sa sœur Déjanire. Près des portes de l'Enfer, il trouve Thésée et Pirithoos, qui lui tendent la main, comptant sur sa force pour recouvrer leur liberté. Il les sauve, saisit Cerbère et l'entraîne avec lui, pendant quelques instants, hors du royaume de la Mort.

A côté de ces douze grands travaux accomplis par Héraclès, il y en a quelques-uns de moindre importance (πάρρηργα, accessoires), qui ont cependant leur célébrité. En traversant la Libye, le fils d'Alcmène rencontre un roi puissant du pays, Antæos ou Antée (Ἀνταῖος), fils de Poséidon et de Gæa, la Terre. C'était un géant énorme, un lutteur invincible, qui recouvrait ses forces chaque fois que, après avoir été soulevé par son ennemi, il se remettait en contact avec sa mère. Héraclès s'aperçoit de cette ruse et de cette aide imprévue,

enlève en l'air son adversaire, réputé invincible, et l'étouffe entre ses bras.

En Égypte, Héraclès, fait prisonnier et conduit devant le roi Bousiris, qui le menace de son poignard, brise les chaînes dont on l'a chargé, s'élançe sur le tyran et le tue.

Sur le Caucase, il perce de flèches l'aigle ou le vautour qui rongéait le foie de Prométhée, et le sauve ainsi du supplice que la jalousie de Zeus lui avait infligé.

Lorsque Héraclès se rendait à Érymanthe pour combattre le sanglier qui ravageait le pays, il reçut l'hospitalité du Centaure Pholos, sur le mont Pholoé. Le parfum de l'excellent vin que le Centaure avait fait boire à son hôte s'étant répandu dans toute la contrée, les Centaures, attirés des montagnes voisines, viennent en réclamer leur part. Héraclès, se portant défenseur de Pholos, répond par une grêle de traits et d'arbres enflammés à la pluie de roches et de pins en feu que les Centaures lancent contre lui, les tue ou les met en fuite.

Eurytos, roi d'OÉchalie, ville thessalienne, était un archer des plus habiles. Il avait promis de donner sa fille Iolè (la violette) à celui qui le vaincrait dans l'art de tendre l'arc et de diriger la flèche. Héraclès accepte la lutte et gagne le prix. Eurytos le lui refuse et le chasse honteusement de sa demeure. Héraclès se venge en faisant périr Iphitos, un des fils d'Eurytos; mais, frappé d'une maladie grave, en punition de son crime, il va consulter l'oracle de Delphes. La pythie ayant refusé de lui répondre, Héraclès emporte le trépied sacré. Apollon veut en venir

aux mains avec le spoliateur; mais Zeus les separe, en lançant la foudre au milieu d'eux. L'oracle se prononce enfin et dit à Héraclès qu'il sera délivré de son mal quand il aura été vendu pendant trois ans comme esclave, et qu'il aura payé à Eurytos le produit de cette vente. D'après cette convention, Héraclès est vendu par Hermès, pour la somme de trois talents, à Omphale, fille de Iardanos et reine de Lydie. Une tradition, plutôt asiatique que grecque, recueillie par les écrivains latins, représente le héros plongé durant cette période dans la mollesse et dans le plaisir. Vêtu de la tunique lydienne, il file de la laine, aux pieds d'Omphale, qui a endossé la peau du lion de Némée, et qui le frappe de sa pantoufle dorée lorsqu'il ralentit son travail. « Honteux spectacle, dit Lucien, de voir Héraclès paré d'un vêtement si mal approprié au personnage, et qui ravale indignement au-dessous de la femme le caractère viril du demi-dieu¹. »

Laomédon, roi de Troie, voyant son pays ravagé par la peste, avait offert sa fille Hésioné en victime expiatoire. Attachée à un rocher, celle-ci allait être dévorée par un monstre. Héraclès la délivre. Laomédon, qui lui avait promis en retour des chevaux merveilleux; présents de Zeus, ne veut pas tenir sa parole. Héraclès, indigné de ce manque de foi, réunit un grand nombre de compagnons, met le siège devant Troie, s'en empare, et la détruit.

Admète, roi de Phères, en Thessalie, l'un des Argonautes et ami d'Apollon et d'Héraclès, avait

1. *Comment il faut écrire l'histoire*, 10.

obtenu des Parques la promesse qu'il ne mourrait pas, si, le jour de son trépas, quelqu'un consentait à mourir pour lui. Le jour fatal arrive, et, personne ne voulant se sacrifier, sa femme Alceste se dévoue pour son époux. Héraclès, reçu chez Admète au moment où ce sacrifice s'accomplit, descend aux Enfers, et, de vive force, arrache à la Mort (*Θάνατος*) la victime résignée.

Cette légende touchante a fourni aux anciens le sujet de plusieurs tragédies. Celle d'Euripide est la plus remarquable, et elle a provoqué chez les modernes des imitations qu'il n'est pas inutile de mentionner. En 1606, Hardy donna, sous le titre d'*Alceste* ou *la Fidélité*, une œuvre qui manque souvent de cohésion et de convenance, mais où l'on rencontre de beaux vers.

Le 19 janvier 1674, Quinault compose pour Lulli une *Alceste* ou le *Triomphe d'Alceste*. C'est une œuvre animée d'un esprit très délicat, en harmonie avec la galanterie et les traditions chevaleresques de cette période de notre histoire. On y remarque surtout un air expressif et touchant : *Le héros que j'attends ne reviendra-t-il pas ?*

Mais quel qu'eût été, d'ailleurs, le mérite de l'œuvre de Lulli, elle ne pouvait manquer d'être éclipsée par l'*Alceste* de Gluck, représentée sur le théâtre de l'Académie royale de musique le 22 avril 1776. Le succès en fut immense ; il était mérité. *Alceste* est la déclamation lyrique dans son expression la plus complète, l'union intime la plus parfaite de la musique et de l'action dramatique. Plusieurs airs sont remplis de beautés incomparables, notamment : *Non, ce n'est point un sacrifice* ; puis l'invocation puissante : *Divinités du*

Styx et l'andante si gracieux et si émouvant : *Ah ! divinités implacables !* « Le succès d'*Alceste*, dit Gluck, m'a démontré que la simplicité et la vérité sont les grands principes du beau dans toutes les productions des arts. » On ne peut mieux dire, surtout parce que personne autre que Gluck n'eût mieux fait.

Oëneus, roi de Calydon, avait une fille d'une beauté remarquable, nommée Déjanire. Héraclès l'avait demandée en mariage, mais il avait été devancé par un rival, le fleuve Achéloos, qui, pour obtenir le consentement d'Oëneus, se présentait à lui sous les formes les plus attrayantes, « dragon aux couleurs nuancées et aux replis tortueux, homme au front de taureau, dont la barbe hérissée laissait jaillir les flots d'une source abondante¹. » Héraclès, armé de sa lance, de ses flèches et de sa massue, engage une lutte corps à corps avec son rival transformé en taureau, lui arrache une de ses cornes² et le force à cacher sa honte au fond du fleuve, auquel il donne son nom.

Héraclès, vainqueur, épouse Déjanire, à laquelle Sophocle fait exprimer en vers gracieux les craintes que lui causent les absences fréquentes de son mari, « semblable au laboureur qui, vivant loin de son champ, ne le voit qu'aux se-

1. Voir SOPHOCLE, les *Trachiniennes*, au début. Il sera fait d'autres emprunts à cette tragédie, une des œuvres les plus émouvantes de Sophocle.

2. On dit que cette corne, remplie de fleurs et de fruits par les soins des nymphes fluviales, fut consacrée à l'Abondance, comme celle de la chèvre Amalthée, nourrice de Zeus.

mailles et à la moisson. Déjà quinze mois se sont écoulés et il ne donne aucune nouvelle ; peut-être y a-t-il là un événement terrible. »

Hyllos, fils de Héraclès et de Déjanire, arrive alors à Trachine, pour annoncer à sa mère que le héros est allé en Eubée assiéger OEchalie, séjour du roi Eurytos. Bientôt Lichas, qui précède son maître, amène avec lui les captives enlevées à OEchalie. Parmi elles se trouvent Iolè, dont la beauté inspire à Déjanire une jalousie furieuse. Pour se venger de l'infidélité qu'elle soupçonne, elle envoie comme un présent à Héraclès la tunique de Nessos. Nessos était un Centaure qui, pour un salaire, prenait dans ses bras les voyageurs arrivés sur les bords du fleuve Evenos, les portait sur l'autre rive. Héraclès lui ayant confié Déjanire, Nessos veut attenter à l'honneur de la jeune femme. Elle jette un cri : aussitôt Héraclès se retourne et lance une flèche, trempée dans le sang de l'hydre de Lerne, qui traverse la poitrine du ravisseur. Près de mourir, Nessos dit à Déjanire : « Si tu recueilles de ma blessure le sang figé autour de cette flèche, tu auras un philtre tout puissant sur l'âme de ton époux, de sorte que, voyant une autre femme ; il ne l'aimera jamais plus que toi. » Lichas se charge du fatal message. A peine Héraclès a-t-il revêtu la tunique, que le venin, dont elle est imprégnée, le pénètre jusqu'à la moelle des os et lui fait subir les plus cruelles souffrances. Il appelle à son secours l'infortuné Lichas, lui saisit le pied à l'endroit de la jointure, et le lance contre un rocher battu par la vague : le crâne du malheureux jaillit en éclats, sa cervelle se mêle au sang qui ruisselle sur sa che-

velure. Héraclès essaie en vain, au milieu des cris des Locriens, témoins de cet affreux spectacle, de déchirer le vêtement adhérent à ses membres : il arrache avec l'étoffe les lambeaux de son corps, en proférant des plaintes exprimées par Sophocle, imitées par Cicéron, par Sénèque et par Louis Racine. Enfin sa dernière heure est venue : il gravit les pentes de l'OËta, brise les pins et les chênes de la montagne, les entasse en bûcher, y monte et ordonne à Pœas, père de Philoctète, d'y mettre le feu. Pœas reçoit pour ce dernier service l'arc et les flèches du héros. La fumée et la flamme montent vers le ciel ; puis un nuage, descendu d'en haut, enveloppe le corps du fils de Zeus et le transporte dans l'Olympe. Il y reçoit l'immortalité et devient l'époux de Hèbè, (la Jeunesse), chargée de verser le nectar aux dieux¹.

La Grèce tout entière rendit les honneurs divins à Héraclès. Des Héraclées solennelles avaient lieu à Athènes, à Marathon, à Thèbes, à Sicyone, à Cos ; on célébrait la gloire du héros par des sacrifices et par des jeux, auxquels se mêlaient des dialogues plaisants et des luttes de bons mots.

L'art plastique a laissé à la postérité plus de monuments de Héraclès que d'aucun autre personnage antique. Le caractère général de ses statues exprime une force mâle et presque surhumaine, qui apparaît à quelque période que ce soit de sa vie. Celles qui se trouvent à la galerie

1. Pour cette mort de Héraclès, il est indispensable de lire les *Trachiniennes* de Sophocle : rien n'est plus saisissant, plus dramatique. — Voir aussi Leconte de Lisle, *Poèmes antiques*, La robe du Centaure, p. 119, édition Lemerre.

de Florence le représentent tout enfant, étouffant les serpents envoyés par Héra. Ses membres sont vigoureux, ses cheveux courts et bouclés, son cou musculeux, sa physionomie décidée. Homme fait, il réalise la perfection dans l'œuvre de Glycon d'Athènes, nommée communément l'Héraclès ou l'Hercule du palais Farnèse¹. Tout dans cette admirable nature exprime l'idéal de la force unie à l'agilité; la science anatomique y est portée au plus haut degré. Le demi-dieu, debout, dans l'attitude du repos, s'appuie sur sa massue recouverte de la peau du lion de Némée. Le bras droit retombe de tout son poids; dans la main gauche, passée derrière le dos, il tient trois pommes d'or enlevées au jardin des Hespérides.

Ramené à l'idée et à la conception première du type qu'il représente, Héraclès est, comme Apollon, une divinité solaire; mais c'est le soleil considéré moins dans son éclat que dans sa force. « Son nom, disent MM. Louis et René Ménard², signifie la gloire de l'air; il lutte contre Héra, c'est-à-dire contre les vapeurs que l'air humide, l'air inférieur, amoncelle contre lui; les longs nuages du matin sont des serpents qu'il étouffe dans son berceau. Il combat les puissances maléfaisantes, il dessèche le marais de Lerne, en brûlant les cent têtes de l'Hydre; il enchaîne Kérbéros et dompte les terreurs de la mort. Puis, après sa rude journée, toute remplie de pénibles

1. Cette statue a été trouvée sous Paul III (Alexandre Farnèse), en 1540, dans les ruines des Thermes de Caracalla.

2. *La Sculpture antique et moderne*, Paris, Didier, 1867.

travaux, ce grand héros déchire son sanglant vêtement de nuages, et disparaît dans un immense brasier, au sommet de l'OËta. Sous l'influence de la poésie et de l'art, Héraclès devient l'idéal de la force bienfaisante, du travail civilisateur, triomphant des terribles obstacles que la terre fait naître sous les pas de l'humanité. Dans les croyances des Grecs, il n'était pas un dieu, mais un demi-dieu, le plus grand des héros qui ont conquis le ciel par l'apothéose. »

Après le chef-d'œuvre de Glycon, il ne faut pas oublier le fameux Torse du Belvédère. C'est un débris, mais en même temps un des plus parfaits monuments de la statuaire antique. On suppose qu'il appartenait à une statue de Héraclès au repos. Il règne, en effet, un sentiment ineffable de calme et de quiétude dans cette merveille de science anatomique, sur laquelle Michel-Ange, vieux et devenu aveugle, aimait à promener ses doigts, disant qu'il devait toujours servir d'école même aux maîtres¹.

1. Le Torse dit du Belvédère, fut trouvé à Rome vers la fin du xvi^e siècle, près du Théâtre de Pompée. Le pape Jules II le fit placer au Vatican, dans la cour du Belvédère. C'est une œuvre admirable de membres, de muscles et d'attaches, dont s'inspirèrent Michel-Ange, Bernini, Canova, Thorwaldsen et d'autres éminants sculpteurs.





LÉGENDES DE LA CRÈTE

Description de la Crète. — Placée entre la Grèce et l'Asie, elle subit l'influence de l'une et de l'autre. — Légende d'Europe, fille d'Agénor, enlevée par Zeus, transformé en taureau — Utilité de tenir compte de la légende dans les éléments historiques. — Minos rapproché de Manou. — Le Labyrinthe de Crète : Dédalos et Icaros (Dédale et Icare). — Légendes de Rhadamanthe et de Sarpédon.



LA Crète, Κρήτη, aujourd'hui *Candia*, est une des plus grandes îles de la Méditerranée. Célèbre par sa fertilité et par sa salubrité, elle fut habitée, dès les temps les plus reculés, par une population nombreuse et civilisée. Homère parle de ses cent villes, parmi lesquelles étaient Gnosso ou Cnosso, Gortyna et Cydonia. Le Labyrinthe de Crète, construit par Dédale, était une des Sept Merveilles du monde. Les premiers habitants de la Crète furent, dit-on, les Lélèges, qui, avec les Pélasges, firent invasion dans la Grèce. C'était une race belliqueuse, dont la principale occupation était la piraterie. Elle s'installa dans la contrée qu'elle avait envahie. Placée entre la Grèce et la côte d'Asie, qui est à une journée de mer, la Crète subit de la part de l'une et de

l'autre une influence, à laquelle s'ajoutèrent ses relations avec les Phéniciens.

En effet, c'est tout d'abord un élément phénicien qui sert de germe aux légendes crétoises. Europe, fille d'Agénor, roi de Phénicie, est enlevée par Zeus, transformé en taureau, au moment où, jouant avec ses compagnes dans des prairies voisines de la mer, elle prenait plaisir à cueillir des fleurs et à se tresser des couronnes. Ovide¹, écho des Grecs, s'est plu à peindre en vers aimables toute cette histoire charmante, et c'est ainsi que, s'inspirant de tableaux anciens, il a servi d'exemple aux artistes modernes.

Europe, transportée sur la côte méridionale de la Crète, à Gortyna ou à Phæstos, donne son nom à la partie du monde où Zeus l'a conduite. Elle a trois fils : Minos, Rhadamanthe et Sarpédon. Malgré l'opinion de Thucydide et d'Aristote, qui croient pouvoir attribuer une existence historique à Minos et le regarder comme un vainqueur des pirates qui infestaient la mer Ægée, il est plus naturel de voir en lui un chef légendaire des généalogies crétoises². Maître absolu de l'île, souverain de la ville de Cnossos, il gouverne son royaume d'après les conseils de Zeus; c'est le

1. *Métam.* II, v. 839 et suivants; *Fastes*, V, v. 607.

2. Il est juste pourtant de reconnaître qu'il y a toujours eu une affinité incontestable entre certains faits historiques et les légendes, dont la critique moderne les dégage. Seulement, au lieu de vouloir fixer des dates précises, il faut se rendre compte des lois qui caractérisent le développement et le progrès des mœurs, des arts et de la civilisation. C'est l'unique moyen de trouver et de comprendre les vérités historiques qui se cachent sous les voiles de la symbolique ancienne.

législateur par excellence. Après sa mort, il est établi juge aux Enfers, avec Æaque et Rhadamante, dont il contrôle les arrêts. On a rapproché le nom de Minos de celui de Mana ou Manou, le grand législateur de l'Inde.

Nous avons signalé, en parlant de Thésée, la légende du Minotaure, tué par le héros athénien. Le Minotaure était enfermé dans le Labyrinthe de Crète, œuvre de Dædalos ou Dédale; il convient donc de dire quelques mots de la légende de cet admirable artiste. Dédale, Δαίδαλος, l'industriel, était fils d'Eupalamos ou Palamaon (l'homme à la main habile). C'est lui qui, le premier, pratiqua et enseigna l'art d'animer les statues et de les faire vivre, en détachant du corps les bras et les jambes et en marquant les yeux. On lui attribuait encore l'invention de la hache, de la scie, du niveau, des vergues, des pliants à l'usage des femmes qui célébraient les Panathénées. Exilé d'Athènes par Thésée, pour avoir fait périr un de ses neveux, Perdix, qui le surpassait en habileté, Dédale vient se réfugier en Crète, auprès de Minos. Il construit alors le Labyrinthe de Cnossos, réseau de routes sans issue, où Thésée tua le Minotaure, et d'où il s'échappa, grâce au fil conducteur donné par Ariadne. Captif à son tour dans la prison qu'il avait dessinée, Dédale adapte des ailes à ses épaules et à celles de son fils Icare. Dédale arrive sain et sauf en Sicile, résidence du roi Cocalos; mais Icare, indocile aux conseils de son père, vole si haut dans les espaces célestes, que la cire de ses ailes fond sous l'ardeur des rayons solaires, et qu'il tombe dans la mer, devenue depuis la mer Icarienne.

Rhadamanthe, frère de Minos, et fils, comme lui, de Zeus et d'Europe, est à peine mentionné dans les légendes crétoises. On le voit en rapport avec le géant Tityos, auquel il rend visite en Eubée, sous la conduite de marins phéaciens. Après avoir donné des lois aux insulaires de la mer Ægée, il se retire en Béotie, où il épouse Alcène, qui devient plus tard femme d'Amphitryon et mère de Héraclès. Favori des dieux, à cause de son amour de la justice, le « blond » Rhadamanthe est chargé, après sa mort, de juger, avec Æaque et Minos, les âmes des morts : il juge les Asiatiques ; Æaque, les Européens ; Minos statue sur les cas douteux ¹.

Sarpédon est le troisième fils de Zeus et d'Europe. Ayant eu un démêlé avec son frère Minos à propos de Miléto, le fondateur de Milet, que Minos soupçonnait de méditer sa perte, Sarpédon se réfugie auprès de Cilix, roi de Cilicie, et se signale contre les Lyciens. Il obtient en récompense une partie de ce pays, et il est le père d'Évandre. Zeus lui accorde de vivre pendant trois âges d'homme.

Les mythologues croient qu'il est permis de confondre ce Sarpédon avec un prince lycien, fils de Zeus et de Laodamia, et allié des Troyens. Célèbre par son courage, il tue un grand nombre de Grecs, et meurt de la main de Patrocle. Zeus, qui voulait le sauver, est désolé de cette perte. Il ordonne à Apollon de laver le cadavre de Sarpédon, horriblement défiguré, de le parfumer d'ambroi-

1. On rattache le nom de Rhadamanthe, Ῥαδάμανθυς, au mot Ῥάδαμος, baguette, signe de l'autorité qu'il exerce sur les ombres.

sie, et de le confier ensuite au Sommeil et à la Mort, qui le portent au milieu de son peuple. Là, les amis et la famille de Sarpédon lui font des funérailles magnifiques et lui élèvent un tombeau orné d'une colonne¹.

1. Voir Homère, particulièrement, *Iliade*, XVI, v. 480, 667 ; et Virgile, *Æneïde*, IX, 697 ; X, 145, 471.





LÉGENDES DE LA GRÈCE

SEPTENTRIONALE

ÉTOLIE : MÉLÉAGRE, TYDÉE. — THESSALIE :
CENTAURES ET LAPITHES, CHIRON, LES
ALOADES, PÉLÉE, LES ARGONAUTES. —
THRACE : ORPHÉE, PHILAMMON, THAMYRIS,
EUMOLPOS, MUSÆOS.

Coup d'œil jeté sur l'Étolie. — Le roi OÉneus. — Le Sanglier de Calydon. — Méléagre réunit de nombreux chasseurs pour le combattre. — Lutte des Curètes et des Étoliens. — Méléagre tue les frères de sa mère Althæa. — Fureur de Méléagre. — Il cède aux prières de sa femme Cléopatra. — Vengeance d'Althæa. — Mort de Méléagre. — Ses sœurs changées en pintades. — Légende d'Atalante et de Milanion. — Groupe de Méléagre au Vatican. — Tydée, fils d'OÉneus, fait partie de l'expédition des Sept contre Thèbes. — Vue abrégée de la Thessalie. — Les Centaures. — Tableau de Zeuxis représentant un Centaure et sa famille. — Citation de Lucien. — Bataille des Centaures et des Lapithes aux noces de Pirithoos. — Citation d'André Chénier. — Le Centaure Chiron. — Les Aloades Ephialte et Otos. — Pelée, roi des Myrmidons. — Il tue son frère Phocos, aidé de son frère Telamon. — Pelée se réfugie chez Eurytion, dont il épouse la fille Antigone. — Pelée tue Eurydameïa. — Légende d'Acastos et d'Astydaméia. — Chasse sur le mont Pélion : rivalité d'Acastos et de Pelée. — Pelée devient maître de la contrée d'Iolcos. — Il épouse Thétis. — Les Dieux assistent à leurs noces. — Vengeance de la

Discorde. — Origine de la guerre de Troie. — Phrixos et HELLÉ. — Le Belier à la Toison d'or. — Jason et l'expédition des Argonautes, particulièrement d'après Pindare. — Arrivée des Argonautes auprès d'Étès, roi de Colchide. — Légende de Jason et de Médée. — Description de la Thrace. — Orphée et Eurydice.



ÉTOIE est la partie de la Grèce moderne connue sous le nom de nomarchie de Missolonghi. Elle est arrosée par l'Aspropotamos, autrefois l'Achéloos. La côte est une grande plaine, riche et fertile : l'intérieur est stérile et couvert de montagnes, jadis célèbres par les animaux féroces qu'elles renfermaient. Les principales cités étaient Pleuron et Calydon. Sous le règne d'OENEUS¹, un sanglier terrible, suscité par Artémis, à qui le roi n'avait pas offert les prémices de sa récolte, vient ravager les lignes et les champs voisins de Calydon, et déraciner les arbres avec leurs fleurs et leurs fruits. Méléagre, fils du roi, réunit un grand nombre de compagnons, Castor et Pollux, Jason, Thésée, Pirithoos, Télamon, Nestor, pour combattre la bête. Aidé de ces chasseurs intrépides et de leurs chiens vigoureux, il extermine le monstre. Une lutte violente suit cette victoire². Les Curètes et les Étoliens, habitants du même pays, se disputent la tête et la

1. Le nom d'OENEUS venant d'οἶνος, vin, on est fondé à le regarder comme le premier cultivateur de la vigne, dont un cep lui avait été donné par Dionysos.

2. Voir ce récit dans l'*Iliade*, IX, v. 550 et suivants, et comparez OVIDE, *Métam.*, Liv. VIII, v. 267 et suivants.

dépouille velue du sanglier. Tout le temps que Méléagre prend part à ces combats, les Curètes éprouvent de grands maux. Mais bientôt la colère, qui enfle le cœur même des plus sages, s'empare de lui avec tant de fureur, qu'il tue les frères de sa mère Althæa, princes des Curètes de Pleuron. Althæa, profondément affligée, invoque le secours des dieux vengeurs. Erinnys du fond de l'Èrèbe entend ses prières. Un tumulte effrayant éclate autour de Calydon : les tours sont ébranlées ; les vieillards de l'Étolie implorent Méléagre, qui s'est retiré du combat. Ils lui promettent des présents magnifiques, s'il se hâte de repousser l'ennemi, cinquante arpents de vignes ou de terre labourable ; il résiste. Le vieil Œneus conjure son fils, en versant des larmes : la mère et les sœurs du héros le supplient à genoux : il reste inflexible. Ses amis les plus chers et les plus fidèles l'imploreraient également ; mais ils ne parviennent pas à le fléchir, avant que les Curètes aient escaladé les tours et embrasé la ville. C'est alors que sa jeune épouse Cléopatra, fille de Idas, le plus vaillant des hommes, et de Marpessa aux pieds légers, vient le prier, en pleurant, de ne pas laisser la ville en proie aux maux affreux qui menacent les vaincus : elle lui montre les guerriers immolés, les murs réduits en cendres, les soldats entraînant les enfants et les femmes. Le cœur de Méléagre s'émeut au tableau de ces malheurs ; il se lève apaisé, se couvre de son armure et repousse les ennemis. Mais une menace terrible, que les Moires avaient faite à sa naissance, ne tarde pas à s'accomplir. Elles avaient prédit, lorsqu'il était âgé de sept jours, que l'enfant mourrait en même temps

que le morceau de bois brûlant dans l'âtre. Althæa, sa mère, retire le tison et le cache dans un coffre; mais, irritée de la mort de ses frères, Plexippos et Toxeus, elle reprend le tison caché et le jette au feu. Aussitôt une flamme brûlante s'empare de Méléagre; il sent son cœur se consumer et s'en aller en cendres. A cette vue, Althæa, désespérée de sa précipitation, se donne la mort. Les sœurs de Méléagre se répandent en larmes incessantes, jusqu'à ce que Artémis les change en pintades (μελισσαγρίδες), et les transporte dans l'île de Léros. On prétend que les points d'un blanc noir semés sur le plumage de ces oiseaux, sont les traces des pleurs que les Méléagrides ont versés.

La légende d'Atalante se rattache par des liens étroits à celle de Méléagre. Cette belle chasseresse, fille de l'Arcadien Jasos et de Clymène, fut, dans son enfance, exposée par son père sur le mont Parthénion, et allaitée par une ourse. Devenue grande, elle vécut dans un état rigoureux de chasteté, tua les Centaures qui la poursuivaient, et prit part à la chasse du sanglier de Calydon. Son père la reconnut ensuite pour sa fille, et, comme il désirait la marier, il exigea de chacun des prétendants qu'il luttât à la course avec elle, parce qu'elle était la plus vite des mortelles. S'il la surpassait, il devait obtenir sa main; vaincu, il devait être mis à mort. Elle en vainquit plusieurs, mais elle fut enfin vaincue, avec l'aide d'Aphrodite, par Milanion, fils d'Amphidamas. Aphrodite avait donné trois pommes à Milanion: pendant la course, il les jeta l'une après l'autre. Leur beauté séduisit Atalante, au point qu'elle ne put résister

au désir de les ramasser. Grâce à cet artifice, Milanion eut le temps de la gagner de vitesse, et, vainqueur, il devint son époux. Plus tard, l'un et l'autre furent transformés en lions. C'est à la chasse du sanglier de Calydon que Méléagre vit Atalante, qui blessa, la première, le monstre redoutable. Charmé de tant de beauté et d'un si grand courage, Méléagre offrit à la jeune guerrière la tête et la peau de l'animal. Irrités et jaloux de cette préférence, les fils de Thestios, oncles de Méléagre, dépouillent Atalante du présent que leur neveu lui a fait. Méléagre, exaspéré, les tue, et provoque ainsi les malheurs qui marquent la fin de sa vie.

Les beaux-arts n'ont pas manqué de s'emparer de cette légende, féconde en épisodes émouvants. Une des œuvres des plus remarquables est le groupe en marbre gris cendré du mont Hymette, qu'on voit au Vatican dans la salle qui précède la cour du Belvédère. Méléagre a tué le sanglier suscité par Artémis pour ravager l'Étolie. Il s'appuie sur une lance, dont on ne voit plus que la trace : il a déposé la hure du sanglier, comme un trophée destiné à Atalante. Il est accompagné de son chien. Les parties inférieures de tout ce travail plastique laissent à désirer comme exécution et comme dessin ; mais les parties supérieures sont admirables. Rien de plus gracieux que le mouvement général de la statue : elle est conçue, balancée, pondérée avec la délicatesse de sentiment et la pureté de goût qui se rencontrent dans les beaux morceaux de l'art grec.

Veuf d'Althæa, qui s'est pendue de désespoir après la mort de Méléagre, le roi OËneus épouse

une seconde femme, Périboïa, dont il a un fils nommé Tydée. Tydée, obligé de quitter Calydon à cause d'un meurtre qu'il y avait commis, se réfugie auprès d'Adraste, roi d'Argos. Adraste purifie son hôte et lui donne en mariage sa fille Déi pylé. De cette union naît Diomède, si souvent appelé Tydidès, le fils de Tydée. Cependant Oëneus est chassé du trône par ses neveux et condamné à une vie d'exil et de pauvreté. A Diomède est réservé l'honneur de rétablir et de venger son grand-père. Quant à Tydée, il rencontre chez Adraste Polynice, qu'il accompagne dans l'expédition des Sept chefs argiens contre Thèbes¹. Blessé dans le dernier combat par le Thébain Mélanippos, il gisait sur le sol, lorsque Athèna, protectrice de sa famille, lui apporte un remède destiné à le sauver et à lui faire donner l'immortalité. Mais Amphiaraios, qui déteste Tydée, use de ce moyen pour entraver le bon vouloir d'Athèna. Il coupe la tête de Mélanippos et la présente à Tydée. Tydée, furieux, fend la tête de son ennemi et en avale la cervelle. Athèna, saisie d'horreur, renonce à donner l'immortalité à un héros aussi sauvage, et Tydée meurt sur les remparts de Thèbes.

La Thessalie, appelée de nos jours Yaniah par les Turcs, qui en ont fait le livah de Larisse, dans l'eyalet de Ianina, a joué un grand rôle dès

1. *Les Sept contre Thèbes* sont une des premières tragédies d'Eschyle. C'est le sujet plusieurs fois mis au théâtre sous des titres différents, notamment, par Racine, sous le titre des *Frères ennemis*. A la tête des Argiens est Polynice; puis viennent Adraste, son beau-père, Tydée, Capanée, Hippomédon, Parthénopée, Amphiaraios; dans Thèbes, sous les ordres d'Étéocle, sont Étéoclos, Mélanippos, Hyperbios, Polyphonte, Mégarée, Actor.

la plus haute antiquité. Les Thessaliens ont été civilisés avant les autres Grecs. L'agriculture, favorisée par la fertilité du sol, avait fait chez eux de notables progrès; les chevaux et les bœufs de cette contrée étaient considérés comme les plus beaux de l'univers. De bonne heure, la Thessalie eut ses légendes. On y plaçait le combat des Titans contre les dieux; mais c'est surtout la patrie des Centaures, êtres sauvages et monstrueux, à la chevelure flottante, nés de la fusion imaginaire du cavalier avec sa monture¹. En effet, le buste du Centaure est d'un homme; la croupe et les sabots sont d'un cheval. Habitants du Pélion, enfants d'Ixion, personnification de l'orage, et de Néphélé, la Nuée, ils aiment la lutte, le combat, et se lancent entre eux des blocs de rochers et des arbres arrachés de terre avec leurs racines.

Les Centaures sont entrés dans plusieurs compositions plastiques ou pittoresques de l'antiquité. Nul artiste ne paraît avoir mieux réussi à les représenter que Zeuxis, dont Lucien analyse l'œuvre d'une façon charmante dans le petit traité intitulé : *Zeuxis* ou *Antiochos* (§ 4, 5 et 6)².

1. On dérive le mot Centaure de *κεντήν*, piquer, aiguillonner, et *ταύρος*, taureau; le Centaure est donc, à proprement parler, un conducteur de gros troupeaux.

2. « Parmi les œuvres les plus hardies de Zeuxis, on peut citer le tableau qui représente une Hippocentaure femelle, allaitant deux petits qui viennent de naître. Athènes en possède aujourd'hui une copie fort exacte : l'original fut, dit-on, envoyé à Rome par Sylla, général des Romains; mais on raconte que le vaisseau qui transportait ce tableau, périt, ainsi que le tableau même, à la hauteur du cap Malée. Je vais cependant essayer de vous donner une idée de la copie, que j'ai eue dernièrement sous les yeux. » — LUCIEN.

« Sur un épais gazon est représentée la Centauresse : la partie chevaline de son corps est couchée à terre, les pieds de derrière étendus ; sa partie inférieure, qui est toute féminine, est appuyée sur le coude ; ses pieds de devant ne sont point allongés comme ceux d'un animal qui repose sur le flanc ; mais l'une de ses jambes, imitant le mouvement de cambrure d'une personne qui s'agenouille, a le sabot recourbé ; l'autre se dresse et s'accroche à la terre, comme font les chevaux quand ils essaient de se relever. Elle tient entre ses bras un de ses deux petits et lui donne à têter comme une femme, en lui présentant la mamelle ; l'autre tête sa mère à la manière des poulains. Vers le haut du tableau, est placé, comme en sentinelle, un Hippocentaure, époux, sans nul doute, de celle qui allaite les deux petits ; il se penche en souriant. On ne le voit pas tout entier, mais seulement à mi-corps. De la main droite, il tient un lionceau, qu'il élève au-dessus de sa tête, et semble s'amuser à faire peur aux deux enfants.

« Toutes les autres beautés de ce tableau, qui échappent en partie à l'œil d'un ignorant tel que moi, bien qu'elles réalisent la perfection de la peinture, je veux dire : la correction exquise du dessin, l'heureuse combinaison des couleurs, les effets de saillie et d'ombre ménagés avec art, le rapport exact des parties avec l'ensemble, l'harmonie générale, je les laisse à louer aux fils des peintres, qui ont mission de les comprendre. Pour moi, j'ai surtout loué Zeuxis pour avoir déployé dans un seul sujet tous les trésors variés de son génie, en donnant au Centaure un air terrible et

sauvage, une crinière jetée avec fierté, un corps hérissé de poils, non seulement dans la partie chevaline, mais dans celle qui est humaine. A ses larges épaules, à son regard tout à la fois riant et farouche, on reconnaît un être sauvage, nourri dans les montagnes, et qu'on ne saurait apprivoiser.

« Tel est le Centaure. La femelle ressemble à ces superbes cavales de Thessalie qui n'ont point encore été domptées, qui n'ont pas fléchi sous l'écuyer. Sa moitié supérieure est d'une belle femme, à l'exception des oreilles, qui se terminent en pointe comme celles des Satyres; mais le mélange, la fusion des deux natures, à ce point délicat où celle du cheval se perd dans celle de la femme, est ménagée par une transition si habile, qu'elle échappe à l'œil et qu'on ne saurait y voir d'intersection. Quant aux deux petits, on remarque dans leur physionomie, malgré leur tout jeune âge, je ne sais quoi de sauvage mêlé à la douceur, et ce qu'il y a d'admirable, selon moi, c'est que leurs regards d'enfants se tournent vers le lionceau, sans qu'ils abandonnent la marmelle et sans qu'ils cessent de s'attacher à leur mère. »

Les Centaures n'ont pas toujours cette sorte de sérénité d'humeur; ils aiment la bataille, et rien n'est plus célèbre dans les légendes antiques que leur combat avec les Lapithes, aux noces de Pirithoos et d'Hippodamie. Les Lapithes, Λαπίθαι, dont le nom se rattache à la racine λαπ, et, par suite, au verbe ἀλαπάζω, détruire, saccager, habitaient, comme les Centaures, les montagnes de la Thessalie. Ils étaient gouvernés par Pirithoos,

filis d'Ixion et de Dia. Pirithoos, voulant donner un grand éclat à son mariage avec Hippodamie, fille d'Atrax, roi d'Atracie, y invite les Centaures. Ceux-ci, l'esprit troublé par les fumées du vin, s'efforcent d'enlever la jeune mariée. Eurytion, leur roi, l'a déjà saisie, mais

Soudain, le glaive en main, l'ardent Pirithoüs :
« Attends; il faut ici que mon affront s'expie,
Traître ! » Mais, avant lui, sur le Centaure impie
Dryas a fait tomber, avec tous ses rameaux,
Un long arbre de fer hérissé de flambeaux.
L'insolent quadrupède en vain s'écrie; il tombe,
Et son pied bat le sol, qui doit être sa tombe.
Sous l'effort de Nessus, la table du repas
Roule, écrase Cymèle, Evagre, Périphàs.
Pirithoüs égorge Antimaque, et Pétrée,
Et Cyllare aux pieds blancs, et le noir Macarée,
Qui de trois fiers lions, dépouillés par sa main,
Couvrait ses quatre flancs, armait son double sein.
Courbé, levant un roc choisi pour leur vengeance,
Tout à coup, sous l'airain d'un vase antique immense,
L'imprudent Bianor, par Hercule surpris,
Sent de sa tête énorme éclater les débris.
Hercule et la massue entassent en trophée
Clanis, Démoléon, Lycothus, et Riphee
Qui portait sur ses crins, de taches colorés,
L'héritaire éclat des nuages dorés 1.
Mais d'un double combat Eurynome est avide;
Car ses pieds, agités en un cercle rapide,
Battent à coups pressés l'armure de Nestor;
Le quadrupède Hélops fuit; l'agile Crantor,
Le bras levé, l'atteint; Eurynome l'arrête.
D'un érable noueux il va fendre sa tête,
Lorsque le fils d'Égée, invincible, sanglant,
L'aperçoit, à l'autel prend un chêne brûlant,
Sur sa croupe indomptée, avec un cri terrible,
S'élançe, va saisir sa chevelure horrible,
L'entraîne, et, quand sa bouche, ouverte avec effort,
Crie, il y plonge ensemble et la flamme et la mort.

1. Les Centaures étaient fils d'Ixion et de Néphélé, la Nuée. — Voir plus haut, p. 309.

*L'autel est dépouillé. Tous vont s'armer de flamme,
Et le bois porte au loin les hurlements de femme,
L'ongle frappant la terre, et les guerriers meurtris,
Et les vases brisés, et l'injure, et les cris 1.*

Sur les pentes du Pélion, séjour des Centaures, il croissait un grand nombre de plantes aux vertus salutaires. De là naît la légende du Centaure Chiron, personnification de la sagesse et de la science médicale. Fils de Cronos et de Philyra, la nymphe du Tilleul, Chiron, chasseur comme ses frères, est, en outre, l'opérateur manuel (χείρ, main), qui calme les douleurs et qui panse les blessures, le chirurgien par excellence. Lorsque Asclèpios (Esculape), fils d'Apollon et de Coronis, vient au monde, son père le porte au Centaure Chiron pour l'exercer à la chasse et pour lui apprendre la médecine. C'est encore au Centaure Chiron qu'est confiée l'éducation d'Achille, de Jason, d'Actéon, de Télamon, de Nestor, d'Hippolyte, de Palamède, d'Ulysse, de Diomède, de Castor, de Pollux, de Machaon, de Podalire, d'Énée. L'amitié qui l'unissait à Héraclès fut cause de sa mort. Un jour qu'il examinait les flèches du héros, l'une d'elles lui tomba sur le pied; et, comme elle avait été trempée dans le sang de l'hydre de Lerne, poison mortel, Chiron ne put être guéri. Transporté parmi les astres, il y prend le nom de Sagittaire.

1. ANDRÉ CHÉNIER, *Poésies antiques*, petits poèmes, 1, l'*Aveugle*. Édition Lemerre, t. 1^{er}, page 11 et suivantes. Jamais l'antiquité n'a été reproduite d'une manière plus originale et plus vive. — Confrontez OVIDE, *Métam.* XII. Ce combat a été souvent reproduit par des peintres et par des sculpteurs, spécialement sur une des couronnes du Parthénon et sur le fronton du temple de Zeus Olympien, à Élis.

Les Aloades ou Aloïdes, fils d'Aloeus et d'Iphidémie, sont appelés de leur nom personnel : Éphialte, celui qui s'élançait, et Otos, le violent. Doués d'une taille gigantesque et d'une force incomparable, ils menacent les dieux d'envahir l'Olympe, en entassant le Pelion sur l'Ossa. Ils enchaînent Arès et le retiennent onze mois captif dans une prison d'airain. Aux Enfers, ils étaient liés dos à dos à une colonne, avec des serpents en guise de chaînes, et un hibou, qui les tourmentait de son cri lugubre.

Pélée (Πηλεύς) compte aussi parmi les célèbres héros thessaliens. Fils d'Æaque et d'Endéis, il est roi des Myrmidons (μύρμηξ, fourmi). Il a pour frère Télamon. Jaloux tous deux de leur frère Phocos, ils cherchent à se débarrasser de lui. Dans un concours gymnique, Télamon lance son disque contre Phocos, qui est atteint au front et qui meurt sur le coup. Convaincus de fratricide, Télamon et Pélée sont bannis d'Égine par leur père. Télamon se rend à Salamine, auprès du roi Cychreus, qui lui laisse son trône en héritage. Pélée trouve asile à Phthia, chez Eurytion, qui, après l'avoir purifié du sang versé, lui donne en mariage sa fille Antigone et la possession du tiers de son royaume.

Invité par Méléagre à la chasse du Sanglier de Calydon, Pélée lance contre l'animal un javelot, qui dévie de la ligne et qui frappe mortellement Eurytion, son beau-père. Forcé de s'exiler, Pélée se réfugie auprès d'Acastos, roi d'Iolcos, dont la femme, Astydameïa ou Hippolytè, essaie de le séduire. Pour se venger de ses refus, cette femme envoie dire à Antigone, femme de Pélée, que

celui-ci est près d'épouser Stéropè, fille d'Acastos. Antigone se pend, désespérée de cette fausse nouvelle. Ce n'est pas assez pour la cruelle Astydameia. Elle accuse Pélée auprès de son mari d'avoir voulu lui faire outrage. Acastos, ne voulant pas tuer un hôte qu'il a purifié d'un meurtre, le mène avec lui à la chasse sur le mont Pélion. Arrivés là, ils se font un défi d'adresse. Pélée, prenant seulement les langues coupées des bêtes qu'il a tuées, les met dans son havesac. La chasse finie, il étale aux yeux de ses compagnons ces dépouilles nombreuses, garants incontestables de son habileté, et triomphe ainsi des railleries d'Acastos, qui lui reproche d'avoir fait mauvaise chasse. Après cet exploit, il s'endort dans la montagne, ayant à ses côtés un poignard merveilleux, fabriqué par Hèphæstos, et dont il s'était servi pour accomplir ses prouesses. Acastos, profitant du sommeil du héros, lui dérobe cette arme et la cache dans du fumier de bœuf. Pélée, à son réveil, surpris et attaqué par des Centaures, cherche en vain son poignard; il va devenir la proie de ses ennemis, lorsque Chiron lui sauve la vie et lui rend son arme. Pélée rentre alors à Iolcos, tue Acastos et Astydameia, et devient le maître du pays¹.

C'est à cette période de sa vie que se place

1. « Ces aventures, dont on a montré l'analogie avec la légende germanique de Siegfried (dans les *Nibelungen*) et la légende celtique de Tristan (dans les poèmes cycliques de la *Table Ronde*), appartiennent sans doute aux plus anciennes couches de la tradition populaire. » DECHARME. — Il s'y rencontre, d'ailleurs, de nombreuses divergences, dont nous avons dégagé le récit le plus courant et le moins compliqué.

son mariage avec Thétis, fille de Nérée et de Doris, et nymphe favorite de Zeus et de Héra. Elle avait d'abord été recherchée par Zeus et par Poséidon; mais un oracle de Thémis ayant déclaré que le fils qui naîtrait de cette union serait plus puissant que son père, les deux divinités se retirent et cèdent la place à Pélée. Ce n'est pas sans peine que Pélée obtient le consentement de Thétis. Pour lui échapper, elle se transforme en feu, en eau, en serpent, en lion; mais le héros, aidé des conseils du Centaure Chiron, qu'il trouve toujours dans les circonstances difficiles, sort victorieux de ces épreuves et devient l'époux de la belle Néréide. C'est sur le Pélion, dans la caverne du Centaure Chiron, que se célèbrent ces noces devenues fameuses, souvent chantées par les poètes grecs, et qui ont inspiré à Catulle une de ses compositions les plus remarquables¹. Tous les dieux y accourent, descendus de l'Olympe. On fait à Pélée de magnifiques présents. Poséidon lui offre deux chevaux immortels, Balios (le tacheté) et Xanthos (le roux); d'autres dieux, des armes éclatantes et invincibles; Chiron, une lance de frêne, qui fera des merveilles entre les mains d'Achille; Apollon et les Muses font retentir les échos de la montagne de leur cithare et de leurs chants; les Parques prédisent que le futur enfant de Pélée et de Thétis sera le plus glorieux des hommes. Toutefois deux faits de mauvais augure attristent cette joie. Le fils, promis à l'immortalité, sera enlevé par une mort prématurée. Et puis, tout à coup, au milieu du festin, auquel avaient été conviés tous les dieux,

1. Voir notre *Histoire de la littérature romaine*, p. 150.

Éris, la Discorde, irritée de s'en voir exclure, lance la pomme si fameuse : « A la plus belle ! » qui provoque la rivalité de Héra, d'Aphrodite et d'Athèna, ainsi que le jugement de Paris, d'où sortira la guerre de Troie.

Pour rendre immortel son fils Achille, Thétis voulut user du même procédé que Déméter à l'égard de Triptolème. Afin de détruire les éléments de mortalité qu'il tient de son père, elle le cache dans le feu pendant la nuit à l'insu de Pélée, et, le matin, elle le parfume d'ambroisie. Un soir, Pélée voit l'enfant placé par sa mère au-dessus de la flamme du foyer. Au cri de terreur qu'il jette, Thétis s'enfuit, se retire dans la mer avec ses sœurs les Néréides et ne reparait plus sur la terre. De loin, cependant, elle veille sur son enfant, et elle ne l'abandonne jamais dans les diverses phases de sa carrière héroïque. Lorsque la guerre de Troie éclata, Pélée, qui avait pris part à l'expédition des Argonautes, était trop âgé pour accompagner son fils. Cette circonstance n'est point perdue pour Homère : Priam aux pieds d'Achille, et réclamant de lui le cadavre d'Hector : « Achille, souviens-toi de ton père, lui dit-il ; il est de mon âge, et, comme moi, il touche le seuil funeste de la vieillesse ; peut-être, en ce moment, de nombreux voisins le pressent, et il n'a personne pour écarter ces malheurs et ces périls ; mais du moins, sachant que tu vis encore, il se réjouit dans son cœur, et tous les jours il espère voir son fils bien aimé revenir d'Ilion¹. »

1. *Iliade*, XXIV, v. 486 et suivants. Il faut lire l'épisode entier : c'est un des plus touchants du poème.

Achille se laisse toucher par ce souvenir de son père, il pleure, et il accorde à Priam les restes sanglants de son fils.

Pélée, dit-on, fut détrôné pendant la guerre de Troie et survécut longtemps à Achille, vieillissant dans la solitude et dans les regrets.

Athamas, fils d'Æolos et roi des Minyens d'Orchomène, avait épousé Néphélé (la Nuée), dont il eut un fils, Phrixos, et une fille, Hellè¹. Au bout de quelques années, il abandonne sa première femme et il épouse Ino, fille de Cadmos. Indignée de cet abandon, Néphélé poursuit de sa haine les enfants d'Athamas, et réduit le pays d'Orchomène à une terrible famine. L'oracle consulté déclare que le fléau ne cessera que quand Athamas aura immolé Phrixos à Zeus. Le roi se résigne au sacrifice; mais, au moment où Phrixos est près de l'autel, il est mystérieusement enlevé par Néphélé, qui fait disparaître en même temps Hellè, sa fille. Néphélé place ses deux enfants sur le dos d'un Bélier à la toison d'or, animal merveilleux, doué de la parole, et présent de Hermès. Phrixos et Hellè sont emportés rapidement entre le ciel et la terre, lorsque, soudain, au milieu du voyage, Hellè glisse de sa monture et tombe dans le détroit, qui prend d'elle le nom d'Hellespont, Ἑλλης πόντος, mer de Hellè. Phrixos, continuant sa route aérienne, arrive à la ville d'Æa, nommée plus tard *Colchi*, dans la Mingrèlie moderne. La Colchide était soumise au roi Æètès, fils de Hélios et

1. Phrixos, de φρίγω ou φρύγω, étant le frémissant, et Hellè, de εἰλη, σείλας, la brillante, tous les deux fils de la Nuée, sont emportés sur un bélier, qui figure le tonnerre et la foudre.

de Perséis, frère de Circè et de Pasiphaè. Pour prix de l'hospitalité que lui donne Ætès, Phrixos lui fait présent de la précieuse toison du Bélier, immolé à Zeus, et devient son gendre, en épousant sa fille Chalciopè. La toison d'or est suspendue à un chêne, dans un bois consacré à Arès, et gardée par un dragon qui ne s'endort jamais.

Pendant que ces événements avaient lieu, un oracle conseillait à Pélias, roi d'Iolcos en Thessalie, de se défier de tout mortel chaussé d'un seul cothurne, qui, parti des régions montagneuses, descendrait sur la terre d'Iolcos, soit qu'il fût étranger, soit qu'il fût habitant du pays¹. Au jour dit, il vient, ce héros terrible, armé de deux javelots; il porte un double vêtement, l'habit national des Magnésiens, dessinant ses formes élégantes, et, par-dessus, une peau de léopard qui le préserve du frisson des pluies; les boucles brillantes de sa chevelure n'ont pas disparu, rasées par le fer; elles luisent sur son dos tout entier. D'un pas rapide, il arrive et se tient droit, faisant l'essai de son âme intrépide, au milieu de l'Agora, où la foule est assemblée. Chacun est saisi d'étonnement; on se demande quel est cet inconnu. Cependant Pélias accourt au galop des mules attelées à son char. Une stupeur soudaine s'empare de lui, à la vue du voyageur chaussé d'un seul cothurne; mais, chassant toute crainte, il lui demande son origine et son pays. — L'inconnu, sans faiblir, lui répond: « Je suis l'élève de Chiron; je viens de l'ancre du Centaure, où, près

1. Nous suivons de près le récit de Pindare, IV^e *Pythique*.

de lui, Chariclo et Philyre, ses chastes filles, m'ont élevé. Après vingt ans, je reviens dans ma demeure reprendre le sceptre de mon père, arraché à ses mains légitimes par l'injustice de Pélias¹. Honnêtes citoyens, indiquez-moi sans détour la maison de mes pères. Fils d'Aïson, votre compatriote, je ne dois pas aller sur une terre étrangère; le Centaure divin me nommait Iason². » Il dit; et, quand il entre, les yeux de son père le reconnaissent, et un jet de larmes sort de leurs vieilles paupières, et l'âme d'Aïson est réjouie, en voyant son fils bien aimé, le plus beau des mortels.

Avertis par la Renommée, les parents et les amis de Jason accourent auprès de lui; il leur donne une hospitalité cordiale, et il leur explique son dessein d'aller trouver Pélias pour lui proposer un accommodement : Pélias conservera les campagnes et les troupeaux qu'il a enlevés aux Æolides; Jason, en retour, aura le sceptre royal et le trône, sur lequel Aïson, fils de Créthée, rendait la justice au peuple thessalien. Pélias consent et suggère à Jason le désir d'aller au pays d'Ætès conquérir la toison d'or du Bélier de Phrixos. Jason, pour réaliser ce projet, fait appel à tous les héros; ils accourent à sa voix, et le navire Argo les reçoit sur ses planches de chêne.

1. Pélias était fils de Poséidon ou de Créthée et de Tyro. Son nom de Pélias (πελιώω, noircir) lui venait de ce qu'une jument l'avait frappé d'un coup de sabot au visage. Recueilli par des bergers, il avait chassé Aïson d'Iolcos et s'était emparé de la royauté.

2. Iason ou Jason était fils d'Aïson et de Polymède. Son nom est le même que celui de son père, en plaçant l'I avant l'A : Aïson, Iason ou Jason.

Ce célèbre vaisseau portait, dit-on, le nom d'Argos, fils d'Alector, dirigé dans son travail par les conseils d'Athèna, qui enseigne au pilote à charger la voile. Suivant d'autres, il tirait son nom de la ville d'Argos, où il avait été construit, ou du mot ἀργός, rapide. Il était garni de cinquante rames, et cependant si léger, que les Argonautes, Ἀργοναῦται (navigateurs du navire Argo), pouvaient le porter sur leurs épaules. Ces hardis aventuriers étaient au nombre de cinquante. C'était la fleur des guerriers et des nautoniers. Voici les noms des plus fameux : Acastos, Actor, Admète, Æthalidès, Amphiaraios, Amphidamas, Amphion, Ancæos, Argos, Atalante (la célèbre chasseresse), Augias, Autolycos, Butès, Calais, Castor, Pollux, Céphée, Échion, Euphèmos, Eurytion, Glaucos, Héraclès, Hylos, Iphiclès, Laerte, Lyncée, Mélas, Méléagre, Mopsos, Nauplios, Nestor, Oïlée, Orphée, Palémon, Pelée, Phaléros, Philammon, Polyphèmos, Talaos, Télamon, Thésée, Tiphis, Tydée, Zétès. — Jason, d'autres disent Héraclès, est reconnu chef suprême de l'expédition ; Tiphis, remplacé plus tard par Ancæos, est le pilote en premier, et Euphèmos le pilote en second ; Æthalidès remplit l'office de héraut. Quand cette troupe est réunie au rivage d'Iolcos de Magnésie, le devin Mopsos, à l'œil prévoyant, après avoir consulté les dieux par le vol des oiseaux et par les sorts sacrés, les fait monter sur le navire. Aussitôt que les ancres ont été suspendues au-dessus de l'épéron, Jason, debout sur la poupe, une coupe d'or à la main, invoque le père des Ouranides, Zeus au bras armé de la foudre, les courants rapides des flots et des vents, et les nuits, et les routes

de la mer, et les journées sereines, et l'heureux destin du retour. De la nue, la voix formidable du tonnerre lui répond, et de l'éclair brisé jaillissent de vives étincelles. Confians dans le présage du dieu, les héros prennent haleine. L'interprète des prodiges leur ordonne de saisir les rames en leur soufflant au cœur le doux espoir; et les rames, sous leurs mains agiles, glissent infatigables.

Les Argonautes commencent alors, vers l'orient de la Grèce, leur fameux voyage où se mêle aux légendes héroïques le récit réel des premières expéditions des marins grecs dans les régions encore inexplorées du bassin de la Méditerranée¹. Poussés d'abord par une tempête vers le cap Ligéen, où Héraclès délivre Hésione, fille de Laomédon et sœur de Priam, exposée à un monstre marin, ils descendent à Lemnos, colonie minyenne, et s'unissent aux femmes de ce pays qui avaient tué leurs maris. De là ils se rendent à Samothrace, et, pénétrant dans l'Hellespont, ils y combattent les pirates tyrrhéniens, vont aborder chez les Dolions, dans l'île de Cyzique, dont le roi leur fait un accueil hospitalier. Ils se embarquent; mais une tempête les rejette à la côte. C'était la nuit; les Dolions, trompés par l'obscurité, les prennent pour des pirates; un combat s'engage: Cyzicos, roi des Dolions, est tué par Jason. Rhéa, déesse protectrice du pays, était prête à venger la mort du héros; mais les Argonautes apaisent sa colère par des sacrifices et par des jeux funèbres. A Poly-

1. On suppose que le voyage des Argonautes eut lieu quatre-vingts ans avant la guerre de Troie, vers l'an 1352 avant J.-C.

dacos, en Mysie, les Argonautes sont reçus avec de grandes largesses. Durant les cérémonies, mêlées de festins, Héraclès, accompagné de Hylas, s'écarte, cherchant un arbre pour se refaire une rame. Hylas est enlevé par trois nymphes : Eunice, Malis et Nychéis, qui l'entraînent au fond du fleuve Ascanios. Héraclès, au désespoir, l'appelle en vain sur le rivage, aidé de Polyphème; Hylas n'a plus jamais reparu; et c'est un proverbe grec d'appeler Hylas, Ὕλαν κραυγάζειν, pour dire qu'on perd sa peine. Les Argonautes avaient pris le large, laissant derrière eux les absents. Ils abordent au pays des Bébryces, en Bithynie. Leur roi, le sauvage Amycos, ose défier Castor et Pollux au combat du ceste: Pollux accepte et triomphe d'Amycos. Les Bébryces veulent venger leur roi: ils sont vaincus. Parvenus à Salmydessus, sur la côte de Thrace, ils rencontrent Phineus, vieux prophète aveugle, tourmenté par les Harpyies, qui dérobent ou souillent ses aliments. Les fils de Borée, Zétès et Calaïs, le délivrent de ces monstres. En reconnaissance de ce service, Phineus enseigne aux Argonautes les dangers qu'ils ont à courir, en passant à travers les roches Cyanées ou Symplégades¹, et il leur apprend comment ils peuvent y échapper. Les Symplégades ou Pavoranes étaient des flots ou rochers flottants qui, s'écartant et se rapprochant tour à tour, faisaient sombrer les navires engagés dans leurs brisants. Jason passe avec le secours de Héra: d'autres disent que, Orphée ayant fait résonner sa lyre,

1. Voir *Cortège de Poséidon et d'Amphitrite, divinités subalternes de la mer*, p. 178.

les écueils devinrent immobiles pour toujours. Sortis de ce péril, les Argonautes arrivent chez Lycos, roi des Marandyniens, en Bithynie; Idmon, fils d'Apollon et d'Astéria, y est tué dans une chasse par un sanglier ou par un serpent, et le pilote Tiphis, mort à la cour du roi Lycos, est remplacé par l'Arcadien Ancæos.

On arrive à l'embouchure du fleuve Parthénios, puis au cap Corambis; on passe devant Thémiscyre et on aborde à l'île d'Aretias. Là, les Argonautes sont assaillis par les Stymphalides, oiseaux qui lancent contre les hommes leurs plumes d'airain en guise de flèches, et ils y retrouvent les enfants de Phrixos.

Cette série d'aventures accomplie, le navire de Jason parvient enfin à l'embouchure du Phasé, c'est-à-dire à l'extrémité orientale du Pont-Euxin. Le fleuve est remonté jusqu'à la ville d'Æa, en Colchide. Jason, débarqué, demande au roi Ætès de lui livrer la Toison d'or, qu'il est venu chercher. Ætès promet au héros de lui remettre ce précieux trésor, si, attelant à une charrue deux taureaux aux pieds d'airain, qui vomissent des flammes, il les contraint à labourer un champ consacré à Arès, où il sèmera les dents du dragon de Cadmos. Jason eût succombé dans l'entreprise, si Médée, fille d'Ætès, n'eût éprouvé pour lui une passion violente. Versée dans tous les secrets de la magie, Médée fournit à celui qu'elle aime des philtres assez puissants pour dompter les taureaux. En même temps, elle l'avertit que des dents du dragon de Cadmos vont naître des hommes armés. Le moyen de les combattre est des plus simples. Pour s'en débarrasser, Jason n'a

qu'à lancer une pierre au plus épais de la foule : ils se rueront les uns sur les autres et ne se feront ni grâce, ni merci. Jason exécute de tout point les prescriptions de l'enchanteresse : les taureaux sont domptés et les guerriers détruits. Ætès refuse de tenir sa promesse. Les artifices de Médée viennent derechef au secours de Jason. Elle fait jurer au héros qu'il deviendra son époux, le conduit au bois sacré où est suspendue la Toison d'or, endort le dragon qui la garde et s'enfuit avec son amant. Ætès se met en vain à leur poursuite. Médée se saisit de son jeune frère Absyrtos, le met en pièces, disperse ses membres sur la route qui conduit au port, et, tandis qu'Ætès recueille les débris de son fils, elle se réfugie avec Jason sur le navire, qui met à la voile.

De retour à Iolcos, Jason consacre le navire Argo à Poséidon et remet la Toison d'or aux mains de Pélias. Durant l'absence des Argonautes, dont il croyait le retour impossible, Pélias avait fait périr Aison, et il avait égorgé un jeune frère de Jason, nommé Promachos, dont la mère s'était pendue de désespoir. Comme représailles, Médée persuade aux filles de Pélias de couper en morceaux le corps de leur père et de le faire bouillir, les assurant que cette opération va lui rendre une nouvelle jeunesse ; mais, comme elle ne leur a pas appris les paroles magiques nécessaires pour le ressusciter, Pélias ne revient pas à la vie. Son fils Acastos, qui lui succède, chasse d'Iolcos Jason et Médée, qui se réfugient à Corinthe. L'inconstance de Jason ne tarde pas à les jeter dans des luttes violentes ; il devient l'époux de Glaucé, fille du roi Créon. Pour se venger, Médée envoie à sa

rivale une tunique empoisonnée, d'où s'échappe un feu qui la consume, tue ensuite les enfants qu'elle a eus de Jason, et s'enfuit à Athènes sur un char traîné par des dragons ailés. Là, elle devient l'épouse d'Ægée, dont elle a un fils appelé Médos. Admise à l'immortalité après sa mort, elle reçoit les honneurs d'un culte divin, et descend aux Champs Élyséens pour y être l'épouse d'Achille. Jason, las de la vie, se donne la mort. D'autres disent que, un jour qu'il se reposait à l'ombre du navire Argo, il périt écrasé par la chute de la poupe du vaisseau, auquel il devait sa gloire.

La popularité de Médée s'est accrue par les œuvres des poètes, qui ont mis en œuvre cette légende si dramatique, Euripide, Apollonios de Rhodes, Corneille, Legouvé.

Les anciens donnaient le nom de Thrace à une vaste contrée, bornée, au nord, par le Danube; au sud, par la Propontide et par la mer Ægée; à l'est, par le Pont-Euxin; à l'ouest, par le fleuve Strymon, aujourd'hui le *Karasu*, et par les plus orientales des races illyriennes. Cet immense territoire était couvert de peuplades diverses, dont les mœurs et le caractère se fondaient néanmoins en une sorte d'uniformité. Elles étaient sauvages, cruelles, rapaces, sanguinaires, mais douées de bravoure, d'intelligence et de goût pour la poésie et pour le chant. A la tête des poètes et des chanteurs légendaires qui apparaissent en Thrace vers le milieu du VI^e siècle avant l'ère chrétienne, se place Orphée, poète, chanteur, prêtre, législateur, qui met en circulation dans la Grèce les traditions théogoniques, le culte de Déméter et de Dionysos, les Mystères d'Éleusis, l'art médical

et l'alphabet. Sa légende est celle-ci. Fils d'Œa-gros et de Calliope, Orphée¹ vivait en Thrace au temps des Argonautes. Il les accompagne dans leur expédition, et, muni de la lyre qu'Apollon lui a donnée et dont les Muses lui ont enseigné l'usage, il charme les soucis de la navigation ou rend immobiles les roches Cyanées, dangereuses pour les matelots. A son retour, il s'établit en Thrace, adoucit par ses accents les hommes, qui accourent pour l'écouter, attire les lions et les bêtes fauves qui viennent se poser à ses pieds, met en mouvement les arbres et les rochers, sensibles à sa voix. La nymphe Eurydice, sa femme, étant morte de la morsure d'un serpent, il descend chez Hadès pour la lui redemander. Là, les charmes de sa lyre suspendent les souffrances des coupables, et il arrache Eurydice à la plus inexorable des divinités. Mais sa prière n'avait été exaucée qu'à la condition qu'il ne regarderait pas derrière lui, pour voir l'épouse qui lui était rendue, jusqu'à ce qu'il fût arrivé au monde supérieur. Au moment où ils allaient franchir la limite fatale, l'inquiétude de l'amour trouble l'âme du poète; il tourne la tête pour voir si Eurydice le suit, et il la voit entraînée dans les régions infernales. Dans sa douleur de la perte d'Eurydice, il traite avec mépris les femmes thraces, qui, pour se venger, le mettent en pièces durant les Bacchanales. Après sa mort, les Muses réunissent ses restes et les enterrent à Libethra, près du mont Olympe. Sa tête, jetée dans l'Hèbre, est roulée par les flots jusqu'à

1. On a rapproché le nom d'Orphée, Ὀρφεύς, du sanscrit *Arbhū* (?), épithète d'Indra, nom du Soleil.

la mer et portée à Lesbos, où l'on dit que sa lyre est aussi transportée. Cette lyre, à la demande d'Apollon et des Muses, est placée par Zeus au milieu des constellations.

Beaucoup de poèmes attribués à Orphée étaient répandus vers la période florissante de la littérature grecque; mais ceux qui existent encore sous son nom ont été fabriqués à une époque plus récente¹, bien que, parmi les fragments, il se trouve quelques restes véritables de la poésie orphique, connue des anciens écrivains.

Peu de personnages mythiques surpassent la gloire d'Orphée. Æschyle, Pindare, Horace, Ovide, se sont plu à lui rendre hommage, mais c'est surtout Virgile qui, dans le 1^{er} chant des *Géorgiques*, a consacré à l'immortalité le nom d'Orphée et celui d'Eurydice.

Les artistes grecs ont souvent représenté Orphée. On sait que Polygnote l'avait peint en costume grec dans la Lesché² de Delphes. D'autres lui donnent des vêtements phrygiens, la tiare, d'où s'échappe une longue chevelure flottante, la tunique brodée et les anaxyrides³. Il est assis sur un lion, tenant la lyre en main et entouré de bêtes fauves. Sur un beau bas-relief de la villa Albani⁴, il porte un costume demi-grec, la tunique, le

1. On y remarque spécialement un *Traité des Pierres*, qui ne remonte pas au delà du 1^{er} siècle de notre ère.

2. Λίσκη, lieu de réunion, de conversation.

3. Espèce de caleçons.

4. Célèbre maison de plaisance, que fit élever près de Rome le cardinal Alexandre Albani, amateur passionné de l'antiquité et des beaux-arts.

bonnet de fourrure, appelé alopékis, et les hautes bottines que les Grecs empruntaient quelquefois aux Thraces.

On rattache encore aux chanteurs de la Thrace, Philammon, fils d'Apollon et de la nymphe Argiopè. Quelques auteurs prétendent que c'est lui, et non pas Orphée, qui accompagna les Argonautes dans leur voyage en Colchide. Plutarque attribue à Philammon, qui remporta le prix de poésie et de musique au premier anniversaire des Jeux Pythiques, des hymnes à Apollon et à Artémis, l'invention des nomes, ou stances appropriées à certains airs fixes qu'on chantait, à Delphes, dans les rondes des chœurs. On le regarde aussi comme l'inventeur des Mystères lernéens, célébrés à Lerne en l'honneur de Bacchos, de Démèter et de Perséphone.

Thamyris, fils de Philammon, osa défier les Muses à un combat de chant. Il est vaincu par ces puissantes rivales, qui le rendent aveugle et lui brisent sa lyre.

Un autre chanteur, venu de Thrace en Attique, Eumolpos, le mélodieux, fils de Poséidon et de Chioné, fut jeté dans les flots par sa mère, mais sauvé par Poséidon ou par Borée. Élevé en Æthiopie par Benthécysimè, fille de Poséidon et d'Amphitrite, puis à la cour du roi de Thrace, Tégryrios, il se rend à Éleusis, où il reçoit un bon accueil. Les Éleusiniens ayant décidé de faire une expédition contre les Athéniens, Eumolpos se joint à eux, et il est tué par le roi d'Athènes, Érechthée. Eumolpos est regardé comme un des fondateurs des Mystères d'Éleusis et comme le premier prêtre de Démèter et de Dionysos. Il eut

pour successeur dans ses fonctions de prêtre son fils Céryx; et ses descendants, les Eumolpides, furent toujours prêtres à Éleusis. On voyait le tombeau d'Eumolpos à Éleusis et à Athènes.

Musæos, Μουσαῖος, Musée, né en Thrace, disciple d'Orphée, est, ainsi que son maître, une personnification symbolique de la poésie sacerdotale. Son nom se rattache aux initiations des Mystères d'Éleusis. On lui attribuait une Théogonie, des recueils d'oracles et des formules de purification. Il ne reste rien de ses œuvres; car le petit poème sur les amours de Héro et de Léandre, qui porte son nom, est d'un grammairien de la période qui s'étend du 11^e au 5^e siècle de J.-C. ¹. Ce qui donne à Musée un rang à part dans la littérature, c'est que Virgile le place auprès d'Énée pour guider son héros dans les Enfers ², comme plus tard Dante s'y fait guider par Virgile, son modèle et son maître.

1. Bien conduit, d'un style pur et d'une naïveté de sentiments qui provoque la sympathie, ce poème a donné aux jeunes gens qui en sont le sujet une renommée populaire, et inspiré au grand poète anglais, lord Byron, une strophe touchante dans le 11^e chant de la *Fiancée d'Abydos*.

2. *Æneide*, chant VI, v. 667.





LÉGENDES DE L'ARGOLIDE

Description de l'Argolide. — Importance d'Argos. — Mélange des traditions argiennes avec des légendes égyptiennes. — Le fleuve Inachos. — Phoroneus. — Io. — Hermès tue Argos, le gardien d'Io. — Io rapprochée de Prométhée dans le drame d'Eschyle. — Les Égyptides et les Danaïdes. — Hypermnéstra sauve la vie à Lynceé. — Acrisios. — Danaé. — Persée. — Les Grées. — Les Gorgones. — La tête de Médusa ou Méduse. — Andromède. — Persée meurtrier d'Acrisios. — Les Pélopidés et les Atrides. — Atrée et Thyeste. — Drame d'Eschyle, de Sénèque et de Crébillon.



DANS la langue thessalienne, Argos, Ἄργος, signifie plaine, et désigne tantôt tout le Péloponèse, tantôt le royaume d'Argos, appartenant à Agamemnon, et dont le siège était Mycènes, tantôt enfin la ville d'Argos. L'Argolide, comprenant le pays situé autour du golfe argolique, était bornée à l'ouest par les monts d'Arcadie, et séparée, au nord, de la ville de Corinthe par une chaîne de montagnes. Elle se divisait en plusieurs districts : Argia, Épidauria, Træzenia, Hermionis. La population se composait principalement de Pélasges et d'Achéens. Argos, capitale de l'Argolide, était, après Sparte, la ville la plus

importante du Péloponèse. Située dans une grande plaine, un peu à l'ouest du fleuve Inachos, elle avait une ancienne citadelle pélasgique, appelée Larissa, et une autre, bâtie plus tard, sur une colline voisine.

D'après les traditions indigènes, auxquelles se mêlent des légendes étrangères, empruntées à l'Égypte, le fondateur d'Argos était le dieu-fleuve Inachos, fils d'Océan et de Téthys. C'est, en réalité, une rivière torrentielle, qui descend du Pinde, traverse le pays des Amphiloches et des Acarnaniens, se joint à l'Achéloos, franchit le golfe de Corinthe, et revient jaillir, en forme de sources, dans le dème de Lyrkeion. Poséidon et Héra, ou Athèna, s'étant disputé la possession d'Argos, Inachos, choisi pour arbitre, avait décidé en faveur de la déesse. Pour le punir, Poséidon l'avait condamné à rester à sec pendant la saison d'été, ce qui fit donner à l'Argolide le nom de sol qui a grand'soif, πολυδίψιον. Uni à la nymphe océanide Mélia, Inachos devient père de Phoroneus, héros semblable à Prométhée, pour avoir fait aux hommes le présent du feu. Non moins célèbre est Io, fille d'Inachos, prêtresse et rivale de Héra, la grande déesse de l'Argolide.

Aimée de Zeus, Io est transformée en génisse blanche, pour échapper à la vengeance de Héra. Le bouvier Argos (le vigilant) a la mission de la surveiller. Il l'attache avec les branches de l'olivier qui croissait dans le sanctuaire de Mycènes; et, comme il a des yeux sur tout le corps, il ne la perd pas de vue un seul instant. Zeus, voulant délivrer Io, fait descendre Hermès auprès d'Argos, avec ordre de le tuer. Hermès le frappe

d'une pierre au front; ou, suivant une autre tradition, l'endort en jouant de la flûte, et lui coupe la tête. Héra transporte les yeux d'Argos sur la queue du paon. La délivrance d'Io n'est cependant pour elle que le prélude de nouveaux malheurs. Héra la rend furieuse, et elle commence une longue suite de pérégrinations, poursuivie par un taon ou par l'ombre d'Argos. Elle parcourt successivement la Grèce, l'Illyrie, les cols de l'Hæmos, le Bosphore, la Scythie, la Cimmérie, et elle arrive enfin en Égypte, où elle s'arrête sur les bords du Nil. Là, elle épouse Osiris ou Télégonos, roi d'Égypte, et élève à Déméter une statue, que les Égyptiens adorent sous le nom d'Isis. Les courses errantes d'Io ont suggéré à Æschyle l'idée de la rapprocher de Prométhée enchaîné sur le Caucase. Elle vient apporter des consolations au Titan, qui lui prédit la fin de ses aventures et la chute probable du maître du ciel.

Épaphos, fils de Zeus et d'Io, eut une fille, nommée Libyè, qui, unie à Poséidon, donna naissance à Dèlos. Dèlos, époux d'Anchirrhoé, fille du Nil, a deux fils, Ægyptos et Danaos. Ægyptos a cinquante fils, les Ægyptides; et Danaos, cinquante filles, les Danaïdes. Les deux frères conviennent d'unir par le mariage leurs filles et leurs fils. Mais Danaos, après la fête des noces, remet un poignard à chacune de ses filles, et leur fait jurer de massacrer leurs époux, pendant la première nuit nuptiale. Elles obéissent, sauf une seule, Hypermnestra, qui, touchée de pitié, et glorieusement parjure, *splendide mendax*¹, épargne la

1. HORACE, *Odes*, Liv. III, XI, v. 35.

vie de Lynkeus ou Lyncée, son mari, et prend la fuite avec lui. Les têtes des fils d'Ægyptos sont ensevelies dans le marais de Lerne, et leurs corps exposés sur les remparts d'Argos. Suivent alors deux traditions. D'après la première, les Danaïdes sont purifiées du sang versé; d'après la seconde, elles sont condamnées, chez Hadès, à puiser sans relâche de l'eau qu'elles versent dans des vases sans fond.

La descendance de Danaos se continue par Lynkeus, époux d'Hypermnestra, échappé au massacre où ses frères avaient péri. Lynkeus a deux fils, Prætos et Acrisios. Le premier est mêlé à la légende de Bellérophon. Acrisios, père de Danaé, est effrayé d'un oracle, qui lui prédit que sa fille donnera le jour à un fils qui tuera son aieul. Acrisios enferme alors sa fille dans une tour de pierre et d'airain, espérant qu'elle n'aura jamais de fils. Mais Zeus y pénètre, sous la forme d'une pluie d'or, et Danaé devient mère d'un fils, qu'elle nomme Perseus ou Persée. Acrisios fait exposer la mère et l'enfant sur les flots dans un coffre fermé. Le coffre vogue vers l'île de Sériphos, où Danaé et son enfant sont recueillis par les rois Dictys et Polydectès¹. Polydectès, épris de Danaé, forme le dessein de l'épouser; mais il veut d'abord se débarrasser de Persée, devenu homme, et, dans l'espoir de l'envoyer à la mort, il lui propose d'aller couper et de lui rapporter la tête de Médusa ou Méduse, une des Gorgones.

Persée entreprend cet exploit héroïque, et il

1. Cette légende a donné lieu à une charmante élégie de Simonide de Céos, à une ode d'Horace (la XVI^e du Liv. III), et au tableau d'Antonio Corrègo, chef-d'œuvre de grâce et de délicatesse, qu'on voit à Rome au palais Doria.

part pour l'Océan occidental, aux limites extrêmes du monde, du côté de la Nuit. Il arrive d'abord dans la région où habitent les trois filles de Phorkys, dieu marin, et de Kêto, fille de la mer. Ce sont les Grées, γραιται, ou vieilles femmes : Enyo, Péphrédo, Deino, qui n'ont, pour elles trois, qu'un seul œil et une seule dent, dont elles se servent à tour de rôle. Persée essaie de se concilier leur faveur, en promettant de leur restituer cet œil et cette dent, dont il s'était emparé; elles lui servent de guides. Les Grées possédaient, en outre, des sandales ailées, une besace ou corbeille magique, et une coiffure de couleur sombre, qui les rendait invisibles. Persée se les approprie et s'arme encore d'une harpè, ἀρπη, ou faucille d'airain, présent de Hermès, et d'un miroir que lui donne Athèna. Il se rend alors près des Gorgones. C'étaient les trois sœurs des Grées, monstres effrayants, autour de la tête desquels des serpents sont enroulés, ayant des dents longues comme des défenses de sanglier, des mains d'airain, puis des ailes d'or, qui les emportent à travers les airs. Ceux qui fixent les yeux sur elles sont pétrifiés. Les deux premières, Sthéno et Euryalè, sont immortelles et ne vieillissent pas; Médusa seule est mortelle. Muni des instruments que les dieux lui ont fournis, Persée trouve les Gorgones endormies. De sa harpè, il coupe la tête de Médusa, en regardant la figure du monstre dans le miroir d'Athèna, car un coup d'œil de Médusa l'eût changé en pierre¹.

1. Benvenuto Cellini a tiré de cette légende une statue de bronze de Persée, tenant de la main gauche la tête de Méduse. Ce chef-d'œuvre est placé à Florence dans la Loggia dei Lanzi.

De l'ouverture laissée sur les épaules, après la tête coupée, s'élancent, dit-on, Pégase, le cheval ailé, et Chrysaor, père de Géryon. Cependant Persée place la tête de Médusa dans la besace ou corbeille magique, et prend la fuite. Les deux Gorgones, sœurs de Médusa, réveillées de leur sommeil, courent après le meurtrier, mais il leur échappe, grâce à la coiffure qui le rend invisible. Le coursier ailé l'emporte bientôt en Éthiopie.

Dans cette contrée, la plus voisine du soleil, régnait alors le roi Cépheus, dont la femme, Cassiopeia ou Cassiopée, avait soulevé contre elle la colère des Néréides, à cause de sa beauté. Poséidon, ministre de la vengeance des nymphes de la mer, inonde le pays et envoie sur les côtes un monstre qui dévore les hommes et les troupeaux. L'oracle d'Ammon, consulté sur les moyens de faire cesser le fléau, répond qu'il disparaîtra, si la fille du roi, Andromède, est livrée en proie au monstre marin. Cépheus enchaîne sa fille sur un rocher et l'abandonne. Persée, apercevant la belle jeune fille, en devient amoureux, et promet au roi de délivrer le pays du malheur qui l'accable, si Andromède, sauvée par lui, lui est donnée en mariage. Cépheus consent. Persée invisible tue le monstre, délivre la jeune fille et devient son époux¹.

Se dirigeant alors vers Séripchos, Persée rapporte à Polydectès la tête de Médusa, qu'il lui avait promise. Menacés par Polydectès, Dictys

1. La légende d'Andromède a produit plusieurs œuvres remarquables : *Persée et Andromède*, groupe de marbre de Puget, au Musée du Louvre; *Andromède*, tragédie-opéra de P. Corneille (1650); *Andromède*, ravissant tableau de Rubens, Musée du Roi, à Madrid.

et Danaé s'étaient réfugiés au pied des autels. Pour les venger, Persée entre dans le palais, montre au roi et à ses compagnons la tête de la Gorgone, les change en pierre, et établit Dictys sur le trône de Sériphos. Ces exploits terminés, il consacre à Hermès ses sandales, sa corbeille et sa coiffure, offre la tête de la Gorgone à Athènes, qui la place au centre de son bouclier, et rentre à Argos, avec sa mère Danaé et son épouse Andromède. Le vieux roi Acrisios, craignant de voir s'accomplir l'oracle qui lui avait prédit qu'il mourrait de la main de son petit-fils, s'enfuit à Larissa, chez les Pélasges de Thessalie. Mais la fatalité vient l'y atteindre. Dans des jeux funèbres, célébrés à Larissa par Teutamios en l'honneur de Polydectès, son père, Persée, déguisé, est placé en face d'Acrisios, pour lutter au pentathlon. Il lance alors son disque qui dévie, et qui va frapper au front Acrisios, tué sur le coup. Désolé de ce meurtre involontaire, Persée refuse de recueillir l'héritage d'Acrisios, s'exile d'Argos et se rend à Tirynthe, où il échange son royaume contre celui de Mégapenthès, fils de Proctos. A partir de ce moment, Persée règne sur Tirynthe et sur Mycènes, et devient le chef de la famille des Perséides, d'où sort Héraclès. Il est également la tige des rois de Perse par son fils Persès. Le double courant de la légende de Persée explique comment il fut adoré simultanément en Grèce, à Argos, à Mycènes, à Athènes, à Sériphos, puis en Égypte, dans la ville de Chemnis, sur la rive orientale du Nil.

La poésie dramatique des Grecs est remplie des aventures fatales des Pélopidés et des Atrides;

il est donc nécessaire de remonter aux origines légendaires des premiers représentants de la race royale d'Argos. On sait par Homère¹ que le sceptre d'Agamemnon avait passé par plusieurs mains avant d'arriver à celles du Roi des rois. Hèphæstos l'avait fabriqué pour Zeus, le souverain des dieux. Zeus le donne à Hermès, qui le transmet à Pélops. Pélops le laisse à Atrée; Atrée, en mourant, le transmet à Thyeste, qui l'abandonne à Agamemnon.

Le père de Pélops est Tantalos, si fameux par le supplice qu'il subit dans le royaume de Hadès. Pélops, ramené à la vie, après avoir été servi en festin aux Immortels, se rendit à Pise, pour obtenir la main d'Hippodamia, fille d'OEnomaos, roi de l'Élide. Vainqueur de ses rivaux, grâce à la ruse de Myrtilos, cocher d'OEnomaos, qui avait défié Pélops à la course des chars, et qui périt dans la lutte, Pélops devient le mari d'Hippodamia. Il part avec elle, et il emmène Myrtilos, qui, pour lui faciliter la victoire, avait retiré la clavette du moyeu de l'une des roues du char de son maître. Myrtilos ayant osé parler d'amour à Hippodamia, Pélops le précipite dans la mer, à la hauteur du promontoire Géræstos en Eubée. Avant de mourir, Myrtilos, fils de Hermès, supplie son père de le venger : ce que fait Hermès en provoquant une haine implacable entre Atrée et Thyeste. Après un règne brillant, Pélops mort est honoré comme un dieu. Il avait rendu tout leur éclat aux Jeux Olympiques. Aussi était-il en grande vénération dans le bois d'Altis, consacré à Zeus, où l'on con-

1. *Iliade*. II, v. 100 et suivants.

servait ses os dans un ciste de bronze. Des cérémonies bizarres accompagnaient l'offrande d'un bélier noir, que lui faisaient annuellement les magistrats éléens. On montrait son char à Phliunte, et son épée dans le Trésor des Sicyoniens, à Olympie.

La peinture et la statuaire ont choisi pour motif la lutte d'OEnomaos et de Pélops. Philostrate décrit deux tableaux qui retraçaient ce sujet avec une certaine élégance. Sur le fameux coffre de Cypsélos¹, on le voyait traîné par des chevaux ailés. Des bas-reliefs le représentent emmenant Hippodamia, ou abreuvant ses chevaux après la victoire.

Parmi les enfants de Pélops, il n'en est pas qui aient acquis une plus lugubre célébrité que les descendants d'Atrée. Leur histoire est un tissu d'épouvantables forfaits. Atrée, fils de Pélops et d'Hippodamia, a Thyeste pour frère. Marié à Cléola, il a d'elle un fils nommé Plisthène, père d'Agamemnon et de Ménélas, qui, de leur grand-père, prennent le nom patronymique d'Atrides. Atrée et Thyeste, jaloux d'un autre fils de Pélops, nommé Chrysippos, le font périr par trahison et s'enfuient à Mycènes, où régnait leur neveu Eurysthée, fils de Sthénélos et de Nicippe. Eurysthée ayant été tué en Attique, Atrée devient roi de

1. Cypsélos, fils de Ètion et de Labda, reçut son surnom du coffre, *κυψίλην*, dans lequel sa mère l'avait caché pour le préserver des poursuites des Bacchiades. Il était père de Périanthos et de Gorgos, et tyran de Corinthe. Il envoya une statue d'or et un palmier d'airain à Olympie, où il construisit un édifice, pour y déposer son trésor. Ses descendants, les Cypséllides, y consacrèrent le célèbre coffre de Cypsélos.

Mycènes. Thyeste, ayant essayé de séduire Aérope, femme d'Atrée, est banni par son frère. Un affreux désir de vengeance s'empare de l'âme de Thyeste. Du lieu de son exil, il envoie Plithène, fils d'Atrée, qu'il avait élevé comme son propre fils, avec la mission de tuer Atrée. Plithène périt de la main d'Atrée, qui ne savait pas qu'il fût son fils. Atrée feint ensuite de se réconcilier avec Thyeste, le rappelle à Mycènes et lui fait servir, dans un banquet, le corps dépecé de ses deux fils Tantalos et Plithène. Thyeste, sans le savoir, prend part à cet horrible festin. Instruit du fait, il s'enfuit d'horreur, maudissant Atrée et sa race tout entière.

Ainsi s'accomplissaient les destins vengeurs de la mort de Myrtilos, fils de Hermès. Æschyle, dans la première partie de l'*Orestie*, avait mis en scène le récit de cet affreux banquet. Sénèque, s'inspirant du poète grec, le représente avec une énergie toute sauvage. Le soleil s'est obscurci pour ne pas éclairer ces forfaits. Atrée vient se vanter du succès de sa vengeance. La porte du palais s'ouvre, et l'on voit Thyeste assis à table, et s'efforçant de dissiper les pressentiments qui le troublent. Atrée s'approche de lui, l'engage à boire et lui verse le sang de ses enfants; il lui annonce qu'il a mangé leurs membres, et il jette leurs têtes sur la table :

THYESTE

Venez, mes enfants; votre malheureux père vous appelle. Venez! Votre vue fera fuir ma douleur. Mais, d'où leur voix se fait-elle entendre?

ATRÉE

Ouvre tes bras, heureux père! Ils sont venus. Reconnaiss-tu tes fils?

THYESTE

Je reconnais mon frère ¹.

C'en est fait : les meurtres ne cessent plus dans la famille des Atrides. Agamemnon immole sa fille Iphigénie pour obtenir des dieux les vents favorables à la flotte grecque ; Clytemnestre venge Iphigénie en tuant Agamemnon, et Oreste venge Agamemnon en tuant Clytemnestre : « Qui tue doit périr, dit le chœur dans la première partie de l'*Orestie* d'Æschyle ; le sang est le prix du sang ; c'est la loi éternelle, coéternelle à Zeus : il faut être châtié, coupable² ! »

1. Crébillon, le poète de la terreur, a transporté littéralement ce mot dans la dernière scène du cinquième acte d'*Atreé* ou *Thyeste*.

2. Voir notre *Histoire de la littérature grecque*, p. 110 et suivantes.





LÉGENDES DES HÉROS THÉBAINS

Thèbes une des plus grandes cités helléniques. — Ses illustrations. — Légende de Cadmos. — Fondation de la Cadmée et de la ville de Thèbes. — Les Spartes. — Mariage de Cadmos. — Le Collier d'or d'Harmonia. — L'alphabet Cadméen. — Légende d'Œdipe. — Le ou La Sphinx. — Sophocle puise dans la légende d'Œdipe ses chefs-d'œuvre les plus dramatiques : Œdipe Roi, Œdipe à Colone, Antigone. — Légende d'Amphion, de Zéthos et de Dirce. — Le Taureau Farnèse.



THÈBES, avec Athènes, Sparte et Corinthe, est une des grandes cités helléniques. Capitale de la Béotie, elle a une notoriété politique, littéraire et artistique, qui entoure son nom d'une glorieuse auréole : c'est la ville aux sept portes, la patrie de Dionysos, d'Héraclès, d'Amphion, d'Œdipe, d'Épaminondas, de Pélopidas et de Pindare. Son fondateur est Cadmos, chef d'une colonie phénicienne. Cadmos était l'un des trois fils d'Agénor. Europe, leur sœur, ayant été enlevée par Zeus, transformé en taureau, Agénor les envoie à la recherche de sa fille. Phœnix et Cilis bornent leur poursuite, l'un à la Phénicie, l'autre à la Cilicie. Cadmos, poussant plus loin

vers l'ouest, finit par arriver à Delphes. L'oracle lui conseille de se contenter de prendre pour guide une génisse qu'il rencontrera, ayant sur les flancs les signes de la Lune, et de fonder une ville à l'endroit même où cette vache s'arrêtera, épuisée de fatigue. Cadmos trouve la bête en Phocide, et la suit en Béotie, où elle s'arrête à bout de forces. Pour obéir à l'oracle, Cadmos élève une citadelle, la *Cadméa*, à l'endroit même où la bête s'est couchée. Désirant offrir l'animal en sacrifice à Athèna, il envoie quelques-uns de ses compagnons puiser de l'eau à une source voisine, consacrée à Arès. Mais cette source était gardée par un dragon, fils d'Arès, qui dévore les envoyés de Cadmos. Cadmos tue le dragon, et, sur le conseil d'Athèna, sème les dents du monstre. Il en naît aussitôt des hommes armés, nommés Spartes, Σπαρτοί, les Semés, qui s'entre-tuent, à l'exception de cinq, destinés à être les ancêtres des Thébains¹. Athèna assigne à Cadmos le gouvernement de Thèbes, et Zeus lui donne Harmonia pour femme. La solennité de leur mariage est honorée par tous les dieux de l'Olympe, réunis dans la Cadméa. Les Muses y chantent un chant d'hyménée. La jeune épouse reçoit des mains de Cadmos un magnifique péplos, brodé par Athèna, et un collier d'or, fabriqué par Hèphæstos. A l'origine, ce collier était échu à Polynice, qui l'avait donné à Ériphyle, pour décider Amphiaraios, son époux, à entreprendre l'expédition contre Étéocle et contre

1. C'étaient Echion, Udzeos, Chthonios, Hypérénor et Pélor.

Thèbes. Après avoir passé par plusieurs mains, auxquelles il devint fatal, ce bijou avait été consacré à Delphes, dans le temple d'Athèna Pronoia. Repris par le tyran Phayllos, il fut consumé dans un incendie, que le plus jeune des fils de ce prince avait allumé dans un accès de folie. C'est une tradition que les murs de Thèbes furent élevés par Amphion, dont la lyre faisait mouvoir les pierres, et que Cadmos inventa les lettres de l'alphabet.

Parmi les descendants de Cadmos, un des plus remarquables est Polydoros, père de Labdacos et ancêtre d'Œdipe. La légende de ce dernier peut être considérée comme le type le plus saisissant du tragique chez les anciens. Sophocle, sans s'éloigner de la tradition, en a fait un chef-d'œuvre. *Œdipe Roi* est la pièce de prédilection d'Aristote, qui constate que, dans la suite fatale des événements, il reste une part faite à la volonté personnelle, et qu'Œdipe, quoique soumis à une influence inévitable, commet des fautes qu'il aurait pu éviter, et qui contribuent à son malheur.

Thèbes, sous la royauté d'Œdipe, vainqueur du Sphinx ou de la Sphinx, est désolée par une peste épouvantable. Le roi envoie Créon, frère de sa femme Épicaste ou Jocaste, consulter l'oracle d'Apollon. Le dieu répond que le fléau ne cessera que quand on aura vengé la mort de l'ancien roi Laïos, fils de Labdacos, tué dans un voyage. Œdipe, qui se croit fils du roi de Corinthe Polybos et de sa femme Mérope, se met à la recherche du meurtrier, et il arrive, d'enquête en enquête, à découvrir que l'auteur du crime,

c'est lui-même, et que, par un affreux enchaînement de circonstances, il est devenu l'assassin de son propre père et le mari de sa mère. Et de fait, Laïos, ayant appris d'un oracle qu'il devait périr de la main de son fils, expose OEdipe sur le mont Cithéron, aussitôt après sa naissance, les pieds percés et liés ensemble, d'où son nom d'Οἰδίπους (οἰδεῖν, enfler, et πῦς, pied). Un berger du Corinthien Polybos le trouve dans cet état, en prend pitié, et le porte au palais de son maître, qui l'élève comme s'il était son fils. Devenu grand, OEdipe est informé par l'oracle de Delphes de la sinistre destinée qui lui est réservée : meurtrier de son père et mari de sa mère. Afin d'y échapper, il ne veut plus retourner à Corinthe auprès de Polybos, dont il se croit le fils. Sur la route de Delphes à Daulis, il rencontre Laïos, voyageant sur un char avec une escorte. Une rixe a lieu au sujet du passage, et, dans la mêlée, OEdipe tue Laïos et quatre des compagnons du roi. Ainsi s'accomplit la première partie de l'oracle, dont OEdipe est le jouet et la victime. En ce moment la Thébaine était en proie à une calamité désolante. Le Sphinx, (mieux vaudrait dire la Sphinx, ἡ σφίγξ, de σφίγγω, étrangler), monstre femelle, ayant la forme d'un lion ailé, avec un buste et une tête de femme, était assis sur un rocher, et posait une énigme aux passants, qu'il tuait, s'ils ne pouvaient la résoudre. — « Quel est, leur disait-il, l'être qui a quatre pieds, deux pieds, trois pieds et une seule voix ? » Cette question ayant été faite à OEdipe : « C'est, répond-il, l'homme, qui, dans son enfance, se traîne à quatre pattes, qui, plus tard, se tient droit sur ses deux pieds,

et qui, vieillard, marche appuyé sur un bâton. » Le Sphinx, vaincu, se précipite du haut du rocher. Les Thébains avaient promis la royauté et la main de Jocaste au vainqueur du Sphinx. OEdipe accomplit alors la seconde prédiction de l'oracle, et devient, en prenant le sceptre, le mari de sa mère, dont il a pour fils Étéocle et Polynice, qui sont en même temps ses frères, et pour filles Antigone et Ismène, qui sont ses sœurs.

Lorsque OEdipe ne peut plus douter de la fatalité compliquée dans laquelle il se trouve enlacé : « Hélas ! hélas ! s'écrie-t-il, tout est éclairci. O lumière, je te vois aujourd'hui pour la dernière fois ! » Cela dit, il se crève les yeux avec les agrafes du manteau de Jocaste, qui s'est pendue de désespoir, et il s'exile de Thèbes, guidé par ses deux filles. Après une vie errante, toute d'opprobre et de misère, adoucie par la tendresse filiale d'Antigone, le malheureux aveugle finit par trouver un asile dans l'Attique, à Colone, près d'Athènes, où il disparaît mystérieusement de la terre, dans le bois consacré aux Euménides¹. Pour récompenser la générosité de Thésée, roi d'Athènes, les dieux attachèrent au tombeau d'OEdipe une puissance invincible. L'Attique, qui le possédait, était assurée de ne jamais subir la domination thébaine.

Nous avons vu plus haut qu'à la légende de la fondation de Thèbes par Cadmos se rattachait celle de la puissance merveilleuse de la lyre d'Amphion. Amphion et son frère jumeau Zethos

1. Sur OEdipe et sur le Sphinx, voir, après les tragédies de Sophocle, de Corneille et de Voltaire, les toiles d'Ingres, de Gustave Moreau et d'autres peintres distingués.

étaient fils de Zeus et d'Antiope, fille du fleuve béotien Asopos, d'autres disent de Nycteus. Nycteus (νύξ), c'est la Nuit, qui a pour frère Lykos (λύκη), le Crépuscule du matin; Antiope, c'est l'Aurore. Amphion et Zèthos, nés sur le mont Cithéron, grandissent parmi les bergers. Lycos, roi de Thèbes, ayant quitté sa femme Antiope pour épouser Dircé, Amphion et Zèthos marchent contre Thèbes, afin de venger l'outrage fait à leur mère, s'en emparent, tuent Lycos, coupable, ainsi que Dircé, d'avoir traité Antiope avec la plus grande cruauté; puis ils font périr Dircé, en l'attachant aux cornes d'un taureau sauvage, qui la traîne jusqu'à ce qu'elle soit mise en lambeaux. Alors ils jettent son corps dans une fontaine des environs de Thèbes, qui fut appelée la fontaine de Dircé¹.

1. De là vient l'adjectif *Dirceus*, souvent employé comme équivalent de « béotien », de « thébain. » Horace appelle Pindare : le Cygne de Dircé. Od., Liv. IV, II, v. 15.





LÉGENDES DE LA LACONIE

ET

DE LA MESSÉNIE

Coup d'œil jeté sur le Péloponèse. — Ses quatre grandes régions, dont les deux plus importantes sont la Laconie et la Messénie. — Description de la Laconie. — Lélax, Eurotas, Sparta, Lacedæmon, Amyclas. — Icarios, Tyndareos, Aphareus et Leucippos. — Castor et Pollux, sous le nom des Gémeaux et des Dioscures. — Leur biographie légendaire. — Hélène, Ménélas, Paris. — La Messénie. — Légende de Cresphonte, de Polyphonte, de Mérope et d'Épytos, traitée par Euripide, par Maffei et par Voltaire.



Le Péloponèse, une des parties les plus accidentées et les plus renommées de la Péninsule hellénique, peut se diviser en quatre régions distinctes : 1° le Bassin central ou Arcadie ; 2° le Bassin de l'Éurotas, comprenant la Laconie, entre le Parnon et le Taygète ; 3° le Bassin du Pamisos, où s'étend la Messénie ; 4° le Littoral, ou suite de vallons qui descendent à la mer. Les deux plus importantes de ces quatre régions sont la Laconie et la Messénie.

La Laconie est la contrée la plus illustre de la Presqu'île doriennne. Sparte, sa métropole, a eu la gloire de rivaliser avec Athènes. Ce pays s'offre de loin sous l'aspect d'un cratère, environné de montagnes, revêtues de sapins, impénétrables aux ennemis. Au pied se trouve une vallée creusée par l'Eurotas, dont les rives sont couvertes de myrtes, de saules et de lauriers, et les eaux d'une prodigieuse quantité de cygnes. Sparte ou Lacédémone, bâtie dans la partie septentrionale de cette vallée, se composait de cinq villages, environnée de la même enceinte, fièrement dépourvue de murailles. Des vignes, des platanes, des oliviers, des églantiers, des clématites, des jardins et des maisons de plaisance égalaient le paysage. Au-dessous de « la creuse Lacédémone, » les montagnes s'écartent et font place à une plaine, où s'élève l'antique cité d'Amyclées, patrie de Castor et de Pollux. C'est le côté le plus fertile de la Laconie, le canton champêtre du Péloponèse. La montagne principale est le Taygète, où les jeunes filles spartiates célébraient jadis les fêtes de Bacchos, et dont les cimes élevées ont un caractère sauvage. Il produit du fer. Au solstice d'été, le Taygète, hérissé de sapins, étincelle des rayons du soleil, tandis que, en hiver, ses sommets coiffés de neige dessinent aux regards une nuée blanchâtre, bien connue des marins.

A la tête des généalogies légendaires de la Laconie se place Lélex, premier roi du pays et père d'Eurotas. Eurotas a pour fille Sparta, qui épouse Lacédæmon, fils de Zeus et de la nymphe Taygète. De leur union naît Amyclas, fondateur d'Amyclées. Dans la descendance d'Amyclas se

trouvent Icaros, père de Pénélope, Tyndareus ou Tyndare, Aphareus et Leucippos.

Tyndare doit surtout sa célébrité à ses enfants Castor et Pollux, Hélène et Clytemnestre, éclos d'un œuf produit par Lédæ. Castor et Pollux prennent souvent le nom de Dioscures, Διὸς κούροι, fils de Zeus. Castor se plaît aux chevaux; Pollux, à la lutte et aux combats du ceste. Considérés comme divinités tutélaires des matelots, ils apparaissent soit sous le nom de Feu de Saint-Elme (corruption du mot Elme pour Hélène), soit sous le nom de Gémeaux, signe du zodiaque, au mois de mai, représenté par la figure 69, souvenir altéré d'un parallélogramme formé de quatre poutres, emblème primitif de leur force et de leur union.

La vie légendaire des Dioscures est marquée par trois grands événements. 1°. Leur sœur Hélène ayant été enlevée par Thésée et gardée dans le dème d'Aphidna, Castor et Pollux vont la délivrer; 2° Embarqués avec les Argonautes, ils se distinguent par leur valeur. Pollux tue, dans une lutte au pugilat, Amycos, roi des Bébryces; et tous deux fondent en Colchide la ville de Dioscorias; 3° Aphareus, descendant d'Amyclas, avait deux fils, Idas (le voyant) et Lynkeus ou Lyncée (l'homme à la vue perçante). Les Dioscures entreprennent avec eux une expédition en Arcadie; mais ils ont une vive querelle à propos des parts de butin. On en vient aux mains: Pollux tue Lynkeus; Castor est tué par Idas. A la prière de Pollux, qui était immortel, Zeus accorde aux deux frères, afin de rester inséparables, de vivre chacun alternativement un jour sur la terre, un jour dans la demeure des dieux.

Les Dioscures sont les divinités protectrices de Sparte, Τὼ Σίω, d'où leur culte se répandit dans le reste de la Grèce, en Sicile et en Italie. Poséidon ou Neptune ayant récompensé leur attachement fraternel en leur donnant pouvoir de commander aux vents et aux flots, ils sont l'objet de la vénération des navigateurs. Chaque fois qu'ils se montraient aux hommes, ils étaient montés sur de superbes chevaux blancs. Ils présidaient aux jeux publics, aux danses guerrières, et ils protégeaient les chanteurs et les poètes¹. Dans les ouvrages d'art, on les représente ordinairement sous la figure de jeunes cavaliers, portant un casque de forme ovale², avec un bonnet surmonté d'une étoile, et tenant à la main des javelots.

Hélène est, après ses frères, une des grandes divinités de la Laconie. Son nom même la désigne comme la personnification d'un astre³. Elle était d'une beauté surprenante. Toute jeune, elle est enlevée par Thésée, qui la garde captive à Aphidna. Castor et Pollux la délivrent. Revenue à Sparte, Hélène est recherchée en mariage par les plus nobles chefs de la Grèce. Elle choisit Ménélas, devient mère d'Hermione, est séduite par le Troyen Paris, et emmenée à Troie. De là vint cette guerre fameuse qui dura dix ans, avec le concours des plus grands héros de la Grèce et de

1. Voir LA FONTAINE. Liv. I, fable XIV : *Simonide préservé par les Dieux*.

2. En souvenir de l'œuf, où ils avaient pris naissance.

3. Ἐλίνη correspond à Σελήνη, la Lune, rattachée au mot σίλας, splendeur, éclat.

l'Asie et l'intervention des dieux. Pendant la guerre, on la représente comme manifestant la plus vive sympathie pour les Grecs. Paris mort, elle épouse Déiphobos, frère de celui-ci. Après la prise de Troie, elle se réconcilie avec Ménélas et revient à Sparte, où elle finit paisiblement ses jours. Les récits diffèrent sur le genre de sa mort. Suivant la prophétie de Protée dans l'Odyssée, Ménélas et Hélène ne devaient pas mourir, et les dieux devaient les conduire dans l'Élysée. D'autres racontent qu'elle et Ménélas furent enterrés à Théragné en Laconie. D'autres enfin disent que, après la mort de Ménélas, elle fut chassée du Péloponèse par les fils de ce dernier, et qu'elle s'enfuit à Rhodes, où elle fut liée à un arbre (δέινδρον), et étranglée par Polyxo, femme de Tlépolème, roi du pays. Les Rhodiens expièrent ce crime en lui dédiant un temple sous le nom d'Hélène Dendritis.

La Messénie était bornée, au nord, par l'Élide et par l'Arcadie; à l'est, par la Laconie, dont elle était séparée par le mont Taygète; au sud et à l'ouest, par la mer. Dans les temps homériques, la partie orientale de ce pays appartenait aux princes de Pylos, dont Nestor est le plus célèbre; et la partie occidentale, à la monarchie lacédémonienne. Lors de la conquête du Péloponèse par les Doriens, la Messénie tomba aux mains de Cresphonte, Héraclide, fils d'Aristomachos. Cresphonte eut pour femme Mérope, fille de Cypsélos, roi d'Arcadie, et pour fils Æpytos. Cresphonte ayant été massacré dans une insurrection, Æpytos fut assez heureux pour échapper. Cependant le trône de Cresphonte tombe aux mains de Poly-

phonte, qui contraint Mérope de l'épouser. Devenu homme, Æpytos retourne dans ses États et tue Polyphonte¹.

1. Cette légende est le sujet de la tragédie de *Méropé*, traité successivement par Euripide, par Maffei et par Voltaire : c'est le triomphe de l'amour maternel.





LÉGENDES DES HÉROS

CORINTHIENS

Situation maritime et commerciale de Corinthe. — Elle est fondée par Sisyphe. — Pourquoi Ulysse reçoit le nom d'Éolides. — La déloyauté de Sisyphe est punie par les dieux. — Son supplice dans les Enfers. — Citation de Lucrèce. — Légende de Glaucos. — Légende de Bellérophon. — Il est vainqueur de la Chimère, des Solymes, des Amazones et des Lyciens. — Ses malheurs. — Sa mélancolie. — Citation de La Fontaine. — Défaite de la Chimère popularisée par la numismatique et par la céramique.



SITUÉE sur un Isthme¹ célèbre, entre le golfe Corinthien (aujourd'hui golfe de Lépante) et le golfe Saronique (aujourd'hui golfe d'Égine), la ville d'Éphyra, nommée plus tard Corinthe, était bâtie dans une plaine, au pied septentrional d'une montagne escarpée et solitaire, sur laquelle s'élevait une citadelle, l'Acrocorinthus. Elle avait deux ports, Cenchrées à l'est, et le Lechæum, à l'ouest, qui servaient d'entrepôt à

1. Les anciens firent quatre tentatives pour percer un canal à travers cet Isthme célèbre : Démétrios Poliorcète, Jules César, Caligula et Néron ; elles furent sans succès. De nos jours on y a réussi.

tout le commerce de l'Europe et de l'Asie Mineure. Son caractère maritime et commercial explique celui de ses héros légendaires.

Le fondateur de Corinthe est Sisyphos, dont le nom, formé par un redoublement de la même racine que σοφός, le sage, indique qu'il était le plus rusé des hommes. Fils d'Æolos et d'Éranète, il épouse Mérope, fille d'Atlas, ou l'une des Pléiades, et il a pour fils Glaucos, Ornytion, Thersandre et Halmos. Comme, avant d'épouser Laerte ou Laertès, Anticleia, mère d'Ulysse, avait été femme de Sisyphos, Ulysse est appelé par Virgile¹ Æolidès, descendant d'Æolos. Sisyphos employa les heureuses qualités de son esprit à développer le commerce et la prospérité de la ville qu'il avait fondée ; mais il était déloyal, avare, trompeur. Pour le punir, Zeus le condamna à un supplice éternel, qu'il subit dans les Enfers. Il roule au haut d'une colline un énorme bloc de marbre, qui, dès qu'il atteint le sommet, roule de nouveau jusqu'au pied. Dans son poème *De la Nature*², Lucrèce fait ressortir, en vers expressifs, le côté moral et pittoresque de ce supplice :

*Sisyphus in vita quoque nobis ante oculos est,
Qui petere a populo fasces sævasque secures
Imbibit, et semper victus tristisque recedit.
Nam petere imperium, quod inane est, nec datur unquam,
Atque in eo semper durum sufferre laborem,
Hoc est adverso nixantem trudere monte
Saxum, quod tamen a summo jam vertice rursum
Volvitur, et plani raptim petit æquora campi.*

1. *Énéide*, VI, v. 529.

2. Livre III, v. 1008 et suivants. — Pour Sisyphos, voyez plus haut l'article HADÈS.

« Sisyphos vit aussi sous nos yeux : c'est l'homme obstiné à demander au peuple les faisceaux et les haches redoutables, et qui toujours se retire vaincu, la tristesse au cœur. Car demander le pouvoir, qui n'est rien et qu'on refuse sans cesse, et souffrir pour cela un rude et continuel labeur, c'est pousser avec effort vers le haut d'un mont un rocher, qui, tout aussitôt, de la cime élevée, roule et regagne précipitamment le niveau de la plaine. »

Le supplice de Sisyphos était représenté dans la Lesché de Delphes : c'était une œuvre importante de Polygnote, auteur des peintures qui ornaient la Stoa Pœcile (Στοὰ πραικίλη, Porticus varia, le Portique peint), sous lequel Zénon, chef du Stoïcisme, réunit ses disciples pendant une cinquantaine d'années.

Glaucos, fils de Sisyphos, est, comme son nom l'indique¹, la personnification du flot azuré. Possesseur de magnifiques cauales, il s'ingénia, pour les rendre plus belliqueuses, de les nourrir de chair humaine. Les dieux irrités infligèrent à ce forfait un châtement terrible. Glaucos, étant venu à Iolcos disputer le prix des quadriges, dans des jeux funèbres célébrés en l'honneur de Pélias, fut emporté par son attelage, qui brisa le char et tua le héros.

A la légende corinthienne de Bellérophon, fils de Glaucos, se mêle un courant asiatique. L'étymologie de son nom, qu'on rattache soit au mot Βέλλερος, le velu, soit à Ἐλλερος, le méchant, montre que c'est un héros de trempe courageuse. Comme Héraclès et comme Thésée, Bellérophon

1. Γλαυκός, glauque, azuré, vert bleuâtre.

est un destructeur de monstres. Il a pour monture Pégase¹, le cheval ailé, qui l'emporte à travers les airs, et pour première victime la Chimère. Faussement accusé d'outrage par Antéïa ou Sthénéboïa, femme de son hôte Prætos, Bellérophon est envoyé par celui-ci auprès de Iobatès, père d'Antéïa, avec des tablettes où sont gravés des signes de mort. Iobatès fait bon accueil à Bellérophon; et, reculant devant la pensée de le faire périr sur-le-champ, il lui impose une série d'épreuves dans le genre de celles auxquelles Eurysthée avait soumis Héraclès.

La Chimère était un monstre de race divine, à la tête de lion, au corps de chèvre (χίμαιρα, jeune chèvre), à la queue de serpent, et dont la gueule vomissait des flammes terribles et étincelantes. Iobatès enjoignit à Bellérophon de l'aller combattre. Le héros obéit; et la céramique, ainsi que la numismatique, le montre porté par Pégase, la tête environnée d'un nimbe radieux, la lame en main, et fondant sur l'animal, dont il devient vainqueur.

Après cette première épreuve, Bellérophon va combattre les Solymes, race montagnarde et guerrière de la Lycie, et revient triomphant. Sa lutte contre les Amazones n'est pas moins glorieuse, il les met en fuite et les détruit, ainsi qu'avaient fait Héraclès et Thésée. Comme il revenait, il est

1. Πήγασος se rattache à πήγν, source. Voir la légende de ΠΟΣΕΙΔΩΝ. — Nulle part l'antiquité n'a représenté Pégase comme le cheval ailé, sur lequel les poètes prennent leur essor. Cette conception, toute moderne, popularisée par Bojardo dans l'*Orlando innamorato* (Roland amoureux), semble née d'une confusion des traditions relatives à Bellérophon et à l'origine de la source d'Hippocrène.

attaqué à l'improviste par une troupe de Lyciens, choisis parmi les plus braves, que Iobatès avait apostés pour le faire périr : Bellérophon les tue tous. Tant de valeur étonne Iobatès, qui, reconnaissant dans Bellérophon un héros issu de la race des dieux, lui donne en mariage sa fille Philonoè, et la moitié de son royaume. Mais, après être ainsi parvenu au comble du bonheur, Bellérophon tombe dans une noire mélancolie, causée par les malheurs qui l'accablent. Sa fille Léodaméia tombe percée par les traits d'Artémis, et son fils Isandros par ceux d'Arès. Devenu dès lors un objet de haine pour les dieux, il erre seul dans la plaine Aléenne, rongé par son cœur, évitant la trace des hommes. La Fontaine n'a pas négligé ce souvenir. Une de ses fables commence ainsi ¹ :

*Certain ours montagnard, ours à demi léché,
Confiné par le sort dans un bois solitaire,
Nouveau Bellérophon, vivait seul et caché.*

Bellérophon avait, sous les murs de Corinthe, une enceinte à lui consacrée. Son combat contre la Chimère était représenté sur le trône d'Asclépios (Esculape) à Épidaure, sur celui d'Apollon à Amyclées, et à l'entrée du temple de Delphes. Ce même combat, ainsi que d'autres circonstances importantes de la fable de Bellérophon, se trouve aussi retracé sur des médailles, des gemmes et des vases antiques.

1. Liv. VIII, fable X : *L'Ours et l'Amateur des Jardins*.





LÉGENDES DES HÉROS ATTIQUES

Affinité de la légende de Thésée avec celle de Héraclès. — Naissance de Thésée. — Il est élevé par Connidas et le Centaure Chiron. — Ses exploits: 1° La Peau de lion de Héraclès; 2° Découverte de la Pierre sous laquelle sont cachées les sandales et l'épée d'Égée; 3° Brigands punis par Thésée: Périphètes, Sinis le Pityocampès; 4° Le Sanglier de Crommyon; 5° Châtiment infligé à Sciron, à Cercyon, à Procuste. — Arrivée de Thésée à Athènes. — Preuve donnée de sa force devant le temple d'Apollon. — Il triomphe des maléfices de Médée. — Défaite des Pallantides. — Le Taureau de Marathon. — Le Minotaure. — Ariadne. — Mort d'Égée. — Les Amazones. — Légende de Phèdre et d'Hippolyte. — Pirithoos et les Lapithes contre les Centaures. — Enlèvement d'Hélène. — Pirithoos captif dans les Enfers. — Les Jardins d'Académus. — Souvenir de Platon. — Thésée considéré par Plutarque comme un roi législateur d'Athènes. — Les démos reunis en une cité, Asty. — Le Prytanée. — Le Boulétérion. — Répartition des étrangers en trois classes. — La « Paralie. » — Thésée tué traîtreusement par Lycomède, roi des Dolopes. — Figuration de Thésée. — Son temple. — Cécrops, premier roi indigène de l'Attique. — Sa personnalité mythique. — Fondation d'Athènes et de l'Acropolis. — Commencement de civilisation. — Érichthonios ou Érechthée. — Ses institutions. — L'Érechtheion. — Cariatides de ce temple. — Borée et Orithyia. — Zétés et Calais, compagnon des Argonautes. — Popularité de la légende de Borée et d'Orithyia. — Pandion. — Procris, Philomèle, Procne, Térée. — Crœusa, Xouthos et Ion. — Souvenir d'Euripide et de Racine.



La légende de Thésée n'est pas sans affinité avec l'histoire de quelques héros solaires, tels que Persée et Bélérôphon. Né à Trézène, en Argolide, il est le fils d'Égée, (αἰγες, les flots

qui battent le rivage), et d'Æthra, Αἶθρα, la sérénité du ciel. Élevé par Connidas et par le Centaure Chiron, il donne de bonne heure des preuves de force et de courage. Ainsi Héraclès étant venu un jour chez Pitthée, roi de Trézène, aïeul de Thésée, et ayant déposé à terre sa peau de lion, pour se mettre à table, tous les enfants s'enfuient épouvantés; mais Thésée, apercevant cette dépouille, et la prenant pour l'animal vivant, saisit une hache, afin de le combattre. Un oracle avait annoncé à Æthra que si son fils, parvenu à l'âge d'homme, soulevait une énorme pierre sous laquelle Ægée avait déposé ses sandales et son épée, il deviendrait un grand héros. Thésée, sur la route d'Athènes, où il doit rejoindre son père, trouve la pierre signalée par l'oracle, et s'empare du précieux dépôt. C'étaient des armes utiles pour qui voulait traverser une contrée alors infestée de brigands. Près d'Épidaure, Thésée rencontre Périphétès, géant armé d'une lourde massue dont il écrase les passants : il le tue et s'empare de son arme, qui devient alors un de ses attributs distinctifs, à la manière d'Héraclès.

A l'Isthme de Corinthe, il se trouve en face de Sinis, (Σίνις, voleur), surnommé Pityocampètès, Πιτυοκάμπτης (fléchisseur de pins), par allusion au supplice cruel qu'il infligeait aux passants. Il les attachait au sommet de deux pins, qu'il courbait, pour les abandonner ensuite à eux-mêmes. Thésée le fait périr par le même supplice.

Un peu plus loin, il tue le sanglier de Crommyon : exploit analogue à l'expédition de Héraclès contre le Sanglier d'Érymanthe, et à celle de Méléagre contre le Sanglier de Calydon.

En Mégaride, Thésée détruit Sciron, qui arrêtait les étrangers, les dépouillait, et les précipitait du haut d'un rocher dans la mer.

A Eleusis, il terrasse à la lutte l'Arcadien Cercyon, comme Héraclès avait terrassé Antée.

Sur les bords du Céphise attique, il a affaire au géant Polypémon ou Damastès, plus connu sous le nom de Prokroustès, Procruste ou Procuste¹. Ce monstre contraignait les passants à s'étendre sur un lit trop court, et il retranchait de leur corps tout ce qui excédait la mesure. Thésée le condamne au supplice qu'il faisait subir à ses victimes.

Enfin, il arrive à Athènes dans le mois d'Hécato-
tombæon². De grands troubles régnaient alors dans la ville. Les cinquante Pallantides, fils de Pallas, frère d'Ægée, attendaient impatiemment l'occasion de s'emparer du pouvoir. Thésée se présente, inconnu, sous un costume de jeune fille, comme Achille chez Lycomède, roi de l'île de Scyros. Sa robe flottante, ses cheveux bouclés, provoquent contre lui les railleries des ouvriers occupés à sculpter le fronton du temple d'Apollon Delphinios. En réponse, Thésée dételle les bœufs d'un chariot arrêté près de là, et lance ce chariot au-dessus du sommet de l'édifice. Ægée, roi d'Athènes, avait alors pour épouse la magicienne Médée, qui essaie d'empoisonner le jeune héros, dont elle redoute la présence. Mais avant qu'elle ait pu accomplir son dessein, Thésée tire du fourreau l'épée de son père, qui le reconnaît et

1. De προκρούω, s'élançer, fondre sur.

2. Le premier mois de l'année athénienne : fin de juillet.

qui contraint Médée de s'enfuir. Restait à vaincre les Pallantides, ennemis déclarés du roi. Trahis par un des leurs, nommé Léos, ils sont surpris dans une embuscade et taillés en pièces par Thésée. Le héros dirige alors ses efforts contre le Taureau de Marathon, qui dévastait la Tétrapole de l'Attique¹, le surprend, l'amène vivant à Athènes et le sacrifie à Apollon Delphinios.

Cependant l'époque était venue de payer, pour la troisième fois, le tribut imposé par Minos. Le Minotaure était un monstre, moitié homme et moitié taureau, né de Pasiphaé et d'un taureau blanc, créé par Poséidon. Il se nourrissait de chair humaine, enfermé dans le Labyrinthe de Crète, œuvre de Dédale, et l'une des Sept Merveilles du monde. Androgée, fils de Minos, ayant été tué par les Athéniens, dont il avait été vainqueur aux jeux des Panathénées, Minos, pour venger la mort de son fils, avait contraint les Athéniens d'envoyer, chaque année, en Crète, sept jeunes gens et sept jeunes filles, destinés à être dévorés par le Minotaure. Thésée obtient de son père la liberté de faire partie de cette troupe vouée à la mort. Quand ils sont arrivés en Crète, Ariadne, fille de Minos, s'éprend d'amour pour Thésée : elle lui donne une épée afin de tuer le Minotaure, et un peloton de fil, au moyen duquel il retrouvera son chemin pour sortir du Labyrinthe. Le Minotaure tué, Thésée s'embarque, emmenant avec lui Ariadne, qu'il abandonne dans l'île de Naxos, où Dionysos la rencontre et devient son

1. Territoire des quatre dèmes OÉnoé, Tricorythe, Probainthe et Marathon. Voir PLUTARQUE, *Thésée*, 14.

époux. A son départ d'Athènes, Thésée avait arboré sur son vaisseau deux voiles de couleur différente, une noire, d'autres disent rouge, et une blanche. Si Thésée était vainqueur, le pilote Phéréclos avait reçu d'Ægée l'ordre d'arborer la voile blanche ; la voile noire devait être un signe de mort. Dans sa joie, Thésée oublie, en vue des côtes de l'Attique, de faire hisser la voile blanche. Ægée, désespéré, et croyant que son fils a péri, se précipite, du haut d'un rocher, dans la mer qui porte son nom. Son fils devient alors roi et législateur d'Athènes.

Une de ses plus célèbres aventures est son expédition contre les Amazones. On dit qu'il les assaille avant qu'elles eussent eu le temps de se remettre des attaques de Héraclès, et qu'il emmena leur reine Antiope. En représailles, les Amazones envahissent l'Attique et pénètrent dans Athènes. Thésée leur livre une bataille décisive et les défait au milieu même de la ville. D'Antiope, Thésée avait eu un fils nommé Hippolytos, célèbre dans les légendes dramatiques par la passion qu'il fait naître au cœur de Phèdre, seconde femme de Thésée, et par la mort cruelle qu'il subit, sans l'avoir méritée¹.

Le nom de Thésée se trouve mêlé à toutes les grandes expéditions héroïques. Il est un des Argonautes ; il se rend à la chasse du Sanglier de Calydon ; il aide Adrastos à recouvrer les corps des héros morts devant Thèbes ; il se lie d'une étroite amitié avec Pirithoos, et il l'aide, lui et les Lapithes, contre les Centaures. Assisté de Pirithoos, il enlève

1. Voir les tragédies d'Euripide, de Sénèque, de Racine.

de Sparte Hélène, encore toute jeune, et la laisse dans Aphidna, deme de l'Attique, aux soins d'Æthra. En retour de ce service, il aide Pirithoos dans sa tentative pour enlever Perséphone des Enfers. Pirithoos périt dans l'entreprise, et Thésée est retenu dans une dure captivité, jusqu'au jour où Héraclès le délivre. Cependant Castor et Pollux envahissent l'Attique et enlèvent leur sœur Hélène et Æthra, dont Acadèmos a indiqué la retraite. C'est pour reconnaître le service d'Acadèmos, que les Lacédémoniens, toutes les fois qu'ils ravagèrent l'Attique, épargnèrent les jardins d'Acadèmos, situés à un kilomètre d'Athènes, et qui portaient le nom d'Académie, rendu si glorieux par l'enseignement de Platon.

Mais ce qu'il y a de plus remarquable dans la vie légendaire de Thésée, et ce qui a pu le faire considérer par Plutarque comme le fondateur historique de la ville d'Athènes, c'est qu'il réunit en un seul corps les douze dèmes ou bourgades de l'Attique, dispersés sur les collines du Pédion (la Plaine), et n'en forme qu'une seule et même cité, Asty, Ἄστυ, où toute l'autorité est entre les mains du peuple, le roi ne se réservant que la direction de la guerre et l'exécution des lois. Il fait abattre dans chaque dème les Prytanées et les Boulèteria, ou Maisons de Conseil¹, et il bâtit un Prytanée et un Conseil communs dans la ville d'Athènes. Il institue les Panathénées, ou Grandes Fêtes d'Athènes.

1. Le Prytanée, Πρυτανεῖον, était l'édifice destiné aux cinquante sénateurs de la tribu, qui avait, à son tour, la préséance dans le Conseil ou Sénat. — La Maison du Conseil, βουλευτήριον, était l'édifice où s'assemblaient les Conseillers ou Sénateurs.

Les étrangers, invités à venir peupler la ville, y affluent de toutes parts. Il les répartit en trois classes : les Nobles, les Laboureurs et les Artisans.

Le vaisseau sur lequel il s'est embarqué pour aller combattre le Minotaure et pour revenir vainqueur, était, dit-on, une galère à trente rames. Les Athéniens le conservèrent au Pirée jusqu'au temps de Démétrios de Phalère. Ils en ôtaient les vieilles planches, à mesure qu'elles se pourrissaient, et ils les remplaçaient par des neuves, qu'ils joignaient solidement aux anciennes. Ce navire, désigné sous le nom de Paralie, portait chaque année à Délos les offrandes de l'Attique.

Son œuvre achevée, Thésée abdique la royauté et se retire à Scyros, chez les Dolopes. Le roi Lycomède le précipite, par trahison, du haut d'un rocher. Les mythologues, qui voient dans Thésée un héros solaire, comparent cette chute à celle de l'astre du jour, qui, arrivé au terme de sa carrière, disparaît derrière les hautes falaises et se plonge dans les flots.

L'analogie des exploits de Thésée avec ceux de Héraclès lui a fait donner par les artistes des points de ressemblance avec les traits du héros thébain. C'est un jeune homme aux formes vigoureuses, armé de la massue. Cependant cette force athlétique n'exclut pas une certaine élégance : ses traits gardent la beauté délicate que lui prête la légende à son arrivée en Attique. Dans la tradition athénienne, il est vêtu d'une chlamyde, coiffé d'un casque conique et s'appuyant sur un long bâton.

Non loin de la route qui va du Pirée à l'Asty, ou ville proprement dite d'Athènes, s'élève le

Temple bâti en l'honneur de Thésée, sur l'emplacement même où l'on prétendait qu'était la tombe du héros. Lieu d'assemblée militaire, et jouissant du privilège d'asile, il était l'objet d'une grande vénération. Ses ruines, surtout éclairées par le soleil du matin, causent une impression profonde. L'intérieur de ce temple sert actuellement de Musée.

Le premier roi autochtone de l'Attique est Cécrops, Κέκροψ, qu'on représente parfois comme le chef d'une colonie égyptienne, venue de Saïs (*Sa-el-hajjar*), grande ville dans le Delta du Nil, l'an 1580 avant l'ère chrétienne. Mais cette assertion est contredite par quelques-uns des anciens mêmes et par les critiques modernes les plus éminents¹. Ramené à sa personnalité mythique et pélasgienne, Cécrops est un géant, fils de la Terre, ayant une double nature, διφυής, homme dans la partie supérieure du corps, et dragon dans la partie inférieure. Époux d'Agraulos ou Aglauros (ἀγλαυρός, sérénité céleste), il a pour filles Aglauros, Hersè (ἑρση, la rosée), Pandrosos (πανδρόσος, tout humide de rosée), et un fils, Érisichthon, qui meurt en bas âge. Il passe pour le fondateur d'Athènes, dont la citadelle, Ἀκρόπολις, porte d'abord le nom de *Cecropia*, divise les habitants en douze tribus ou demes, introduit les premiers éléments de la vie civilisée, institue le mariage et remplace les sacrifices sanglants par des offrandes de farine, πέλαντοι. C'est sous le

1. La succession des rois indigènes de l'Attique est : 1° Actæos; 2° Cécrops; 3° Cranaos; 4° Amphictyon; 5° Érichthonios; 6° Pandion; 7° Érechthée; 8° Cécrops, fils d'Érechthée; 9° Égée; 10° Thésée.

règne de Cécrops que Poséidon, voulant prendre possession de l'Attique, jadis appelée Actè, Ἀκτῆ, le rivage, fait jaillir de terre, avec son trident, une fontaine d'eau salée, disent les uns; un cheval, disent les autres. Mais Athèna, sa rivale, donne au pays l'olivier, une des sources de sa fortune. Cécrops, pris pour arbitre, décide en faveur d'Athèna. Érichthonios ou Érechthée (la terre féconde), fils de Hèphæstos et d'Atthis, fille de Cranaos, succède à Cécrops. Comme celui-ci, il est moitié homme et moitié serpent. Le premier, il attelle quatre chevaux à son char, introduit à Athènes le culte d'Athèna et l'usage de l'argent, qu'il tenait du roi scythe Indos. Son temple, l'Érechtheion, situé sur l'Acropolis, était un des monuments les plus curieux d'Athènes. La toiture du portique méridional était soutenue par six cariatides, ou colonnes, dont les fûts représentaient des jeunes filles revêtues de longues draperies, d'un effet ravissant. C'est entre l'Érechtheion et le Parthénon que se dressait la statue d'Athèna Promachos, œuvre de Phidias, qu'on apercevait de la mer.

Parmi les filles d'Érechthée, la plus célèbre est Orithyia, Ὀρθύβια, l'air humide et matinal des ravins. Un jour qu'elle jouait avec ses compagnes sur les bords de l'Ilissos, Boreas ou Borée, le vent du Nord, soufflant de Thrace, la prend entre ses bras et l'emporte dans son royaume¹. De leur union naquirent Zètès et Calaïs, qui jouent un rôle dans l'expédition des Argonautes. Le vent du Nord étant celui qui souffle en Grèce avec le plus

1. Voir le commencement du *Phèdre* de Platon.

de violence, il n'est pas étonnant qu'il ait été à Athènes l'objet d'un culte spécial. Lors de l'invasion de Xerxès, la petite escadre grecque mouillait à Chalcis. L'oracle, consulté, conseille aux Athéniens d'invoquer « leur gendre. » Ils conjecturent qu'il s'agit de Borée, époux d'Orithyia, fille d'Érechthée, un des ancêtres des Athéniens. On lui offre un sacrifice : aussitôt le vent du Nord se lève, et une tempête brise les vaisseaux perses contre le Pélion. En reconnaissance de ce service, on bâtit un temple à Borée sur la rive de l'Ilissos. La plastique grecque et moderne s'est emparée du sujet de Borée enlevant Orithyia. Le vent du Nord se présente sous la figure d'un homme barbu, muni d'ailes relevées : ses jambes sont pliées comme s'il s'agenouillait ; c'est l'attitude familière aux maîtres anciens pour exprimer la rapidité de la course. Orithyia, vêtue du péplos et d'une longue tunique, s'élançe, en écartant les jambes et les bras, pour fuir le ravisseur.

Le fils et le successeur d'Érechthée est Pandion, qui personnifie la sérénité du ciel au printemps. Son nom, rapproché de Πάνδια, les Pandies, fêtes célébrées au moment de la pleine lune et de l'équinoxe printanier, prouve clairement que c'est une divinité protectrice des travaux agricoles. De son union avec Praxithéa il a trois filles, Procris, Philomèle et Procné.

Procris, femme de Céphalôs, vivait heureuse avec lui, quand il lui fut enlevé par Èos, l'Aurore, qui s'était éprise de ce beau chasseur. Un matin que Procris, jalouse, s'était cachée dans un buisson, afin d'épier Céphalos et sa rivale, Céphalos voit les bois s'agiter, croit qu'il s'y trouve

un animal et y lance un javelot qui tue Procris. Désespéré, il se précipite dans la mer du haut du promontoire de Leucas.

Procné et sa sœur Philomèle, l'hirondelle et le rossignol, les deux oiseaux printaniers, sont les héroïnes d'une affreuse et poétique légende. Térée, roi de Thrace, mari de Procné, ayant déclaré sa passion coupable à Philomèle, les deux sœurs se concertent pour tirer de lui une cruelle vengeance. Elles égorgent Itys, fils de Térée, et le servent à son père, comme un mets, dans un festin. Térée les poursuit, l'épée nue ou la hache à la main; il va les atteindre dans le bois de Daulis, au pied du Parnasse, lorsque les dieux interviennent, et changent Térée en huppe, Procné en hirondelle, et Philomèle en rossignol¹.

Creüsa, la plus jeune des filles d'Érechthée, était occupée à cueillir des fleurs sur les pentes de l'Acropole, lorsque Apollon lui propose de s'unir à lui. Creüsa met secrètement au jour un enfant, nommé Ion, qui devient le héros d'une tragédie d'Euripide. Recueilli par Hermès et transporté à Delphes, il est élevé dans le sanctuaire de son père et consacré au culte delphien. Creüsa est alors donnée en mariage à Xouthos, fils d'Æolos, roi du Péloponèse, qui avait rendu des services aux Athéniens, en guerre avec les habitants de la Mégaride. Les deux époux, affligés de n'avoir pas d'enfants, vont consulter l'oracle d'Apollon. A l'entrée du temple, ils rencontrent, sans le connaître, le jeune Ion, élevé par la

1. LA FONTAINE, Liv. III, fable XV, *Philomèle et Procné*.

Pythie. Xouthos, amené par la réponse du dieu à regarder ce jeune homme comme son propre fils, l'adopte et se dispose à l'emmenner à Athènes. Un accès de colère jalouse s'empare de Creüsa : elle essaie d'empoisonner Ion, mais son dessein est découvert, et elle est condamnée au dernier supplice. Les langes et le berceau de l'enfant, conservés par la Pythie, ont pour résultat une reconnaissance entre Ion et Creüsa, qui se jettent dans les bras l'un de l'autre. Xouthos reçoit d'Athèna la promesse que de Creüsa et de lui vont naître deux fils illustres, Doros et Achæos, ancêtres des Doriens et des Achéens. Ion, héritier du sceptre d'Érechthée, change par son nom¹ en race ionienne les Ægialiens, habitants du rivage, Αἰγιαλῆς, qui transportent plus tard leur domination dans les Cyclades et sur les côtes de l'Asie. Ses fils Géléon, Ægicorios, Argadès et Hoplès, sont les chefs des quatre tribus primitives d'Athènes.

1. Ἴον, violette.





HÉROS DU CYCLE TROYEN



un moment de la période mythohéroïque, qu'il est difficile de déterminer par une date précise, Ilos, fils de Tros et de Callirhoé, avait construit une ville sur un emplacement où s'était arrêtée une vache aux couleurs variées, que Zeus lui avait donné l'ordre de suivre¹. Cette ville, nommée d'abord Ilion, était bâtie sur le littoral de l'Hellespont et le versant occidental de l'Ida, sur un plateau qui s'abaisse en pente douce vers une plaine herbeuse et fertile, qu'arrosent de nombreux filets d'eau². Protégée par la forteresse de Pergame, d'où l'œil suit le cours du Simoïs et celui du Scamandre, et, dans le lointain, le mou-

1. D'après une autre tradition, c'est une colonie pélasgique qui fonda la ville de Pergame, où régna d'abord Scamandra, vers 1614 avant l'ère chrétienne. Il a pour successeurs Teucer (1590), Dardanos (1568), Érichthonios (1537), Tros (1462), qui lui donne le nom de Troie; Ilos (1402), d'où elle prend le nom d'Ilion, et, à la fin de sa descendance, Laomédon et Priam.

2. L'opinion commune est que Troie était au pied de la colline occupée aujourd'hui par le village turc Bounar-bashi.

vement azuré des flots, Ilion, appelée ensuite Troïa, du nom de Tros, père d'Ilos, était garnie de murailles élevées, dit-on, par des dieux, et munie de portes solides, dont les plus célèbres étaient les portes Scées (Σκαίαι πύλαι), situées dans la partie *gauche* ou occidentale de la ville. Sous le règne de Priam, Troie était arrivée à un haut degré de prospérité et de puissance. Sa domination s'étendait depuis les côtes méridionales, en face de Lesbos, jusqu'à l'Hellespont, et elle comptait dans ce pays huit ou neuf principautés vassales. C'est sous le règne de Priam, fils de Laomédon, que les Grecs, d'après la tradition homérique, viennent en faire le siège. Des conflits et des luttes avaient eu déjà lieu entre les Phrygiens et les Grecs. On dit que Priam, nommé d'abord Podarkès (aux pieds légers), ayant été fait prisonnier et emmené en Grèce, fut rendu pour une rançon, et qu'il prit alors le nom de Priam, *πριάμενος*, *le racheté*¹. La plupart des luttes signalées de temps immémorial entre l'Asie et l'Europe, avaient pour cause des enlèvements de femme. Io, fille d'Inachos, roi d'Argos, est enlevée par des Phéniciens (hommes rouges), qui l'emmenent captive en Égypte. Les Grecs se vengent en usant de représailles. Iason ou Jason, fils d'Aïson², roi d'Iolcos, équipe un vaisseau, nommé Argo (le rapide), et, suivi de ses compagnons, qui pren-

1. D'après quelques traditions, fortifiées par des étymologies plus ou moins certaines, Πριάμος, dans le dialecte éolien, étant Πιέρημος ou Περίαμος, est éponyme de Pergame, par le changement assez fréquent d'ι en γ.

2. Iason, 'Ιάσων, est, par métathèse, le même nom que Αἰσών, Aïson.

nent le nom d'Argonautes, il débarque à *Æa*, en Colchide (Mingrèlie), s'empare de la Toison d'or, et enlève Médée, fille d'*Ætès*, roi de Colchos. *Ætès* envoie un héraut en Grèce, pour demander justice et pour réclamer sa fille; mais les Grecs répondent que, puisqu'on ne leur a donné aucune satisfaction lors de l'enlèvement de la fille d'*Inachos*, ils n'en donneront point pour celui de Médée.

Deux générations d'hommes après ces événements¹, Paris Alexandros, fils de Priam et d'Hercule, désirant avoir une femme grecque, et mettant à profit la faveur d'Aphrodite, à laquelle il avait adjugé la pomme lancée par la Discorde au milieu du banquet des noces de Pélée et de Thétis, se rend à Sparte, auprès du roi Ménélas, frère du roi de Mycènes, Agamemnon. Ménélas avait épousé Hélène, fille de Zeus et de Lédà; c'était la plus belle femme de ces temps héroïques. Ménélas, qui était allé en Troade consulter un oracle au sujet d'une famine dont Sparte était affligée, avait reçu un très bon accueil du roi Priam. En souvenir de ce traitement amical, il accorde à Paris une hospitalité généreuse. Castor et Pollux unissent aux siens leurs témoignages de cordiale sympathie. Paris ne veut point rester en retard de libéralité. Il offre à Hélène de riches présents; mais, abusant bientôt de l'hospitalité qu'il a reçue, il profite d'un voyage fait en Crète par Ménélas, pour séduire et pour enlever Hélène, avec une grosse somme d'argent dérobée à son époux. Cet outrage devient un brandon de discorde entre l'Europe et l'Asie.

1. HÉRODOTE, Liv. I, chap. I et suivants.

La naissance de Paris avait été précédée de terribles présages. Hécabè ou Hécube, sa mère, avait rêvé qu'elle mettait au monde un tison ardent; et Priam, consultant les devins, avait appris que le fils qui était sur le point de naître, lui deviendrait fatal : la destinée allait s'accomplir.

Ménélas, informé en Crète de la perfidie de Paris, arrive à Sparte en toute hâte, plein de douleur et d'indignation. Il délibère avec son frère Agamemnon et avec le sage Nestor, roi de Pylos, sur le moyen de se venger. Les trois héros font connaître l'événement aux six principaux chefs, qui demeurent auprès d'eux, et ils trouvent en leur faveur une sympathie résolue et active. Nestor, Palamède et d'autres héros vont partout solliciter un appui immédiat pour diriger une attaque contre Troie, sous le commandement d'Agamemnon, auquel chaque chef promet une obéissance constante et des efforts infatigables, jusqu'à ce qu'on ait recouvré Hélène.

A cette nouvelle, Anténor, beau-frère de Priam, qui, avant la guerre de Troie, avait été chargé d'aller réclamer Hésione, fille de Laomédon, enlevée par des Grecs et donnée en mariage à Télamon, père de Teucer, propose, dans une assemblée de Troyens, de rendre aux Atrides Hélène et ses richesses; mais Paris se refuse obstinément à laisser partir celle qu'il a prise pour épouse. La guerre ne peut plus être différée, et la flotte grecque se rassemble à Aulis¹. L'armée tout entière des Grecs se composait, dit-on,

1. Ville de la Béotie, sur un promontoire de la côte orientale, vis-à-vis de Chalcis en Eubée : elle s'appelle aujourd'hui *Vathi*.

de mille cent quatre-vingt-six vaisseaux et de cent trente-cinq mille hommes, dépassant ainsi de plus de dix contre un tout ce que les Troyens pouvaient leur opposer, même en y ajoutant leurs alliés. Sous les ordres d'Agamemnon s'étaient rangés des guerriers venus de tous les points de la Grèce, c'est-à-dire des contrées nord-ouest de la Thessalie, au pied du mont Olympe, aussi bien que des îles occidentales de Dulichium et d'Ithaque, et des îles orientales de Crète et de Rhodes¹. La durée légendaire et traditionnelle du siège de Troie est de dix années. Thucydide² explique ces délais en faisant remarquer que les Grecs étant, en réalité, moins nombreux et plus pauvres que les poètes ne l'ont assuré, ils eurent de la peine à se procurer les provisions suffisantes, et qu'ils furent contraints par là de disséminer leur armée et d'en employer une partie à cultiver la Chersonèse, et une autre à des courses de maraude dans la contrée voisine de la ville assiégée.

Nous n'avons point à entrer dans le détail des faits relatifs à la prise et à la ruine de Troie : la lecture d'Homère, de Virgile et de Quintus de Smyrne suffit amplement à qui veut en savoir les

1. On peut lire dans le second chant de l'*Illiade* le nom des héros rangés sous le commandement d'Agamemnon, le nombre de leurs vaisseaux et celui de leurs guerriers : Ménelas, Nestor, Idomenée, Mérion, Diomède, Mégès, Thoas, Ulysse, Ajax de Salamine, Ajax, fils d'Oilée, Elephenor, Peneleos, Laïtos, Ménésthéc, Achille, Protésilaos, Eurypylos, Machaon, Podalire, Eumelos, Philoctète, Polyètes, Gouneus, Prothoos, Tlepolemos, Nireus, Phidippos, Anticlos, Palamède, Patrocle, etc. — Voir également le premier chœur d'*Iphigénie à Aulis* d'Euripide.

2. *Guerre du Péloponèse*, I, 1.

circonstances, devenues d'ailleurs populaires : rivalité d'Achille et d'Agamemnon, colère d'Achille, mort de Patrocle, adieux d'Hector et d'Andromaque, duel d'Achille et d'Hector, Cheval de bois construit par Épéios, mort de Laocoon et de ses fils, sac de la ville, massacre de Priam, fuite des Troyens, retour et infortunes des chefs grecs, apothéose d'Hélène¹. Nous croyons toutefois qu'il est utile de donner quelques notions explicatives sur les principaux héros de cette lutte mémorable entre la Grèce et l'Asie. Les dieux eux-mêmes y prennent part. « Du côté de l'Asie, dit Bossuet², était Vénus, c'est-à-dire les plaisirs, les folles amours et la mollesse; du côté de la Grèce était Junon, c'est-à-dire la gravité avec l'amour conjugal, Mercure avec l'éloquence, Jupiter avec la sagesse politique. Du côté de l'Asie était Mars impétueux et brutal, c'est-à-dire la guerre faite avec fureur; du côté de la Grèce était Pallas, c'est-à-dire l'art militaire et la valeur conduite par l'esprit. » Effectivement, et en désignant ces divinités par leurs appellations homériques, Aphrodite protège Paris et Hélène, garantit Énée, son fils, des coups de Diomède, qui la blesse, et saisit toutes les occasions d'être utile aux Troyens; Héra, sœur et épouse de Zeus, s'efforce de donner la supériorité aux Grecs dans leurs rencontres avec l'armée troyenne, intéresse à leur cause Poséidon, Hermès et Athèna, et met tout en œuvre pour leur concilier la faveur du souverain

1. Pour la popularité des poèmes homériques, voir MONTAIGNE, *Essais*, Liv. II, chap. XXXVI, *Des plus excellents hommes*.

2. *Disc. sur l'hist. universelle*, III^e partie, chap. V.

des dieux ; Arès, le dieu de la guerre, aime à se jeter dans la mêlée : il est blessé par Diomède, fait retentir l'air de ses cris terribles, et est vaincu par Athèna.

Après les dieux, viennent les héros. Les nommer au hasard, et même selon leur importance relative, ce serait jeter de la confusion dans cette sorte d'inventaire, où doit dominer la clarté. Aussi procédons-nous par la méthode la plus simple, c'est-à-dire par l'ordre alphabétique.

HÉROS GRECS

ACHILLE¹, le plus vaillant des héros qui se rendirent au siège de Troie, était fils de Pélée, roi des Myrmidons (les hommes-fourmis), et de Thétis, déesse de la mer. A sa naissance, il est plongé par sa mère dans les eaux du Styx, qui rendent son corps invulnérable, excepté le talon par lequel l'enfant était tenu. Confié à Phœnix, fils d'Amystor, Achille est élevé par le Centaure Chiron, qui, pour lui donner de la force, le nourrit de la moelle des bêtes féroces. La muse Calliope lui accorde le don de la musique et de la poésie. Il avait atteint l'âge de neuf ans, lorsque Calchas prédit que sans lui Troie ne pourra être prise. Thétis, instruite que son fils doit périr, et craignant son caractère belliqueux, l'envoie, déguisé en femme, sous le nom de Pyrrha (la blonde), chez Lycomède, roi de Scyros. Ulysse, qui a dé-

1. On tire ce nom d'ἄχος, *deuil*, et de λαός, *peuple, armée*, mais il faut toujours être en garde contre ces sortes d'étymologies.

couvert le lieu de retraite d'Achille, vient chez Lycomède, travesti en marchand, et étale devant le groupe des jeunes filles des bijoux, auxquels sont mêlées des armes. Achille se trahit par l'empressement qu'il met à les saisir et ne peut résister à Ulysse, qui l'emmène à Troie. C'est le moment glorieux de sa vie si rapide et si bien remplie. Doué d'une force physique prodigieuse, d'un esprit supérieur, d'une sensibilité irritable, de passions généreuses, mais violentes, il tient tête à Agamemnon et demeure longtemps enfermé dans sa tente. Les prières de sa mère et la mort de Patrocle le tirent de son inaction : il venge son ami, en tuant Hector, dont il traîne le cadavre autour des murs de Troie, avant de le rendre à Priam. Il survit peu de temps à sa victoire : il meurt tué par Paris, qui le blesse d'une flèche au talon. Les Grecs déposent ses cendres au promontoire de Sigée.

AGAMEMNON, fils d'Atrée¹, roi de Mycènes, est nommé généralissime de l'armée grecque, sans avoir toutefois un pouvoir absolu. Distingué par sa haute taille, il manque parfois de courage et de résolution : l'orgueil lui en tient lieu. C'est ainsi que, afin d'obtenir des vents favorables pour aller ruiner Troie, il immole, à Aulis, l'une de ses trois filles, Iphianasse ou Iphigénie. Devant Troie, il outrage le prêtre Chrysès, dont il refuse de rendre la fille Astynomè, nommée aussi

1. D'après une autre légende, Agamemnon, ainsi que son frère Ménélas, a pour père Pleisthénès ou Plisthène, fils d'Atrée, et pour mère Aérope ou Ériphyle; mais la tradition que nous adoptons est la plus accréditée. Agamemnon et Ménélas sont souvent désignés sous le nom d'Atrides. — On dérive le nom d'Agamemnon de ἄγαν, beaucoup, et de μένων, persévérant, résistant.

Chryséïs, et il fait enlever de force Briséis ou Hippodamie, fille de Brisès et devenue l'esclave d'Achille, après la ruine de Lyrnesse. Troie prise, Agamemnon revient à Mycènes; mais, dans son absence, sa femme Clytemnestre s'est laissé séduire par Ægisthe, fils de Thyeste. Agamemnon, rentré vainqueur dans ses foyers¹, est invité à prendre un bain, et, au moment d'en sortir, il est massacré par sa femme, « comme un bœuf dans l'étable². » Cassandre, la plus belle des filles de Priam et d'Hécube, devenue captive d'Agamemnon, est massacrée en même temps que lui. Oreste est chargé par les dieux de venger sur Clytemnestre et sur Ægisthe le meurtre de son père, et il s'acquitte de cette affreuse mission.

AJAX. — Il y a deux Ajax, l'un, fils d'Oïlée, prince des Locriens, et l'autre, fils de Télamon, roi de Salamine. On dérive le nom du premier du verbe, *αἶσσω*, *courir*, ou de *αἰάζω*, *gémir*; et celui du second, du mot *αἰέτος*, *aigle*. Haï d'Athènes, dont il avait outragé la prêtresse Cassandre, et de Poséidon, dont il avait méconnu le secours, le fils d'Oïlée périt englouti sous un rocher qui lui avait servi de refuge. Malgré sa petite taille, il était habile à manier le javelot, et il s'élançait le premier au fort de la mêlée.

AJAX, fils de Télamon, était regardé comme

1. Voir la trilogie d'Eschyle : *Agamemnon*, les *Choéphores* et les *Euménides*. — Victor Hugo, *Légende des Siècles*, nouvelle série, t. IV. *Cassandre*. — Leconte de Lisle, *Les Erinnyes* (Alphonse Lemerre).

2. HOMÈRE, *Odyssée*, XI, suit une légende différente de celle d'Eschyle; mais l'issue est la même, c'est-à-dire le meurtre d'Agamemnon.

le plus brave des Grecs, après Achille. Deux fois il se mesure avec Hector, et il surpasse les autres héros en vaillance, comme il les dépasse de la tête et des épaules. Achille mort, il dispute à Ulysse la possession des armes fabriquées par Hèphæstos, succombe dans cette lutte oratoire, devient fou, et, dans sa démence, massacre des troupeaux, qu'il prend pour les chefs de l'armée grecque. Revenu de son délire, il se résout à se donner la mort, ajuste en terre son épée, « présent d'Hector, » invoque Zeus, Hermès, les Erinnyes, le Soleil, Athènes, le sol sacré de Salamine, sa patrie, et se jette sur son épée¹.

CALCHAS, du verbe *καλχαίνω*, *méditer*, était fils de Thestor, de Mycènes. Habile à connaître l'avenir d'après le vol des oiseaux, il fut choisi pour conduire à Iliou les vaisseaux des Grecs. Ses prédictions et ses conseils rendirent de grands services à l'armée. Ami d'Ulysse, il contribua, d'accord avec Épéios, à la construction du fameux Cheval de bois à l'aide duquel Troie fut prise. Le divin Mopsos, son rival, ayant annoncé un événement qui se réalisa contrairement à l'oracle de Calchas, celui-ci se donna la mort.

DIOMÈDE, *Διός, Zeus, μῆδης, conseil*, était fils de Tydée, roi des Étoliens. Protégé par Athèna, il conduit à Troie quatre-vingts vaisseaux avec Sthénélos, fils de Capanée, et se distingue par sa bravoure. Deux fois, il attaque Hector, qu'il renverse, blesse Arès, le dieu de la guerre, assiste à tous les combats, fait prévaloir ses avis dans les

1. Voir le drame de Sophocle, *Ajax porte-fouet*, p. 119 et 120 de notre *Hist. de la litt. grecque*.

conseils, et se rend constamment redoutable par sa cuirasse et sa peau de lion. D'après une tradition adoptée par Virgile, Diomède, à son retour, ayant abordé sur les côtes de l'Apulie Daunienne, y fonde la ville d'Arpi, où il reçoit Venulus avec les envoyés du roi Latinus¹, et fait construire un grand nombre de temples. Il était représenté, dans l'Acropolis d'Athènes, portant le Palladium de Troie.

ÉΠΕΙΟΣ, fils de Panopeus, un des Argonautes, est moins célèbre comme guerrier que comme architecte. Il amena toutefois sous les murs de Troie trente vaisseaux des îles Cyclades et se distingua dans les jeux funèbres donnés en l'honneur de Patrocle, où il remporta la victoire au pugilat sur Euryale, fils de Mécisteus. La renommée d'Épéios lui vient surtout de l'invention et de la construction du Cheval de Troie. La légende veut que, inspiré par Athènes, Épéios fit élever en bois de sapin un énorme cheval, dans les flancs duquel se cachèrent les principaux guerriers grecs. Le traître Sinon, qui avait conseillé aux Troyens de faire entrer ce cheval dans la ville, vint, au milieu de la nuit, les délivrer de leur prison volontaire : ils ouvrent les portes de la place et y introduisent leurs compagnons². On croit que ce cheval était une machine de guerre, une espèce de bélier, imaginé pour battre les murs, et qu'on s'en servit pour pratiquer une large brèche par où les Grecs entrèrent dans Troie, à la faveur de la nuit. Les instruments qui servi-

1. *Énéide*, VIII, v. 9; XI, v. 242 et suivants.

2. Voir *Énéide*, II, v. 185 et suivants. Il est d'ailleurs utile de lire le chant II tout entier.

rent à la construction de ce cheval furent déposés, dit-on, dans le temple d'Athènes à Métaponte.

EUMÉE, Εὐμαίος (εὖ, *bien*, μάω, *vouloir*), le bienveillant, « le bonhomme, » était fils de Clésios, roi de l'île Syria, dans la mer Égée, entre Délos et Paros. Enlevé par une esclave phénicienne de son père, du nom de Daènè, il est vendu à Laertès, dont il devient le porcher fidèle. C'est chez lui que se rend Ulysse, travesti en mendiant, et que revient Télémaque, à son retour de Sparte. Eumée conduit Ulysse à la ville, et l'aide à tuer les prétendants de Pénélope.

IDOMÉNÉE, fils de Deucalion et petit-fils de Minos, roi de Crète, était un des prétendants à la main d'Hélène. Il vient se joindre avec quatre-vingts vaisseaux à la flotte des Grecs assemblés devant Troie, et se distingue par de nombreux exploits. On croit qu'il rentra heureusement dans son royaume, où les Crétois, après sa mort, lui élevèrent un tombeau magnifique. Les traditions romaines le montrent assailli, à son retour de la Troade, par une violente tempête, et faisant vœu à Poséidon d'immoler, s'il échappe, le premier être qu'il rencontrera en touchant le rivage de son pays. C'est son fils Idamante qui, le premier, vient à sa rencontre, et Idoménee accomplit l'horrible sacrifice¹. Ses sujets, indignés, le

1. Cette légende dramatique a été mise sur la scène par Crébillon en 1705, et par Lémère en 1764. — Le 29 janvier 1781, Mozart, alors âgé de vingt-cinq ans et organiste au service de l'archevêque de Salzbourg, fit représenter à Munich son *Idomeneo* (paroles de l'abbé Varesco), qui souleva l'enthousiasme du public par les beautés nouvelles dont il était rempli. Ce chef-d'œuvre ne précédait que de cinq années les *Noëes de Figaro* et *Don Juan*.

chassent, et il se réfugie dans l'Italie méridionale, où il fonde Salente. Fénelon, dans *Télémaque*, a suivi cette tradition.

MÉNÉLAS, frère d'Agamemnon, était roi de Sparte. Il avait épousé Héléne, fille de Tyndare. Paris, fils de Priam, devenu son hôte, profite de l'absence de Ménélas, alors en Crète, séduit Héléne et l'emmène avec lui à Troie. Avant de venger cet attentat par une déclaration de guerre, Ulysse et Ménélas se rendent auprès de Priam pour redemander l'épouse infidèle. On leur répond par un refus. La guerre est déclarée. Protégé par Héra et par Athèna, Ménélas y donne les preuves d'un grand courage. Il est un des héros qui s'enferment dans le Cheval de bois. Paris tué par une des flèches de Philoctète, Ménélas cède au repentir d'Héléne, et tous les deux reviennent vivre tranquilles à Sparte, après avoir passé par l'Égypte, conduits par le pilote Canopus. Ils eurent pour fille Hermione, mêlée aux aventures tragiques d'Oreste et de Pyrrhus, et l'une des héroïnes les plus dramatiques de Racine¹.

MÉRION, fils de Molos et de Melphis, suivit Idoménée au siège de Troie, où il se distingua par son courage et par son adresse. Plusieurs guerriers tombèrent sous ses coups. Il protégea le corps de Patrocle et il aida Ménélas à l'enlever du champ de bataille. Lors des jeux célébrés auprès du tombeau de Patrocle, il gagna le quatrième prix à la course de chars, le premier au tir de l'arc, le second au jet du javelot.

1. Voir *Andromaque*.

NÉOPTOLÈME, voyez PYRRHOS.

NESTOR, le plus jeune des douze fils de Nélée, roi de Pylos, avait déjà vu deux générations d'hommes, conversé ou combattu avec de grands héros, lorsqu'il se rendit à la guerre de Troie, suivi de quatre-vingt-dix vaisseaux. Son grand âge, sa prudence, la parole qui coule de ses lèvres, douce, persuasive « comme le miel, » abondante « comme la neige aux sommets des collines¹, » font de lui le plus respecté et le plus écouté des princes. Son éloquence, un peu verbeuse, a souvent occasion de s'exercer dans les Conseils des rois et sur le champ de bataille; mais elle se déploie surtout, lorsqu'il donne l'hospitalité à Télémaque, que guide Athèna sous la figure de Mentor; il les reçoit dans le palais de Pylos, où il s'est retiré après la guerre². Ses fils l'entourent, à l'exception d'Antilochos, qui a péri de la main de Memnon : l'auguste vieillard se plaît à raconter les moindres détails relatifs au siège de Troie et au retour des Grecs.

PALAMÈDE, fils de Nauplios et de Clymène, sœur d'Agamemnon, n'est point mentionné par Homère; mais il est devenu, grâce aux légendes des poètes cypriens, développées par Euripide et par les Sophistes, un type curieux d'inventeur et d'initiateur, qu'on s'est plu à rapprocher de Prométhée et de Cadmos. On lui doit, dit-on, l'invention du calendrier, de la monnaie, des poids

1. Cette image est appliquée par Homère à l'éloquence d'Ulysse (*Iliade*, III, v. 221) : nous avons cru pouvoir nous en servir pour caractériser également celle de Nestor.

2. *Odyssée*, III.

et des mesures, des dés et du jeu d'échecs. Il ajouta quelques lettres à l'alphabet grec¹ et trouva l'explication des éclipses. Son génie ne le préserva point de l'envie et de la haine. Détesté par Ulysse, qui l'accusa d'intelligence avec les Troyens, il fut condamné par Agamemnon à être lapidé. Voilà pourquoi Platon, dans son *Apologie de Socrate*, le range parmi les héros qui ont été victimes de l'injustice.

PATROCLE, fils de Menœtios, roi de Locres, et de Sthénéle, tue par mégarde, dans sa jeunesse, Clysonyme, fils d'Amphidamas, et cherche un refuge en Phthie auprès de Pélée, qui le fait élever avec son fils Achille, dont Patrocle devient l'ami inséparable. Après l'enlèvement de Briséis, Patrocle se tient enfermé dans la tente d'Achille; mais, touché des malheurs de ses compatriotes, il essaie d'apaiser le courroux de son ami, qui, sans céder à ses prières, lui permet de revêtir ses armes et de conduire les Thessaliens au combat. A peine Patrocle s'est-il montré que les Troyens, trompés par son armure, s'enfuient éperdus : le héros les poursuit, escalade les murs de Troie, et ne se retire que devant Apollon. Blessé par Euphorbe, il succombe sous les coups d'Hector. Achille lui fait faire de magnifiques funérailles, sort de sa tente, défie Hector et le tue, pour venger son ami.

PÉLÉE, roi des Myrmidons, époux de Thétis, est le père d'Achille, auquel se rattache sa légende.

1. η, θ, ε, ρ, ψ, ω. — Ces assertions n'ont rien d'absolu.

PHILOCTÈTE était fils de Pœas¹ et de Démônassa. Sa valeur, son habileté à tirer de l'arc, l'amitié qui l'unit à Héraclès, son abandon, ses malheurs, sa haine contre les Atrides, sa résistance à Ulysse et son arrivée contrainte sous les murs de Troie, l'ont rendu célèbre parmi les guerriers grecs. Il est le héros d'un des plus beaux drames de Sophocle. La tradition varie sur la blessure qu'il reçut en se rendant à Aulis avec sept vaisseaux, partis de Méthone, de Thaumacie, de Mélibée et d'Olizone. Fut-il mordu par un serpent à Chrysa, à Lemnos, à Ténédos ou bien à Imbros? Une des flèches de Héraclès, dont les armes lui étaient échues en héritage, lui tomba-t-elle sur le pied, où elle lui fit une blessure longtemps incurable? Toujours est-il qu'il vécut plusieurs années abandonné sur le rivage inhabité de Lemnos, pourvoyant à sa misérable existence en perçant les oiseaux. Enfin, pendant la dixième année du siège de Troie, un oracle ayant déclaré que la ville ne pouvait être prise sans les flèches de Héraclès, Ulysse et Néoptolème, fils d'Achille, se rendent auprès de Philoctète, et finissent par entrer en possession des flèches de Héraclès. Arrivé à Ilioupolis, Philoctète est plongé par Apollon dans un profond sommeil et guéri par Machaon, fils d'Esculape.

PHOENIX, fils d'Amyntor, roi d'Ormenium en Thessalie, fut banni par son père du toit paternel. Il se rend alors chez Pélée, qui lui confie le gou-

1. C'est par erreur qu'un grand nombre d'interprètes de Sophocle traduisent le génitif Ποίαντος par Pœan; le véritable nom du père de Philoctète est Pœas, du nominatif Ποίας.

vernement des Dolopes et l'éducation d'Achille. Il accompagne son élève au siège de Troie. Au 1x^e chant de l'*Iliade*¹, Homère le montre suppliant vainement Achille de renoncer à sa colère contre Agamemnon et de revenir au combat. On dit que, après la prise de Troie, il fut chargé de garder le butin dans le temple de Héra.

ΠΥΡΡΗΟΣ ou Pyrrhus, nommé aussi Néoptolème (le jeune guerrier), était fils d'Achille et de Déidamie, fille de Lycomède. Son nom lui vient, dit-on, de ce que son père, en se cachant parmi les jeunes filles, avait pris le nom de πυρρᾶ, la blonde, ou de ce qu'il avait les cheveux roux, πυρρῶς, ou enfin de l'ardeur même de son courage². Sophocle, dans *Philoctète*, garde à Pyrrhos le nom de Néoptolème; Virgile (*Énéide*, III, v. 296) semble préférer celui de Pyrrhus, employé également par Racine dans *Andromaque*. Amené tout jeune devant Troie par Phœnix, Pyrrhus se montre le digne fils d'Achille. Envoyé auprès de Philoctète avec Ulysse, son âme généreuse ne peut consentir à user de ruse ou de force pour s'emparer des flèches d'Héraclès; il ne veut obéir qu'à la volonté des dieux. Il entre un des premiers dans le Cheval de bois, égorge Priam devant l'autel de Zeus, et sacrifie Polyxène aux mânes d'Achille.

Lors du partage des captifs, Andromaque, veuve d'Hector, échoit aux mains de Pyrrhus. Il l'emmena avec lui à Buthrote, en Épire, l'épouse,

1. Vers 430 et suivants.

2. Πυρρῶς se rattache au mot πῦρ, feu, flamme rouge, ardeur. En latin, Πυρρῶς est devenu Burrhus.

et en a un fils, nommé Molossos. Suivant une autre tradition, Pyrrhus se proposait d'épouser Andromaque, lorsque Hermione, fille de Ménélas et d'Hélène, fiancée à lui pendant la guerre, et jalouse d'Andromaque, suscite contre Pyrrhus la haine d'Oreste, qui le perce de son épée, devant l'autel, au moment où il allait s'unir à la veuve d'Hector. C'est la légende adoptée par Racine.

STENTOR, de la racine Στεν, effort, contraction, avait une voix plus éclatante que l'airain, et qui, seule, se faisait entendre de plus loin que celle de cinquante guerriers robustes. Elle est devenue proverbiale. Héra, pour appeler les Grecs à la bataille, emprunte les traits de Stentor. Hérodote (livre IV, 141) rapporte que Darius avait dans son armée un Égyptien dont la voix était comparable à celle de Stentor. Quelques auteurs disent que Stentor se servait d'une conque, pour produire ces sons retentissants.

STHÉNÉLOS ou Sthénélus, fils de Capanée et d'Évadné, était un brave guerrier, conducteur du char de Diomède : il entra dans le Cheval de bois. Au partage du butin, il eut une statue de Zeus à trois yeux, qu'on montrait à Argos.

TALTHYBIOS, héraut d'Agamemnon devant Troie. Il avait toute la confiance de son maître. Il joue un rôle très important dans l'*Agamemnon* d'Æschyle. C'est lui qui, en annonçant le retour d'Agamemnon, raconte la prise de Troie et le succès qui vient de couronner l'entreprise des Grecs.

TÉLAMON, fils d'Æaque et d'Endéis, prit part à l'expédition des Argonautes et fut l'ami d'Hé-

raclés. Devenu roi de Salamine, il envoya ses deux fils Teucer et Ajax combattre devant Troie, sous les ordres d'Agamemnon.

TEUCER, fils de Télamon et de Glaucè, avait été envoyé à Troie par son père, ainsi que son frère Ajax, avec l'ordre de revenir tous les deux ensemble. Ajax s'étant tué, Teucer revient seul dans sa patrie. Télamon, fidèle à sa parole, le chasse de la maison paternelle. Il part et va fonder une colonie dans l'île de Cypre. La ville principale reçoit le nom de Salamine, en souvenir de sa métropole. C'est aujourd'hui *Porto Constanza*, du nom de l'empereur Constantin, qui la rétablit, ruinée par un tremblement de terre.

THERSITE, le plus laid et le plus lâche des Grecs venus à Troie, était fils d'Agrios (le Sauvage). Son nom se rattache à la racine *θηρ*, *chaleur*, *emportement*. Homère, au second chant de l'*Iliade*¹, trace ainsi son portrait : « Parleur immodéré, fertile en insolents propos, sans cesse, avec audace, et bravant toute honte, il outrageait les rois, afin d'exciter le rire de la multitude. Il était louche et boiteux ; ses épaules recourbées resserraient sa poitrine, et sur sa tête, terminée en pointe, flottaient quelques cheveux épais. » Irrités de son insolence, les rois, et notamment Ulysse, lui firent expier par des coups la violence de ses outrages. On dit qu'il fut tué par Achille, et que son âme passa dans le corps d'une grenouille ou d'un singe.

ULYSSE offre dans son nom latin et français l'altération étrusque ou sicilienne du mot Odyssees,

1. Vers 212 et suivants.

'Οδυσσεύς¹, qui se rattache, dit-on, au verbe 'Οδύσσομαι, *irriter, être irrité*, en souvenir de la haine que son grand-père Autolykos, habitant du Parnasse et voleur des plus subtils, avait vouée à ses voisins. Ulysse était fils de Laertès ou Laerte, roi d'Ithaque, et d'Anticleia, fille d'Autolykos. C'est la personification du génie grec, avec toutes ses qualités et tous ses défauts; idéal de la sagacité, de l'éloquence et du courage; type de la fausseté, de la perfidie et même de la lâcheté.

Voici, d'après la tradition homérique, le fond essentiel de sa biographie. Tout jeune, il se rend à une chasse, chez son grand-père Autolykos, dans la région giboyeuse du Parnasse, et il est blessé au genou, en poursuivant un sanglier: cet accident lui laisse une cicatrice, au moyen de laquelle sa nourrice Eurycleia le reconnaît longtemps après, quand il rentre dans Ithaque². Les Messéniens avaient enlevé trois cents moutons aux Ithaciens: Laertès envoie son petit-fils à Messine pour régler le différend. Bien accueilli dans le palais d'Orsilochos, Ulysse reçoit des mains d'Iphitos l'arc d'Eurytos, son père, roi d'Oechalie, et lui donne en retour une pique et une épée. Cet arc, dont Ulysse ne se servait

1. Le nom d'Ulysse, en sicilien Οδυσσεύς, en étrusque *Uluxe*, en latin *Ulixes*, offre un exemple remarquable de la substitution dorienne du Λ au Δ, comme dans le mot *lacryma*, du grec δάκρυμα, ou, par réciprocity, *meditari* de μελετᾶν, *odere* et *olere*, etc. Δασύς et Δάσιος signifient également *velu, hérissé*. On pourrait citer plusieurs modifications semblables.

2. V. *Odyssée*, XIX, v. 349 et suivants, l'épisode tout entier.

jamais à la guerre, restait chez lui à Ithaque. Après la prise de Troie, les prétendants de Pénélope, défiés par Ulysse, ne purent parvenir à tendre la corde et périrent exterminés par les flèches de leur ennemi. Époux de Pénélope, fille d'Icaros, et père de Télémachos ou Télémaque, Ulysse ne suit Agamemnon devant Troie qu'après de longues hésitations: Il y conduit douze navires, s'offre au combat avec Hector, châtie Thersite, protège Diomède blessé, et retient les Grecs découragés et résolus à repartir. Sa prudence et son adresse mènent à bien les négociations difficiles. Aidé de Diomède, il va prendre dans le camp troyen, après avoir tué Dolon, les chevaux de Rhésos, qui n'ont pas encore bu les eaux du Xanthe. Aux jeux funèbres de Patrocle, il lutte avec Ajax, fils de Télamon, et la victoire reste indécise; mais à la course, il bat Ajax, fils d'Oïlée. Maître des armes d'Achille, qu'il a conquises dans une dispute mémorable, il s'enferme dans le Cheval de bois avec les guerriers d'élite, se distingue par son ardeur, après l'ouverture de la machine, et contribue puissamment à la prise et à la ruine de la capitale de la Phrygie.

C'est alors que commencent les courses errantes qui ont rendu son nom immortel. De la côte d'Asie, il est jeté à Ismaros, ville des Cicones sur la côte d'Europe, où il perd soixante-douze de ses compagnons; puis il est poussé par le vent chez les Lotophages, peuple de Libye, et de là sur l'île des Chèvres et ensuite chez les Cyclopes. Il y triomphe de Polyphème, qui avait mangé six de ses matelots, lui crève son œil unique, arrive chez les Lestrygons, peuple cruel, et chez la ma-

gicienne Circé, dans l'île d'Æa. Le moly¹, plante préservatrice, que lui donne Hermès, le sauve des enchantements de Circé. Il reçoit d'elle le conseil de se rendre aux Enfers, et d'y consulter le devin Tirésias. Poussé par Borée, Ulysse traverse l'Océan et se rend au pays des Cimmériens, qui sont enveloppés de ténèbres éternelles². Après avoir accompli les cérémonies prescrites par Circé, il voit apparaître Elpénor, Anticleia, sa mère, Tirésias; puis les grandes héroïnes Tyro, Antiope, Alcmène, Jocaste, Chloris, Léda, Iphimédia, Phèdre, Procris, Ariadne, Méra, Clymène, Ériphyle; et ensuite Agamemnon, Achille, Patrocle, Antilochos, Ajax. Il voit encore le juge Minos et le chasseur Orion, les supplices de Tityos, de Tantale de Sisyphe, et l'apothéose d'Hercule. Tirésias lui prédit que, malgré le courroux de Poséidon, il peut revoir Ithaque, si ses compagnons s'abstiennent de toucher aux Bœufs du Soleil, dans l'île de Trinacria. Il lui annonce, en même temps, le désordre de sa maison et les efforts de Pénélope pour se soustraire aux prétendants.

Bientôt après, Ulysse quitte l'île d'Æa, poussé par les vents, que Circé lui a rendus favorables. Le vaisseau du héros arrive d'abord à l'île des deux Sirènes, sur la côte occidentale de l'Italie.

1. Le moly, μολύ, si poétique dans l'*Odyssee* (x, v. 302), est tout simplement l'ail.

2. Le mot Κιμμέριοι, de χίμαρος (*caligo*, ténèbres), doit se traduire par les *Enténébrés*. C'est une erreur d'y chercher un rapprochement avec les peuples du Bosphore cimmérien (détroit d'Iénikaleh) et les Kimri ou Cimbres. — Il est curieux de lire dans l'*Odyssee* (x1) tout cet épisode de la Nécye, Νεκυία, qui a servi de modèle à Virgile, à Dante et à Milton.

Ces enchanteresses, couchées sur le rivage, semé de fleurs, cherchent en vain à l'attirer pour le faire périr. Ulysse, suivant les instructions de Circé, bouche les oreilles de ses compagnons avec de la cire, se fait attacher au mât de son vaisseau, et échappe ainsi à une mort certaine. Parvenu ensuite aux redoutables rochers de Charibde et de Scylla, il échappe aux griffes et à la gueule béante de la première, mais la seconde lui dévore six de ses compagnons. Il essaie de passer outre devant l'île de Trinacria (*Île aux trois pointes, la Sicile*), où paissent les Bœufs du Soleil : ses compagnons le forcent d'y débarquer et tuent le plus beau des taureaux sacrés. Hélios (le Soleil) irrité invoque la vengeance du ciel. Lorsque les Grecs ont remis à la voile, la foudre brise leur vaisseau ; tous périssent : Ulysse seul, accroché au mât du navire, est porté dans l'île d'Ogygie, séjour de Calypso. La belle déesse aux cheveux bouclés le retient huit ans auprès d'elle. Il s'éloigne enfin, protégé par Athènes, qui prend la figure d'une jeune phéacienne, et gagne la côte de Schéïa (Corfou), habitée par les Phéaciens. Une tempête affreuse vient l'y assaillir. Nausicaa, fille du roi Alcinoos, avertie en songe par Athènes, était descendue laver ses vêtements sur le rivage, suivie de ses compagnes. Elle aperçoit le héros succombant à la fatigue et au sommeil, et elle lui indique le moyen de se rendre chez son père, qui le reçoit avec la plus libérale hospitalité ¹. A la fin du banquet, le divin aède De-

1. Il y a au palais Pitti, à Florence, un tableau de Rubens, représentant *Ulysse dans l'île des Phéaciens*. Le héros, qui vient d'échapper pour la troisième fois au naufrage,

modocos chante les exploits d'Ulysse et d'Achille devant Troie, les amours d'Arès et d'Aphrodite, l'invention du Cheval de bois, à laquelle les Grecs durent leur victoire. Ulysse, ému, ne peut retenir ses larmes; on l'invite alors à faire le récit de ses aventures, et Alcinoos, touché de tant d'infortunes, le comble de présents et lui fait préparer un vaisseau qui doit le ramener à Ithaque.

Ulysse s'embarque, et, plongé dans un profond sommeil, il est porté au rivage de son île bien aimée. On le dépose endormi sur le sable, avec les présents d'airain, d'or et d'étoffes, qu'il doit à la générosité d'Alcinoos. Éveillé, il ne reconnaît point d'abord les chemins, le port, les hautes roches et les arbres verdoyants. Mais Athènes, sous la figure d'un jeune pâtre, lui fait reconnaître le port de Porkys, l'olivier qui s'élève devant l'ancre des Naiades et le mont Névitos, couvert de forêts. Ulysse, plein de joie, baise la terre féconde et saine de son pays, cache ses trésors, pour exécuter les projets qu'il médite contre les prétendants de Pénélope, se revêt de haillons, comme

est entièrement nu : il sort d'un bouquet d'arbrisseaux derrière lesquels il avait cherché un refuge, et se présente à la fille d'Alcinoos pour implorer son secours. Inspirée par Athènes, Nausicaa s'arrête, et, relevant son voile, elle regarde Ulysse avec bonté. Les compagnes de la jeune fille s'enfuient, effrayées; mais elles mettent dans cette fuite autant de grâce et de coquetterie que la Galatée de Virgile : elles se cachent pour être vues. Au premier plan du tableau est un char, sur lequel deux jeunes filles déposent du linge. Le paysage où la scène se passe est vaste et pittoresque. A droite, une cascade se précipite à travers des roches escarpées; plus loin se déroule une chaîne de vertes collines, au penchant desquelles blanchissent des villages et des palais. A gauche, au bord de la mer, s'élève la capitale du roi des Phéaciens.

un vieillard, portant un bâton, ainsi qu'une besace attachée par une courroie tordue, et arrive chez son porcher Eumæos, qui lui raconte tout ce qui s'est passé durant sa longue absence. Télémachos, revenu du voyage entrepris pour retrouver son père, le rencontre chez Eumæos, est instruit des desseins qu'il prépare et lui promet le plus profond silence. Eumæos introduit alors Ulysse dans la ville et jusque dans le palais. Nul ne le reconnaît sous les traits qui le déguisent, excepté son vieux chien Argos, jadis l'effroi des chèvres sauvages, des cerfs et des lièvres, aujourd'hui gisant, rongé par la vermine, sur le fumier des mulets et des bœufs. A la vue de son maître, Argos dresse les oreilles et remue la queue ; mais, trop faible, il ne peut aller au-devant d'Ulysse, qui se détourne en essayant une larme : le pauvre chien meurt après l'avoir reconnu.

Cependant un mendiant nommé Iros, messenger des prétendants, ayant osé défier Ulysse, ils en viennent aux mains, et la défaite d'Iros prouve quelle est la force redoutable du roi d'Ithaque, caché sous des haillons.

L'heure de la vengeance approche : Ulysse en fait les apprêts avec son fils. Mis en présence de sa femme Pénélope, à laquelle il raconte qu'il a vu son mari, dans l'île de Crète, il y a vingt ans, il résiste au désir de se faire reconnaître d'elle, malgré l'émotion qu'il éprouve en voyant, au souvenir d'Ulysse, les pleurs ruisseler sur le visage de sa femme, comme la neige ruisselle sur les hautes montagnes. La vieille nourrice Eurycleia est plus pénétrante : tandis qu'elle lave les pieds d'Ulysse, sa main touche la cicatrice de la blessure.

sure qu'un sanglier avait faite à la jambe de son jeune maître, chez son grand-père Autolykos, dans une chasse au pays du Parnasse : « Ah ! dit-elle, tu es Ulysse, mon enfant chéri et mon roi. » Ulysse lui recommande de se taire, et Eurycleia lui jure d'être silencieuse comme la pierre ou le fer.

Pénélope, qui avait échappé jusqu'alors aux poursuites des prétendants, en leur promettant sa main quand elle aurait fini de tisser, pour son beau-père Laertès, un linceul, dont, chaque nuit, elle défaisait la trame, s'avise, comme dernier expédient, de leur dire qu'elle consent à se marier à celui qui vaincra tous ses rivaux dans le combat de l'arc. Il fallait tendre la corde de l'arc donné jadis à Ulysse par Iphitos. Nul des prétendants n'y réussit, tandis que le subtil Ulysse, prenant le grand arc, tend aisément de la main droite la corde qui résonne comme le cri de l'hirondelle, et abat tous ses ennemis dans le sang et dans la poussière. Les servantes, complices des prétendants, sont pendues par Télémachos à un câble de navire tendu autour du dôme. Ces meurtres accomplis, Ulysse purifie sa demeure en y brûlant du soufre, pendant qu'Eurycleia court annoncer à Pénélope le retour de son époux. Au premier instant, la fille d'Icarios n'y peut croire ; mais elle se rend à l'évidence, et tous deux, les yeux en pleurs, goûtent à se revoir un bonheur comparable à celui des naufragés qui atteignent le rivage. Rendu à sa femme, à son fils, à ses serviteurs fidèles, Ulysse va trouver à la campagne son vieux père Laertès, qui, retiré dans un verger avec quelques amis dévoués, mène une vie pauvre

et laborieuse ; Ulysse se nomme à lui : Laertès hésite à le reconnaître ; mais bientôt, vaincu par l'évidence, il étend les bras vers son cher fils, qui le reçoit dans les siens.

Tels sont les principaux traits de la tradition odysseenne. Les poètes des âges suivants y ont ajouté un certain nombre de légendes, qui sont comme des broderies appliquées au canevas primitif. Les plus importantes sont celles qui attribuent à Ulysse la fondation de Scylacium (*Squillace*), sur la côte orientale du Bruttium ; d'Asci-burgium (*Augsbourg*), dans la Gaule Belgique ; d'Olyssipo ou Olisipo (Lisbonne), à l'embouchure du Tage. Un petit-fils d'Ulysse avait, dit-on, fondé Préneste (*Palæstrina*), une des plus anciennes villes du Latium ; et on prétend que Baies (*Baiæ*) tirait son nom de Baios, un des compagnons du héros.

La fin de la vie d'Ulysse n'est marquée d'aucun événement digne d'intérêt. La manière dont il mourut est controversée. Menacé, dit-on, par l'oracle de Tirésias de périr de la main de son fils, Télégonos, né de ses amours avec Circé, il essaie en vain d'éviter l'effet de cette prédiction. Télégonos, envoyé à sa recherche, et ayant abordé à Ithaque, se met à dépouiller les passants pour vivre. Ulysse et son fils Télémachos accourent pour le punir. Télégonos, sur la défensive, perce de sa lance Ulysse, qu'il ne connaissait pas. D'autres racontent que Hals, enchanteresse tyrrhénienne, suivante fugitive de Circé, métamorphosa Ulysse en cheval et le garda chez elle jusqu'à sa mort. De toute manière, c'est une fin peu glorieuse pour un héros.

L'art plastique représente le plus souvent Ulysse sous les traits d'un marin, la tête couverte d'un bonnet de pilote. Divinisé après sa mort, il avait un oracle chez les Euricanes, en Étolie, et un édicule à Sparte.

HÉROS TROYENS

D'après la tradition homérique, l'armée troyenne était divisée en seize corps, commandés par vingt-sept chefs; en tout, cinquante mille combattants. Nous allons passer en revue les plus illustres d'entre eux.

ÆNÉAS, Διυσίας¹, Ænée ou Énée, a pour père Anchise, fils de Capys, de la maison royale de Troie, et de Thémis, fille d'Ilos; il a pour mère la déesse Aphrodité (Vénus). La légende relative à Énée se divise en deux courants, l'un homérique, l'autre virgilien.

D'après la tradition suivie par Homère, Énée, venu au monde sur le mont Ida ou sur les bords de Simois, est élevé par Alcatheos, mari de Hippodamia, sœur du héros. Il ne prend point part tout d'abord à la guerre de Troie; mais, un jour, ayant été attaqué par Achille, près de ses troupeaux, il vient au secours de Priam, et s'illustre par de brillants exploits. Sa mère Aphrodité le protège dans les combats, comme Thétis protège Achille; mais de même que celui-ci provoque

1. On croit pouvoir rattacher son nom au mot αἰνός, ionien et poétique, pour δεινός, terrible, malheureux.

contre lui la haine d'Agamemnon, ainsi Énée est détesté de Priam. Luttant avec Achille, il est sauvé par Poséidon, qui voit en lui le héros réservé pour régner sur les Troyens. Aussi Énée, après la destruction de Troie, demeure-t-il en Troade, et c'est une tradition postérieure à Homère qui le montre allant fonder en Italie un État, dont les souverains sont les ancêtres de Romulus. On attribue l'invention de cette légende au poète Stésichore, qui raconte qu'Énée se rend dans l'Hespérie (le pays du soir, l'Italie) avec les dieux troyens et le Palladium; et de là se produit la croyance qu'il aborde dans le Latium et y jette les fondements de la nation romaine. Du temps de Pyrrhus, cette croyance était fermement établie parmi les Grecs, et les Romains l'adoptèrent par politique dès l'an 240 avant J.-C. La famille Julia se vantait de descendre d'Iulos ou Ascanios, fils d'Énée.

Virgile s'empare de cette tradition, transforme Énée en élu du ciel, et en fait le prédécesseur légitime de César et d'Auguste¹.

Au nom d'Énée se rattache celui de Créuse, sa femme. Elle était fille de Priam et d'Hécube. Elle

1. On ne peut douter que ce ne soit la pensée intime de l'auteur de l'*Énéide*. Si les pères et les aventuriers qui ont bâti sur le Palatin les premières huttes, groupe initial de la ville de Rome, ont parmi leurs aïeux Iule ou Ascanie, fils d'Énée, ils sont les héritiers directs du prince troyen Dardanus, héros italien, émigré en Phrygie et devenu l'époux de Batée, fille du roi Ténacer. Or, que résulte-t-il de cette alliance? C'est que Troyens et Italiens sont unis par les liens d'une parente indiscutable. Auguste est donc assis sur un trône occupé par ses ancêtres, et que lui réservaient les arrêts et les oracles du Destin.

périt la nuit de la prise de Troie, séparée de son mari dans la confusion générale.

ALEXANDROS OU ALEXANDRE, plus connu sous le nom de Paris, était le second fils de Priam et d'Hécube. Avant sa naissance, Hécube rêve qu'elle va mettre au monde un brandon embrasé, dont les flammes doivent dévorer la ville. Aussi, dès que l'enfant est né, Priam le fait exposer sur le mont Ida. Le berger Agelaos le recueille, l'élève avec son fils, et lui donne le nom de Paris, qui semble comporter une idée de rapprochement, de parenté.

Paris, devenu grand, réussit à découvrir sa véritable origine, se fait agréer par Priam, épouse OÉnone, fille du dieu fluvial Cébren. C'est vers ce temps que sont célébrées les noces de Pélée et de Thétis. Éris ou la Discorde, voulant se venger de n'avoir pas été conviée au banquet avec les autres dieux, jette au milieu du festin une pomme fatale où sont écrits ces mots : « *A la plus belle !* » Trois déesses se la disputent, Héra, Pallas et Aphrodite. Zeus ordonne à Hermès de les conduire sur le Gargare auprès du berger Paris, dont la décision doit faire loi. Héra lui promet l'empire de l'Asie, avec des richesses immenses; Pallas, la gloire et la sagesse; Aphrodite, la possession d'Hélène, femme de Ménélas. Paris lui adjuge la pomme¹. Il se rend ensuite à Sparte,

1. *Le Jugement de Paris* a toujours été considéré par les anciens comme une allégorie, dans laquelle on voit le triomphe du plaisir sur la sagesse et sur la puissance. C'est un des premiers sujets dont se soit emparée la statuaire, depuis le coffret de Cypselos jusqu'au superbe vase de Ruvo. Raphaël a exécuté sur le même thème une composition de la plus grande beauté, gravée par Marc-Antoine

se fait aimer de l'épouse de son hôte, l'enlève et provoque ainsi la guerre de Troie.

Durant la lutte, on le voit combattre Ménélas : il est vaincu, mais Aphrodite le soustrait à son adversaire. On dit qu'il fut le meurtrier d'Achille. Blessé, par Philoctète, d'une des flèches d'Héraclès, il succombe, faute de soins. Sa femme OÉnone, qui s'était refusée à le soigner, se repent, et se tue.

Dans les œuvres d'art, Paris est représenté comme un beau jeune homme, sans barbe, avec un bonnet phrygien.

ANCHISE, Ἀγχίσσης, fils de Capys et de Thémis (fille d'Ilus), était roi de Dardanie, contrée voisine du mont Ida, et parent de Priam. Égal en beauté aux dieux immortels, il est aimé d'Aphrodite, et de leur union naît un fils, Énée, qui prend le nom d'Anchisiades. Dans un moment d'ivresse, Anchise révèle ses relations avec Aphrodite : Zeus le punit en le frappant de la foudre. D'après la tradition virgilienne, il est sauvé des flammes de Troie par son fils, qui l'emporte sur ses épaules et

Raimondi. Paris est assis, la tête de profil, coiffé de la mitre phrygienne, tenant dans sa main gauche le *pedum* pastoral. Venus, debout entre ses deux rivales, s'incline légèrement vers Paris, et prend la pomme de la main droite, tandis que la gauche est tendue vers un petit Amour. Junon menace le berger, et Minerve, tournant le dos à son juge, s'appête à remettre le vêtement dont elle s'est un moment dépoillée. Des accessoires, merveilleusement traités, remplissent le reste du cadre. Ce fut un cri d'admiration, lorsque cette œuvre parut. Vasari dit que Rome tout entière fut plongée dans l'étonnement : *Ne stupi tutta Roma.* — Titien, Jules Romain, l'Albano, Giorgione, Jordaens, Rubens et d'autres grands artistes se sont exercés à reproduire la même scène.

l'emmène avec lui en Sicile. Il y meurt à Drépane, et est enseveli sur le mont Éryx.

ANDROMAQUE, voyez HECTOR.

ANTÉNOR, Ἀντήνωρ, fils d'Æsyètes, noble troyen, et de Cléomestra, était regardé comme un des plus sages parmi les anciens de Troie. Il avait épousé Théano, la grande prêtresse d'Athènes, qui livra, dit-on, le Palladium aux Grecs. Anténor reçut Ulysse et Ménélas dans sa demeure lorsqu'ils furent députés à Troie, et il engagea ses concitoyens à rendre Hélène à son époux. A la prise de Troie, les Grecs lui laissèrent la vie. On dit qu'il vint alors s'établir avec les Hénètes sur la côte occidentale de l'Adriatique et qu'il y fonda Padoue.

Théano, sa femme, et Crino, sa fille, étaient représentées sur le tableau des Troyennes captives, peint par Polygnote, dans la Lesché de Delphes.

ASSARACOS, roi de Troie, fils de Tros, père de Capys, grand-père d'Anchise, et bisaïeul d'Énée, donne son nom patronymique à la lignée romaine, héritière des Troyens, *domus Assaraci*.

ASTYANAX, Ἀστυάναξ (le prince de la cité), fils d'Hector et d'Andromaque, portait d'abord le nom de Σαμάνδριος; mais les Troyens, par reconnaissance pour Hector, lui donnèrent le surnom glorieux qui a survécu. A la prise de Troie, Andromaque, pour le dérober aux vainqueurs, le cacha dans le tombeau d'Hector; mais Ulysse l'y découvrit, et le fit précipiter du haut d'une tour¹.

DARDANOS, Δάρδανος, ou Dardanus, fils de

1. Voyez HECTOR.

Zeus et d'Électra, une des Pléiades, est l'ancêtre mythologique des Troyens et des Romains. Roi d'Arcadie, d'où il émigre pour se rendre en Samothrace, il s'échappe de cette contrée, inondée par le déluge de Deucalion, en s'attachant au corps une outre gonflée, aborde au rivage troyen, où, accueilli par Teucer, qui lui donne pour femme sa fille Bateia ou Batée, avec des terres dotales, il construit la ville de Dardania. Son petit-fils Tros porte à Troie le Palladium, qui avait appartenu à son grand-père. Suivant les traditions italiques, Dardanus était fils de Corinthus, prince étrusque de Corythe ou Cortona, une des plus anciennes villes pélasgiques de l'Italie, près du lac Trasimène. D'après cette donnée, quand Énée transporte en Italie ses Pénates et ses droits royaux pour les transmettre à la famille des Césars, il rentre dans les domaines de Dardanus : il est lui-même, pour Virgile, *Dardanius ductor*, le chef dardanien.

DEIPHOBOS, fils de Priam et d'Hécube, épousa Hélène après la mort de Paris. A la prise de Troie, il fut tué et horriblement mutilé par Ménélas. D'autres disent qu'il fut poignardé par Hélène. Énée lui érigea un monument sur le cap Rhœtée.

DOLON, fils du héraut troyen Eumédès, s'était chargé de pénétrer, comme espion, dans le camp des Grecs. Il est rencontré par Ulysse et par Diomède, qui l'égorge. On donne le nom de *Dolonie* au x^e chant de l'*Iliade*, dans lequel cet épisode est raconté avec tous ses détails. Virgile s'en est inspiré pour son épisode de Nisus et Euryale (*Énéide*, liv. 1x), si délicatement apprécié par Bernardin de Saint-Pierre dans les *Harmônies fraternelles*.

EUPHORBOS, Euphorbe, fils de Panthoüs, prêtre d'Apollon à Troie, était un des plus braves parmi les Troyens. Il fut tué par Ménélas, qui dédia son bouclier dans le temple de Héra (Juno) près de Mycènes : Pythagore, pour confirmer sa doctrine de la métempsychose, prétendait avoir été Euphorbe, et, en preuve de son assertion, il enleva comme étant à lui le bouclier suspendu par Ménélas dans le temple de la déesse.

GANYMÈDE, Γανυμίδης (de γάμος, *joie, douceur, méditer* ou μύδομαι, *méditer, conseiller*), était fils de Tros et de Callirhoé. Il avait une telle beauté, que Zeus, le roi des dieux, ne voulut pas le laisser vivre parmi les mortels. Il le fit enlever par son aigle et transporter dans le ciel, pour lui servir le nectar et l'ambrosie¹. Afin de dédommager Tros de la disparition de son fils, Zeus lui fit don d'un cep d'or ou d'un attelage de chevaux magnifiques. La plastique et la peinture ont souvent pris pour sujet l'enlèvement de Ganymède. Les œuvres les plus remarquables en ce genre sont les tableaux de Michel-Ange, de Titien, de Corrège, de Rubens, de Lesueur et de Rembrandt. Ce dernier a donné à la scène mythologique un tour plus voisin de Lucien que d'Homère. Ganymède est un gros garçon de six à sept ans, qui crie, qui pleure, qui se débat, et auquel la peur n'arrache pas que des larmes.

GLAUCOS, chef des Lyciens, fils d'Hippolo-

1. Suivant certaines traditions, la légende de l'enlèvement de Ganymède n'a pas d'autre sens que la mort prématurée du jeune enfant, enlevé à la terre pour vivre dans le ciel.

chos, fut un vaillant allié de l'armée troyenne. Dans une rencontre avec Diomède, il se refuse à combattre contre son adversaire, auquel l'unissent des liens héréditaires d'hospitalité. En effet, Bellerophon, aïeul de Glaucos, ayant été l'hôte et l'ami de Oëneus, père de Diomède, leurs descendants étaient devenus sacrés l'un pour l'autre. Aussi Diomède lui propose-t-il un accord : « Glaucos, dit-il, évitons nos lances dans la mêlée : assez d'autres Troyens ou de leurs illustres alliés perdront la vie sous nos coups, si un dieu les place devant moi, ou si je les rencontre dans ma course; et toi, Glaucos, tu trouveras beaucoup d'Achéens à immoler, si tu le peux. Échangeons donc nos armes, afin que tous apprennent combien nous honorons cette hospitalité qui jadis unissait nos pères. » Tous deux, à ces mots, s'élançant de leurs chars, se prennent mutuellement la main et se jurent une foi constante. En témoignage d'amitié, ils se donnent réciproquement leurs armes. Mais Diomède a tout l'avantage de l'échange : ses armes d'airain ne valaient que neuf bœufs, tandis que l'armure d'or de Glaucos était du prix d'une hécatombe ¹. Glaucos fut tué de la main d'Ajax.

HÉCABÈ (Ἑκάβη) ou Hécube. Voy. PRIAM.

HECTOR, Ἑκτόρ, est l'aîné et le plus glorieux des fils de Priam. On rattache son nom au verbe ἔγω, *soutenir, maintenir*. Après de brillants exploits dans la plaine et sous les murs de Troie,

¹ Voir *Iliade*, chant VI, v. 119 et suivants, l'épisode tout entier. — C'est de cette inégalité de valeur dans les présents que vient la locution proverbiale : *le troc de Glaucos*, ou *de Glaucos*, quand on veut dire un marché désavantageux.

il tue Patrocle, ami d'Achille. La mort de son ami rappelle Achille au combat. Les autres Troyens fuient devant lui et se réfugient dans la ville. Hector seul reste hors des murs et lui tient tête. Il s'élançe même sur lui comme « un aigle sur une brebis ou sur un lièvre. » Achille en armes l'attend, « remplissant son cœur d'une rage féroce. » L'armure d'Hector offrait à la jointure du cou et de l'épaule une issue légère « par où la fuite de l'âme est la plus prompte. » Achille y enfonce sa lance d'airain, dont la pointe traverse le cou d'Hector. Après une rapide agonie, le héros troyen succombe, « et son âme s'envole de son corps chez Hadès. » Achille, abusant cruellement de sa victoire, traîne le cadavre d'Hector autour du tombeau de Patrocle. Zeus lui ordonne de mettre fin à ce traitement barbare, et envoie Iris conseiller à Priam de racheter le corps de son fils. Le vieux roi, conduit par Hermès, vient trouver Achille dans sa tente, et le supplier de lui rendre les restes d'Hector. Achille y consent, et Priam rapporte dans Troie le cadavre, qu'on dépose dans le palais, où Andromaque, Hécube et Hélène l'arrosent de leurs larmes.

Outre les vertus du guerrier, Hector se distingue aussi par celles de l'homme : c'est le type accompli d'un cœur ouvert à tous les nobles sentiments de fils, d'époux et de père.

Son entrevue avec Andromaque, au sixième chant de *l'Iliade*, est une des scènes les plus émouvantes de l'antiquité littéraire et poétique. Plutarque raconte¹ que Brutus et sa femme

1. *BRUTUS*, 23.

Porcia, sur le point de se séparer à Éléa, lui, pour quitter l'Italie, elle, pour retourner à Rome, aperçurent un tableau représentant les adieux d'Hector et d'Andromaque, et que, devant cette image de son propre malheur, Porcia fondit en larmes. Comment, en effet, se soustraire à l'émotion la plus profonde, en présence d'une scène si naïve, où se trouvent groupés autour d'un soldat, de sa femme et de leur petit enfant, porté par sa nourrice, tous les événements de l'*Illiade*? « Je ne sais, dit M^{me} de Staël, si nos troubles civils, où tant d'adieux ont été les derniers, ajoutent à mon impression, en lisant ce récit, mais il semble qu'il en est peu de plus touchants ¹. »

Au nom d'Hector s'unit étroitement celui d'Andromaque, devenue l'héroïne des tragédies d'Euripide et de Racine : c'est une des plus nobles figures de l'*Illiade*. Fille d'Étition, roi de Thébè en Cilicie ², elle devient la femme d'Hector, qu'elle aima d'un sentiment profond, fidèle et résigné, qui semble n'appartenir qu'au Christianisme ³. Elle semble née pour épuiser la coupe

1. *De la littérature*, 1^{re} partie, chap. V.

2. Homère ne donne nulle part le nom de la mère d'Andromaque.

3. « Dans Homère, dit Saint-Marc Girardin, Andromaque est le type de l'amour conjugal et de l'amour maternel; c'est l'épouse et la mère telle que l'antiquité la concevait : modeste, cachée, fidèle au toit domestique et aux travaux de son sexe, aimant son mari avec un admirable mélange d'ardeur et de respect, et son fils avec une tendresse profonde et douce, mêlée, dans Andromaque, de je ne sais quels tristes pressentiments trop tôt justifiés. » *Cours de littérature dramatique*, chap. XIV.

de la douleur. Elle voit périr successivement son père et ses sept frères, tués par Achille; puis sa mère, frappée par les flèches d'Artémis; ensuite Hector, et enfin son jeune fils Astyanax, précipité du haut d'une tour. Selon Virgile, elle devient alors l'esclave de Pyrrhus, fils d'Achille, qui la conduit en Épire, où elle élève à Hector un monument funèbre. De Pyrrhus elle a trois fils : Molossus, Pielus et Pergamus. Cédée par Pyrrhus à Hélénius, frère d'Hector, elle retourne en Asie avec son fils Pergamus, après la mort d'Hélénius, et elle meurt à Pergame. Dans la Lesché de Delphes elle était représentée, par Polygnote, couverte d'un voile et allaitant son fils.

La légende d'Hector s'est perpétuée jusque dans notre histoire nationale, lorsque, sur la foi de Jean Bouchet et de Ronsard, on a donné pour aïeul à Pharamond Francus ou Francion, fils d'Hector et petit-fils de Priam. On chantait dans les Églises un *Canticum de Morte*, où il est dit :

Ubi Hector Trojæ fortissimus?
Ubi David, rex doctissimus?
Ubi Salomon prudentissimus?
Ubi Helena Parisque roseus?

Dans les jeux de cartes, Hector, valet de carreau, est en compagnie de Lancelot du Lac, d'Ogier le Danois et du brave Étienne de Vignoles, surnommé Lahire.

En 1809, Luce de Lancival fit représenter à la Comédie-Française une tragédie d'*Hector*, qui valut à l'auteur les sympathies et la générosité effective de Napoléon.

Hélénos, fils de Priam et d'Hécube, célèbre

par son talent de devin, abandonna ses concitoyens et vint se joindre aux Grecs. Fait, dit-on, prisonnier par Ulysse, après la chute de Troie, il échoit en partage à Pyrrhus, auquel il donne le conseil d'éviter les dangers de la mer et de revenir par terre en Épire. Pyrrhus mort, il obtient une partie de son royaume et épouse Andromaque. Quand Énée, errant sur les mers, débarque en Épire, il reçoit l'hospitalité d'Hélénus.

PANDAROS, Lycien, fils de Lycaon et auxiliaire de Priam, reçut un arc d'Apollon, se distingua, pendant la guerre de Troie, par son adresse à lancer des flèches, blessa Ménélas, malgré la trêve, et fut tué par Diomède.

PARIS, voyez ALEXANDRE.

PRIAM, roi d'Ilion, était fils de Laomédon. On ne sait pas au juste le nom de sa mère. Il se nommait d'abord Podarkès *ποδάρκης*, aux pieds légers; puis, racheté de la main des Grecs par sa sœur Hésione, femme de Télamon, il prit le nom de Priam, *πριάμενος* ou *πριάμος*, le racheté. D'après une chronologie, d'ailleurs contestable, Priam succède à Laomédon, son père, en 1311, épouse d'abord Arisba, dont il a Æsacos, puis Hécube, dont il eut un grand nombre de fils et de filles. Avant la guerre de Troie, Priam prend part à une expédition des Phrygiens contre les Amazones. Lorsque les Grecs (vers l'an 1280) arrivent sous les murs de Troie pour venger l'honneur de Ménélas et pour reprendre Hélène, le vieux roi n'est plus en âge de combattre. Une fois seulement il descend sur le champ de bataille, pour régler les conditions du duel entre Paris et Ménélas. Après la mort d'Hector, il est conduit

par Hermès dans la tente d'Achille pour racheter le corps de son fils, afin de l'ensevelir. C'est une des scènes les plus dramatiques du poème d'Homère ¹. Achille, après avoir hésité quelque temps, finit par céder aux supplications de Priam, qui remporte à Troie les restes d'Hector. A la prise de la ville, Priam est tué par Pyrrhus, fils d'Achille ².

Hécube ou Hécabè, femme de Priam, est mêlée à toutes les douleurs de son époux. Fille de Dymas ou de Cisseus, ou bien encore du fleuve Sangarios et de Métope, elle voit périr sous ses yeux son mari et ses enfants. Elle-même n'échappe à la mort que pour devenir l'esclave d'Ulysse. Conduite en Thrace, elle aveugle le roi Polymestor, à qui Priam avait confié son fils Polydore, et qui l'avait fait mourir. Poursuivie par le peuple, elle mord les pierres qui lui sont lancées, et elle finit par être changée en chienne. D'après d'autres traditions, elle est tuée par les Grecs irrités de ses imprécations, ou elle se précipite dans l'Hellespont. Nul poète n'a mieux dépeint les cruelles infortunes d'Hécube qu'Euripide dans la pièce de ce nom. C'est une admirable tragédie. Le récit de la mort de Polyxène, tuée par Pyrrhus, est un chef-d'œuvre. Agamemnon ordonne qu'on cesse de retenir la jeune fille. Polyxène saisit alors sa robe près de l'épaule, et, la déchirant jusqu'à la ceinture, elle découvre son sein, beau comme celui d'une statue; puis, fléchissant le

1. *Iliade*, chant XXIV.

2. Voir cette scène dans Virgile, *Énéide*, II, v. 506 et suivants.

genou, elle prononce ces douloureuses paroles : « Voilà ma poitrine, jeune guerrier, tu peux me frapper, si tu le veux. Si tu veux m'égorger, ma gorge est toute prête. » Et lui, plein de pitié, voulant et ne voulant plus, traverse enfin avec le fer le passage du souffle et de la voix. Une source de sang jaillit. Mourante, elle paraît occupée du soin de tomber avec décence, et de cacher aux yeux ce qu'ils ne doivent point voir ¹.

Aussi tragique a été le sort des nombreux enfants de Priam et d'Hécube : Hector, Paris, Antiphon, Polydore, Créuse, Cassandra, et d'autres encore, tous succombent sous le fer de l'ennemi.

RHÉSOS, Ῥῆσος, Rhésus, fils d'Éionée, roi de Thrace, est un allié des Troyens. Un oracle avait déclaré que Troie ne pourrait être prise, si les chevaux blancs comme neige de Rhésus ne buvaient les eaux du Xanthe et ne paissaient l'herbe des campagnes troyennes. Mais à peine Rhésos a-t-il atteint le territoire troyen et planté ses tentes au milieu de la nuit, qu'Ulysse et Diomède pénètrent dans son camp, tuent Rhésos et enlèvent ses chevaux. C'est le sujet de la *Dolonie* ou x^e chant de l'*Iliade*. Euripide a composé sur le même fait une tragédie, où l'on sent par instants le souffle et l'allure d'Homère. De plus, elle se rattache à une particularité intéressante de l'histoire d'Athènes. Les Athéniens, voulant

1. Ce trait de pudeur si gracieux, si exquis dans sa simplicité, a été plusieurs fois imité par les artistes et par les poètes. La Fontaine dit, dans *Les Filles de Minée* :

Elle tombe, et, tombant, range ses vêtements :
Dernier trait de pudeur à ses derniers moments.

établir en Thrace une colonie dans la ville d'Amphipolis, (437 avant J.-C.), y firent transporter, dit-on, les ossements de Rhésos, ensevelis dans la plaine de Troie.

SARPÉDON, Σαρπηδών, roi de Lycie, fils de Zeus et de Laodamia, fille de Bellérophon, est célèbre par son courage contre les Grecs. Il en avait tué un grand nombre, lorsqu'il meurt de la main de Patrocle. Après un combat acharné, les Grecs restent enfin maîtres de son corps affreusement mutilé, qu'ils déposent sous le hêtre voisin des Portes Scées. Zeus, plein de douleur, en voyant mort son fils chéri, ordonne à Apollon de descendre des hauteurs de l'Ida, pour rendre au cadavre son ancienne beauté. Apollon obéit, lave le corps dans les eaux du Simois, le parfume d'ambroisie, et le confie ensuite au Sommeil et à la Mort, qui le portent au milieu de son peuple. Là, les amis et la famille de Sarpédon lui font des funérailles magnifiques et lui élèvent un tombeau orné d'une colonne ¹.

TROÏLOS, Τρώϊλος, Troïlus, Troïle, fils de Priam et d'Hécube, n'est mentionné qu'une fois au xxiv^e chant de l'*Illiade*, au moment où Priam, pleurant ses fils morts, s'écrie : « Mestor beau comme les Immortels, Troïlos qui aimait les chevaux, et Hector qui était un dieu parmi les hommes, Arès me les a ravis ! » Mais il a pris place dans la littérature romanesque et dramatique. Benoist de Sainte-More, Normand du xii^e siècle, en fait un héros de sa *Destruction de Troie la grant*, beau à merveille, les cheveux

1. Voir l'épisode dans le xvi^e chant de l'*Illiade*.

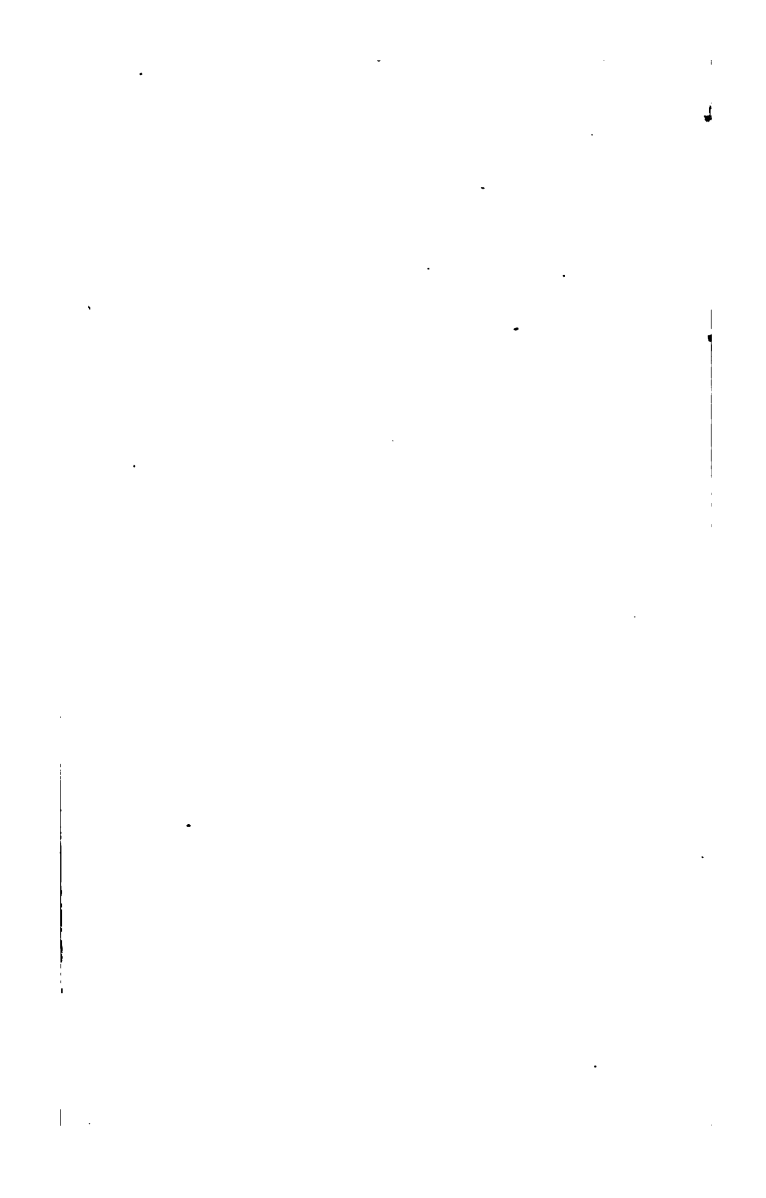
blonds, les yeux bleus, le menton carré, valeureux à l'égal d'Hector, l'amant de Briseïda, fille de Calchas, évêque troyen qui a pris le parti des Grecs. Shakspeare, après Chaucer, s'empare de cette légende épique, et la transporte sur la scène sous le titre de *La Fameuse histoire de Troylus et Cressida* (1609). Seulement, il convient d'observer que Shakspeare a fait de sa pièce une parodie d'Homère. Au lieu de se laisser émouvoir par les beautés et par le naturel de l'épopée homérique, il tourne en ridicule une partie des héros que le poète grec a chantés.

UCALÉGON, Οὐκαλέγων, noble troyen renommé par sa grande sagesse dans les conseils, déjà vieux au moment de la prise de Troie, voit sa maison brûlée une des premières par les Grecs.





MYTHOLOGIE LATINE





IDÉE GÉNÉRALE
DE
LA MYTHOLOGIE LATINE
RÉPARTITION DES DIEUX
EN QUATRE CLASSES DISTINCTES

Caractère de la Mythologie romaine tout à fait distinct de celle des Grecs. — Causes de cette différence. — Jupiter, âme du monde et véritable dieu. — Citation d'Ennius et de Lucain. — La Religion étroitement unie aux institutions politiques. — Les tendances morales, intellectuelles et esthétiques des Italiens sont différentes de celles des Grecs. — Premières suggestions religieuses des peuples sabins et latins. — Modifications opérées par le contact avec les Étrusques et avec les Grecs doriens de l'Italie méridionale. — A la triade céleste composée de Jupiter, de Junon et de Minerve, s'ajoutent les légendes d'Apollon, de Diane, de Cérès, de Vesta, de Castor, de Pollux, d'Hercule et d'Ulysse. — Le Palladium et les Pénates phrygiens transportés en Italie par Énée, fils de Vénus et d'Anchise. — Iule et les rois albatins, ancêtres des Césars. — Les divinités essentiellement latines réparties en quatre classes, correspondant aux grandes divisions du monde. — Les dieux moyens, esprits, démons, génies, tenant le milieu entre les dieux proprement dits et les hommes. — Les Dii Consentes.



ES différences de position géographique, de climat, de tempérament et de race donnent à la Mythologie romaine et italique un caractère tout à fait distinct de celle des Grecs.

Les Grecs, entourés d'une atmosphère limpide et de merveilleux paysages, attirés par la mer à des échanges continus de produits et d'idées, à une vie de mouvement et d'aventures, doués d'une sensibilité délicate, d'une imagination vive, d'une tendance spontanée vers le beau et vers l'idéal, jettent leurs conceptions religieuses et les légendes qui en dérivent dans un moule, à la fois réfléchi et poétique, dont l'éclat rayonne sur le monde entier. Les populations italiennes de la Sabine et du Latium, rudes, sauvages, adonnées à la vie agricole et militante, dans les plaines du nord de la presqu'île, ou se livrant à la chasse dans les montagnes qui la coupent en deux versants, ennemies par instinct des entreprises maritimes, plus éprises du fait positif et pratique que de l'essor intellectuel, n'aspirent point au delà du naturalisme le plus simple, et ne demandent qu'à s'y confiner. Elles admettent que les divers phénomènes de la nature résultent de l'action cachée de puissances surnaturelles, dont l'intervention se laisse apercevoir; mais elles croient que la volonté céleste, *numen* (du mot *nuere*, vouloir), se scinde en une foule de volontés secondaires, placées sous la direction d'un dieu supérieur. Ainsi, pour elles, la divinité essentielle, l'âme du monde, c'est Jupiter, le seul véritable dieu. Les autres divinités ne sont que des forces partielles, émanées du maître souverain, tandis que les Grecs attribuent à chaque divinité une personnalité distincte, souvent indépendante du dieu suprême de l'Olympe, et prête à s'insurger contre lui. Il en résulte que la Mythologie romaine est loin d'être compliquée comme la Mythologie

grecque. Chaque puissance naturelle divinisée a une influence réelle, mais restreinte : Jupiter les domine toutes. Ainsi l'entend Ennius, lorsqu'il donne le nom de Jupiter au fluide lumineux répandu dans l'espace : « Vois ces régions hautes, éblouissantes de lumière, que le monde appelle Jupiter. »

Adspice hoc sublime candens, quem vocant omnes Iovem.

(CICÉRON, *De nat. Deor.*, 2, 25, 65.)

Et de même Caton d'Utique dit dans Lucain (*Pharsale*, IX, v. 587) : « Jupiter est tout ce que tu vois, tout ce que tu éprouves de mouvements. »

Jupiter est quodcumque vides, quodcumque moeris.

Voilà aussi comment il se fait que la Mythologie romaine, vague, sans formes nettement déterminées, s'est incorporée si étroitement à la religion, et que celle-ci est entrée si aisément et si profondément dans les institutions politiques. Les magistratures civiles et militaires y revêtent presque toutes un caractère sacerdotal ; elles sont astreintes à un rituel prescrit, à une liturgie consacrée. Quoique le peuple ait besoin d'images, de simulacres palpables, pour que sa pensée s'élève jusqu'au ciel, ses conceptions religieuses ne prennent pas tout d'abord un corps fixe et arrêté ; les cérémonies du culte italien gardent une physiologie grave, austère, sombre, éloignée des théories gracieuses et des solennités riantes de la Grèce. N'est-on pas, en effet, chez un peuple où les représentations dramatiques et les luttes du

gymnase, familières aux Grecs, ont été remplacées par des pompes théâtrales des exhibitions fastueuses, des courses de chevaux, des jeux dans le Cirque, des combats de gladiateurs? Les plaisirs des yeux, la passion pour une bête et pour un cocher, l'effusion du sang, priment dans le monde romain les joies de l'intelligence, les élans de la sensibilité, la communication sympathique de la passion.

Aux temps primitifs de leur histoire, les peuples sabins et latins, mus par le sentiment inné qui suggère à l'homme l'idée d'une puissance supérieure à son être, professent le culte des éléments, et des phénomènes physiques qui en sont la manifestation visible. L'eau, le feu, le soleil, la lune, la terre nourricière, les morts, sont les objets de leurs craintes et de leur vénération : ils croient à leur influence, et ils leur immolent des victimes. Peu à peu, l'extension du territoire, agrandi par la conquête, met les Romains en contact, du côté du nord, avec les Étrusques, de l'autre côté, avec les Grecs du midi de l'Italie. Cumes, colonie prospère des Eubéens, et Tarente, ville doriennne, communiquent à leurs vainqueurs des légendes helléniques, qui se fondent insensiblement avec les traditions latines. Les croyances des pâtres et des laboureurs, adorateurs de Faunus, de Palès, de Janus, de Saturne et de Mars, s'éclairent et s'élargissent. Au caractère patriarcal et théocratique imprimé à l'organisation religieuse par Tatius et par Numa, s'ajoute une impulsion vive, dégagée, qui entraîne les esprits vers les divinités créées par la Mythologie grecque. En même temps que les trois grandes

divinités adoptées par Rome, Jupiter, Junon et Minerve, viennent former une sorte de triade céleste, sur le Capitole, Apollon, Diane, Cérès, Vesta, Castor, Pollux, Hercule et Ulysse s'introduisent et s'établissent dans les rites et dans les cérémonies du culte transformé. A partir de ce moment, les Romains n'hésitent pas à rattacher leurs propres origines aux légendes épiques de la Grèce. C'est un vaincu de Troie, Ænée, fils de Vénus, qui transporte en Italie son père Anchise, le Palladium national et les Pénates phrygiens. Une fois débarqué, Ænée s'allie avec le roi de Laurente, Latinus, dont il est devenu le gendre, défait Turnus, roi des Rutules (les guerriers à la rouge armure), et brûle Ardée, leur capitale. Iule ou Jule, fils d'Ænée, fonde alors la ville d'Albe (*Alba*, la blanche), d'où sortent Romulus et Remus, et il transmet ses droits de souveraineté sur l'Italie et sur le monde aux Césars, ses descendants et ses héritiers. Telle est la volonté de Jupiter (*Æneid.*, I, v. 279; 285 et suivants) :

Imperium sine fine dedi.

*Nascetur pulchra Trojanus origine Cæsar,
Imperium Oceano, famam qui terminet astris,
Julius, a magna demissum nomen Iulo.*

« Sans fin est l'empire que je leur ai donné... De cette glorieuse origine naîtra le Troyen César, dont l'empire ne s'arrêtera qu'à l'Océan, et la renommée qu'aux astres, Julius, nom dérivé du grand Iule. »

Dégageons la Mythologie romaine des modifications et des transformations que les Grecs lui

ont fait subir, et mettons-nous en présence des divinités essentiellement latines.

On peut les répartir en quatre classes distinctes, correspondant aux grandes divisions du monde physique : 1° Dieux du ciel; 2° Dieux de la terre; 3° Dieux de la mer; 4° Dieux du feu. Outre ces quatre classes, les peuples italiens en admettaient encore une autre, désignée sous le nom de dieux *medioximi*, c'est-à-dire *moyens*, esprits, démons, génies, flottant dans l'espace, tenant le milieu entre les dieux proprement dits et les hommes.

Pour procéder avec méthode, nous allons d'abord parler des Douze grandes divinités, des *Dii Consentes*, réunis en conseil, sous l'autorité souveraine de Jupiter.





LES SIX DIEUX ET LES SIX DÉESSES

LES SIX DIEUX

- Jupiter**, divinité par excellence. — Étymologie de son nom. — *Jupiter Optimus Maximus*. — Ses attributs. — Son temple sur la colline du Capitole. — Il est l'arbitre des choses humaines. — Il a pour compagnes la Bonne Foi, l'Équité et la Victoire. — Célébration de sa fête : les *Sacra Idulia*. — Le *Flamen Dialis* et la *Flaminica*. — Différentes épithètes assignées à Jupiter. — Les Fêtes latines. — Date du temple de Jupiter Capitolin. — Étymologie du mot Capitole. — Les Jeux du Cirque. — La *tenna triumphale*. — Le Triomphe, idéal de la gloire. — Disposition du temple de Jupiter. — *Vediovis* ou *Vejovis*.
- Neptune**, principale divinité maritime des Romains. — Nommé d'abord *Portunus*, il se confond avec *Poséidon*. — Son premier temple, situé près du Cirque Flaminius. — Son second temple fondé par *Agrippa*.
- Volcanus**, *Vulcanus* ou *Vulcuin*. — Étymologie de son nom. — Il se confond avec *Héphæstos*. — Fête des *Volcanalia*.
- Apollon**, divinité hellénique importée en Italie. — Première trace de son sanctuaire dans un bois de lauriers. — Ses jeux, mêlés de représentations dramatiques. — Le *Thyeste d'Ennius*. — Assimilation d'Auguste à Apollon. — Temple du dieu sur le Palatin.
- Mercuré**, dieu du commerce. — C'est l'*Hermès* grec sous un autre nom. — Son temple vers l'extrémité du Cirque Maxime. — Source consacrée au dieu. — Ruses des marchands. — *Mercuré* dieu des voleurs et des poètes. — Souvenirs d'*Horace* et de la bataille de *Philippi*.
- Mars**, divinité nationale, objet d'un article à part.



considérer dans son ensemble le Conseil des grandes divinités romaines, constitué par le mélange des éléments latins, étrusques et grecs, on y voit figurer six dieux et six déesses.

Les six dieux sont : Jupiter, Neptune, Vulcain, Apollon, Mercure et Mars; les six déesses sont : Junon, Minerve, Cérès, Vénus, Vesta, Diane. Groupés sous les ordres souverains de Jupiter, qui les réunit en assemblées délibérantes, ils gouvernent le monde, suivant les fonctions personnelles qui leur sont dévolues. Ce sont les grands dieux, les Dii Consentes.

1° Jupiter est la divinité par excellence. Son nom est formé de deux parties juxtaposées : *Jov* ou *Jû*, le *Djaus* indien ou le *Zeus* grec, et de *pater* ou *piter*, le père. C'est donc le père des dieux et des hommes, le dieu du ciel et de la lumière, le dieu très bon et très grand, *Optimus Maximus*, comme l'indique la belle formule qu'ont adoptée plus tard les Chrétiens : D. O. M. (Deo Optimo Maximo). Maître de la pluie, des vents et des orages, il est armé de la foudre¹, mais il préside également à la clarté du jour et à la sérénité du ciel. Son temple s'élevant sur la colline du Capitole, près de la Roche saturnienne ou tarpeienne, Jupiter est souvent appelé *Capitolinus* et *Tarpeius*. Protecteur spécial de Rome, il est adoré par les consuls, à leur entrée en charge; et le triomphe d'un général victorieux est une procession solennelle et une ascension au temple de Jupiter, qui domine la Cité². En même temps,

1. De là les épithètes de *Pluvius*, *Fulgurator*, *Tonitrualis*, *Tonans*, *Fulminator*.

2. Jupiter reçoit alors les noms de *Imperator*, *Victor*, *Invictus*, *Stator*, *Opitulus*, *Feretrius*, *Prædator*, *Triumphator*, etc. — On l'appelle *Latialis* ou *Latiaris*, dieu protecteur du Latium, quand il préside aux Fêtes latines.

Jupiter décide du cours de toutes les affaires humaines : il prévoit l'avenir ; et les événements sont le résultat heureux ou malheureux de sa volonté. Il révèle ce qui doit être par des signes dans le ciel et par le vol des oiseaux. Arbitre des circonstances qui influent sur la destinée des hommes, il envoie des avant-coureurs des faits, et il suscite des prodiges : c'est *Jupiter Prodigialis*. Pour la même raison, il est invoqué au commencement de toute entreprise sacrée ou profane ; il est le gardien de la loi, le dispensateur de la justice, le défenseur de la vertu ; il maintient la sainteté du serment, et il préside à toutes les transactions fondées sur la Bonne Foi et sur l'Équité. Aussi Fides est-elle sa compagne sur le Capitole, ainsi que la Victoire, et c'est de la Roche tarpéienne qu'on précipite les traîtres et les parjures.

Le culte de Jupiter, développé par Tatius et par Numa dans la Regia et sur le Capitole, consistait spécialement en sacrifices, offerts durant les kalendes, les nones et les ides ; d'où leur nom de *Sacra idulia*. La victime était un agneau blanc, immolé par le Flamen Dialis ; des processions expiatoires se déployaient sur la route appelée *Via Sacra*, la Voie Sacrée. Le Flamen Dialis, exclu des fonctions civiles, était le premier dans la hiérarchie sacerdotale ; son costume avait une empreinte de grandeur et de dignité ; il lui était interdit de monter à cheval, de voir des troupes armées, de prêter aucun serment, de porter une bague ; un homme libre devait lui couper la barbe et les cheveux. Uni à une femme, qui prenait le titre de *Flaminica*, il ne pouvait pas pratiquer le

divorcée. Au commencement des nondines¹, la Flaminica immolait un bouc à Jupiter.

A mesure que se développe le culte du dieu tutélaire de Rome, ses attributions deviennent plus étendues. Il protège la jeunesse, et il prend les noms de *Juvenis*, d'*Adultus*, de *Juvenus*. C'est aussi le dieu hospitalier, *Hospitalis*. Gardien et conservateur des hommes, il reçoit le titre d'*Opitulus*, le Sauveur, équivalent au Soter, Σωτήρ, des Grecs. On le trouve encore accompagné des adjectifs *Tutor*, *Tutator*, *Vindex*, *Ultor*; mais le plus fréquent de ses surnoms est le Salulaire, *Salutaris*.

Parmi les fêtes antiques consacrées à Jupiter, il importe de mentionner les Féries latines, souvenir traditionnel du temps où Rome et le Latium étaient unis par les liens d'une symmachie militaire et religieuse. Elles avaient lieu sur le mont Albain. On y voit encore aujourd'hui, dans l'enceinte d'un couvent des Frères de la Passion, les ruines d'un temple, d'où l'œil domine au loin les montagnes, la campagne et la mer; et sur le versant de la colline, il se trouve des restes assez considérables de la voie par laquelle passaient jadis les processions pour monter au sanctuaire. Le sacrifice, suivi d'un festin, se composait particulièrement de l'immolation d'un jeune taureau blanc, amené des prairies de Faléries et qui n'avait

1. On appelait Nondines, *Nundinae*, la période de neuf jours, correspondant à une semaine. La semaine de neuf jours est restée la semaine officielle chez les Romains jusqu'à la fin du second siècle. Comme les plébéiens riches vivaient à la campagne, ils y travaillaient pendant sept jours, et le huitième était un jour de repos, où l'on venait à la ville et au marché.

jamais subi le joug. Les autres offrandes consistaient en agneaux, lait, fromage et gâteaux sacrés.

D'après les traditions romaines, le temple de Jupiter Capitolin, avec le titre d'Optimus Maximus, avait été construit par Tarquin l'Ancien, en souvenir d'une victoire sur les Sabins. Ce roi, d'origine étrusque, avait fait aplanir et approprier à l'édifice le sol peu favorable de la colline. C'est sur le même emplacement que s'éleva plus tard le temple de Tarquin le Superbe¹. On dit que, à l'endroit des fondations, on trouva la tête humaine, *caput*, dont on a voulu faire dériver le nom de Capitole. *Capitolium* signifie plutôt *élévation, citadelle, forteresse*, et le temple emprunta le nom de la citadelle fortifiée sur laquelle il était situé. Construit d'après l'ordre toscan, ce temple était de forme carrée et mesurait deux cents pieds sur chaque face; on y arrivait par un escalier de cent marches; les portes étaient de bronze; les plafonds et la couverture, dorés. Il avait trois nefs pour les trois grandes divinités romaines: Jupiter au milieu, Minerve à droite, Junon à gauche. Un artiste étrusque de Véies était l'auteur de la statue du dieu. On y conservait les Livres Sibyllins. Les fêtes qu'on y célébrait se faisaient remarquer par un grand appareil: sacrifices, festins et jeux du Cirque aux ides de septembre, d'octobre et de novembre; consécration de quadriges, de *tensæ* (voitures), d'*exuviae* (attributs des dieux capitolins); emblèmes de ces divinités, déposés sur le

1. La dédicace solennelle n'eut lieu que dans la troisième année de la République, 507 avant J.-C., par le consul M. Horatius.

pulvinar, ou coussin, et offerts à la vénération du peuple. La pompe qui ouvrait les jeux du Cirque descendait du Capitole, traversait le Forum, en se dirigeant vers le Vélabre et vers le Cirque. Toutes les places, les rues et les galeries étaient occupées par la foule. Le centre de la procession était formé par les *tensæ*; devant elles marchait le magistrat, qui conduisait le cortège et qui présidait les jeux; assis sur une *tensa* triomphale, il avait au-dessus de la tête une couronne de chêne ornée d'or et de diamants, tenue par un esclave public. Derrière les *tensæ* et les objets sacrés du culte se pressait une foule de baladins, de danseurs, de prêtres, portant les images des dieux.

C'est par des cérémonies analogues que furent célébrés les Triomphes des grands généraux de Rome, montés sur un char, image du quadrigé de Jupiter, tenant en main un sceptre d'ivoire, et la tête ceinte d'une couronne, comme le maître des dieux : c'était l'idéal de la gloire, le point culminant de la fortune militaire, consacrée par des boucliers d'honneur, des trophées, des victoires, des inscriptions en vers saturniens, tous monuments commémoratifs d'un prix infini pour les archéologues et pour les historiens.

Après plusieurs destructions partielles causées par des incendies, durant les guerres civiles et sous les empereurs, mais après avoir été restauré par Domitien, le temple du Capitole, dépouillé par Stilicon, par Genséric et par le pape Honorius, finit par tomber en ruines et par disparaître.

Il existait dans le vieux culte italique un dieu bienfaisant, *Vediovis* ou *Vejovis*, qui venait en

aide aux hommes et qui les guérissait dans leurs maladies. Il avait un autel dans la petite ville de Bovillæ, au pied du mont Albain, un temple dans l'île du Tibre, et un sanctuaire entre le Capitole et l'Arx, c'est-à-dire entre les deux sommets du Capitolin. C'était une sorte de réduction du grand Jupiter. On le représentait tenant des traits à la main, à la manière de l'Apollon des Grecs, et les lançant sur les hommes, au retour du printemps, quand la chaleur du soleil produit les épidémies. Pour les détourner, on immolait une chèvre à Vejovis, aux nones de mars.

2° Neptune, Neptunus (*Nethuns* ou *Nethunus* chez les Étrusques), semble un dérivé de *nare*, nager, et se rattacher à *ναῦς*, *navis*, navire, vaisseau. C'est la principale divinité maritime des Romains; mais les Romains étant un peuple moins marin qu'agricole et guerrier, on ne sait presque rien des légendes relatives à cette divinité. Nommée d'abord Portunus, le dieu des ports et des mouillages, il avait, dit-on, pour épouse Salacia, la déesse des flots salés. Introduit dans la Mythologie latine par les Étrusques et par les Grecs, il se confond bientôt avec Poséidon. Son premier temple était situé près du Cirque Flaminius, où l'on faisait, en son honneur, des exercices équestres. On y voyait un groupe très renommé du sculpteur grec Scopas. Le 23 juillet, on célébrait, en plein air, soit près du Tibre, soit à Ostie, des jeux spéciaux affectés aux *Neptunalia*. Agrippa, gendre d'Auguste et vainqueur d'Actium, fonda un temple à Neptune dans le Champ de Mars; sur les murs du portique joint à ce temple étaient représentées les aventures des Argonautes.

3° Le nom de Volcanus ou Vulcanus, Vulcain, rattaché parfois à *fulgere*, briller, *fulmen*, la foudre, n'a point d'étymologie bien certaine. Les Étrusques l'appelaient *Sethlans*, nom qu'on rapproche du grec *αἰθεῖν*, brûler, et du nom primitif de Lemnos, *Αἰθάλη*, que portait aussi l'île d'Elbe, riche en mines de fer et de cuivre. Considéré comme forgeron, Vulcain prend le nom de *Mulciber*, du mot *mulcere*, adoucir, amollir, parce qu'il amollit les métaux, pour les plier aux usages de l'homme. De même que l'Hèphæstos grec devient l'époux d'Aphrodite, Vulcain épouse la vieille déesse latine Maia, qu'on adorait à Rome sous le nom de Maia Volcani. Le plus remarquable des endroits consacrés à Vulcain était le Volcanal du Comitium, où avaient lieu les assemblées publiques. Sa fête principale, les Volcanalia, était célébrée le 23 du mois d'août. On y observait un singulier usage : chaque père de famille jetait dans le feu du foyer domestique des petits poissons, appelés *mana*, qui tenaient la place d'âmes humaines immolées en l'honneur du dieu. Lors d'une autre fête de Vulcain, célébrée le 23 mai, on polissait les trompettes qui étaient employées pour le culte.

4° Nommé *Aplu* par les Étrusques et *Apello* par les Latins, Apollon est une divinité tout à fait hellénique, importée en Italie. Dieu des oracles, des médecins et des poètes, il inspire les Sibylles, éloigne les maladies et suggère à ses favoris les grandes pensées et les beaux vers. La flatterie d'Horace et de Virgile s'est plu à transformer Auguste en Apollon. La première trace d'un sanctuaire de ce Dieu fut un bois de lauriers, situé

sur l'emplacement futur du Cirque Flaminius et du Théâtre de Marcellus. L'an 429 avant J.-C., à l'occasion d'une peste, on élève un temple qui demeure, jusqu'au temps d'Auguste, le seul temple d'Apollon. En 212, on institue à Rome des jeux Apollinaires, pour détourner les menaces d'un devin célèbre, nommé Marius, qui avait prédit la défaite de Cannes¹. La confiance des Romains, au milieu des terribles désastres de la seconde guerre punique, ne s'étant pas lassée, Apollon finit par leur rendre la victoire. Les jeux d'Apollon n'étaient pas seulement des exercices de cirque; on y donnait des représentations, et c'est dans une de ces solennités que fut joué, en 169, le *Thyeste* d'Ennius.

Progressivement, le culte d'Apollon se développe avec la grandeur de Rome et de l'Empire. C'est le dieu soleil, le promoteur de la rénovation du monde, tel que le fait entrevoir la 14^e églogue de Virgile (v. 8 et suivants) :

*Tu moda nascenti puero, quo ferrea primum
Desinet, ac toto surget gens aurea mundo,
Casta, fave, Lucina; tuus jam regnat Apollo!*

« Que la naissance de l'enfant, par qui va finir l'âge de fer et surgir l'âge d'or dans le monde entier, soit protégée par toi, chaste Lucina, déjà ton Apollon est maître de l'univers ! »

Auguste s'empare de cette idée, et il s'en fait le centre: il se revêt du costume et des insignes du dieu, auquel ses partisans l'assimilent; il s'en laisse désigner comme le favori, le descendant;

1. Voir notre *Histoire de la Littérature romaine*, p. 39.

il fonde de nouveaux jeux en l'honneur de l'Apollon d'Actium, et il lui fait construire, sur le Palatin, un temple où s'accumulent toutes les richesses de l'époque impériale. C'est dans cette magnifique enceinte que fut chanté, l'an 17 avant J.-C., par neuf jeunes garçons et neuf jeunes filles, le *Carmen Seculare* d'Horace.

5° Lorsque les Romains entrèrent en relations commerciales avec les peuples de la Méditerranée, et particulièrement avec les Carthaginois, ils se mirent sous le patronage de la divinité grecque qui présidait à ces sortes de transactions. Hermès devint le *Turms* des Étrusques, et les Romains l'appelèrent Mercure, de *Merx*, marchandise, *mercator*, marchand. Le temple de Mercure fut fondé en 495 avant J.-C., à propos d'une disette, le jour des Ides de mai, vers l'extrémité sud du Cirque Maxime, où l'on en a retrouvé des vestiges. Près de ce temple était une source consacrée au dieu. Les marchands qui voulaient faire de bonnes affaires sans être trop tourmentés par leur conscience, y puisaient de l'eau, dans laquelle ils trempaient une branche de laurier, s'en aspergeaient la tête, ainsi que les marchandises qu'ils mettaient en vente, et priaient le dieu d'écarter de leur personne et de leur étalage le soupçon des ruses, qu'ils se promettaient d'employer. On comprend, d'après ce procédé, que Mercure fût le dieu des voleurs. Plus tard, ses fonctions s'étant ennoblies, il est le dieu des poètes, qu'Horace appelle *mercuriales viros*; et c'est Mercure qui vient en aide au poète pour laisser son bouclier sur le champ de bataille de Philippes, *rejecta non bene parmula*. Dans la sphère astronomique, une

plante porte le nom de Mercure, également donné à un jour de la semaine, le mercredi.

6° Mars étant pour les Romains une divinité nationale, il en sera question plus loin¹.

1. P. 463 et suivantes.





FLEUVES ET SOURCES

PHÉNOMÈNES ASTRONOMIQUES

ET MÉTÉOROLOGIQUES

RATTACHÉS A NEPTUNE

Les Fleuves et les Sources soumis au pouvoir de Neptune. — Fons ou Fontus, fils de Janus. — Nymphæa élevés aux Lympheæ, divinités féminines des fontaines et des ruisseaux. — Iuturna ou Juturna transformée en héroïne de l'Énéïde. — Albunea, nymphe de la solfatara de Tibur. — Sa statue trouvée dans l'Anio. — Fontaine de Bandusia, célébrée par Horace. — La déesse Mefitis. — Le Clitumnus, fleuve prophétique. — Le Numicius, fleuve sacré de Vesta. — Énée disparaît dans ses eaux. — Le Volturne. — L'Anio. — Sa légende. — Le Tibre : son nom primitif, son cours, ses surnoms, son culte, ses petits affluents, son image. — Les Argées. — Le Soleil, divinité sabine. — Son sanctuaire à Rome. — Le premier cadran solaire. — Obélisque consacré au Soleil. — Culte de la Lune chez les Sabins et chez les Étrusques. — L'Étoile du matin et du soir ; Vénus et Vesper. — La Grande Ourse et ses sept étoiles, Septem triones. — Les Pléiades. — Orion. — Les Vents : leurs différents noms. — Les Orages et les Tempêtes. — Leur sanctuaire, à Rome, près de la porte Capena.



es propriétés utiles et salutaires des eaux courantes faisaient considérer comme sacrés les fleuves et les sources, soumis au pouvoir de Neptune. Fons ou Fontus, fils de Janus, avait

sa fête à Rome le 13 octobre. De nombreux Nymphæa, élevés sur la lisière ou dans l'intérieur des forêts, attestaient un culte rendu à quelque Lympha (*Diumpa* en langue osque), divinité féminine des fontaines et des ruisseaux.

La fontaine Juturna, dont les eaux étaient employées dans les sacrifices offerts par les Vestales, avait un temple dans le Champ de Mars. Virgile l'a transformée en une des héroïnes de son poème. Elle est la fille de Daunus et la sœur de Turnus, roi des Rutules¹.

Albunea, nymphe prophétique ou Sibylle de la Solfatare de Tibur, était la déesse tutélaire des bains sulfureux qu'on y venait prendre. Un bois, une grotte et un temple lui étaient consacrés. On a trouvé dans l'Anio une statue d'Albunea, tenant un livre à la main.

Horace² a immortalisé dans ses vers la fontaine Bandusia, « plus transparente que le cristal, » un des charmes de sa villa de la Sabine.

La déesse Mefitis, personnification des exhalaisons de soufre, était adorée dans de nombreuses stations d'eaux thermales.

Le Clitumnus, petite rivière de l'Ombrie, sortant d'un superbe rocher, dans un bosquet de cyprès, et se jetant dans le Tinia, un des affluents du Tibre, a été l'objet des louanges de Virgile, de Properce et des deux Pline. Clitumnus rendait des oracles. Autour de son temple, on avait élevé un grand nombre de chapelles pour des dieux d'un rang inférieur au sien.

1. Voir *Éntide*, XII, v. 146.

2. *Od.* III, XIII.

Le Numicus ou Numicius (*Numico*), petite rivière, qui se jette dans la mer Tyrrhénienne près d'Ardée, était le fleuve sacré de Vesta et des Pénates de Lavinium. C'est dans ses eaux qu'Énée disparut pour devenir un dieu Indigète, c'est-à-dire une divinité locale.

Le Volturne (*Volturmo*), de *volvere*, rouler, se tordre, est la principale rivière de la Campanie : sortie des Apennins, dans le Samnium, elle se jette dans la mer Tyrrhénienne, après avoir reçu trois affluents. Toute la contrée lui avait voué un culte de reconnaissance, pour la fertilité que ses eaux jaunâtres donnent au pays. — C'est aussi le nom d'un vent correspondant à l'Euros des Grecs.

L'Anio (*Teverone*), sorti des montagnes des Herniques, près de Treba, et qui, après avoir reçu le ruisseau de Digentia (*Licenza*) célébré par Horace, et formé à Tibur une belle cascade, va se jeter dans le Tibre, a son rôle dans les légendes romaines. Nommé d'abord Parensius, il prend le nom d'Anio, d'Anius, roi étrusque, qui, ne pouvant retrouver sa fille, courut se noyer dans le fleuve.

Il est tout naturel que, de préférence aux autres cours d'eau qui arrosent l'Italie, le Tibre ait attiré vers lui la vénération spéciale des Romains. Son nom primitif est Albula : il doit son nom de Tiberis au roi d'Albe Tiberinus, qui périt dans ses eaux. Parti des Apennins, près de Tifernum, il coule dans la direction du sud-ouest, sépare l'Étrurie de l'Ombrie, de la Sabine et du Latium, reçoit le Nar et l'Anio, devient régulièrement navigable, prend une importance considérable de largeur et de profondeur, en traversant Rome, et

se jette dans la mer Tyrrhénienne, à Ostia. Sa course sinueuse, semblable aux replis d'un serpent ou au dentelage d'une scie, lui fait donner le nom de Coluber et de Serra. On l'appelait aussi *Rumon*, le Rongeur, à cause de son action envahissante sur ses rives, et *Flavus*, le Jaune, en raison de sa couleur. Le culte du Tibre, considéré comme divinité, fut institué, dit-on, par Romulus. Les Pontifes et les Augures lui adressaient, pour le bien de Rome, des prières où entrait la formule : « *Adesto, Pater Tiberine, cum tuis undis* ; viens en aide, Père Tiberinus, avec tes eaux ! » Sa demeure consacrée était à Rome, dans l'île du Tibre, ou à Ostia. On lui offrait un sacrifice le 8 décembre, et les pêcheurs célébraient sa fête le 7 juillet. Les artistes et les poètes le représentent sous l'image d'un vieillard couvert d'une toile azurée et couronné de roseaux. Pour conjurer ses inondations, trop souvent désastreuses¹, on y jetait, le jour des Ides de mai, des Argées ou mannequins d'osier de forme humaine, les pieds et les mains liés, en souvenir des compagnons d'Hercule qui, pris du mal du pays, s'étaient, de désespoir, précipités dans le fleuve. A côté du Tibre, les Augures citaient, dans leurs prières, plusieurs de ses petits affluents, le Spino, l'Alema et le Nodinus.

Le Soleil, pris à part, était regardé comme une divinité par les Sabins. Sol vient du sabin *ausel*,

1. Voir HORACE, *Od.* I, II, v. 13 et suivants :

*Vidimus flavum Tiberim, retortis
Littore ebrusco violenter undis,
Ire dejectum monumenta Regis
Templaque Vesta.*

auquel se rattache, dit-on, *uro*, *uso*, brûler, éclairer. Sol avait, à Rome, un sanctuaire, voisin du temple de Quirinus. C'est sur le frontispice de ce sanctuaire que Lucius Papirius Cursor traça les lignes du premier cadran solaire, l'an 293 avant J.-C. L'obélisque placé dans le Cirque était consacré au dieu Sol.

Les Sabins et les Étrusques adoraient la Lune sous le nom de Losna ou de Louna. On rapprochait son culte de celui d'Aplu, le dieu du Soleil, comme sont rapprochés Apollon et Artémis dans la Mythologie grecque.

On avait en vénération, dans les campagnes du Latium, l'étoile brillante du matin, nommée Vé-nus Urania, et on adorait la même étoile, reparaissant au coucher du soleil, sous le nom de Vesper ou de Hesperus.

La Grande Ourse portait le nom de *Plaustrum*, le Chariot, et les sept étoiles qui la composent prenaient celui de *Septem triones*, c'est-à-dire les bœufs qui foulent le blé, d'où le nom de Septentrion.

On saluait dans les Pléiades, *Vergiliæ*, les étoiles printanières; et, au mois de novembre, on priait la constellation d'Orion de ne pas déchaîner les pluies et les orages sur les matelots.

Les Vents et les Tempêtes étaient l'objet d'un culte fréquent, particulièrement dans les provinces occidentales de l'Italie. De la même manière que les Vents étaient figurés, à Athènes, sur la Tour construite par Andronicos Cyrrestès, ainsi l'on peut voir, à Rome, au Musée Pio-Clementino, un monument de marbre, où les Vents sont représentés avec leurs noms grecs et latins. Nous reproduisons les noms latins : 1° Septentrio; 2° Eu-

rus ou sud-est; 3° entre ces deux vents, l'Aquilo, le Voltumnus et le Solanus; 4° entre l'Eurus et le Notus, vent du sud-ouest, l'Euro-Auster, vent du sud; 5° entre le Notus et le Favonius, vent d'ouest; l'Auster-Africus, le *sirocco* des Italiens modernes, vent sec, étouffant, nuisible à l'homme et à la végétation; 6° entre le Favonius et le Septentrio, le Chrus, vent ouest-nord-ouest, soufflant de l'Apulie, et, par conséquent, favorable aux Italiens qui s'embarquaient pour la Grèce, et le Circius ou Thracius, qui purifiait l'air et était très salubre à respirer. Les vents étaient représentés comme des êtres munis d'ailes à la tête et aux épaules. On sacrifiait des agneaux noirs aux Vents destructeurs, et des agneaux blancs aux Vents favorables¹.

Les cultivateurs et les marins de l'Italie redoutaient vivement ces orages formidables, dont Virgile a fait une description saisissante dans le 1^{er} livre des *Géorgiques* et de l'*Énéide*². Aussi adressait-on aux Tempêtes des libations et des sacrifices. Elles avaient, même à Rome, près de la porte Capéna, un sanctuaire élevé par L. Cornelius Scipion, vers l'an 259 avant J.-C., après que sa flotte eut échappé à un naufrage sur les côtes de la Corse.

Toutes ces divinités, personnifications des divers phénomènes du ciel et de la mer, reconnaissaient Neptune pour leur maître souverain.

1. VIRGILE, *Énéide*, III, v. 120:

Nigram hiemi pecudem, Zephyris felicibus albam.

2. V. 311 et suivants; v. 81 et suivants.





LES SIX DÉESSES

Junon, divinité féminine du ciel, de la lumière, de la naissance. — Mater Matuta. — Sacrifices qui lui sont offerts par le Rex Sacrorum. — Son sanctuaire situé près des Esquilles. — Ses Épithètes de Sospita, de Curitis, de Cupra. — Les Kalendes de Juin lui sont consacrées. — Temple de Juno Moneta sur le Capitole. — Souvenir des Oies de Manlius.

Minerve. — Étymologie de son nom. — Diffère d'abord de l'Athéna grecque, avec laquelle elle finit par se confondre. — Son nom implique l'idée d'âme et d'invention. — Ses sanctuaires sur le Capitole, l'Aventin et le Cælius. — Cérémonie du clou annuel. — Capta ou Capta, surnom de Minerve. — Les Quinquatries. — Vacances des Écoles. — Diverses corporations vouées à Minerve. — Ses deux temples élevés par Domitien.

Cérès, déesse des travaux agricoles. — Étymologie de son nom. — Son assimilation avec la Déméter grecque. — Son temple fondé par le dictateur Albinus Postumius. — Il est construit par des artistes grecs. — C'est le séjour des Édiles, chargés de l'Annona. — Grande fête de Cérès le 19 avril. — Les Ludi Cereales. — Citation de Virgile. — La course des renards. — Magna Mater, divinité phrygienne. — Importation de son culte en Italie. — Son image en pierre. — Cérémonies de la translation. — Liber ou Bacchus. — Fornax: les Fornacalia; la fête des Fours, et la fête des Fous.

Vénus divinité toute latine. — Étymologie de son nom et de diverses épithètes équivalentes. — Légende d'Énée. — Autres épithètes de Vénus. — Ses temples élevés par Sulla, par Pompée et par Jules César. — Le mois d'Avril lui est consacré. — Elle donne son nom à une planète et à un jour de la semaine.

Vesta, déesse du foyer. — Étymologie de son nom. — Son

culte introduit en Italie par Énée, développé par Romulus et par Numa. — Son temple situé sur la pente du Palatin. — Le Penus de Vesta. — Les Vestales. — Leur nombre. — Punition terrible infligée à leur manque de foi. — Treize Vestales enterrées vives pendant l'espace de onze cents années. — Durée de leurs fonctions. — Honneurs qui leur étaient rendus. — Leurs privilèges. — Comment on rallumait le feu éteint de l'autel de Vesta. — Fêtes de Vesta célébrées au mois de Juin. — Fête des Meuniers et des Anes. — Quelle eau, nécessaire au culte, était puisée par les Vestales. — La mola salsa.

Diane, déesse sabinne, en parallèle avec Dianus ou Janus, dieu sabin. — Son culte chez les Éques, les Herniques et les Latins. — Diane d'Arícia. — Le lac et le prêtre de Nemi. — La Nymphe Egéria. — Fête de Diane aux Ides d'Août. — Elle est assimilée à Hécate et à l'Arémis grecque.



JUNON (Juno, Διώνη, ou Jovino, féminin de Jovis) est la divinité féminine du ciel, de la lumière, de la naissance. Elle correspond au Genius des hommes. Chaque femme, chaque jeune fille a sa Junon personnelle et spéciale. Sous le nom de *Mater Matuta*, la Mère matinale, elle inaugure le jour; sous celui de *Lucina*, elle préside à la venue au monde de l'enfant. Tous les premiers jours de chaque mois lui sont consacrés. Dès que le croissant de la Lune se montre dans le ciel, le Roi des Sacrifices, *Rex Sacrorum*, monte au Capitole et offre un sacrifice à Junon dans la Curia Calabra, tandis que sa femme, la Reine des Sacrifices, *Regina Sacrorum*, immole un mouton ou un porc dans la Regia.

Le sanctuaire de Junon *Lucina* était situé, à Rome, près des Esquilies, non loin des Carènes et de Subura : il était entouré d'un bois sacré.

Sous le nom de *Sospita*, la Secourable, Junon avait un temple célèbre à Lanuvium. Elle y était figurée sous une forme guerrière, portant le bouclier et la lance, le corps revêtu d'une double tunique et d'une peau de chèvre. Chez les Sabins, Junon, appelée *Curitis* ou *Quiritis*, est aussi la déesse de la lance, *quiris* ou *curis*, symbole de l'armure de l'homme, veillant sur sa famille et sur son avoir.

Sur les côtes du Picenum, Junon prend le nom de *Cupra*, mot sabin qui signifie la bonne, la bienveillante.

Les Kalendes de Juin (*Junius*, *Junonius*) étaient consacrées à Junon. Aussi furent-elles le moment choisi pour lui bâtir un temple sur la citadelle capitoline, en 344 avant J.-C. Elle prend alors le nom de *Juno Moneta*, qu'on dérive de *monere*, avertir, ou de *moneta*, la monnaie, l'argent. Les corneilles, qui aiment les hauteurs et qui prédisent la pluie, étaient consacrées à Junon. On lui sacrifiait des vaches et des oies, en souvenir du service rendu par ces oiseaux à Manlius, sur le point d'être surpris par l'armée gauloise.

2° La Minerve italique est d'abord tout autre que l'Athèna grecque, avec laquelle elle finit par se confondre. Le mot *Minerva* ou *Menerva*, en étrusque *menerfa* et *menfa*, se rattache à la racine *men*, en sanscrit *manas*, en grec *μῆνος*, en latin *mens*, *memini*, impliquant l'idée d'âme, de pensée, de souvenir, d'invention. Ses plus anciens sanctuaires étaient sur le Capitole, sur l'Aventin et sur le Cœlius. Sur le Capitole sa cella était à côté de Jupiter. C'est entre elle et Jupiter que, chaque année, aux Ides de Septembre, on fichait dans le

mur, conformément à la pratique des Étrusques, le clou destiné à compter les années, parce que Minerve était l'inventrice des nombres. Sur l'Aventin se trouvait un local réservé aux scribes et aux histrions, c'est-à-dire aux auteurs dramatiques et aux acteurs protégés, par Minerve. Sur le Coelius, Minerve était adorée sous le nom de *Capita* ou *Capta*, du mot *caput*, tête, siège de l'intelligence.

Le nombre 5 étant consacré à Minerve, et le 19 mars passant pour le jour de sa naissance, la principale fête de cette déesse portait le nom de Quinquatries, et se célébrait pendant cinq jours, du 19 au 23 mars¹. Les cérémonies du premier jour étaient toutes pacifiques ; les quatre suivants étaient consacrés à Minerve guerrière. Les Quinquatries étaient aussi la fête de l'art et de la science. Il y avait vacance pour les élèves, et les maîtres touchaient, à titre d'offrandes, leurs honoraires désignés sous le nom de Minerval. Toutes les corporations de métiers, foulons, cordonniers, menuisiers ; toutes les professions plus relevées, médecins, peintres, sculpteurs, orateurs, poètes, joueurs de flûte et de fifre, célébraient à l'envi la fête de la déesse : les musiciens surtout ne se faisaient pas faute de lui vouer de copieuses libations.

Après avoir eu son caractère spécial, le culte de Minerve s'absorbe peu à peu dans celui de l'Athèna grecque, à laquelle Domitien élève deux temples, l'un voisin de l'église et du couvent de

1. Du mot *quinque*, cinq, parce qu'elles se célébraient le cinquième jour après les Ides, et qu'elles duraient cinq jours.

Santa Maria, Sopra Minerva, et l'autre sur le Forum transitorium, entre le Forum Julium et le Forum Pacis. Les ruines de ce temple se sont conservées jusqu'au xvi^e siècle, et il reste encore une partie du mur d'enceinte.

La figure de la Minerve latine fut calquée sur celle d'Athéna. On gardait dans le temple de Vesta un Palladium, qui passait pour être celui de Troie, apporté en Italie par Diomède, et on le regardait comme un gage assuré de la protection des dieux.

3° Le Latium est une contrée essentiellement propre aux travaux agricoles. Cérès, appelée aussi Tellus ou Mater (la Terre nourricière), équivaut donc à la Dèmèter grecque. Son nom vient, dit-on, du mot *creare*, créer, engendrer, produire. Le culte de cette divinité remonte aux temps les plus reculés de l'histoire latine. Elle avait, dans le voisinage du Cirque, un temple, nommé *Ædes Cereris*, qui, fondé par le dictateur Albinus Postumius, vainqueur des Latins au lac Régille (498 avant J.-C), fut inauguré, trois ans plus tard, par le consul Spurius Cassius. Tout l'édifice sortait des mains d'artistes grecs, substitués, en cette circonstance, aux architectes étrusques. Les Édiles, chargés de surveiller l'*annona*, c'est-à-dire l'approvisionnement de la ville et la distribution du blé aux citoyens pauvres, avaient leur local officiel dans l'intérieur ou dans le voisinage de ce temple.

La grande fête de Cérès avait lieu au mois d'avril, le 19. On y célébrait des jeux, *Ludi Cereales*, dont l'idée fondamentale était l'institution de l'agriculture. La légende de Dèmèter et

de sa fille Cora, enlevée par Hadès, y figurait tout entière. Aussi Ovide la raconte-t-il longuement dans son 1^v livre des *Fastes*. Le même poète indique que les célébrants de la fête portaient des robes blanches : les couleurs sombres en étaient exclues. Virgile¹, dans un passage remarquable des *Géorgiques*, dessine ainsi le tableau vivant d'une fête printanière de Cérès :

*In primis venerare deos, atque annua Magnæ
Sacra refer Cereræ, lactis operatus in herbis,
Extremæ sub casum hiemis, jam vere sereno.
Tunc agni pingues et tunc mollissima vîna,
Tunc sommi dulces, densaque in montibus umbra.
Cuncta tibi Cererem pubes agrestis adoret,
Cui, tu, lacte favos et miti dilue Baccho.
Terque novas circum felix eat hostia fruges,
Omnis quam chorus et socii comitentur ovantes,
Et Cererem clamore vocent in tecta, neque ante
Falcem maturis quisquam supponat aristas,
Quam Cereræ, torta redimitus tempora quercu,
Det motus incompositos et carmina dicat.*

« Avant tout vénère les dieux, et, chaque année, offre des sacrifices à la Grande Cérès, sur un autel dressé au milieu des herbes verdoyantes, vers la fin de l'hiver, au retour de la sérénité du printemps. Alors les agneaux sont gras, les vins ont dépouillé leur amertume, les sommeils sont doux, et les ombres épaisses sur les montagnes. Que, guidée par toi, toute la jeunesse champêtre adore Cérès, à qui tu dois offrir des rayons de miel dissous dans du lait et dans l'aimable liqueur de Bacchus. Que trois fois la victime propice soit promenée autour des moissons nouvelles, suivie

1. *Géorgiques*, Liv. I, v. 338 et suivants.

du chœur et de compagnons aux voix triomphantes. Que leurs cris appellent Cérès sous leurs toits, et que personne n'approche la faux de ses épis mûrs, avant que Cérès le voie, la tête ceinte d'une branche de chêne, s'ébattre en danses rustiques, et entende ses chansons. »

Les jeux célébrés dans le Cirque en l'honneur de Cérès offraient au peuple un spectacle des plus divertissants : c'était une course de renards, sur le dos desquels on avait attaché des torches embrasées¹. On croyait, en brûlant ces victimes, conjurer la nielle ou la rouille, *robigo*, fléau redoutable pour les moissons.

Comme on ne peut inéconnaître les points d'attache qui rapprochent Cérès de Déméter, fille de Rhéa, c'est ici le lieu de faire voir de quelle manière la statue de Rhéa devint à Rome l'objet d'une vénération tout empreinte d'un caractère hellénique. Les Livres Sibyllins ayant conseillé de transporter à Rome le culte phrygien de la Grande Déesse, Magna Mater du mont Ida, qui se rattachait à la légende d'Énée, on envoya, en 205 avant J.-C., au roi Attale, allié du peuple romain, une députation chargée de lui demander de laisser emporter de Pessinonte une pierre assez petite, de couleur sombre, de surface raboteuse, qui passait pour être l'image de la déesse, tombée du ciel. Le vaisseau étant venu mouiller à Ostie, Scipion Nasica, désigné pour aller recevoir la pieuse relique, la remet aux mains des dames romaines. Toute la ville se porte au-devant de la procession; l'encens fume devant les portes; partout on

1. Voir OVIDE, *Fastes*, IV, v. 681 et suivants.

implore pour la République la clémence et la protection de la déesse. Il semble qu'elle ait entendu ces prières. Peu de temps après la cérémonie de la translation, la moisson surpasse les espérances du laboureur; Hannibal quitte l'Italie pour aller se faire battre à Zama (202), et la guerre de Macédoine est terminée par la victoire des Cynoscéphales (197). C'est dans le temple de la vieille Victoria Palatine que fut déposée l'image de Magna Mater, et c'est en son honneur qu'on établit les jeux Mégalésiens (de Μεγάλη μήτηρ) dans lesquels eurent souvent lieu des représentations scéniques¹.

Tite Live a tracé le récit pur et simple de cette pompe gréco-romaine, Ovide² s'est plu à la parer de toutes les couleurs de la légende.

Il semble logique de relier au culte de Cérés celui de Fornax, la divinité du Four, de la cuisson du pain, dont les fêtes, Fornacalia (fêtes des Fours), qui avaient lieu en février, consistaient surtout en festins. Les absents étaient appelés Fous, *Stulti*. Par repréailles, les Fous célébraient, le 17 février, leur fête particulière, les Quirinales.

Le culte de Dionysos se mêlait en Grèce à celui de Déméter, de même chez les Romains on adorait Bacchus à côté de Cérés. Liber, le dieu de la liberté du vin, *libera vina*³, inspire aux buveurs, même modérés, une gaieté franchement épanouie. Il inspire les poètes, et les vendanges sont le moment officiel des réunions théâtrales. On offre

1. Voir Ch. Dezobry, *Rome au siècle d'Auguste*, Lettre 116°. L'auteur en fait une longue description.

2. *Fastes*, IV, v. 247 et suivants.

3. HORACE, *Art poétique*, v. 85.

au dieu les prémices du moût, au milieu des danses et des jeux ; on y ajoute des *liba*, gâteaux de far, de miel et d'huile, inventés, dit-on, par le dieu Liber lui-même.

Lucrèce¹ salue dans Vénus une divinité toute latine :

*Æneadum genitrix, hominum divumque voluptas,
Alma Venus, cœli subter labentia signa,
Quæ mare naverum, quæ terras frugiferentes
Concelebras, per te quoniam genus omne animantum
Concipitur, visit que exortum lumina solis.*

« Mère des descendants d'Énée, charme des hommes et des Dieux, bienfaisante Vénus, c'est toi qui, sous les astres glissant dans le ciel, peuples la mer, qui porte les navires, et les terres, qui donnent les moissons, c'est par toi que la race de tous les êtres prend la vie et ouvre les yeux à la lumière du soleil. »

4° Rattaché au sanscrit *vana*, qui signifie aimable, et à la racine *ven*, aimer, désirer, Vénus, confondue plus tard avec Aphrodite, est, tout d'abord, une divinité osque, du nom de Murcia (*Mulier*, femme, *mulcere*, adoucir, charmer) et de Herentatis (*ἐρᾶν*, aimer), ou de Ferentina (Ferentum), ville d'Apulie. La légende qui fait remonter à Énée la descendance latine, contribua à propager le nom et le culte de Vénus. Les épithètes nombreuses par lesquelles on la désigne en sont le témoignage : *Obsequens*, la complaisante ; *Verticordia*, qui tourne les cœurs ; *Libitina* ou *Lubentina*, l'aimable, quelquefois la déesse des

1. *De la Nature*, I, v. 1 et suivants.

morts; *Victrix*, la Victorieuse; *Genitrix*, la Mère; *Urania*, la Céleste.

A Rome, Vénus avait, sur le Capitole, un temple élevé sans doute pendant les guerres du Samnium; Sulla lui accorde de très grands honneurs; Pompée lui dédie un temple au-dessus de son Théâtre; Jules César en fait la divinité propre de sa dynastie et la mère du peuple romain. Le mois d'Avril, (aprilis d'*aperire*, ouvrir), où le printemps ramène la vie dans la nature, était particulièrement consacré à Vénus. On a donné le nom de cette déesse à une des planètes les plus brillantes du ciel, et à un jour de la semaine, *Veneris dies*, le vendredi.

5° La Vesta romaine offre les plus grandes analogies avec l'Hestia grecque; c'est la déesse du foyer. Le nom de l'une et de l'autre vient du sanscrit *was*, qui implique l'idée d'habitation, de séjour permanent. On dit que le culte de Vesta fut introduit en Italie par Énée¹ :

Vestales que Foci, quorum sub numine Troja est.

« Foyers de Vesta, sous la tutelle desquels est Troie. » Il fut développé par Romulus et par Numa. Le temple de la déesse, avec son bois sacré, était situé sur la pente du Palatin, vers le Forum et la Voie Sacrée, probablement près de Santa Maria Liberatrice. L'Atrium, appelé aussi Atrium Regium, formait sans doute une partie de la Regia Numæ, qui peut être regardée comme

1. LUCAIN, *Pharsale*, I, v. 199. — VIRGILE, *Énéide*, II, v. 703.

une dépendance de l'édifice. Il était de forme circulaire, reproduisant simplement le foyer de Vesta, recouvert d'une voûte. Une partie spéciale de cette enceinte, entourée de nattes, était appelée le magasin, le *Penus* de Vesta ; on y gardait le mobilier nécessaire au culte de la déesse. Il n'y avait pas, à l'intérieur, de statue de Vesta, mais il en existait une dans le vestibule. Aux Vestales était confiée la garde du Palladium et des dieux de Samothrace, qu'on y tenait enfermés, et le soin d'entretenir un feu toujours ardent sur l'autel. Ces prêtresses, instituées par Numa, étaient au nombre de quatre¹ ; on en prit six à partir de Tarquin l'Ancien et de Servius Tullius. Elles portaient de longues robes blanches, un bandeau et un voile ; on ne leur permit que fort tard de s'éloigner de la simplicité primitive de leur costume.

Quand elles avaient commis quelque faute ou laissé éteindre le feu sacré, elles étaient punies du fouet. Lorsqu'elles manquaient à leur vœu de virginité perpétuelle, on les enterrait vivantes près de la porte Collina, située entre l'aggr de Servius et la colline des Jardins, aujourd'hui *Monte Pincio*, mais en dedans des murs de Rome. On y préparait un petit caveau, dans lequel une ouverture, pratiquée à la surface du sol, donnait accès ; on y mettait une lampe allumée et une petite provision des choses les plus nécessaires à la vie : du pain, de l'eau, un pot de lait et un peu d'huile. La Vestale coupable, placée dans une litière hermétiquement fermée, était portée à travers la

1. On a conservé les noms des quatre premières Vestales : Gogania, Verania, Canuleia, Tarpeia.

place publique, au milieu du morne silence de la foule. Arrivés au lieu du supplice, les licteurs déliaient les courroies; le grand pontife prononçait des prières secrètes, tirait ensuite de la litière la Vestale, qui, couverte d'un voile, descendait dans le caveau, dont l'ouverture était refermée aussitôt¹. Pendant onze cents ans que dura l'ordre des Vestales, treize seulement furent enterrées vives; quelques autres périrent de divers supplices, à leur choix. Les fonctions des Vestales, qui ne devaient avoir ni plus de dix ans, ni moins de six, au moment de l'admission, ne duraient pas au delà de trente ans. Ce terme expiré, elles pouvaient quitter le sacerdoce et même se marier. Elles ne perdaient pas le droit, qui leur était dévolu, de faire leur testament du vivant de leur père.

Lorsque les Vestales sortaient en public, un licteur portait devant elles la hache et les faisceaux. Si, en passant dans les rues, une Vestale rencontrait, par hasard, quelque criminel qu'on menait au supplice, elle lui sauvait la vie, dès l'instant qu'il était avéré que la rencontre était absolument fortuite. Elles avaient un rang distingué et un gradin d'honneur dans le Cirque et dans les autres spectacles.

Le feu éteint de l'autel de Vesta ne pouvait se rallumer qu'à une source naturelle, soit par une branche d'arbre purifiée, qu'on frottait jusqu'à l'enflammer, soit par la concentration des rayons du soleil dans un vase métallique concave, de forme conique rectangle.

1. Voir, pour le supplice de la Vestale sous Domitien, **PLINE LE JEUNE**, Lettre XI^e du Livre IV.

Les fêtes de Vesta, *Vestalia*, se célébraient au mois de juin : celle du 9 était la plus solennelle. Les dames romaines, pieds nus, apportaient au temple de la déesse les mets offerts d'ordinaire aux Lares et aux Pénates. Le même jour, avait lieu la fête des Meuniers et de leurs Anes : ces animaux étaient couronnés de guirlandes, ainsi qu'on le voit dans une peinture retrouvée à Pompéi.

L'eau employée au culte de Vesta ne pouvait être puisée que par ses prêtresses ; il fallait qu'elle fût courante, provenant du Tibre ou des sources de la ville : celle des aqueducs était rigoureusement proscrite. C'étaient encore les Vestales qui préparaient la *mola salsa*, ou farine salée, provenant de grains d'épeautre (*far*) séchés et moulus.

6° Dans l'origine, Diane, Diana, Djana, était une déesse sabine, comme Dianus ou Janus était un dieu sabin ; Diana, c'est la Lune ; Dianus, c'est le Soleil, le Jour (*dies*). Les *Æques*, les *Herniques* et les Latins lui avaient voué un culte particulier. Les *Æques* l'adoraient sur la colline boisée de l'Algide, derrière Tusculum ; les *Herniques*, dans un bois sacré, voisin d'Anagnia, et dans un autre bois, nommé Corne, connu pour la beauté de ses hêtres. Mais elle était surtout adorée dans le bois d'Arícia, sur le lac Nemi, auquel Diane devait le nom de *Nemorensis*. La déesse y recevait un culte barbare, qui se rapprochait de celui qu'on rendait à Artémis dans la Tauride. Son prêtre, nommé *Rex nemorensis*, était toujours un esclave fugitif, qui obtenait son ministère en tuant son prédécesseur dans un combat singulier. Malgré ce trait de mœurs sauvages, la Diane latine est une divinité bienfaisante ; c'est, comme la nymphe

Ægeria, une des Camènes de la Mythologie romaine, la déesse des sources, de la naissance et du salut.

La fête annuelle de Diane avait lieu aux Ides d'août, au moment des grandes chaleurs. On y célébrait une course aux flambeaux; et Diane elle-même est souvent représentée un flambeau à la main. Comme Artémis, avec laquelle on finit par l'identifier, elle est la déesse des bois et de la chasse. Quelques poètes, particulièrement Catulle et Horace, l'assimilent à Hécate, la déesse des apparitions nocturnes.

Son temple sur l'Aventin avait été fondé par Servius Tullius; l'image qu'en y voyait était copiée sur l'Artémis du temple d'Éphèse.





DIVINITÉS ESSENTIELLEMENT LATINES

ET

NATIONALES

Dianus ou Janus, portier du ciel. — Il regarde le passé et l'avenir. — Il a deux visages. — Son temple, ouvert pendant la guerre, était fermé pendant la paix. — Le nouvel an : les étrennes. — Le Janicule consacré à Janus. — Son image. — Sous le nom de Portumnus, il est le dieu des matelots.

Légende de Saturne. — Étymologie de son nom. — Son temple sur le Clivus Capitolinus. — L'Italie appelée par Virgile Saturnia Tellus. — Le vers Saturnien. — Les Saturnales. — Ops, épouse de Saturne, assimilée à Rhéa. — Les Osques. — Lua Mater.

Le dieu Consus. — Conseil qu'il donne à Romulus. — Enlèvement des Sabines. — Les Consualia.

Picus, personnification du pivert. — La nymphe Canens. — Jalousie et vengeance de Circé. — Faunus, fils ou parent de Picus. — Il est le dieu protecteur des montagnes et des pâturages. — On l'appelle aussi Innus et Lupercus. — Faunus prédit l'avenir au roi Latinus. — Les Lupercales. — Fauna ou Fatua. — Maia ou Bona Dea. — Carmenta. — Les Camènes. — Egeria. — Vacuna. — Angitia. — Sylvanus, — Palés. — Les Palilia. — Le Figuier Ruminal.

Mars. — Étymologie de son nom. — Les Suovetaurilla. — Nerio, femme de Mars. — Les Prêtres Saliens. — Les temples de Mars. — Temple de Mars Ultor. — Quirinus. — Légende de l'apothéose de Romulus.

Hercule, le même que Héraclès. — Départ des deux légendes. — Semo Sancus. — Dius Fidius. — Victoire de Héraclès sur Cacus. — L'Ara Maxims.

Castor et Pollux. — Ils prennent part aux victoires de Rome. — Leur nom entré dans la formule des serments et dans la conversation. — Les dieux Lares. — Les Pénates. — Les Manes. — Les Larves. — Les Lémures.



DIANUS ou Janus, de *dies*, jour, est un vieux dieu italique, qui représente le Soleil. Portier (*janitor*) du ciel et de la lumière céleste, il en ouvre la porte (*januam*) le matin, et il la ferme le soir. Il ouvre également l'année (*januarius*, janvier), préside au commencement et au renouvellement de toutes choses, mois, saisons, entreprises humaines. Le regard fixé sur le passé et sur l'avenir, il a deux visages (*Geminus*, gémeau), deux fronts, *Bifrons*. A Rome, le passage couvert, institué par Numa, et improprement appelé Temple de Janus, dans le voisinage du Forum, était ouvert pendant la guerre et fermé pendant la paix¹. Le jour du nouvel an, principale fête du dieu, on se faisait les uns aux autres des présents (*strenæ*, étrennes), consistant en friandises et en médailles de cuivre représentant, d'un côté, la double tête de Janus, de l'autre, un vaisseau. Le Janicule, sur la rive droite du Tibre,

1. Pendant près de mille ans, il ne fut fermé que huit fois : sous Numa, après la première guerre punique, après la bataille d'Actium, après la guerre des Cantabres, après la pacification de la Germanie, après la conquête de la Judée, après la guerre des Daces, après la défaite des Perses.

était consacré à Janus. Comme on lui avait élevé de toutes parts des monuments, des autels, des temples, surtout dans les endroits peuplés et passants, les Romains représentaient Janus dans l'attitude d'un marcheur infatigable, une clé et un bâton de voyageur à la main. Sous le nom de Portumnus, il était, ainsi que Neptune nommé également Portunus ou Portumnus, le dieu des matelots.

Dans la légende, Janus est considéré comme un roi de l'âge d'or, qui donne l'hospitalité à Saturne chassé du ciel par Jupiter. A ce fait se rattache la fautive étymologie du mot *Latium*, de *latere*, se cacher, parce que Saturne vint se cacher chez Janus.

Cette fable de l'expulsion de Saturne est une invention toute grecque. Le Saturne latin est une divinité agricole, *sator*, *satu*, le semeur, de *serere*, semer, planter. Son attribut ordinaire, la faucille, est une preuve de son caractère spécial. Son temple était au pied de la colline du Capitole : on y tenait enfermé le Trésor public et les Tables de lois. La population groupée autour de cette pente (*clivus*) voisine du Tibre, prenait le nom de Saturnienne, et elle était vouée exclusivement à la culture des champs. Virgile appelle l'Italie *Saturnia Tellus*, la Terre de Saturne¹ : le vieux vers italique et national des poètes antérieurs à Ennius, s'appelle le vers faunique ou saturnien².

1. *Géorgiques*, 11, v. 173.

2. Le vers saturnien était composé de deux parties : 1° une brève, u, une longue —, une brève, u, une longue —, une brève, u, deux longues — — ; 2° une longue —, une brève, u, une longue —, une brève, u, deux longues — — : il en résultait un rythme voisin de la prose.

Le règne de Saturne fut un âge d'or, une période d'abondance, d'égalité, de liberté.

Les Saturnales, célébrées au milieu de décembre, en gardaient le souvenir. Elles duraient sept jours. En mémoire du vieux temps, les esclaves, vêtus de robes blanches ornées de pourpre, et rendus égaux à leurs maîtres, s'asseyaient à leurs tables, et même se faisaient servir par eux. Toute lutte, toute inimitié demeurait suspendue : il y avait vacances des tribunaux (*justitium*), délais apportés aux supplices et aux hostilités. On s'envoyait comme présents des bougies de cire et des figures d'argile, qui servaient de jouets aux enfants ; on se livrait aux jeux de dés, à l'aide desquels on élisait le roi du festin. Saturne était ordinairement représenté sous les traits d'un vieillard, nu jusqu'à mi-corps, tenant une harpe, à laquelle on substitua plus tard une faux, symbole de l'action destructive du temps ; ses attributs étaient le crocodile, les ailes, le sablier.

L'épouse de Saturne était Ops, l'Abondance, la Fertilité, la Richesse. Lorsque Saturne fut confondu avec le Kronos des Grecs, Ops fut assimilée à Rhéa. De même que la population groupée autour du Clivus Capitolinus emprunta son nom à Saturne, ainsi la race méridionale de l'Italie prit le nom d'Opisci ou Opsci, dont on a fait Osci, les Osques. Ops était adorée comme déesse des semailles et de la moisson, et on lui offrait, le 25 août, un sacrifice d'actions de grâces.

Parmi les vieilles divinités agricoles des Latins, on compte encore *Lua Saturni* ou *Lua Mater*, à laquelle on offrait, après la victoire, les dépouilles de l'ennemi. C'est peut-être cette cérémonie,

rappelant l'idée de défaite, qui lui valut le nom de *Lua*, tiré de *luere*, dissoudre, détruire.

Un autre vieux dieu de la terre, c'est Consus, nom tiré soit de *condere*, cacher, ou de *conserere*, semer, soit, selon d'autres, de *consilium*, conseil, parce qu'il avait guidé Romulus dans la recherche d'un autel, enfoui sous terre, dans le Cirque Maxime. La légende ajoute que, à l'occasion de cette découverte, Romulus donna une grande fête, où furent invités les Sabins, dont les Romains enlevèrent les femmes, les sœurs et les filles. Cette fête, continuée sous la République, prit le nom de *Consualia*; mais elle fut remplacée par les grands jeux appelés les Circenses.

D'après une légende, accréditée par Virgile ¹, Saturne a pour fils Picus ou Picumnus, personnification du pivert, oiseau consacré à Mars. Souverain de Laurente, il siège sur un trône, revêtu de la trabée, un lituus (bâton augural) en main et un ancile (bouclier) au bras gauche. Il dicte ainsi des lois aux tribus qu'il a soumises, et il reçoit les hommages de leurs chefs. Il avait pour femme la nymphe Canens, la belle *chanteuse*, fille de Janus et de Venilia. La magicienne Circé, jalouse de leur union, voit un jour Picus traverser la forêt au galop de son cheval; elle essaie de l'attirer à elle; Picus résiste: Circé, pour se venger, le transforme en pic « aux ailes colorées, *sparsitque coloribus alas* ². » Depuis ce temps, il est le dieu des laboureurs, préside aux engrais des champs sous le nom de Sterculinus (le dieu

1. *Énéide*, VII, v. 48 et 49.

2. VIRGILE, *Énéide*, VII, v. 191.

du fumier), et enseigne l'art de broyer le blé et de le transformer en pain. Il se plaît, toutefois, aux retraites obscures et boisées, dans lesquelles on l'entend frapper de son bec les branches et le tronc des arbres sauvages.

Faunus, fils ou parent de Picus, est une divinité essentiellement italique. On dérive son nom de *favere*, favoriser; c'est un dieu favorable et bon, protecteur des montagnes et des pâturages. Semblable au Pan des Grecs, avec lequel les Italiens l'ont identifié, il veille sur les brebis et sur les vaches, sous le nom d'Inuus (du verbe *inire*, se rapprocher, s'unir); ou bien, sous celui de Lupercus, il les défend contre les loups. On le regardait aussi comme une déité des forêts, groupant autour de lui de nombreuses familles de Faunes², se montrant soudainement aux hommes dans une apparition mystérieuse, faisant entendre, du fond des bois, une voix redoutable, qui, éclatant au milieu d'une bataille, remplissait l'ennemi d'une terreur panique.

Les prophéties entraînent dans les attributs de Faunus. Lorsque le vieux roi Latinus³ consulte l'oracle de Faunus sur l'époux qu'il doit donner à sa fille Lavinia, le dieu lui répond, de l'intérieur de la forêt, voisine des cascades de Tibur et arrosée par les eaux sulfureuses d'Albunea : « Garde-toi d'accepter un Latin pour ton gendre, ô mon fils : il viendra s'offrir à ta fille un époux étranger, dont la descendance portera notre nom jusqu'aux astres ; de leur sang sortiront nos

2. On écrit aussi *Fones*, et on rapproche ce mot de *Fontes*, sources, rivières.

arrière-neveux, qui, mettant tout sous leurs pieds, aux points de sa course, où le Soleil voit deux fois l'Océan, seront les vainqueurs et les maîtres du monde¹. » C'est aux nones de décembre que les cultivateurs célébraient la fête de Faunus, auquel ils immolaient des chèvres, avec des libations de vin, mêlées de danses, pendant que le nard fumait sur l'autel².

Mais la fête vraiment nationale de Faunus étaient les Lupercales, célébrées à Rome le 15 février. Février (de *februare*, purifier) était le mois des expiations. Deux collèges de Luperci, douze Fabiani et douze Quinctiliani, étaient chargés du soin de la cérémonie. La fête commençait par un sacrifice de boucs, dont les jeunes Luperci se partageaient la peau; puis, se mettant à courir comme des fous, ils frappaient indistinctement, avec des lanières de cuir, tout le monde, hommes et femmes, qu'ils rencontraient sur leur passage. Cette sorte de carnaval rustique, institué sur le Palatin, où se trouvait le sanctuaire, appelé Lupercal, traversa, sans jamais perdre son caractère de simplicité naïve, toute l'histoire romaine, depuis le règne de l'Arcadien Évandre (l'Excellent homme, le même peut-être que Faunus) jusqu'à l'offre du diadème faite par Antoine à Jules César (44 avant J.-C.)³.

Faunus a pour femme Fauna, la Bienfaisante, appelée aussi Fatua, déesse du réveil printanier

1. Comparez *Énéide*, VII, v. 254 et suivants.

2. Voir HORACE, *Ode* XVIII du Liv. III.

3. Voir PLUTARQUE, *César*, 61; et SHAKSPEARE, *Jules César*.

de la terre et de l'extase inspirée¹. On rattache au culte de Fauna, celui de Maïa, la déesse du mois de Mai, dont on dérive le nom de Major, plus grand, pour figurer l'accroissement de la terre productrice sous les rayons nouveaux du soleil. D'après les anciennes prières romaines, Maïa est la femme de Vulcain, le dieu du feu, dont la force vivifiante contribue à faire naître les fleurs et les fruits.

Invoquée sous le nom de Bona Dea, la Bonne Déesse, Maïa devient l'objet d'un culte tout à fait romain. Son sanctuaire était sur l'Aventin, au-dessous du rocher du haut duquel Rémus avait observé six vautours, pendant que Romulus en voyait douze. Livia, femme d'Auguste, rétablit pour la dernière fois ce sanctuaire, consacré jadis, le 1^{er} mai, par une Vestale. Célébrés d'abord avec dignité par les dames romaines, les Mystères de la Bonne Déesse finirent par prendre un caractère de dépravation que Juvénal a flétri dans sa VI^e satire.

Carmenta, du mot Carmen, chant prophétique, semble devoir être identifiée avec Bona Dea. C'était la mère ou la compagne du roi Évandre². On célébrait sa fête au mois de janvier. Elle présidait à la naissance des enfants et révélait l'avenir.

A la même famille et aux mêmes fonctions se rattachent les Camènes, nymphes prophétiques

1. De *fatum*, destin, d'où le nom de *fata*, fée.

2. On dit que Carmenta changea en lettres romaines les quinze lettres grecques, importées par Évandre dans le Latium.

(*canere*, prédire en vers), identifiées plus tard avec les Muses. L'une de ces déesses, Antevorta, connaissait le passé, et l'autre, Postvorta, Porrina, Prorsa ou Prosa, dévoilait l'avenir. *Ægeria*, Égérie, l'inspiratrice et la conseillère de Numa, était une des Camènes, auxquelles le pieux roi consacra le bois, la fontaine et la grotte où il avait ses entrevues avec la déesse. La légende romaine désigne deux endroits distincts consacrés à *Ægeria*, l'un près de Rome, devant la porte Capène, non loin du *Cœlius*, l'autre près d'*Arícia*, à côté du sanctuaire de Diane.

Vitula ou *Vitellia* (la génisse?), forme accessoire de *Fauna*, est une déesse du Triomphe. Elle présidait à la joie et aux festins. Sa fête, dite *Vitulatio*, mot qui se trouve dans *Ennius*, dans *Nævius*, dans *Plaute*, et auquel se rattache le nom de *Vitellius*, famille d'origine sabine, avait été instituée en souvenir d'une victoire remportée sur les Étrusques : on lui offrait les prémices des biens de la terre.

Vacuna, auprès du sanctuaire de laquelle *Horace* composa son Épître à son ami *Aristius Fuscus* (Liv. I. *Ép.* x), était l'objet d'un culte très populaire chez les Sabins. On rattache son nom au mot *vacuus*, vide. Voilà pourquoi, d'après la légende, la plaine fertile de Réate, où *Vacuna* était adorée, se trouvant fréquemment submergée par les inondations, on y pratiqua un canal de dérivation, qui fit couler dans le *Nar*, affluent du *Tibre*, le trop-plein des eaux. On adorait encore *Vacuna* près du lac *Velinus*, formé par le *Nar*.

Angitia était adorée par les Marse aux mêmes titres que *Vacuna* par les Sabins. Son sanctuaire

se trouvait près du lac Fucin, que l'empereur Claude fit dériver plus tard dans le Liris : ce déversoir est resté presque intact. On confond quelquefois Angitia avec Angerona, divinité protectrice de Rome, avec la Circé des Grecs, ou avec Marica, femme de Faunus, divinité italienne.

Sylvanus ou Silvanus, Sylvain ou Silvain (*silvestris*, forestier, *silva*, forêt), a des traits communs avec Faunus. Cependant il est plus particulièrement le dieu des bois et il préside aux plantations. On le représente portant un bouleau ou un cyprès. Son image ordinaire est celle d'un vieillard chevelu, qui habite des retraites ombreuses, et auquel les paysans et les bergers offrent le sacrifice d'un bouc ou d'un porc, avec des raisins, du lait, des épis de blé. Considéré comme dieu des limites assignées à chaque domaine ou comme dieu des Jardins de Rome, il avait un culte sur l'Aventin.

Palès, divinité d'origine sicilienne, était la déesse des pasteurs. Son nom se rattache à la racine pâ, πάσμαι, pasco, faire paître. On célébrait sa fête sur le Palatin, le 21 avril, jour prétendu de la fondation de Rome. C'étaient les Palilia ou Parilia, dont Ovide fait une longue description dans son 1^{er} livre des *Fastes*¹. Dès le matin, les bergers purifiaient les étables et les troupeaux; puis ils les conduisaient autour de l'autel de la déesse, pour les préserver des maladies et des loups, et ils lui offraient du lait, du vin cuit et du millet. Le soir, on faisait brûler de la paille et du foin, par-dessus lesquels on s'amusaît à sauter.

1. Vers 721 et suivants.

Ovide en donne cette raison : quand Rome fut bâtie, les compagnons de Romulus reçurent l'ordre de porter les dieux Lares à leurs nouveaux foyers. Alors les émigrants ayant mis le feu à leurs toits agrestes et aux cabanes qu'ils abandonnaient, colons et troupeaux sautèrent à travers les flammes : ce qui se fait encore aujourd'hui au jour natal de Rome.

On donnait le nom de Ruminal (*ruma*, mamelle) au figuier sous lequel on trouva Romulus et Remus allaités par une louve. On croit même que c'est une étymologie possible du nom de Rome, Roma. Cet arbre était placé sous la protection immédiate de Jupiter Ruminus, divinité champêtre, à laquelle les bergers faisaient des libations de lait pour le jeune bétail encore à la mamelle.

Quoique la légende de Mars ait fini par ne faire plus qu'un avec celle d'Arès, il est essentiel de déterminer avec précision tout ce qui a trait d'une manière particulière au dieu latin. La racine du mot Mars semble être *mas* ou *mar*, mâle, devenant Maurs, Marmar et Mavors. C'est un dieu vigoureux, forestier, rustique, qui a pour symbole le pivert et le loup. Les Suovetaurilia, qui sont ses offrandes préférées, se composent d'un porc (*sus*), d'une brebis (*ovis*) et d'un taureau (*taurus*). Quelquefois, on lui sacrifie un cheval de bataille. Son arme est la lance, *cur* ou *quir*, l'instrument guerrier des Sabins. A lui sont vouées les émigrations connues sous le nom de *ver sacrum*, printemps sacré, où les jeunes colons sortent de leur pays pour aller fonder une nouvelle patrie : le pic ou le loup leur sert de guide. Ainsi les Pi-

centins étaient une branche des Sabins; hircus, loup, en langue osque, donnait son nom à une peuplade latine, et les Romains s'appelaient : les Loups du Latium. Mars a pour femme une déesse sabine, Nerio ou Neriene, c'est-à-dire la Forte, la Courageuse. On célébrait leur fête le premier jour du mois qui porte le nom de Mars.

Aux cérémonies et aux réjouissances populaires de cette journée, empreintes d'une vive gaieté, se trouve attaché le souvenir d'Anna Perenna, dont le nom se rapproche d'*annus perennis*, l'année qui finit pour recommencer. Anna est donc la déesse de l'année; elle préside aux évolutions de la Lune, à la longévité. Aussi, au jour de sa fête, on buvait, dans un bois sacré, voisin du Tibre, à la santé de ses amis, autant de coups qu'on leur souhaitait d'années à vivre.

Les prêtres Saliens, dans les fêtes de Mars, *sautaient (salire)* les danses qui leur valurent leur nom. Ils avaient la garde des ancilia ou boucliers fabriqués par ordre de Numa, à l'imitation de celui que Mars lui avait envoyé du ciel. Les cérémonies pratiquées par les Frères Arvals (*arva*, campagnes) pour obtenir de bonnes récoltes, sont sous le patronage de Mars.

Dieu de la guerre, Mars soutient les courages, préside aux exercices du soldat dans le Champ de manœuvres auquel il a donné son nom (Campus Martius)¹, et consacre les récompenses militaires,

1. Le Champ de Mars était la partie N.-O. de la plaine, situé au coude formé par le Tibre, hors des murs de la ville. C'est là que la jeunesse romaine se livrait à ses exercices gymnastiques et militaires, et que se tenaient les Comices par centuries.

telles que les épées, les baudriers, les étendards, les trophées, les couronnes de gazon. Les peintures et les médailles le représentent alors comme un jeune homme casqué, monté sur un char, brandissant la lance ou chargé de dépouilles.

Mars avait à Rome un grand nombre de sanctuaires. Celui de la Regia et celui du Champ de Mars datent, selon la tradition, du règne de Numa. Un autre sanctuaire très fréquenté s'élevait devant la porte Capène, non loin de la Voie Appia¹. Mars, sous le nom de Gradivus (marcheur), y était représenté entouré de douze loups : on y déposait du butin, des dépouilles faites sur l'ennemi.

Conservé pieusement sous la République, le culte de Mars fut l'objet particulier des soins de Jules César. Il voulait élever au dieu protecteur de Rome un temple d'un luxe incomparable : la mort ne lui en laissa pas le temps. Auguste reprit ce projet et y associa le souvenir de son père adoptif. En mémoire de la défaite de Brutus et de Cassius, il voua un temple à Mars Ultor (Vengeur), *Pro ultione paterna*. Cet édifice, inauguré le 19 mai de l'an 2 avant J.-C., et dont il reste encore des débris, était un des plus riches de la ville ; il renfermait des trophées et des objets d'art très précieux : les deux ancêtres mythologiques de la famille, Mars et Vénus, y étaient représentés par un groupe admirable. Auguste présida aux fêtes et aux jeux célébrés en cette circonstance : le Sénat le prit pour lieu de délibéra-

1. C'est aujourd'hui la Porta di San Sebastiano, dans la région N.-E. de Rome. Son nom lui venait de Capena, ville étrusque, vers laquelle elle conduisait.

tion sur la paix et sur la guerre, sur les Triomphes à décerner.

L'identification de Romulus avec Quirinus est un fait acquis à l'histoire légendaire de Rome. Les sénateurs, mécontents du gouvernement tyrannique de leur roi, le tuent au milieu d'un orage ou d'une revue, près du marais de la Chèvre, mettent son corps en pièces et en emportent sous leurs robes les débris sanglants. Mais, pour donner le change au peuple, un sénateur, Julius Proculus, de la famille des futurs Césars, raconte que Romulus, enlevé au ciel par Mars, son père, après trente-sept ans d'un règne glorieux, vient de lui apparaître dans une beauté plus qu'humaine, et qu'il l'a chargé d'ordonner aux Romains de l'honorer comme leur dieu tutélaire, sous le nom de Quirinus. A remonter au point de départ, Quirinus est un dieu guerrier des Sabins, son nom expressif en fait foi : c'est le maître de la lance (*quir*); et, lorsque les Sabins se fondent avec les habitants primitifs de Rome, la colline où ils séjournent prend le nom de Quirinal. C'est sur le versant de cette colline que fut établi le sanctuaire antique de Quirinus¹. Pline raconte que dans ce temple on vit longtemps deux myrtes, l'un patricien, l'autre plébéien. Ils peuvent servir de symbole au dualisme continu de l'histoire de Rome. Pendant de longues années, le myrte patricien s'épanouit avec éclat, le myrte plébéien se meurt; puis, tout à coup, lorsque la démocratie triomphe, le myrte plébéien fleurit, l'autre languit et se fane.

1. Voir, pour les détails, OVIDE, *Fastes*, v. 491 et suivants.

La fête de Quirinus, les Quirinalia, tombait le 17 février, à l'approche du printemps. Au vieux sanctuaire de Quirinus, L. Papirius Custor en substitua un nouveau, en 293 avant J.-C., où il déposa les dépouilles des Samnites, et qu'il orna du premier cadran solaire. C'est dans ce temple que fut élevé à César une statue, avec cette inscription : « *Deo invicto*, au Dieu invaincu. »

Au souvenir de Romulus Quirinus se trouve étroitement lié celui du berger Faustulus, qui sauve Romulus et Remus exposés sur le Tibre, et de sa femme Acca Larentia, qui devient leur nourrice. Ils avaient douze fils : l'un d'eux étant mort, Romulus prend sa place et fonde avec ses frères adoptifs le collège des Frères Arvals, une des vieilles institutions agricoles de la campagne romaine. Le chef de ce collège prenait le titre de Magister, le Maître, et il était aidé, dans les sacrifices, par de jeunes garçons nommés Camilli. Leur dieu était Mars; leur déesse, Ops Tellus ou Bona Dia.

Au dire des mythologues latins les plus autorisés, le nom latin d'Hercule, Hercules, est une simple modification osque du grec Héraclès (Ἡρακλῆς).

Quelques auteurs sont d'avis que la renommée de l'Héraclès des Grecs pénétra en Italie par la Sicile, où l'avaient probablement importée des marchands phéniciens; de Tarente et de Cumès elle arriva dans Rome : Cumès surtout paraît être le centre de la fusion des deux légendes, le point de départ de la transformation d'Héraclès en Hercule. Ce héros passe d'abord par une série de phases qu'il importe de noter. C'est le Semo Sancus des Sabins : il veille sur les semailles, ainsi que son nom l'indique (*Semo* vient

de *semen*), et il est honoré (*Sanctus* ou *Sancus*) pour cette tutelle : il est le dieu de la Bonne Foi, *Dius Fidius*, analogue à Zeus *πίστιος* : il protège les troupeaux comme *Sylvanus* et comme *Faunus*. Bientôt il triomphe de *Cacus*, et sa renommée grandit à l'égal de celle du fils de Zeus et d'Alcmène. *Cacus* était un dieu du feu (*καίω*, brûler; *caleo*, *caldus*), et son nom grec était *Κάκος*, le brûlant, transformé plus tard en *Κακός*, le méchant. Fils de *Vulcain*, il vomissait des flammes et de la fumée : c'était la terreur du pays. *Hercule*, revenant d'Érythrée, où il avait vaincu le géant *Géryon*, est accueilli par le bon roi *Évandre*, qui séjournait sur le *Palatin*. *Cacus* habitait une caverne de l'*Aventin*. *Hercule* conduisait à sa suite un troupeau de bœufs et de génisses. *Cacus* conçoit et exécute le projet de lui en voler quelques-uns; et, afin de dissimuler son larcin, il les traîne à reculons dans sa caverne : leur mugissement les trahit. *Hercule*, aveuglé d'abord par la fumée que le monstre vomit, s'ingénie d'ouvrir sa demeure par en haut, et l'écrase sous un rocher¹. En souvenir de sa victoire, il fonde, en cet endroit même, l'*Ara Maxima*, entre le *Palatin* et l'*Aventin*, et désormais son culte est largement institué. Le 12 août, on lui sacrifiait un jeune taureau ou une génisse; et les particuliers lui consacraient la dixième partie de leur fortune ou de leur gain. Il était, d'ailleurs, le dieu des bonnes trouvailles²;

1. Voir VIRGILE, *Énéide*, Liv. VIII, v. 190 et suivants; et la remarquable étude de MICHEL BRÉAL, ayant pour titre *Hercule et Cacus*.

2. HORACE, Liv. II, sat. VI, v. 12.

et il finit par être considéré comme le génie tutélaire de tous ceux qui se distinguaient par leur esprit, leur richesse ou leur pouvoir.

Le culte des Dioscures, Castor et Pollux (*Kastur* et *Pultuc*, en étrusque), s'introduisit en Italie par la Sicile : Tarente et Locres les eurent en vénération; Ardée et Tusculum leur élevèrent des temples; bientôt ils eurent des sanctuaires dans l'Italie entière. A Rome, ils sont les patrons des Chevaliers, qui célébraient leur fête le 15 juillet. C'était la consécration de la faveur dont les Dioscures avaient été l'objet. Neptune leur avait fait présent de magnifiques chevaux, Phlogeus, Harpagos, Xanthos et Cyllaros, qu'ils attelaient à un char d'or. Une légende racontait leur participation à la victoire remportée par les Romains sur les Latins au lac Régille (498 avant J.-C). Ils combattirent en tête de l'armée romaine; puis ils vinrent à Rome annoncer la nouvelle de la victoire et faire boire leurs chevaux dans la fontaine de Juturna, près du fleuve Numicius et d'Ardée. On montrait encore, du temps de Cicéron, la marque du pied du cheval de Castor, imprimée sur un rocher. Considérés comme divinités marines, ils étaient adorés à Ostie. Leur nom, entier ou abrégé, était entré dans les formules de serment et dans la conversation familière : * *Ædepol* (*Per ædem Pollucis*), par le temple de Pollux); *Æde Castor* (*Per ædem Castoris*, par le temple de Castor); *Me-castor* (sous-entendu *adjuvet* ou *sospitet*), que Castor me vienne en aide! *Pol!* par Pollux! *

Dans un pays de culture comme le Latium, il était nécessaire que la pierre qui servait à marquer la limite des champs, eût une valeur reli-

gieuse et sacrée. Tatius consacra sur le Capitole le dieu Terminus. Celui qui abattait ou qui enlevait une de ces pierres était maudit, lui, ses bœufs et sa famille : on avait le droit de le tuer. Les Terminalia, fêtes du dieu Terminus, avaient lieu le 23 février. Chaque voisin couronnait la pierre ou le tronc d'arbre qui servait de borne mitoyenne aux deux terrains : une bonne femme apportait le feu de son âtre dans un morceau de vase brisé; un vieillard, avec le bois qu'il venait de rompre dans la forêt, élevait un bûcher, qu'on allumait au moyen d'écorces sèches; un jeune garçon, tenant dans ses mains de longues corbeilles, jetait trois fois dans les flammes les prémices des grains; la foule des spectateurs, vêtue de blanc, observait un profond silence; puis on arrosait du sang d'un agneau ou d'une truie la statue fixe du dieu¹.

Le caractère gravement religieux de la famille latine et romaine imposait une sorte de majesté aux divinités du foyer. Les principales étaient les Lares et les Pénates. Lar ou Lars est un mot étrusque qui signifie souverain, seigneur, comme l'*ἀναξ* des grecs : Lar Porsena est le roi Porsena. A le bien prendre, les Lares d'une famille étaient les génies ou les esprits des hommes vertueux qui l'avaient représentée ou qui la représentaient encore : ils dépendaient d'un chef principal, le Lar Familiaris, fondateur de la famille. Il la suivait, quand elle changeait de demeure. Les Lares publics se divisaient en deux classes : 1° *Lares præstites*; c'étaient les protecteurs de toute la

1. Voir OVIDE, *Fastes*, II, v. 639 et suivants.

cité ; 2° *Lares compitales* ; ils présidaient aux divisions de la Cité, marquées par les *Compita* ou points de rencontre de deux ou plusieurs rues.

Les images des Lares, dans les grandes maisons, avaient leur place particulière, appelée *Lararia*. Quand les habitants de la maison prenaient leurs repas, une portion était offerte aux dieux Lares ; et, dans les occasions joyeuses, on les ornait de guirlandes.

De même que les Lares, les Pénates étaient des dieux de la famille et de la Cité. Leur nom vient de *penus*, lieu retiré, séjour secret, et on en gardait les images au centre de la maison, *penetralia*. Les images des Pénates publics, protecteurs de Rome, étaient gardées dans le temple de Vesta. La tradition romaine était que les Pénates publics avaient été apportés à Lavinium par Énée, puis transférés à Albe et à Rome. Les Pénates privés avaient leur place au foyer de chaque maison, et la table de famille leur était consacrée. On entretenait sur le foyer un feu perpétuel en leur honneur, et il y avait toujours sur la table une salière et des fruits, qui leur étaient consacrés.

Les Manes, à proprement parler, sont les âmes des morts purifiées par les cérémonies funèbres, et élevées à l'état de divinités. Aussi les inscriptions funéraires portent-elles souvent ces mots : *Dis Manibus*, aux Dieux Manes. On célébrait en leur honneur plusieurs fêtes, auxquelles on croyait qu'ils venaient assister par une ouverture pratiquée à leur tombeau, la pierre manale, *lapis manalis*. La fête anniversaire de la mort s'appelait *parentatio* ; la fête collective avait lieu le 21 et le 22 février : c'étaient les *Feralia* et les *Caristia* ou

Cara Cognatio, la chère parenté. Les premières étaient toutes consacrées au souvenir pieux des morts; les secondes étaient une joyeuse fête de famille avec des chants et des banquets. On se réunissait, pour se réjouir de la vie et de la gloire des aïeux. C'est sans doute dans ces festins que se chantaient *assa voce*, à la voix seule, les *nenia*, ou chansons funèbres, point de départ des éloges prononcés plus tard devant le bûcher des personnes remarquables des familles patriciennes. Le cyprès était consacré aux Dieux Manes : le bruit et le son de l'airain les mettaient en fuite, mais la vue du feu leur était agréable; aussi tous les peuples italiens renfermaient des lampes dans les tombeaux.

Aux êtres du monde souterrain se rapportent les Larves et les Lémures. Ce sont les âmes des hommes méchants qui reviennent sur la terre : ainsi une Larve, Larva (féminin de *Lar*, génie protecteur), est une sorte de revenant, qui se plaît à effrayer les hommes ; un Lémure est un spectre du même genre, qui erre la nuit et qui tourmente les consciences criminelles. Pour les apaiser, les Romains célébraient la fête des Lemuralia : elle avait lieu trois nuits consécutives, les 9, 11 et 13 mai. Ovide en raconte les détails¹, et il prétend que le mot Lemures a été substitué à Remures, par lequel Romulus avait désigné les honneurs funèbres rendus aux mânes de son frère Remus.

1. *Fastes*, V, v. 419 et suivants.





DIVINITÉS DE LA CITÉ ROMAINE

ET

DE ROME GUERRIÈRE

Doutes sur l'authenticité de l'histoire officielle de Rome et sur l'étymologie du mot Roma. — La déesse Roma. — Comment elle était représentée. — Temple de Rome et Vénus. — Comment la Fortune favorisa les Romains. — Bellona. — Honor. — Virtus. — Pallor. — Pavor. — Victoria ou la Victoire. — Représentations de Pax, la Paix.

LA critique moderne a mis hors de doute que l'histoire légendaire de Rome a été fabriquée par des historiens gréco-latins, qui ont arrangé à leur guise quelques réalités traditionnelles. On peut croire que les premières assises de la ville furent établies sur le Palatin, nommé aussi le Germalus, et qu'il y a quelques traces de vérité dans les souvenirs de Ruminus, de Rumina et du figuier Ruminal, sous lequel la louve avait allaité les jumeaux Romulus et Remus, noms de même provenance. Celui de Roma, la reine future du monde, ne manque pas d'affinité avec Ruma, la mamelle, le mamelon, peut-être

la colline, et avec Rumon, le nourricier, d'autres disent le rongeur, nom donné au Tibre. Il y avait près de Rome un endroit nommé Remone, et dans le pays des Hirpins (les Loups) une ville nommée Romulée. En présence de ces témoignages, qui offraient un certain caractère d'authenticité, les Grecs inventèrent des combinaisons rapprochées des noms mêmes de la tradition. Roma fut une noble dame venue de Troie avec Énée, et qui devint mère de Romulus et de Remus. Les Latins, plus fidèles à la légende nationale, leur donnèrent pour père le dieu Mars et pour mère la Vestale Rhea Silvia. Seulement celle-ci est appelée Iliia par ceux qui pressentirent le parti que César tirerait de l'assimilation de son nom Julius avec celui de Iulus ou Ascane, fils d'Énée, venu d'Ilion.

Quelque parti qu'on prenne, il reste ce fait indiscutable que Rome, souveraine de l'univers, eut, comme Ville éternelle, sa personnification dans la déesse Roma, Dea Roma, en l'honneur de laquelle on éleva des temples et on frappa des monnaies, où elle était représentée avec la couronne murale et la corne d'abondance. Hadrien fit élever le temple magnifique de Rome et Vénus, *Romæ et Veneris*, dont on voit encore les derniers vestiges près de l'Arc de Triomphe de Titus. Il fut inauguré le 21 avril, jour des Palilia et anniversaire prétendu de la fondation de Rome.

Il y a un Traité de Plutarque sur la question de savoir si Rome dut sa grandeur plutôt à la Fortune qu'au Courage. On peut dire que ces deux éléments y contribuèrent chacun pour sa part. Suivant l'auteur grec, la Fortune, après avoir parcouru d'une course volage toutes les grandes

viles de l'antiquité, finit par se fixer à Rome et par y demeurer éternellement. Ce fut la *Fortuna publica*, la Fortune de l'État romain, à laquelle Servius Tullius éleva son premier temple au Capitole. Le second fut construit au Quirinal, pendant la seconde guerre punique, le 25 mai 204, deux ans avant la bataille de Zama. Plus tard, les sanctuaires consacrés à la Fortune publique se multiplièrent sur la Voie Latine, dans le voisinage du Théâtre de Pompée, au Palatin, au Cirque Maxime, au Champ de Mars.

Duellona ou Bellona, de *duellum* ou *bellum*, femme ou sœur de Mars, est la déesse de la guerre. Son temple fut fondé, en 296 avant J.-C., par Appius Claudius Cæcus, près de la lisière du Champ de Mars, hors des portes de la ville. Le Sénat y tenait ses séances.

Honos et Virtus, l'Honneur et la Valeur, sont deux divinités inséparables. Fabius Verrucosus, Marcellus et Scipion Émilien leur avaient élevé des temples. Honos est un jeune homme à la chevelure flottante et couronné de laurier; Virtus est une belle jeune fille, coiffée d'un casque. On célébrait leur fête le 29 mai.

Pallor et Pavor, la Pâleur et la Peur, avaient un temple spécial, fondé par Tullus Hostilius. Pallor est un enfant à la figure bouleversée par la frayeur; Pavor (nom masculin en latin) est un homme à la barbe mince, aux cheveux hérissés.

Compagne presque toujours fidèle des légions de Rome, *Vica Pota*, ou *Victoria*, eut plusieurs sanctuaires dans sa ville favorite, sur le Palatin, sur l'emplacement de la maison de Valerius Publicola, au Capitole. Des jeux furent établis en

son honneur. Après la victoire d'Actium (2 septembre 31 avant J.-C.), Auguste offrit une statue à la déesse et dressa son image en bronze doré dans la Curia Julia. Cette statue, qui figura aux funérailles d'Auguste, est celle qui, vers les derniers temps de l'Empire, excita des débats fameux, et provoqua le plaidoyer inutile que fit Symmaque pour qu'elle ne fût pas renversée¹. Elle disparut définitivement en 382, par les ordres de l'empereur Gratien.

Le monde romain est surtout le monde de la guerre. Il éleva cependant des temples à la Paix. Auguste lui dédia un autel et lui offrit des sacrifices. Vespasien construisit à Pax, dans le voisinage du Forum, un temple magnifique, qui fut dévoré par un incendie sous Commode. Pax est représentée sur les médailles comme une jeune femme, tenant dans la main gauche une corne d'abondance, et dans la droite une branche d'olivier ou le caducée de Mercure.

1. Voir notre *Histoire de la littérature romaine*, p. 403 et suivantes.





HÉROS LÉGENDAIRES

AUTOUR DU BERCEAU DE ROME

Tradition hésiodique : Latinos et Agrios, fils d'Ulysse et de Circé. — Tradition virgilienne : Latinus, roi du Latium, fils de Faunus et de Marica, un des auteurs de la race romaine. — Ascanius ou Iulus, fils d'Énée et de Lavinia, fondateur d'Albe la Longue. — Ses successeurs. — Romulus et Remus, fils de Mars et de Rhéa Silvia. — Légende trojano-italique d'Énée. — Il devient dieu. — Turnus. — Fusion des éléments grecs et latins de sa légende. — Virgile l'oppose à Énée. — Évandre, le Brave homme, fondateur de Pallantium, au pied du mont Palatin. — Antéor : sa sympathie pour les Grecs ; son conseil de leur rendre Hélène. — Il est représenté par Polynote dans la Lesché de Delphes. — Diomède, fondateur d'Arpi. — Sa réponse à Vénus. — Métamorphose de ses compagnons. — Il reçoit les honneurs divins. — Légende d'Odysseus, transformé en Ulysse par la prononciation dorienne. — Popularité de ses aventures en Italie, sous l'influence de Cumès. — Ses fils Latinos, Agrios, Antias et Ardéas. — Télégonos, fils d'Ulysse et de Calypso, fondateur de Tusculum et de Préneste. — Son fils Italus donne son nom à l'Italie et a pour fille Roma, personnification de Rome.



IRCÉ, dit Hésiode ¹, eut d'Ulysse deux fils, Latinos et Agrios, qui, au fond des Saintes Îles, gouvernèrent la race célèbre des Tyrséniens. • Ainsi, aux termes de cette tradition légendaire,

1. *Théogonie*, v. 1111 et suivants.

le bon roi **Latinos** est un fils d'Ulysse et de Circé. Virgile suit une autre tradition. Selon lui, **Latinus**, roi du **Latium**, fils de **Faunus** et de **Marica**, est l'époux d'**Amata**, dont il a une fille, **Lavinia**, fiancée d'abord à **Turnus**, puis, **Turnus** tué, mariée à **Énée**. Cela étant, **Latinus** est un des auteurs de la race latinè, et c'est de sa descendance que sort le fondateur de Rome. En effet, **Ascanius** ou **Iulus**, fils d'**Énée** et de **Lavinia**, fonde **Alba Longa**, la ville blanche et longue, où son treizième successeur¹, **Numitor**, détrôné par son frère **Amulius**, a pour fille **Rhèa Silvia**, dont les deux enfants jumeaux, fils de **Mars**, exposés sur le **Tibre**, allaités par une louve, sauvés par un berger du roi, grandissent sous les noms de **Romulus** et de **Remus**, se font bergers et chasseurs, renversent **Amulius**, rétablissent leur aïeul, et fondent sur le **Palatin**, principale colline de la rive gauche du **Tibre**, la ville qui prend le nom de Rome.

Énée² est devenu dans la légende trojano-italique, popularisée par l'épopée de Virgile, le héros souverain des origines romaines. Fils d'**Anchise**, un parent de **Priam**, roi de Troie, et de la déesse **Aphrodite**, **Énée** vient au monde sur le mont **Ida** ou sur les bords du **Simoïs**. Pendant le siège de Troie, ses troupeaux ayant été attaqués par **Achille**, il part pour secourir **Priam**, et là, sa bravoure, sa sagesse et sa pitié le font honorer à l'égal d'**Hector**. Dans les combats, où il se

1. Pour les autres rois d'Albe, voyez **VIRGILE**, *Énéide*, VI, v. 756 et suivants.

2. Voir, plus haut, **APHRODITE**.

rencontre avec Achille, il est protégé par Aphrodite, sa mère, par Apollon et par Poséidon. Après la ruine de Troie, sur les ordres de Jupiter, il part pour l'Italie, avec son père, les dieux troyens et le Palladium, et il aborde dans le Latium, où il est reçu par le roi Latinus, qui, après diverses épreuves, lui donne en mariage sa fille Lavinia. Ce n'est pas sans difficultés qu'Énée arrive à cette situation glorieuse et tranquille. Il naviguait depuis sept ans, lorsqu'une tempête soudaine, suscitée par Junon, l'éloigne des rivages de l'Italie et le jette sur les côtes de l'Afrique.

Une légende, absolument opposée à la chronologie réelle, mais propagée en Italie, recueillie par le poète Nævius, et mise en œuvre par Virgile dans un des plus beaux livres de son poème (le quatrième), montre Énée accueilli par Didon, à laquelle il raconte ses aventures, et qui, désespérée de son départ, se donne la mort. Arrivé à Laurentium¹, entre Ostie et Ardée, il y reçoit l'hospitalité du roi Latinus, qui lui accorde l'emplacement nécessaire à la construction d'une ville et lui promet la main de sa fille Lavinia. Mais Amata, femme de Latinus, pousse Turnus, le jeune et vaillant roi des Rutules, fiancé de Lavinia, à prendre les armes contre Énée. Mezentius, roi de Cæré, et d'autres guerriers italiens, embrassent la cause de Turnus. Énée a pour lui Évandre, roi de Pallantium. Après plusieurs batailles, Énée met à mort Mézentius et Turnus dans un combat singulier, et devient le gendre de Latinus. Quelle fut la fin de ce héros ?

1. On dérive son nom de *Lauri*, les lauriers.

On raconte qu'il disparut au milieu de ténèbres subites, accompagnées d'éclairs et de tonnerre, pendant une bataille livrée sur les bords du Numicius, et que, bientôt après, il se montra, couvert de son armure, à son fils Ascanius et lui annonça qu'il était devenu dieu. On lui érigea un sanctuaire sur les bords du Numicius avec cette inscription : « Patris dei Indigetis, » et on l'honora dans la suite sous le nom de Jupiter Indiges, Jupiter roi du pays. Déjà Latinus, placé au rang des dieux, avait pris le nom de Jupiter Latiaris, Jupiter du Latium.

Le génie de Virgile a fondu avec une habileté remarquable les éléments grecs et les éléments latins, pour en composer la physionomie originale de Turnus, le roi bouillant des Rutules, le guerrier à la cuirasse rouge, et pour l'opposer à la figure calme et sereine du pieux Énée. L'origine de Turnus remonte à Danaé, fille d'Acrisios et mère de Persée. On croyait qu'elle avait été portée en Italie par le Notus, et qu'elle avait donné son nom à la Daunie, d'où une colonie, conduite par Daunus, fils de Pilumnus et de Danaé, était venue fonder, dans le Latium, la ville d'Ardée, capitale des Rutules. Daunus épouse Venilia, nymphe maritime, mêlée à la légende de Janus, de Picus et de Faunus; ils ont pour fils Turnus et pour fille Juturna. Neveu d'Amata, femme de Latinus, Turnus est élevé dans le palais du roi. Il espère épouser Lavinia; mais voyant que Latinus lui préfère Énée, malgré l'affection que Lavinia ressent pour lui, il se met à la tête des Rutules et déclare la guerre à Latinus. Après deux batailles perdues contre les

Troyens, il consent à un duel avec Énée, par lequel il est vaincu et tué.

Évandre, Ἐὐδῆς ἀνὴρ, le Brave homme, joue un rôle important dans la légende romaine. Fils d'Hermès et d'une nymphe arcadienne, Carmenta ou Tiburtis, il est contraint de quitter la ville de Pallanté, en Arcadie, à la suite d'une émeute où son parti est vaincu, se rend en Italie avec une colonie de Pélasges, environ soixante ans avant la guerre de Troie, et reçoit un bon accueil de Faunus, roi des Aborigènes, qui lui abandonne une partie de son royaume. Évandre fonde alors, sur la rive gauche du Tibre, au pied du mont Palatin, une ville nommée Pallantium, en souvenir de la ville arcadienne, et plus tard incorporée dans Rome. Ce bon roi donne aux peuples voisins des lois fort douces, leur enseigne l'alphabet, les arts, la musique, et introduit chez eux le culte de Pan Lycéen, de Cérès, de Neptune, de Consus, de la Victoire et d'Hercule.

Anténor est un Troyen comme Énée. Fils d'Æ-syètès et de Cléanestra, et mari de Théano, prêtresse d'Athènes, on le considérait comme un des plus sages parmi les plus anciens de Troie. Lorsque Ménélas et Ulysse viennent en ambassade à Troie, c'est Anténor qui les reçoit, et qui engage ses concitoyens à rendre Hélène à Ménélas. « Écoutez-moi, dit-il, Troyens, Dardaniens et alliés ; je vous dirai ce que mon cœur m'inspire dans ma poitrine. Allons, voyons, rendons aux Atrides l'Argienne Hélène et ses richesses ; qu'ils l'emmenent : car nous combattons, aujourd'hui, parjures à la foi des serments, et je n'espère tirer aucun avantage pour nous, si nous ne faisons pas ce

que je propose ¹. » Cette conduite vaut à Anténor la sympathie des Grecs. Quand Troie est prise, sa maison est exceptée du pillage : Agamemnon fait attacher à la porte une peau de panthère, en signe d'inviolabilité. Après la ruine de Troie, Anténor, selon les uns, reste en Asie, où il fonde une nouvelle ville sur les débris de l'ancienne ; suivant d'autres, il passe en Libye avec Ménélas, et achève sa vie à Cyrène ; enfin, d'après Strabon, il vient, à la tête des Hénètes ou Vénètes, peuple de la Paphlagonie, s'établir au fond du golfe Adriatique, où il fonde Padoue ². La maison d'Anténor, avec la peau de panthère, Anténor lui-même, sa femme Théano, Crino leur fille, et deux de leurs fils, étaient représentés dans la Lesché de Delphes par le peintre Polygnote.

Diomède, si célèbre dans l'épopée homérique, a aussi sa légende tout italienne. Après avoir quitté Argos, sa patrie, il est jeté par une tempête sur les côtes de la Daunie. Accueilli par le roi Daunus, dont il épouse la fille Euippé, il fonde la ville d'Argos, Hippiion, Argyrippa ou Arpi. Au livre xi^e de l'Énéide ³, Virgile le montre recevant une députation du roi Latinus, conduite par Vénulus, et auquel il conseille de resserrer l'alliance des Latins avec Énée. Dans son discours, il raconte ses malheurs, et notamment la métamorphose de ses compagnons en oiseaux, *aves, diomedeæ*, dont les cris plaintifs font retentir les flots et les écueils.

1. *Illiade*, VII, v. 348 et suivants.

2. C'est la tradition adoptée par Virgile. Voir *Énéide*, I, v. 242 et suivants.

3. Vers 225 et suivants.

On dit que, indépendamment d'Arpi, Diomède avait fondé un grand nombre de villes sur le littoral de la mer Ionienne et de la mer Adriatique. Il finit par disparaître dans une île qui porte son nom, Diomedea ou Trimetus, et par recevoir les honneurs divins à Métaponte et à Thurium.

L'influence des Grecs de Cumes sur les populations de l'Italie méridionale propagea dans cette contrée la légende d'Odysseus, transformé en Olysses, Ulyxes, Ulysse, par la prononciation doriennne. Les Cimmériens, Calypso, les Cyclopes, Æole, les Lestrygons, Circé, les Sirènes, Scylla, Charybde, Nausicaa, Alcinoos, Pénélope, Télémaque, Eumée, deviennent aussi populaires en Italie qu'en Grèce. C'est que le roi d'Ithaque a d'abord de Circé deux fils, Latinos et Agrios, Latinus et Faunus, fameux dans les légendes romaines; puis Antias et Ardeas, soi-disant fondateurs d'Antium et d'Ardée. Enfin Télégonus, fils d'Ulysse et de Calypso, est non seulement considéré comme le fondateur de Tusculum et de Préneste, mais il est le père d'Italus, qui donne son nom à l'Italie, et dont la fille Roma personnifie la ville de Rome.





DIVINITÉS INDIVIDUELLES

Juventus, la Jeunesse. — Ses temples. — Le Prince de la Jeunesse. — Pudicitia, la Pudeur. — Son temple, son image. — Bonus Eventus, la Bonne Chance. — Felicitas, le Bonheur. — Sulla se fait donner le nom de Felix. — Temple voué au Bonheur par Lucullus. — Spes, l'Espérance. — Son temple sur le Forum Olitorium. — Le quartier des Jardins. — La Fortune privée. — Salus, personification de la Santé. — Son temple sur le Quirinal, orné des peintures de Fabius Pictor. — Son image. — Esculapius, dieu de la Médecine. — Son image apportée à Rome. — Son temple dans l'île du Tibre. — Représentation et attributs d'Esculape. — Les Maladies, la Fièvre, la Mort.



JUVENTUS, Juventas, la Jeunesse, est l'aimable divinité qui, non plus que Terminus, ne voulut céder la place, même à Jupiter, quand on construisit le Temple du Capitole. On se plaisait à voir en elle l'éternelle fraîcheur, l'inaltérable vigueur de l'État, un attribut essentiel de Jupiter, dieu de la force, de l'accroissement et de la puissance. L'enfant devenu jeune homme, le jeune homme prenant la toge virile, montaient au Capitole payer un tribut à la Jeunesse. Après avoir eu un temple près du Cirque Maxime, la

Jeunesse en eut un sur le Palatin, dans le palais même de l'Empereur. Les fils de plusieurs Césars ont pris le titre de Prince de la Jeunesse.

Pietas personnifie la tendresse la plus délicate à tous ses degrés. Elle avait à Rome plusieurs temples, et la cigogne pour emblème.

Pudicitia, la Pudeur, que Virgile considère comme l'hôtesse la plus pure et la plus précieuse des foyers agricoles¹, avait, sur le Forum, un sanctuaire, où les dames romaines offraient des sacrifices. Son image était celle d'une femme voilée, cachant sa main droite dans les plis de sa robe.

Bonus Eventus, la Bonne Chance, divinité champêtre, correspondait à l'Ἀγαθὴ Τύχη des Grecs. Son temple était situé près du Panthéon.

Felicitas, le Bonheur, est la divinité qui assure la richesse du cœur et la possession des biens de la vie. Son nom se rattache aux mots *feo*, produire, *fecundus*, fécond.

Le mot Felix revient souvent dans la langue des Romains; et c'est le nom que Sulla se fit donner en signe de son bonheur. Le premier temple de Felicitas fut bâti par Lucullus, un heureux homme. Il était situé dans le Vélabre et il renfermait beaucoup d'objets d'art, enlevés à la Grèce. Son image a la tête surmontée d'un bandeau : elle porte une corne d'abondance et un caducée.

Spes, l'Espérance, est la déesse de tous les hommes et spécialement celle des laboureurs. On la représente soulevant sa robe avec un mouve-

1. *Casta Pudicitiam servat domus. Géorg.* 11, v. 524.

ment gracieux et tenant une fleur près d'éclorre. Son temple était situé sur le Forum Olitorium, la place aux Légumes. Elle en avait un autre devant la porte Esquiline, dans le voisinage de Sainte-Marie-Majeure : c'était le quartier des Jardins. La fête de l'Espérance avait lieu le 1^{er} août. Outre la Fortune publique, chaque individu a sa Fortune privée, c'est-à-dire la Bonne Chance, le Bonus Eventus, qui dispose des destinées humaines. On l'adorait sur le Palatin.

Salus était la personnification de la Santé et du Bonheur public. Dans la première de ces significations, Salus répond à la divinité grecque Hygieia, Ἑγεία, et elle était représentée, dans les œuvres d'art, avec les mêmes attributs que la déesse grecque : c'est une jeune fille, revêtue d'une tunique, le front couronné d'un diadème, et tenant une coupe où s'abreuve un serpent. Considérée comme divinité publique, Salus Romana, elle avait sur le Quirinal un temple, qui lui fut consacré, l'an 307 avant J.-C., par le censeur C. Junius Bubulcus, et qui, dans la suite, fut orné de peintures par C. Fabius Pictor. On lui rendait un culte public le 30 avril, en même temps qu'à la Paix, à la Concorde et à Janus. Salus était représentée, comme la Fortune, avec un gouvernail, un globe à ses pieds, et quelquefois assise et versant d'une patère une libation sur un autel.

Le dieu de la Santé et de la Médecine est Ἄσκληπιός, dont le culte, sous le nom d'Æsculapius, Esculape, fut introduit à Rome en 291 avant J.-C. Voici à quelle occasion. Une peste se déclare dans la ville. On consulte les Livres Sibyllins pour savoir quel remède apporter au mal. On y

lit qu'il faut faire venir d'Épidaure, ville du Péloponèse, un serpent qui figure Esculape. On obéit, on l'apporte sur un navire et on lui bâtit un temple à la pointe de l'île du Tibre, où on l'avait descendu. Esculape était représenté sous des traits semblables à ceux de Jupiter, mais avec du calme et de la douceur. Son attribut est un bâton, autour duquel s'enroule un serpent; on lui immolait un coq.

Au culte d'Esculape se rattachent les Maladies, Morbi, placées par Virgile dans le vestibule des Enfers¹; la Fièvre, Febris, à laquelle on avait voué trois temples, l'un sur le Palatin, l'autre sur le Forum de Marius, le troisième à l'extrémité de la Via Longa; enfin Mors, la Mort, Θάνατος, fille de la Nuit, sœur du Sommeil, et fin, quelle qu'elle soit, de l'existence. Elle est figurée souvent par un jeune homme assoupi, ou par un Génie tenant un flambeau renversé: ses attributs sont le pavot, le lézard. Des artistes plus modernes la représentent sous la forme d'un squelette, vêtu d'une robe noire parsemée d'étoiles, avec des ailes au dos et une faux à la main.

1. *Énéide*, VI, v. 273 et suivants :

*Vestibulum ante ipsum, primumque in faucibus Orci,
Luctus et ultrices posuere cubilia Curae,
Pallentesque habitant Morbi, tristisque Senectus.*





DIVINITÉS DE LA MORT

Orcus ou Pluton, le même que Hadès. — Étymologie de son nom. — Les Manes. — Leur fête a lieu dans le même mois que celle des Trépassés. — Mania. — Furinæ ou Fucinæ. — Leur Bois célèbre par la mort de C. Gracchus. — Libitina. — Libitinarius. — Charon. — Funérailles distribuées en quatre actes : 1° Collocatio ; 2° Exsequiæ ; 3° Humatio ; 4° Ludi Funebres. — Date du premier combat de Gladiateurs.



ORCUS, Pluton ou Dis-Pater, correspond à Hadès, dieu grec du monde souterrain. On a dérivé le mot Orcus du verbe *urgere*, presser, hâter, et on l'écrivait Uragus ; mais il semble plus rationnel de le rattacher au mot grec *ἐπος*, enclos, retraite cachée ; d'où l'expression de *thesaurus orcinus*, trésor d'Orcus, et l'assimilation du dieu de la Mort à un avare, qui entasse sa richesse.

Les habitants du monde d'en bas prennent particulièrement le nom de Manes ; ce sont les âmes purifiées et devenues sacrées : *Dii Manes*. Trois jours par an leur étaient absolument et pieusement réservés : le 24 août, le 5 octobre et le 8 novembre. Il est curieux de remarquer que, dans le

monde chrétien, le 2 novembre est consacré aux *Trépassés*.

Le monde d'en bas a aussi ses déesses, personnifications de la Terre. La plus importante de toutes est Mania, qui a fini par devenir un épouvantail dans la comédie populaire. On mentionne encore les Furinæ ou Furcinæ, espèces de Furies, de déesses infernales, auxquelles était consacré le bois de Furcina, célèbre par la mort de C. Gracchus (121); il était situé au delà du Tibre, au bout du pont Sublicius. La fête des Furcinæ, Furcinalis, avait lieu le 15 juillet.

Libitina, déesse des Morts, est quelquefois confondue avec Vénus; elle a pourtant ses fonctions spéciales. Elle avait, dans un bois voisin de Rome, un temple, où l'on gardait tout ce qui était nécessaire aux convois. L'entrepreneur de funérailles portait le nom de Libitinarius. Les poètes romains emploient fréquemment le mot Libitina pour désigner la mort même.

Charon, le nocher des Enfers dans la Mythologie grecque, est entré dans la Mythologie romaine par la religion étrusque, où il porte le nom de Charum. C'est un dieu violent, impitoyable, qui n'épargne ni la jeunesse, ni la beauté; on le représente armé d'un marteau ou d'une épée.

Les cérémonies des funérailles étaient distribuées en quatre actes: 1° *Collocatio*, exposition du corps; 2° *Exsequiæ*, procession funèbre; 3° *Humatio* ou *funus*, enterrement ou funérailles; 4° *Ferix denicales* et *Ludi funebres*, fêtes des morts et jeux funèbres.

L'exposition durait sept jours. La procession traversait le Forum avec un nombreux cortège, de

la musique, des pleureuses, des mimes. Malgré l'usage presque universel de l'incinération par le bûcher, on pouvait ne pas brûler les corps et les rendre à la terre. Les jeux funèbres se composaient souvent de représentations dramatiques, et c'est, dit-on, aux funérailles d'un Romain appelé D. Junius Brutus, l'an 264 av. J.-C., qu'eut lieu le premier combat de Gladiateurs.





DIVINITÉS SOCIALES

Justitia. — Æquitas. — Leur représentation. — Laverna, déesse des voleurs : son autel et son bois sacré. — Prudentia ou Providentia. — Fortitudo. — Devotio. — Curtius, les Decius. — Concordia. — Ses temples. — Libertas. — Son temple fondé par Sempronius Gracchus. — L'Atrium Libertatis. — Comment elle était représentée.



Les Romains, plus portés que les Grecs à la réalisation des idées abstraites, qui sont le fruit de la réflexion, divinèrent un certain nombre de puissances morales, que nous allons passer en revue.

Justitia, la Justice, à laquelle Auguste voua un temple, était la déesse qui préside à toutes les transactions humaines, fondées sur la notion absolue et relative du droit et du devoir. On la représentait sous les traits d'une jeune vierge au front sévère, formée d'après l'idéal de l'Athéna grecque, tenant une balance à la main.

Sa compagne était Æquitas, l'Équité, personnification de la Justice légale; son symbole ordinaire était la balance ou la main ouverte.

En opposition à ces deux divinités se place Laverna, ou déesse des voleurs et des fourbes, qui avait un autel et un bois près de la porte Lavernalis, non loin des Thermes de Caracalla.

Prudentia, quelquefois Providentia, représente la sagesse qui prévoit, l'esprit pratique, le savoir-vivre.

Fortitudo, c'est le courage, la résolution, l'énergie prête à se dévouer.

Devotio est une espèce particulière de vœu, consistant en un sacrifice volontaire: Curtius se jetant dans un gouffre entr'ouvert au milieu du Forum, les deux Decius, le père et le fils, s'élançant au plus épais des ennemis, avec la certitude d'y rencontrer la mort, sont des exemples mémorables de ce dévouement, érigé en personne divine.

Concordia, la Concorde, personnification de la bonne intelligence entre les citoyens, avait plusieurs temples à Rome. Le plus ancien fut voué par le dictateur Furius Camillus, en 367 av. J.-C., pendant la lutte des patriciens et des plébéiens. Le Sénat s'y rassemblait souvent. Livia, femme d'Auguste, consacra un temple à la Concorde des époux. La Concorde est représentée sur des médailles, tantôt assise, tantôt debout, tenant de la main gauche une corne d'abondance, et de la droite un rameau d'olivier. Sa fête se célébrait le 16 janvier et le 30 mars.

Libertas, la Liberté, personnifie l'indépendance, l'entière disposition de soi-même, la résistance légale au despotisme. Elle avait sur l'Aventin un temple fondé par Sempronius Gracchus. Un autre local lui était consacré sous le nom d'Atrium Liber-

tatis : c'était la résidence des Censeurs ; on y affichait les lois, on y tenait des archives, on y affranchissait les esclaves. La Liberté était représentée la tête coiffée du *pileus* (bonnet), symbole de l'indépendance, ou avec une branche de laurier ; quelquefois elle porte le bonnet phrygien.





DIVINITÉS DES JARDINS

Flora. — Ses temples. — Les Jeux floraux. — Fondation de Florentia, Florence, par les vétérans de Sulla. — Pomona, la patronne des fruits. — Vertumnus, dieu de l'automne. — Priapus, dieu oriental et grec, transporté en Italie. — Chanté par Horace et par Catulle.



LORA, Flore, la déesse des fleurs, est une divinité tout italique; elle était adorée chez les Sabins, les Marses et les Samnites. A Rome, elle avait deux temples : l'un sur le Quirinal, d'origine sabine; l'autre près du Temple de Cérès et du Cirque Maxime. Des jeux floraux, Floralia, furent institués en son honneur d'une façon régulière, l'an 173 avant J.-C.; ils duraient cinq jours, du 28 avril au 3 mai.

Lorsque, en 81 avant J.-C., Sulla voulut fonder une colonie de vétérans dans la vallée de l'Arno, au pied de la colline où s'élevait Fesulæ (*Fiesole*), il eut l'idée de lui donner un nom formé de Flora, un des noms mystérieux de Rome, connu des

seuls patriciens, et il appela la ville nouvelle *Florentia*¹. C'est Florence, *Firenze*, la ville des Fleurs, l'une des villes les plus célèbres de l'Italie.

Pomona, Pomone, est la patronne des fruits, *poma*. Adorée surtout à la campagne, elle avait, entre Ardée et Ostie, sur un champ à elle consacré, *Campus Solonius*, un sanctuaire nommé Pomonal, et un autre dans les environs d'Ami-ternum. A Rome, un prêtre, *Flamen Pomonalis*, était chargé des soins du culte de cette divinité.

Vertumnus ou Vortumnus, de *vertere* ou *vorterere*, changer, tourner, est le dieu de l'*annus vertens*, autrement dit, des évolutions de l'année, et spécialement de l'automne. Aussi le représente-t-on d'ordinaire sous la forme d'un jardinier, portant des fruits et tenant une faucille. Quoique d'origine étrusque, Vertumnus était en honneur chez les Latins et les Sabins. A Rome, son image était dans le *Vicus Tuscus*, quartier étrusque, très peuplé, entre le Forum, le Vélambre et le Cirque Maxime. Un autre édifice lui était consacré sur le versant de l'Aventin, et on lui offrait un sacrifice annuel le 13 août.

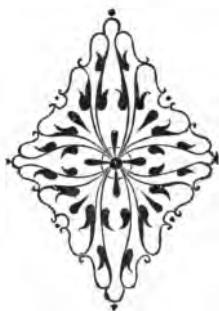
Priapus, Priape, un des compagnons de Bacchos, est un dieu oriental et grec; mais il fut transporté en Italie, et la Mythologie romaine se l'est approprié. C'est le protecteur des troupeaux de moutons et de chèvres, des abeilles, du vin, et de tous les produits des jardins. Horace s'est plu

1. « C'est la tradition italienne, dit Michelet. Le nom mystérieux de Rome était *Eros* ou *Amor* (anagramme de Roma); le nom sacerdotal, *Flora* ou *Anthusa*; le nom civil, *Roma*. » *Histoire romaine*, Liv. III, chap. III.

à lui consacrer une amusante satire, la huitième du livre 1^{er}, et Catulle trois pièces, pleines de finesse et d'enjouement ¹.

1. Sous les chiffres XVIII, XIX et XX. Voir la traduction de la pièce XIX dans notre *Histoire de la Littérature romaine*, p. 142 (ALPHONSE LEMERRE).







AUTEURS ET ARTISTES

CITÉS OU DÉSIGNÉS

DANS LE CORPS DE L'OUVRAGE

AEschyle, poète tragique.
Agamédès, architecte.
Albane (l'), peintre.
Alcamène, statuaire.
Alexandre de Bernay, poète épique.
Andronicos Cyrrestès ou de Cyrrha, architecte.
Apollonios de Rhodes, poète épique.
Apulée, philosophe, romancier.
Aristophane, poète comique.
Aristote, philosophe, critique.
Attius, poète tragique.
Augustin (saint), Père de l'Église latine.
Barthélemy (l'abbé), archéologue.
Basile (saint), Père de l'Église grecque.
Benoit de Sainte-More, poète épique.
Betolaud (Victor), traducteur.

Bible (la), livre saint.
Blavette, architecte.
Boccace, conteur.
Boileau, poète didactique.
Bojardo, poète épique.
Bossuet, orateur sacré, historien, philosophe.
Bouchet (Jean), poète épique.
Boupalos, statuaire.
Bourdieu (Jean), statuaire.
Bréal (Michel), philologue, critique.
Byron (lord), poète.
Calamis, statuaire.
Callicrate, architecte.
Callimaque, poète lyrique.
Catulle, poète lyrique, épique.
Cellini (Benvenuto), statuaire.
Chamfort, philosophe, critique.
Charrès, architecte.
Chaucer, poète dramatique.
Chénier (André), poète lyrique, didactique.

- Chersiphon, architecte.
 Cicéron, poète, orateur,
 historien, philosophe.
 Claudien, poète didactique,
 épique.
 Corneille (Pierre), poète
 dramatique.
 Corneille (Thomas), poète
 dramatique.
 Corrége (Antonio), peintre.
 Crébillon, poète tragique.
- Dante, poète.
 Dédale, architecte,
 Decharme, archéologue.
 Drezobry (Charles), archéo-
 logue.
- Edelmann, compositeur.
 Ennius, poète.
 Euripide, poète dramatique.
 Evhémère, philosophe scepti-
 que.
- Fabius Pictor, historien,
 peintre.
 Fénelon, orateur sacré, cri-
 tique, philosophe.
 Fosse (Charles de la), pein-
 tre.
 Fustel de Coulanges, archéo-
 logue, historien.
- Gérard (François), peintre.
 Giorgione, peintre.
 Giovanni da Udine, peintre.
 Girardin (Saint-Marc), cri-
 tique.
 Girardon, statuaire.
 Gluck, compositeur.
 Glycon, statuaire.
 Goethe, romancier, poète,
 philosophe, critique.
 Gresset, poète.
 Gros (le baron), peintre.
 Grote, historien.
- Guiard (Théodore), poète,
 traducteur.
 Guido (Reni), peintre.
 Guimond de la Touche,
 poète.
- Hardy, poète dramatique.
 Hérodote, historien.
 Hésiode, poète didactique.
 Homère, poète épique.
 Hugo (Victor), poète.
- Ictinos, architecte.
 Ingres, peintre.
- Jacobi, savant.
 Jérôme (saint), écrivain
 ecclésiastique, moraliste.
 Jordaens, peintre.
 Juvénal, poète satirique.
- Lachès, architecte.
 La Fontaine, poète didac-
 tique.
 La Harpe, poète, critique.
 Lambert Le Court, poète
 épique.
 Lancival (Luce de), poète
 dramatique.
 Laprade (Victor de), poète.
 Le Clerc, savant, critique.
 Leconte de Lisle, poète.
 Legouvé (Ernest), poète
 dramatique, critique.
 Lehmann, peintre.
 Lemierre, poète dramati-
 que.
 Lenormant (François), ar-
 chéologue, historien.
 Lesueur, peintre.
 Longin, critique.
 Lucain, poète épique.
 Lucien, philosophe, criti-
 que.
 Lucrèce, poète didactique.
 Lulli, compositeur.

Lysias, orateur.
Lysicrate, architecte.

Maffei, poète dramatique.
Maistre (Joseph de), philosophe, polémiste.

Maspero, archéologue, historien.

Ménandre, poète comique.
Ménard (René), archéologue, critique.

Ménard (Louis), poète, philosophe, archéologue, critique.

Michel-Ange, peintre, statuaire.

Michelet, historien.

Milton, poète biblique.

Mnésicles, architecte.

Molière, poète dramatique.

Montaigne, philosophe.

Moreau (Gustave), peintre.

Mouret, compositeur.

Mozart, compositeur.

Müller (Max), archéologue, philologue.

Müller (Otfried), archéologue.

Musée, poète.

Musset (Alfred de), poète.

Nævius, poète dramatique.

Nibelungen (les), épopée allemande.

Nicomachos, statuaire.

Orphée, poète lyrique.

Ovide, poète didactique.

Pacuvius, poète dramatique.

Pæonios, statuaire.

Patin, archéologue, critique.

Pausanias, historien, critique.

Peirasos, peintre.

Penni (Francesco), peintre.

Perrin (l'abbé), compositeur.

Pétrarque, archéologue, poète.

Phaidimos, statuaire.

Phidias, statuaire.

Philostrate, critique, philosophe.

Phrynichos, poète dramatique.

Pindare, poète lyrique.

Platon, philosophe.

Plaute, poète comique.

Pline l'Ancien, naturaliste, critique.

Pline le Jeune, épistolier.

Plotin, philosophe.

Plutarque, philosophe, historien.

Polyclete, statuaire.

Polygnote, peintre.

Praxitèle, statuaire.

Prodicos, sophiste.

Properce, poète.

Puget, statuaire.

Quinault, poète dramatique.

Quinte-Curce, historien.

Quintus de Smyrne, poète-épique.

Rabelais, prosateur humoristique.

Racine (Jean), poète dramatique.

Racine (Louis), poète didactique.

Raimondi (Marc-Antoine), graveur.

Raphaël, peintre.

Razzi, dit le Sodoma, peintre.

- Rembrandt, peintre, graveur.
- Renan (Ernest) archéologue, philosophe, philologue, critique.
- Rinuccini, compositeur.
- Romains (Jules), ou Giulio Pippi, peintre.
- Ronsard (Pierre de), poète.
- Rousseau (Jean-Baptiste), poète lyrique.
- Rousseau (Jean-Jacques), philosophe.
- Rubens, peintre.
- Saint-Pierre (Bernardin de), philosophe, naturaliste, critique.
- Saint-Victor (Paul de), critique.
- Salvator Rosa, peintre.
- Sannazar, poète.
- Sappho, poète.
- Satire Ménippée*, pamphlet du XVI^e siècle.
- Scopas, statuaire.
- Sénèque, poète, philosophe.
- Shakspeare, poète dramatique.
- Simart, archéologue, statuaire.
- Simonide de Céos, poète élégiaque.
- Smilla, statuaire.
- Socrate, philosophe.
- Solon, poète guonique.
- Sophocle, poète dramatique.
- Spon, archéologue, critique.
- Staël (M^{me} de), philosophe, critique.
- Stésichore, poète lyrique.
- Sully Prudhomme, poète.
- Symmaque, orateur.
- Table-Ronde*, chanson de geste.
- Tacite, historien.
- Téniers, peintre.
- Théocrite, poète pastoral.
- Thucydide, historien.
- Timothéos, statuaire.
- Tintoret, peintre.
- Tite Live, historien.
- Titien, peintre.
- Trophonios, architecte.
- Vasari, peintre, critique.
- Virgile, poète pastoral, didactique, épique.
- Voltaire, poète, philosophe, historien.
- Winckelmann, archéologue, critique.
- Xénophon, philosophe, historien.
- Zeuxis, peintre.





22-23
 MARCH
SUNDAY
 AND
SATURDAY
1941

ES

ATINES
IQUE

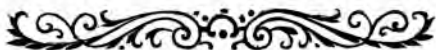
RECQUES

Apollon.
Dionysos.
Deméter.
Artémis.
Héraclès.
Héra.
Zeus.
Arès.

Hades. — Pluton.
Héphaëstos. — Vulcain.
Héra. — Junon.
Héraclès. — Hercule.
Hermès. — Mercure.
Hestia. — Vesta.
Perséphoné. — Proserpine.
Poséidon. — Neptune.
Zeus. — Jupiter.

Mercure. — Hermès.
Minerve. — Athènes.
Neptune. — Poséidon.
Pluton. — Hadès.
Proserpine. — Perséphone.
Saturne. — Cronos.
Véus. — Aphrodite.
Vesta. — Hestia.
Vulcain. — Héphaëstos.





INDEX ALPHABÉTIQUE¹

MYTHOLOGIE GRECQUE

- | | |
|------------------|------------------------------|
| Académos, 364. | AEthra, 360. |
| Acamas, 128. | Agavé, 253. |
| Acastos, 315. | Aglæ, 12. |
| Achæos, 370. | Aglauros ou Aglaure, 366. |
| Acheloos, 161. | Agôn, 82. |
| Acheron, 218. | Aison, 320. |
| Acrisios, 334. | Alceste, 292. |
| Actæon, 88. | Alcithoé, 257. |
| Admète, 291. | Alcyone, 137, 196. |
| Adonis, 200. | Alecto, 15, 226. |
| AEaque, 301. | Aloades ou Aloïdes, 83, 314. |
| AEgée, 359, 361. | Althæa, 305. |
| AEgicorios, 370. | Amalthée, 155. |
| AEgisthe, 379. | Amazones, 285. |
| AEgyptos, 333. | Ambrosia, 137. |
| AEole, 190. | Amoun-Râ, 32. |
| AEolos, 369. | Amphion, 346. |
| AEpytos, 352. | Amycias, 149. |
| AEsa, 151. | Amycos, 323, 350. |
| AEsacos, 409. | Anchirrhodé, 333. |

1. Les principales divinités grecques ou latines, et celles qui se groupent autour d'elles, nous paraissant suffisamment indiquées, soit dans les Sommaires analytiques placés en tête des différents chapitres, soit dans la Table des matières, le lecteur ne trouvera, dans cet index alphabétique, que les noms accessoires, mêlés à la légende spéciale de chaque dieu ou de chaque héros.

- Andromède, 336.
 Antéos ou Antée, 289.
 Anteia, 357.
 Anticleia, 355.
 Antiope, 347, 363.
 Arachné, 50.
 Arcas, 139.
 Arctos, 138.
 Arcturus, 139.
 Aréopage, 80.
 Argadés, 370.
 Argès, 3.
 Argonautes (liste des), 321.
 Argos (chien d'Ulysse), 395.
 Ariadne, 262.
 Arsippe, 257.
 Asclépios, 71, 148.
 Asopos, 162.
 Astræa, 103.
 Astydameia, 315.
 Astynomè, 378.
 Atalante, 306.
 Atrée, 329.
 Atropos, 228.
 Atlas, 137, 186.
 Atys, 17.
 Augias, 286.
 Autolykos, 390.

 Baucis, 27.
 Bellérophon, 356.
 Benthécysime, 12.
 Borée, 367.
 Bousiris, 270.
 Briareus, 4, 219.
 Briséida, 379.
 Briséida, 413.
 Brontés, 3, 128.

 Cabires, 121.
 Cadmos, 342.
 Calais, 233, 367.
 Callidice, 233.
 Calliope, 112.
 Callisto, 139.
 Callithoé, 233.

 Carpo, 103.
 Cassandre, 379.
 Castor, 350.
 Celæno, 137.
 Centauresse peinte par
 Zeuxis, 310.
 Cerbère, 6, 222.
 Cercyon, 361.
 Ceyx, 196.
 Champs Élyséens, 223.
 Chaos, 2, 205.
 Charites ou Grâces, 12.
 Charon, 223.
 Charybde, 194.
 Chimère, 6, 193, 357.
 Chrysaor, 5.
 Chryseis, 379.
 Chrysis, 51.
 Cimmériens, 392.
 Cléo, 111.
 Clisidice, 235.
 Clotho, 228.
 Clytemnestre, 341, 350, 379.
 Cocyte, 218.
 Cora, 231, 232, 241.
 Coronis, 137.
 Corybantes, 17.
 Cresphonte, 352.
 Cressida, 413.
 Créûsa, fille d'Érechthée,
 369.
 Créuse, femme d'Énée, 399.
 Crinia, 68.
 Crino, 402.
 Cronos, 3, 8.
 Curètes, 17, 28, 307.
 Cybèle, 16.
 Cyclopes, 3, 130.
 Cycnos, 78.

 Daénè, 382.
 Danae, 334.
 Danaos, 333.
 Daphné, 67.
 Dejanire, 293.
 Délos, fils de Libyé, 333.

- Démo, 233.
 Démophon, 234.
 Déo, 233.
 Deucalion, 28.
 Diké, 12.
 Dimos, 12.
 Diomède, roi des Bisto-
 niens, 79, 284.
 Dioné, 137.
 Dirécé, 347.
 Dodone, 29.
 Doris, 177.
 Doros, 370.
 Draco, 65.

 Echidna, 5, 193.
 Echinades, 161.
 Echo, 165.
 Eiréné, 12.
 Electra, 137.
 Endymion, 87, 145.
 Enyo, 82.
 Eos, 7.
 Eosphoros, 135.
 Ephialtés, 68.
 Epiméthée, 9.
 Erato, 112.
 Erèbe, 205, 221.
 Erechthée, 15.
 Eribee, 83.
 Erigone, 261.
 Erinays, 305.
 Eris, 78.
 Erysichthon, 238.
 Eudora, 137.
 Euménides, 215.
 Eunomia, 12.
 Euphrosyncé, 12.
 Europe, 342.
 Eurycleia, 395.
 Eurydice, 327.
 Eurysthée, 282.
 Eurytos, 68, 290.
 Euterpe, 111.

 Furies, 215.

 Gæa, 2, 13.
 Ganymède, 106.
 Geryon, 5, 286.
 Glaucos, 182, 356.
 Gorgones, 335.
 Grâces ou Charites, 12.
 Grées, 385.
 Guyas, 4.

 Harmonia, 12.
 Harpyies, 189.
 Hèbe, 12.
 Hécate, 7, 224.
 Hécatonchires, 219.
 Hélène, 350, 351, 373.
 Hellé, 318.
 Hermione, 351, 388.
 Héros rangés sous les or-
 dres d'Agamemnon, 375.
 Hespérides, 288.
 Hespéros, 135.
 Hippodamie, 379.
 Hippolyte, 86.
 Hippolytos, 363.
 Hoplès, 370.
 Hyacinthe, 70.
 Hyades, 137.
 Hydre, 6, 283.
 Hylas, 323.
 Hyllos, 294.
 Hyperion, 3, 141.
 Hypermnestra, 333.
 Hypnos, 155.

 Iambé, 244.
 Iapet ou Japhet, 3, 118.
 Iason ou Jason, 320.
 Icarios, 260, 350.
 Idas, 350.
 Idmon, 324.
 Idothéa, 184.
 Ilithyia, 147.
 Ilithyies, 146.
 Inachos, 332.
 Ino, 181.
 Io, 332.

- Iobatès, 357.
 Iocaste ou Jocaste, 346.
 Iolè, 250.
 Ion, 369.
 Iphianassa ou Iphigénie,
 378.
 Iphiclès, 280.

 Japhet ou Iapet, 3, 118.
 Jason ou Iason, 320.
 Jocaste ou Iocaste, 346.

 Kéléos, 233.
 Kères, 152, 215.
 Kottos, 4.
 Krios, 3.

 Labdacos, 344.
 Lachésis, 228.
 Laerte ou Laertès, 355.
 Laïos, 344.
 Laocoon, 376.
 Laomédon, 291.
 Lapithes, 311.
 Latone ou Leto, 59.
 Lèda, 350.
 Leodamia, 358.
 Leos, 362.
 Lèto ou Latone, 59.
 Leucippe, 357.
 Lichas, 294.
 Lycaon, 139.
 Lycos, 237.
 Lynkeus ou Lyncée, 334.
 Lycomède, 377.
 Lycos, 324.
 Lycourgos, 256.

 Maia, 97, 137.
 Marsyas, 73, 272.
 Médée, 325.
 Méduse, 5, 35.
 Mégaira ou Mégère, 226.
 Megare, 282.
 Méléagre, 305.
 Méléagrides, 306.

 Mèlia, 121.
 Mèlicerte, 182.
 Melissa, 238.
 Mèlpomène, 111.
 Memnon, 144.
 Ménélas, 351.
 Mérope, 352.
 Méropè, 137, 355.
 Métanira, 234.
 Métis, 103.
 Midas, 279.
 Milanion, 306.
 Minée ou Minyas, 257.
 Minotaure, 300.
 Mnemosyne, 110.
 Mœres, 103.
 Moira, 151.
 Mopsos, 321, 380.

 Narcisse, 165.
 Némésis, 153.
 Nérée, 4, 180.
 Néréides, 180.
 Nessos, 294.
 Niobé, 68.

 Océanides, 180.
 OÉdipe, 344.
 OÉneus, 293, 305.
 Okeanos, 3.
 Omphale, 291.
 Oreste, 91, 227, 341.
 Orion, 135.
 Orithyia, 367.
 Orphée, 326.
 Orthia, 92.
 Orthros, 6.
 Otos, 68.
 Ouranos, 3.

 Pallas Titan, 7.
 Pallas Athèna, 52.
 Pan, 274.
 Pandion, 368.
 Pandore, 68.
 Pandrosos, 366.

- Paralie, 365.
 Parques, 12.
 Pédilè, 137.
 Pégase, 174, 357.
 Pélias, 319.
 Pélops, 338.
 Persée, 334.
 Phaëthon, 143.
 Philémon, 27.
 Philoctète, 386.
 Pholos, 270.
 Phorkys, 5, 186.
 Phosphoros, 135.
 Phrixos, 318.
 Phyto, 137.
 Pirithoos, 30, 311.
 Pitys, 274.
 Pléiades, 137.
 Pleionè, 137.
 Pleisthène ou Plisthène, 340.
 Ploutos, 155.
 Pœas, père de Philoctète, 386.
 Pollux, 350.
 Polybos, 344.
 Polyhymnie, 112.
 Polyphème, 132, 270, 391.
 Polyphonte, 353.
 Polyxène, 387, 410.
 Polyxo, 157.
 Pontos, 4.
 Procruste, 361.
 Prœtos, 357.
 Protée, 183.
 Pylade, 91.
 Pyracmon, 128.
 PyriplègeTHON, 218.
 Pyrrha, 28.
 Pyrrhos, 387.
 Pyrrhique, 29.
 Pytho, 63.
 Python, 64.

 Rhéa, 15.
 Rhode, 12.

 Satyres, 269.
 Sciron, 360.
 Scylla, 194.
 Silène, 269, 273.
 Sinis, 360.
 Sirènes, 195.
 Sirios, 136.
 Sisypchos, 220, 355.
 Solymes, 357.
 Sparta, 349.
 Spartes (les Semés), 343.
 Sphinx (le ou la), 344.
 Stéropé, 137.
 Steropés, 3, 128.
 Styx, 7, 216.

 Talos, 128.
 Tantalos, 220, 238.
 Taras, 171.
 Tartare, 205, 219.
 Taygète, 137.
 Telchines, 122.
 Terpsichore, 112.
 Terre (la), 13.
 Téthys, 6.
 Thalia, 12.
 Thalie, 111.
 Thallo, 103.
 Thanatos, 155.
 Thaumás, 5.
 Théano, 402.
 Thémis, 3, 65.
 Thétis, 36.
 Thia, 3, 7.
 Thiases, 265.
 Thoas, 91.
 Thrasylios, 264.
 Thyène, 137.
 Thyeste, 339.
 Thyiades, 265.
 Tiresias, 251, 280.
 Tiphis, 324.
 Tisiphone, 226.
 Tithon, 144.
 Tityos, 220.
 Triopas, 238.

Triptolemos, 237.
 Triton, 178.
 Tritonis, 44.
 Tyké, 154.
 Tyndare, 350.
 Typhon, 5.
 Ulysse, 170.
 Uranie, 112.

Vents (différents noms des),
 191.
 Vénus de Milo, 201.
 Voie lactée, 39, 280.
 Xanthos, 369.
 Zétés, 323, 367.

MYTHOLOGIE LATINE

AEnée ou Énée, 421, 479.
 Agrios, 478.
 Albunea, 435.
 Amata, 481.
 Amulius, 479.
 Ancilia (bouclier), 465.
 Anio, 436.
 Anna Perenna, 465.
 Ara Maxima, 469.
 Arpi, 483.
 Arvals (frères), 465.
 Ascanius, 479.
Asa voce, 473.
Aves diomedææ, 483.
 Bandusia, 435.
 Bona Dea, 461.
 Cacus, 469.
 Camènes, 461.
 Campus Martius, 465.
 Canens, 458.
 Capitole, 427.
Cara cognatio, 473.
Caristia, 473.
 Carmenta, 461.

Circe, 458.
 Circenses, 458.
 Clitumnus, 435.
Collocatio, 473.
 Consualia, 458.
 Consus, 458.
 Cupra, 442.
Cur ou quir, Curitis, 442.
 Daunus, 435, 481.
Dii Consentis, 422.
Dii Manes, 489.
 Diomède, 483.
Dius Fidius, 23.
 Évandre, 482.
Exsequia, 490.
Exuvia, 427.
 Fauna, 461.
 Faunus, 459, 482.
Feo, fecundus, 486.
Feria diuales, 490.
 Fides, 425.
Fidius, 23.
 Flamen dialis, 425.

- Flaminica, 421.
Floralia, 495.
 Florentia, 496.
 Fons ou Fontus, 434.
Fornacalia, 447.
 Fornax, 447.
Furcinæ ou *Furinæ*, 490.
 Germalus, 474.
 Hénètes ou Vénètes, 483.
Humatio, 490.
 Iliæ, 475.
Indiges, 481.
 Inuus, 459.
 Iulus, 475.
 Janus (Temple de), 455.
 Jupiter, 419.
 Jupiter (surnoms et épi-
 thetes de), 424, 426.
 Juturna, 435.
Lapis manalis, 472.
 Lares Præstités ou Compi-
 tals, 471.
 Larva, 473.
 Latinos ou Latinus, 479.
 Lavinia, 480.
Lemuralia, 473.
 Liber, 447.
Libitinarius, 490.
 Losna ou Louna, 438.
 Lua Mater ou Lua Saturnia,
 Lucina, 441.
Ludi Cereales, 444.
Ludi Funebres, 471.
 Lupercales, 460.
 Maïa, 461.
Magna Mater, 441.
 Marica, 463.
Mater Matuta, 441.
 Mefitis, 435.
Mercuriales viri, 432.
 Mezentius, 480.
Minerval, 443.
Mola Salsa, 452.
Moneta, 442.
 Mulciber, 430.
 Murcia, 448.
Neptunalia, 429.
Nondines, 426.
 Numeicus, 436.
 Numitor, 479.
 Ops, 457.
 Pallante, 482.
 Pallantium, 482.
Palilia ou *Parilia*, 465.
Penetralia, 472.
Penus (de Vesta), 440.
 Picus, 458.
Plaustrum, 438.
 Porrima, Prorsa, Prosa ou
 Postvorta, 462.
 Porsena, 471.
 Portunus, 456.
Pulyinar, 428.
 Quir ou Cur, 464.
 Quirinus (Romulus), 467.
 Quiritis, 442.
Regina Sacrorum, 441.
 Remus, 479.
Rex nemorensis, 452.
Rex Sacrorum, 441.
 Rhea Silvia, 479.
 Roma, 484.
 Romulus, 479.
 Ruminal, 464.
Sacra Idulia, 425.
 Saliens (prêtres), 465.
 Saturnales, 457.
Saturnia Tellus, 456.
 Saturnien (vers), 456.
Semo Sancus, 469.

Septem Triones, 438.

Sol, 437.

Sospita, 442.

Strenæ, 455.

Suovetaurilia, 464.

Télégonus, 484.

Tensa, 427.

Terminus, 471.

Thesaurus orcinus, 489.

Tibre, 436, 437.

Tinia, 425.

Triumphes, 428.

Turnus, 435, 479, 481.

Uragus, 489.

Veneris dies (Vendredi),
449.

Vénètes ou Hénètes, 483.

Vents (noms des), 439.

Venus Urania, 438.

Veonius, 483.

Ver sacrum, 464.

Vestale (supplice d'une),
450.

Via Sacra, 425.

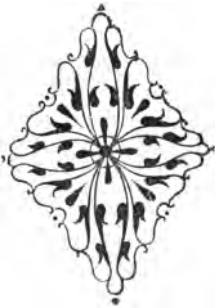
Vitellia ou Vitula, 462.

Voie Appia, 466.

Volcanalia, 430.

Volturne, 436.







TABLE

INTRODUCTION. I

MYTHOLOGIE GRECQUE

Théogonie ou Généalogie des Dieux	I
Divinités antérieures à Zeus, Gaïa, Rhéa, Cybèle, les Titans.	13
Zeus.	20
Héra.	33
Athéna	43
Apollon	59
Arés	76
Artémis	85
Hermès	97
Cortège des Divinités olympiennes, Thémis, les Heures, les Charites ou Grâces, Iris, Hébè, Gany-mède, les Muses	102
Hestia	114
Prométhée, Phoroneus, les Cabires, les Telchines.	117
Héphaëstos, les Cyclopes, Polyphème	124
Planètes et Étoiles.	134
Les Météores célestes, Hélios, Éos, Séléne.	140
Divinités qui président à la naissance et à la santé de l'homme.	146

Divinités qui influent sur la destinée humaine. . . .	151
Les Eaux, l'Océan, les Fleuves, les Nymphes : Nymphes des eaux, des montagnes, des bois, des arbres.	157
Poséidon.	168
Amphitrite	176
Cortège de Poséidon et d'Amphitrite, Divinités subalternes de la mer	178
Aphrodité ou Aphrodite	198
Éros, Psyché	205
Hades et le Royaume des Enfers	214
Deméter et Perséphone, Thesmophories et Mystères d'Éleusis	230
Dionysos et son Cortège, Fêtes de Dionysos.	250
Héraclès; ses Douze Travaux	277
Légendes de la Crète: Europe, Minos, Dédale, Icare, Rhadamanthe, Sarpédon	298
Légendes de la Grèce du Nord, Étolie: Méléagre, Tydée; Thessalie: Centaures et Lapithes, Chiron, les Aloades, Pélée, Jason, les Argonautes, Médée; Thrace: Orphée, Philammon, Thamyris, Eumolpos, Muszos	303
Légendes de l'Argolide: Io, les Danaïdes, les Gorgones, Méduse, Persée, Andromède, les Atrides.	331
Légendes des héros thébains: Cadmos, OEdipe.	342
Légendes de la Laconie et de la Messénie: Eurotas, Sparta, Lacedæmon, Icarion, Castor, Pollux, Hélène, Ménélas, Merope	348
Légendes des héros corinthiens: Sisyphe, Glaucos, Bellérophon.	354
Légendes des héros attiques: Thésée, Cécrops, Athènes	359
Héros du Cycle troyen.	371
Héros grecs, Achille	377
Agamemnon, Clytemnestre; Iphigénie; Oreste, Electre.	378
Ajax, fils d'Oïlée	379
Ajax, fils de Télamon.	379
Calchas	380
Diomède.	380
Épéios	381
Eumée.	382
Idoménée	382
Ménélas	383
Méridon	383
Néoptolème. Voyez Pyrrhos	387
Nestor.	384

Palamède	384
Patrocle	385
Pélée. Voir sa légende	314
Philoctète	386
Phœnix	386
Pyrrhos ou Pyrrhus et Néoptolème	387
Stentor	388
Sthénélos	388
Talthybios	388
Télamon	388
Teucer	389
Thersite	389
Ulysse, Circé, Calypso, Alcinoos, Pénélope, Télé- machos	389
Héros troyens, Aeneas, AEnée ou Énée	398
Alexandros ou Paris	400
Anchise	401
Andromaque. Voir Hector	405
Anténor	402
Assaracos	402
Astyanax	402
Dardanos	402
Deïphobos	403
Dolon	403
Euphorbos	404
Ganymède	404
Glaucos	404
Hécabé ou Hécube. Voir Priam	409
Hector	405
Pandaros	409
Paris. Voir Alexandre	400
Priam	409
Rhesos	411
Sarpedon	412
Troïlos	412
Ucalégon	413

MYTHOLOGIE LATINE

Idee générale de la Mythologie latine; répartition des Dieux en quatre classes distinctes	417
Les Six Dieux et les Six Déesses; les Six Dieux:	

Jupiter, Neptune, Vulcanus ou Vulcain, Apollon, Mercure, Mars	423
Fleuves et Sources, phénomènes astronomiques et météorologiques rattachés à Neptune	434
Les Six Déeses : Junon, Minerve, Cérés, Vénus, Vesta, Diane	440
Divinités essentiellement latines : Dianus ou Janus, Saturne, Consus, Picus, Faunus, Fauna, Maia ou Bona Dea, Carmenta, Aegeria, Vacuna, Angitia, Sylvanus, Palès, Mars, Hercule, Cacus, Castor et Pollux	454
Le Dieu Terminus	471
Les Lares	471
Les Pénates	472
Les Manes	472
Les Larves et les Lémures	473
Divinités de la Cité romaine et de Rome guerrière, Roma, Bellona, Honos, Virtus, Pallor, Pavor, Victoria, Pax	474
Héros légendaires autour du berceau de Rome	478
Latinos ou Latinus	479
Énée	479
Turnus	481
Évandre	482
Anténor	482
Diomède	483
Ulysse	484
Divinités individuelles	485
Juventus, la Jeunesse	485
Pietas, la Piété	486
Pudicitia, la Pudeur	486
Bonus Eventus, la Bonne Chance	486
Felicitas, le Bonheur	486
Spes, l'Espérance	486
Salus, la Santé	487
AEsculapius, Esculape	487
Morbi, les Maladies	488
Febris, la Fièvre	488
Mors, la Mort	488
Divinités de la Mort, Orcus, Pluton ou Dis-Pater	489
Les Manes. Voir p. 472	489
Mania, la Terre	490
Libitina	490
Charum ou Charon	490
Cérémonies des Funérailles	490

Premier Combat de Gladiateurs	491
Divinités sociales	392
Justitia, la Justice	492
AEquitas, l'Équité	492
Laverna, déesse des voleurs	493
Prudentia, la Prudence	493
Fortitudo, le Courage	493
Devotio, le Dévouement	493
Concordia, la Concorde	493
Libertas, la Liberté	493
Divinités des Jardins	493
Flora, Flore, déesse des Fleurs	495
Pomona, Pomone, déesse des Fruits	496
Vertumnus, dieu des Évolutions de l'année	496
Priapus, dieu des troupeaux	496
Auteurs et artistes cités ou désignés dans le corps	
de l'ouvrage	499
Tableaux parallèles des divinités grecques et latines	503
Index alphabétique	504





CORRECTIONS

Pages :	Au lieu de :	Lisez :
4 Ligne 2 . .	indicible	invincible.
52 Note. . . .	3	1.
100 Ligne 31. .	position.	fonction.
157 Ligne 9 . .	<i>la Caucase</i>	<i>le Caucase.</i>
167 Ligne 6 . .	envelopées	enveloppées.
181 Ligne 16. .	FROMÉTHÉE.	PROMÉTHÉE.
192 Ligne 32. .	νότις.	νοτίς.
204 Ligne 4 . .	bouche	hanche.
216 Ligne 30. .	στεναγμοῖς	στεναγμοῖς.
224 Ligne 17. .	ou	où.
241 Ligne 1 . .	telelè	telètè.
253 Ligne 32. .	quelques	plusieurs.
289 Ligne 2 . .	de mot	du mot.
297 Ligne 27. .	éminants	éminents.
304 Ligne 18. .	aignes	vignes.
310 Ligne 4 . .	inférieure	supérieure.
321 Ligne 17. .	Hylas.	Hylas.
365 Ligne 16. .	trahision	trahison.
373 Ligne 11. .	d'Hercule.	d'Hécube.
380 Ligne 22. .	divin	devin.
398 Ligne 12. .	Δελφίας	Αλφείας.
421 Ligne 25. .	<i>magna.</i>	<i>magna.</i>
433 Ligne 1 . .	plante	planète.

L'ENSEIGNEMENT
 (SUITE À LA PAGE 101 DE ANNONCE)

- DE L'ÉTAT MODERNE DE NOTRE LANGUE, par E. BOUTEY,
 professeur à la Sorbonne. 1 volume. 2 fr.
- TRAITE DE SYNTAXE FRANÇAISE, par E. BOUTEY,
 1 volume. 2 fr.
- HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE, depuis
 ses origines jusqu'à la Renaissance, par Charles Gidel,
 professeur au Lycée Condorcet. 1 volume. 2 fr.
- HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE, depuis la
 Renaissance jusqu'à la fin du 17^e siècle, par Charles
 Gidel. 1 volume. 2 fr.
- HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE, depuis la
 fin du 17^e siècle jusqu'en 1811, par Charles Gidel.
 1 volume. 2 fr.
- HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE, par E. BOUTEY,
 1 volume. 2 fr.
- HISTOIRE FRANÇAISE, par E. TAILLON, professeur à la Sorbonne,
 professeur de rhétorique au Lycée Condorcet. 1 vol. 2 fr.
- MÉTAPHYSIQUE GÉNÉRALE ET MÉTHODOLOGIE DE LA
 SCIENCE, d'après les travaux de la philosophie moderne, par E. TAILLON.
 1 volume. 2 fr.
- HISTOIRE DES LITTÉRATURES ÉTRANGÈRES. — Lit-
 tératures grecque, latine, allemande, hollandaise, depuis leurs
 origines jusqu'en 1811, par M. Eugène Hallberg, professeur
 aux Facultés des lettres de Toulouse. 1 vol. 2 fr.
- HISTOIRE DES LITTÉRATURES ÉTRANGÈRES. — Lit-
 tératures anglaise, espagnole, depuis leurs origines jusqu'en
 1811, par E. Hallberg. 1 volume. 2 fr.
- HISTOIRE ANCIENNE DE LA GRÈCE, jusqu'en
 1^{er} siècle avant notre ère, par Paul Gidel, professeur à
 la Faculté des lettres de Dijon. 1 volume. 2 fr.
- HISTOIRE ANCIENNE DE LA GRÈCE, de 1^{er} siècle
 avant jusqu'à 3^e siècle après notre ère, par E. Gidel.
 1 volume. 2 fr.
- HISTOIRE ANCIENNE DE LA GRÈCE, de 3^e siècle
 avant jusqu'à 3^e siècle après notre ère, par E. Gidel.
 1 volume. 2 fr.
- HISTOIRE ANCIENNE DE LA GRÈCE, de 3^e siècle
 avant jusqu'à 3^e siècle après notre ère, par E. Gidel.
 1 volume. 2 fr.
- HISTOIRE ANCIENNE DE LA GRÈCE, de 3^e siècle
 avant jusqu'à 3^e siècle après notre ère, par E. Gidel.
 1 volume. 2 fr.
- HISTOIRE ANCIENNE DE LA GRÈCE, de 3^e siècle
 avant jusqu'à 3^e siècle après notre ère, par E. Gidel.
 1 volume. 2 fr.